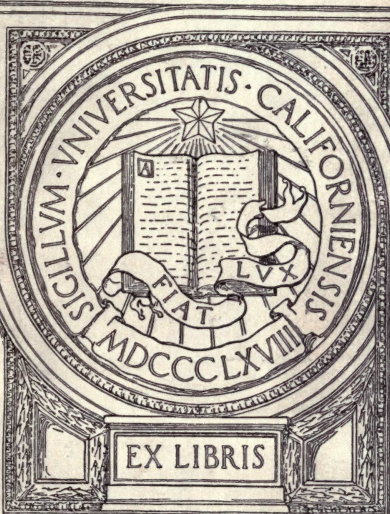


EX LIBRIS



ROBERT PALFREY
UTTER





EX LIBRIS



HISTOIRE IMPARTIALE

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES

DE LA DERNIERE GUERRE,
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TOME SECONDE.

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Virgil. Eneid. l. 6.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques.

1785.

80208

L84

v. 2

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIÈRE GUERRE

DES QUATRE PARTIES DU MONDE

TOME SECOND

PAR M. DE LA HARPE

PARIS



A AMSTERDAM

DE LA MAISON DE P. A. R. I. S.

Chez Veuve Duchesne, Libraire

Paris



HISTOIRE

IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

C EPENDANT l'Angleterre faisoit des préparatifs immenses & ruineux pour la campagne prochaine. Un convoi de trois cens navires se disposoit à mettre à la voile sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de ligne, de sept frégates, & de trois flûtes armées. Lord Shuldham avoit ordre de les accompagner jusqu'à une certaine latitude, où le Commodore Rowley devoit le remplacer, & prendre le commandement général de la flotte. Elle attendoit le signal de quitter la rade, lorsqu'elle fut dispersée par une tempête qui

1779.

Préparatifs des Anglois pour la campagne prochaine. Leur convoi est retardé par une tempête.

1779.

submergea plusieurs vaisseaux, & força Shuldam à relâcher dans la baie de Torbay. Ce même coup de vent avoit contraint M. de la Touche Tréville à gagner la rade de Brest avec sa division ; mais à l'exception du lougre l'Espiegle, violemment endommagé dans sa mâture, tous ses vaisseaux furent bientôt en état de reprendre leur croisière.

Le désastre de la flotte angloise retardoit nécessairement les secours attendus aux Indes occidentales, & causa de grandes allarmes parmi les négocians intéressés au commerce des Isles angloises. Pour les calmer, l'Amirauté fit annoncer le départ de trois autres convois ; mais ces vaines promesses ne rassuroient personne. Les besoins étoient pressants, & le moindre retard pouvoit décider le succès des opérations du Comte d'Estaing, qui, disoit-on, venoit de toucher à la Martinique. Quoique douteuse encore, cette nouvelle allarmoit les Anglois ; ils avoient lieu de tout craindre, par là même qu'ils ne savoient rien de positif.

Conjectu- Clinton venoit d'écrire à Lord.

Germaine qu'il n'avoit aucunes lu-
 mieres sur la position respective de 1779.
 l'Amiral Byron, du Général Grant res sur leur
 & du Commodore Hatam. Les deux position dans
 vaisseaux de ligne, & les onze au- les Indes oc-
 tres voiles en station dans les Indes cidentales.
 occidentales, sous les ordres de
 l'Amiral Barrington, n'étoient point
 en état de faire tête aux forces nava-
 les de France, si le Comte d'Estaing
 y devançoit l'Amiral Byron. D'ail-
 leurs le bruit déjà répandu que la
 frégate angloise la Rose avoit coulé
 bas dans les parages des Antilles,
 après un combat de plusieurs heures
 contre une frégate Françoisise,
 venoit de se confirmer dans les
 ports de Brest & de Ports - Mouth.
 On apprit en même temps qu'un au-
 tre vaisseau de quarante canons s'é-
 toit rendu, dans les parrages de Saint-
 Domingue, à la frégate le *Triton*,
 (1) qui n'en montoit que trente.

(1) On ne confondra pas cette frégate
 avec le *Triton*, Vaisseau de ligne de soi-
 xante quatre canons, ci-devant commandé
 par le Comte de *Ligondès*, & qui le sera
 désormais par M. de la *Clocheterie*. Ce brave
 défenseur de la *Belle - Poule*, avoit ob-
 tenu que l'Etat - Major & l'Equipage de
 cette frégate, serviroient sur le *Triton*.

1779.

M. de Caluélan qui la commandoit, blessé dangereusement au milieu de l'action, fut obligé de descendre pour se faire panser. On vint lui dire que son équipage commençoit à foiblir; quoique mourant, il se fit reporter sur le tillac, où il harangua les Soldats & les Matelots : *Mes enfans*, leur dit-il, *vous voyez l'état où je suis; j'ai peu d'heures à vivre; mais que je n'aie pas la douleur de mourir sans vous voir maîtres de la frégate angloise, il ne vous reste plus qu'un coup de force à donner pour avoir pleine victoire.*

Ces paroles ranimèrent leur courage; & après un choc des plus violens, la frégate angloise amena pavillon. Le brave Caluélan mourut le lendemain des suites de sa blessure.

Prise de
Sainte-Lucie.
M. le Comte
d'Estaing es-
saya de la re-
prendre.

Tous ces événemens ne préparoient point les Anglois à la nouvelle de la conquête de Sainte-Lucie. Ils l'apprirent avec d'autant plus de joie, que des bruits semés par les émissaires de l'opposition, ne laissoient entrevoir que des malheurs, toutes les fois qu'on se livroit aux conjectures sur les isles angloises

de l'Amérique. Les nouveaux rapports venus de ces isles mirent fin pour quelques momens à ces cruelles inquiétudes. On fut que l'Amiral Byron étoit parti de Rhodé-Island le 14 Décembre avec son escadre, composée de onze vaisseaux de ligne, & du sloop le *Star*; qu'il avoit touché à la Barbade le 4 Janvier, & qu'avec neuf vaisseaux il étoit allé joindre Barrington à Sainte-Lucie, dont le Général Grant venoit de s'emparer. Suivant les relations, cette isle sans défense avoit capitulé à la première sommation du Général anglois, qui s'y vit bloqué presque aussitôt par le Comte d'Estaing. Le Vice-Amiral, arrivé de Boston au Fort-Royal de la Martinique le 8 Décembre, apprit le 14 du même mois, que dix Régimens anglois, sous le commandement du Général Grant, avoient débarqué depuis deux jours à l'isle de Sainte-Lucie, sous la protection de sept vaisseaux, aux ordres de l'Amiral Barrington; il appareilla sur le champ avec son escadre pour aller attaquer l'ennemi; quatre mille hommes de troupes,

1779.

1779.

& environ mille Volontaires s'y rendirent successivement. Ces troupes étoient tirées de différentes garnisons qui en furent fort affoiblies. Les vaisseaux anglois étoient emboffés dans le grand cul-de-sac de Sainte-Lucie, & protégés par des batteries distribuées sur la côte, dont l'assiette naturelle ajoutoit encore à la force de leur position. D'ailleurs un calme presque absolu ne permettoit pas de les combattre avec avantage. L'escadre françoise fit deux attaques le même jour, & ensuite plusieurs tentatives inutiles. Les troupes se réunirent dans le dessein de s'emparer des ouvrages préparés pour la défense de l'Isle; mais l'ennemi s'en étoit rendu maître, & il fut impossible d'y forcer le Général Grant.

Retraite du
Comte d'Es-
taing.

Le 18, il y eut deux actions très-vives; dans la première, environ quatre mille hommes sur trois colonnes, dont les Grenadiers & les Chasseurs formoient la tête, vinrent attaquer la *vigie du Carénage*, ce qu'ils firent avec tant d'activité, qu'ils enlevèrent en un

instant la premiere redoute, mais la peur ayant saisi les guides, ils conduisirent si mal l'armée, que les trois colonnes se trouvèrent engorgées.

1779.

Dans la seconde action, les troupes se formèrent en plusieurs corps au débouché d'un bois, sous le feu d'une nombreuse artillerie de campagne & de plusieurs gros canon, qui, tirant à mitraille, y faisoient le plus grand ravage. Pendant trois heures, les François soutinrent ce feu avec leur bravoure ordinaire; mais les Anglois arrêtoient partout leurs efforts, avec d'autant plus de facilité, que deux vaisseaux auxquels M. le Comte d'Estaing avoit donné ordre de venir s'emboffer sous les batteries des ennemis ne purent, à cause de plusieurs circonstances réunies, produire tout l'effet qu'on attendoit de cette manœuvre. A cet obstacle se joignit celui d'une pluie continue qui laissoit à peine l'usage du fusil, la seule arme que l'on eut pour ainsi dire à opposer au feu de l'artillerie angloise. Cependant, le combat se soutint pendant quatre

1779.

heures & ne cessa que faute de munitions. Enfin nos troupes se retirèrent à la demi-portée du canon des ennemis, qui n'osèrent le poursuivre ; leur retraite se fit dans le meilleur ordre, ainsi que l'embarquement ; l'escadre vint mouiller le 19 au Fort-Royal, avec tous ses vaisseaux en bon état. Le Comte d'Estaing étoit informé de l'arrivée prochaine de l'Amiral Byron avec douze vaisseaux de ligne, & dans cette conjecture critique, il n'y avoit point à délibérer ; le seul parti sage étoit de regagner la Martinique, & d'empêcher que les Isles dont les garnisons étoient affoiblies, ne fussent en danger. Quoiqu'il en soit, le Vice-Amiral, ainsi que MM. de Bouillé & de Lowendal avoient signalé leur prudence & leur valeur dans ces deux actions peu importantes en elles-mêmes, quoique vives & meurtrières. Les François perdirent cent soixante-douze hommes, tant Officiers que Soldats ; & le nombre des blessés fut de quatre cens cinquante. La perte des ennemis fut presque égale,

mais ils eurent la gloire de garder leur conquête, si l'on doit appeller de ce nom la prise d'une île mal fortifiée, que cent hommes de garnison, dont il y en avoit beaucoup de malades ne pouvoient défendre contre une flotte royale équipée à grands frais pour cette expédition.

1779.

La capitulation de Sainte-Lucie fut honorable pour les habitants & pour la garnison, qui sortit de ses postes avec les honneurs de la guerre. Le Chevalier de Micou, Lieutenant-Gouverneur de l'Île, eut la permission d'y séjourner tout le tems nécessaire pour mettre de l'ordre & de la sûreté dans le transport de ses effets. On lui refusa la liberté de continuer son service, il fut censé prisonnier de guerre jusqu'au moment de l'échange. Les Soldats emportèrent leurs bagages, & les habitants eurent le choix, ou de rentrer en possession de leurs domiciles, en prêtant le ferment d'allégeance au Roi d'Angleterre, ou d'être transportés à ses frais, soit en Europe, soit à la Martinique.

Capitulation de Sainte-Lucie.

1779.
Utilité des
croisières du
Comte d'Es-
taing, dans
les parages
de la Marti-
nique.

La prise de Sainte - Lucie fut
avantageuse aux Anglois , en ce
qu'elle retarda l'expédition de M.
d'Estaing , contre la Grenade ; ce
fut d'ailleurs un bien foible dédom-
magement des pertes qu'ils fai-
soient chaque jour dans ces parages.
Le Vice - Amiral , retiré sous le
canon du Fort-Royal , ne pouvoit
sans imprudence , risquer alors une
affaire générale avec l'Amiral
Byron , dont les forces réunies à
celles de Barrington , étoient
beaucoup supérieures ; il attendoit
pour cela la jonction de l'escadre
de M. de Grasse , & faisoit croiser
en conséquence ses frégates , qui ne
pouvoient manquer de la ren-
contrer & d'informer à tems le
Comte d'Estaing de l'approche de
ce renfort. Un autre avantage de
ces croisières étoit d'intercepter les
communications avec Sainte-Lucie,
& de s'emparer des bâtimens qui
L'Amiral Byron ne
peut empê-
cher la jonc-
tion des esca-
dres françois.
tentoient de la favoriser.

Le nombre & l'importance de
ces prises furent considérables &
balançoient au moins le dernier
triomphe des Anglois dans les
Indes occidentales , où le scorbut
exténuoit les Matelots & les Sol-

dat's de leur flotte , tandis que la fièvre faisoit d'affreux ravages parmi les troupes qui composoient la nouvelle garnison de Sainte - Lucie ; dans ce même tems , le Comte d'Estaing n'avoit pas plus de cent huit malades sur son escadre. Celle de Byron , toujours maltraitée par les vents , & dont les équipages incomplets avoient souffert considérablement , ne pouvoit mettre en mer tous ses vaisseaux. On ne présu-
moit pas qu'elle se montât à plus de vingt , même depuis la jonction du Commodore-Rowley , dont l'escadre étoit arrivée d'Angleterre , le 12 Février. Ces vingt vaisseaux étoient si foibles d'équipage & de munitions de guerre , qu'ils ne pou-
voient faire tête aux forces combinées de M. d'Estaing & de M. de Grasse qui venoit enfin d'entrer au Fort-Royal avec quatre vaisseaux de ligne , quelques frégates & plusieurs navires d'approvisionnement. L'Amiral Byron avoit détaché le Commodore , avec huit vaisseaux de ligne , pour intercepter la flotte du Comte de Grasse ; mais après une croisière assez longue , il lui

1779.

fit expédier l'ordre de rejoindre l'armée ; Rowley eut à peine quitté sa station, que le Commandant françois passa avec ses vaisseaux & ses transports ; il ne perdit pas un seul bateau.

Echecs de
Anglois sur
mer.

Cette réunion , même en laissant à l'ennemi l'avantage du nombre , donnoit la prépondérance des forces ; & l'on ne doutoit pas que le Vice-Amiral françois ne se hâtât d'attaquer l'armée britannique , & ne forçât les Anglois à reconnoître enfin la supériorité de la France sur ces mers , dont ils avoient si long-tems usurpé l'empire. Mais c'étoit dans l'Amérique proprement dite , que des échecs répétés leur apprennent chaque jour qu'ils n'étoient point invincibles sur un élément dont ils se disoient les Souverains. En moins de trois mois , les corsaires américains avoient conduit dans les ports de Salem , de Marblehead , de Piscataqua , & de Boston , près de soixante voiles angloises , qui pour la plupart étoient d'une grande valeur.

Ils sont plus
heureux dans
leurs expédi-

Les Anglois avoient été plus heureux dans leurs expéditions de

terre ; & leur défaite à quelques milles de Beaufort dans la Caroline méridionale , où le Général Moultrie , avec neuf compagnies de troupes continentales , battit complètement un corps de troupes royales tirées de l'infanterie ; & les trente-huit prisonniers & les sept désertheurs qu'ils perdirent à la retraite de Horseneck dans le Connecticut ; & l'invasion inutile d'Elizabeth-Town que le Général Maxwell fut tourner contre eux par une manœuvre habile qui leur enleva près de quatre cens hommes , & plusieurs autres actions vives & meurtrières où les Américains se mesurèrent glorieusement avec les troupes britanniques , ne compensoient point la prise de Savannah , capitale de la Georgie. Le Lieutenant-Colonel Campbell & le Commodore Parker eurent la principale gloire de cette expédition imprudemment hasardée ; mais que le succès justifia. Ils ignoroient quelles pouvoient être les forces militaires de la Province & les dispositions faites pour la défense ; cependant après avoir passé la barre avec toute

1779.

tions de terre. Journée de Savannah.

1779.

leur escadre , & pris quelques informations sur l'état de Savannah , ils firent leur descente dans la matinée du 27 Décembre , au poste de Guerridoé , à deux milles de la place. Une partie de l'armée ayant pris terre sur la riviere Dam , s'empara d'une éminence que cinquante Américains disputèrent courageusement à l'infanterie légère ; mais les montagnards fondant sur eux avec impétuosité , les forcèrent bientôt à s'enfoncer dans les bois , & facilitèrent ainsi le débarquement du reste de l'armée. De cette éminence le Colonel Campbell découvrit l'armée américaine , commandée par le Major-Général *Robert-Howe* , & formée environ à un demi-mille à l'Est de Savannah. Elle avoit en front plusieurs pièces de grosse artillerie ; cela n'empêcha pas Campbell de marcher à l'ennemi avec toutes ses troupes , ne laissant qu'un bataillon du Régiment de *Delancy* & une autre compagnie pour couvrir le lieu du débarquement. Elles s'avancèrent du côté de la ville dans l'ordre suivant : L'infanterie légère , débarrassée de ses havre-

sacs , formoit l'avant - garde , les Volontaires de *New-York* suivoient pour la soutenir : le premier bataillon du soixante-onzième Régiment marchoit après les Volontaires avec deux pièces de six , & le bataillon hessois de *Wellworth* venoit ensuite avec deux autres pièces ; une partie du bataillon hessois de *Wissenbach* formoit l'arrière - garde. L'armée de *Campbell* arriva sur les trois heures après midi en pleine campagne , près de la plantation de *Tatnal* , & fit halte sur le grand chemin , environ à deux cents pas de la barrière qui conduisoit à la plantation du Gouverneur *Wright*.

L'ennemi étoit formé en travers du grand chemin , à la distance de huit cents verges de cette barrière , avec deux Régimens des troupes de la Caroline , commandés par le Colonel *Eugée* , & les quatre premiers bataillons de la brigade de Georgie sous le Colonel *Elbert*. Sa droite portoit sur le chemin , & sa gauche sur la rivière de la plantation du Gouverneur ; de ce côté , le fort de l'éminence *Savannah* lui servoit de second flanc , & c'étoit

1779.

Suite de
cette expédition.

1779.

par-là que les Américains désiroient d'être attaqués. Le Colonel Campbell s'en aperçut à leurs mouvemens , & , par une feinte heureuse , que favorisoit la pente du terrain , il fut porter toute l'attention de l'ennemi à son aîle gauche ; mais les Anglois se disposoient à l'attaquer d'un autre côté. *James Baird*, qui commandoit l'infanterie légère , reçut ordre de pénétrer dans un marais , dont la vue étoit dérobée par des bois , & de gagner les derrieres du flanc droit de l'armée de Savannah ; le Colonel *Tunbull* devoit le soutenir avec les Volontaires de New-York. Tandis que ce mouvement s'exécutoit , l'artillerie angloise se porta sur une éminence à l'insu des Américains qui s'amusoient à de vaines canonades ; les troupes royales attendoient pour faire feu , que l'infanterie légère eût gagné les derrieres de l'ennemi. Alors le Colonel Campbell fit avancer la ligne ; le signal du combat fut donné , & les Géorgiens furent dispersés à l'instant par les troupes de *James Baird*, & par celles que Campbell com-

mandoit en personne. Ainsi fut décidé le sort de la journée de Savannah , où les Américains perdirent trente - huit Officiers de grades différens , & quatre cents quinze tant Soldats qu'Officiers sans brevet , un drapeau , quarante-huit pièces de canon , vingt-trois mortiers , quatre-vingt-quatorze barils de poudre , le fort & tout ce qu'il contenoit de munitions , en un mot , la capitale de la Géorgie , & les vaisseaux qui se trouvoient dans son port. S'il faut s'en tenir à la relation du Colonel Campbell , cette importante expédition ne lui coûta qu'un Officier & deux Soldats.

Suivant le même rapport , l'armée royale s'empara en moins de quatre jours , de tous les postes intermédiaires entre Savannah & la ville d'Ebenezer , dont elle prit possession le 2 Janvier. Elle pénétra bientôt jusqu'à cinquante milles au-dessus de la capitale , sans trouver la moindre opposition de la part de l'ennemi , dont l'armée , ou plutôt ses débris s'étoient réfugiés à *Two - Sisters*. Ayant privé en

1779.

grande partie cette Province des troupes républicaines , & gêné la communication des habitans avec la Caroline méridionale , Campbell & Parker firent publier une proclamation & la forme du serment que devoient prêter les Géorgiens , qui , s'il faut en croire ces Commandans , se rangèrent en foule sous les drapeaux britanniques.

Prise de
Dumbury.

Le Colonel Campbell se dispoſoit à gagner *Dumbury* où deux cens hommes de l'armée de Robert Howe s'étoient retranchés ; lorsqu'il apprit que cette ville venoit de ſe rendre à diſcrétion au Général Prevost , qui , après avoir mis une garniſon dans le fort , annonçoit ſon arrivée à Savannah ; il y devoit reprendre la conduite de l'armée victorieuſe , dont Campbell n'avoit le commandement que par *interim*. Avant de ſe rendre maître de *Dumbury* , le Général Prevost avoit eu à ſoutenir un choc très-vif avec la milice rasſemblée ſous les ordres du Colonel *Screven* , qui fut tué dans cette action d'une manière tout-à-fait barbare. Cet Officier ayant reçu un coup de feu étoit

tombé de cheval ; aussitôt plusieurs Soldats anglois se précipitent de son côté , & le reconnoissant à son uniforme pour un Officier de distinction , se disputent l'honneur de l'achever , en déchargeant sur lui leurs mousquets.

1779.

Quoique très-malheureuses , les deux expéditions de Dumbury & de Savannah ne découragèrent point la Milice de la Géorgie qui , ayant reçu des renforts de la Caroline méridionale , se rassembla de toutes parts , & prit des mesures vigoureuses , non-seulement pour faire échouer les desseins de l'ennemi , mais pour lui couper sa retraite. Déjà même le bruit se répandoit que Washington étoit arrivé sur les frontières de la Province ; & , suivant d'autres nouvelles mieux accréditées , il y avoit eu dans la Géorgie entre les Généraux *Prevost* & *Lincoln* , deux escarmouches où l'avantage étoit resté à ce dernier. On fut bientôt après qu'un corps de troupes angloises s'étant engagé trop avant dans les terres , avoit été forcé de reculer en désordre jusqu'à Savan-

Que les Géorgiens ne sont point découragés. Position fâcheuse de Clinton , qui ne peut renforcer le Général Prevost.

1779.

nah , avec perte de tous ses bagages , & d'environ cent cinquante hommes , non compris les blessés & les prisonniers , dont le nombre étoit considérable. On ajoutoit que Washington , informé des desseins de Clinton , avoit fait avertir les Etats de Virginie & de Maryland de se tenir sur leurs gardes ; & que sur cet avis , les milices de ces provinces se dispofoient à bien recevoir l'ennemi , & brûloient de se mesurer avec les troupes angloises. Mais le fait est que ce Général ne méditoit point alors de nouvelles tentatives , que la flotte & l'armée manquoit de tout à New-York , & particulièrement des choses nécessaires à l'équipement des navires ; que les bateaux plats destinés au transport des Soldats avoient été détruits par les glaces , que les voitures de terre étoient dans un délabrement affreux , & que les troupes , hors d'état de rien entreprendre , osoient à peine , vu leur petit nombre & leur épuisement , s'écarter de New-York pour se procurer des vivres & du fourrage.

Cependant le Général-Prevost avoit besoin d'être renforcé dans la Géorgie , & Clinton ne pouvoit détacher une seule compagnie de son armée. Ce fut par ses ordres que le Colonel Campbell entreprit le voyage d'Angleterre , pour aller représenter au gouvernement ce besoin & cette impossibilité. A ces représentations , le Colonel devoit ajouter que les forces des Américains se portoient dans la Caroline méridionale , que lors de son départ , elles se montoient à plus de douze mille hommes , que le Congrès se proposoit d'y faire passer de nouvelles troupes , & que malgré l'effet prétendu ou du moins très exagéré des proclamations , le peuple de *Charles - Town* étoit moins disposé que jamais à la soumission ; qu'en un mot l'opinion générale étoit qu'il falloit ou renoncer au succès de cette campagne , ou porter tout l'effort de la guerre dans les parties méridionales de l'Amérique , & se tenir sur la défensive à New-York.

Dans cet état de crise , Sir Henri Clinton flottoit entre deux partis

1779.

Embaras
de Clinton.
Washington
est puissant.

1779.
ment secon-
dé par ses
concitoyens.

également extrêmes , celui d'aban-
donner le Général Prevost , & de
rendre nulle, par cette inaction, la
conquête d'une grande partie de
la Géorgie, ou des'y transporter en
personne avec un corps de troupes
considérable, au risque de voir pas-
ser New-York & ses dépendances
sous la domination du Congrès.
Tandis qu'il balançoit entre ces
deux résolutions, Washington, plus
ferme dans ses desseins, méditoit
des projets moins impraticables, &
se voyoit heureusement secondé
par l'ardeur de ses concitoyens ,
qui tous brûloient de concourir aux
succès de leur Général. Ils ne pou-
voient se dissimuler l'affront qu'ils
avoient reçu dans la Géorgie ; pour
réparer ce malheur , il falloit une
armée formidable , & les treize Co-
lonies envoyèrent des renforts à
cette armée. Ce concours généreux
de toutes les provinces démentoit
bien les bruits accrédités en An-
gletterre de la prétendue mésintelli-
gence des Américains.

Contesta-
tion élevée
entre MM.
Léc & M.

Ces bruits n'eurent d'autre fon-
dement qu'une contestation élevée
entre M. Silas Déane , ci - devant
Commissaire

Commissaire de l'Amérique à la Cour de Versailles, & MM. Wil-

liams, Arthur & Richard - Henri Lée, Membres du Congrès, ou ses Commissaires à la même Cour.

Dans une adresse très-prolixie aux Américains ses compatriotes, M. Déane, inconsolable de sa disgrâce

1779.
Silas Déane.
Elle donne lieu à des suppositions de méfiance entre les différens Membres du Congrès.

(1) qu'il imputoit à MM. Lée, s'étoit permis contre eux des insinuations odieuses, où il les représentoit comme ennemis de la Patrie; il les accusoit indirectement d'avoir négligé ses intérêts en France, & de les avoir trahis en Angleterre. Cette imputation donna naissance à quelques troubles intérieurs, &, pour ainsi dire, à des querelles domestiques, dont le scandale n'auroit point passé l'enceinte des Etats Unis, si M. Paine n'eût pris parti

(1) Les engagements que M. Déane avoit contractés en France, étoient d'une nature si embarrassante & si onéreuse pour le Congrès, que ce Corps se vit dans la nécessité de le rappeler, tant pour lui demander compte de ses opérations, que pour le soustraire à une chaîne de conséquences désagréables qui en pouvoient résulter, s'il eût séjourné plus longtems en France.

1779.

dans cette affaire. Il répandit sous la signature ordinaire de *Common Sense*, une espèce d'apologie de MM. Lée, & la publicité de son ouvrage en donna beaucoup à ce procès. Quelques-unes des Parties étoient Membres du Congrès ; il n'en fallut pas davantage aux Royalistes pour faire courir le bruit que ce corps étoit entièrement désuni, que des troubles intestins fermentoient sourdement dans les Treize Etats de l'Amérique, qu'il s'y formoit des partis, des complots & des séditions ; qu'en un mot, cette République, à peine créée, alloit se déchirer de ses propres mains, & par tous les désastres d'une guerre civile, épargner aux Anglois les frais de sa destruction. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette même époque tous les Membres du Congrès étoient parfaitement d'accord ; il régnoit parmi eux une harmonie qui se réfléchissoit dans les provinces, dont ils étoient les représentans. Le patriotisme & la fidélité y donnoient chaque jour des exemples de cette vertu républicaine, dont l'héroïs-

me consiste dans le sacrifice de ses intérêts propres aux intérêts de la cause commune.

1779.

Traîtres
exécutés.

Parmi ces vrais Citoyens, il se mêloit sans doute quelques faux frères ; mais le Gouvernement mieux affermi ne craignoit plus d'en ordonner le supplice. Aux assises de *Gloucester* dans le Jersey occidental, dix-sept de ces lâches furent condamnés à perdre la vie pour crime de haute trahison, & leur exécution fixée au 29 Janvier suivit de près cette sentence. Ces exemples d'une sévérité nécessaire étoient plus efficaces que les belles promesses énoncées dans les proclamations du Ministère britannique. La République Américaine se vit bientôt purgée de ces traîtres, & l'Angleterre eut beau exagérer les effets de ses proclamations, ce qu'elle appelloit soumission fut désormais regardé chez toutes les nations comme une lâcheté, dont les coupables même cherchoient à se laver dans l'opinion publique. Entre autres chefs d'accusation intentés contre le Général Arnold, on lui reprocha d'avoir fait entrer

1779.

à l'insçu de l'Etat, dans un des ports de la République, un navire appartenant à des personnes mal intentionnées pour l'Amérique insurgente. Ce fait bien prouvé étoit un indice des secretes dispositions de ce Général, & n'en étoit point une démonstration. Cependant quoique bien résolu sans doute d'abandonner honteusement la cause qu'il pouvoit défendre avec tant de gloire, Arnold rougit du soupçon qu'il se promettoit de justifier un jour ; il demanda un Conseil de Guerre, dans l'espérance de se disculper d'un crime qu'il vouloit commettre, & d'éloigner ainsi de quelques mois, l'opprobre d'une défection déshonorante même à ses propres yeux.

Moyens
adoptés de
rétablir le pa-
pier - mon-
noie.

La politique du Congrès s'étoit particulièrement exercée à modifier l'opinion générale en faveur de sa cause ; ce fut le grand ressort de la révolution d'Amérique, & le principe de tous ses succès. Cette opinion lui fit trouver des ressources dans la confiance & les richesses de l'Europe, & , par une espèce de magie, donna de la

valeur à ce papier-monnoie que des altérations & des fraudes multipliées sembloient devoir décréditer absolument , mais qui devint un des nerfs de la guerre la plus glorieuse , dont il soit fait mention dans l'Histoire moderne. Le Congrès devoit trop à ce papier , pour négliger d'en conserver le crédit ; le plus sûr moyen étoit d'arrêter la circulation des billets contrefaits par les Anglois , & notamment de ceux en date du 20 Mai 1777 , & du 11 Avril 1778 , qui s'étoient répandus avec profusion dans toutes les parties des Etats-Unis. En conséquence il fut résolu que jusqu'au premier Juin 1779 , les effets portant ces dates seroient reçus au trésor continental & aux bureaux d'emprunt ; qu'à ce terme on les échangeeroit , dans l'espace de soixante jours , pour des billets de la même teneur préparés à cet effet , & que les billets enlevés à la circulation , seroient biffés & percés avec un poinçon d'un pouce de diamètre , pour être ensuite examinés & brulés suivant les instructions données par

1779.

1779.

le Congrès. Il suit des rapports impartiaux concernant les affaires de l'Amérique à cette époque, que celles du Congrès n'étoient point aussi désespérées qu'on vouloit le faire entendre, & que s'il régnoit de la division entre quelques Membres de ce corps, sur des objets étrangers à la liberté, tous s'accordoient à préférer la gloire de l'Indépendance la plus orageuse, au repos honteux d'une soumission désormais flétrissante, & cette résolution étoit celle de tous les Officiers de l'armée, de tous les Membres de l'Etat, de toutes les classes du Peuple, qui même au sein des horreurs de la guerre, commençoit à goûter les délices de la liberté. L'enthousiasme republicain étoit à son comble, & rien ne pouvoit le refroidir, pas même les nouvelles fâcheuses qu'on venoit de recevoir de la Virginie.

Projet d'une descente dans la Virginie. Prises de Ports-Mouth & de Suffolk.

Clinton ayant jugé qu'une descente dans cette Province étoit un moyen sûr de restreindre le commerce des Américains, fit partir de New-York, sous les ordres de Sir George Collier & du Major-Gé-

néral Mathew, les vaisseaux le Raisonnable & le Raimbow, les sloops le Otter, le Diligent & le Haerlem, la galère le Cornwallis, & vingt-deux bâtimens de transport. Les Grenadiers & les compagnies légères des Gardes, le quatrième Régiment, les Volontaires royaux d'Irlande, & le Régiment Hessois du Prince Charles, composoient les troupes de terre destinées à cette expédition. Elles s'embarquèrent le 5 Mai, & dans la soirée du 9, la flotte jetta l'ancre entre les basses de Willoughby-Point, dans la Virginie. Le lendemain elle remonta la rivière Elisabeth, laissant le Raisonnable dans la rade d'Hampton, parce qu'il tiroit trop d'eau & que la rivière n'étoit pas assez profonde. Les autres vaisseaux allèrent jeter l'ancre une seconde fois à cinq milles de l'endroit où la descente devoit s'effectuer; mais comme l'ennemi pouvoit recevoir des renforts, ou faire des préparatifs de défense, on prévint ces obstacles en faisant embarquer à la hâte la première division de l'armée sur des bateaux plats, cou-

1779.

1779.

verts & précédés par la galère le Cornwallis & par deux chaloupes canonnières. Elle prit terre à trois milles de la ville, & à deux milles & demi du fort de Ports-Mouth. Un vent frais amena les vaisseaux, & le reste des troupes débarqua sans trouver presqu'aucune opposition. Après quelques coups de canon sans effet, les Américains abandonnèrent la place, dont ils ne pouvoient prolonger la défense sans la plus grande témérité. Mais avant que d'évacuer Ports-Mouth, ils brûlèrent quelques-uns de leurs vaisseaux, entr'autres deux grands navires françois, dont le chargement étoit d'environ mille tonneaux de tabac.

Avantages
de ces prises.
Fanfaronade
du Général
Collier.

Les Anglois ne s'arrêtèrent point à cette première expédition. Après avoir établi les postes nécessaires, & s'être mis en possession de la ville & du fort de Ports-Mouth, le Général Mathew fit marcher vers Suffolk un détachement qui détruisit les vivres destinés à l'armée de Washington; & tandis que le Raissonnable, demeuré en station devant la ville d'Hampton avec quelques

pataches armées, bloquoit ce port & rendoit impraticable aux Américains la navigation de la rivière James; des vaisseaux détachés sous la direction du Capitaine Creyk, leur fermoient en quelque sorte l'entrée & la sortie de la Chésapéak. On doit convenir que le succès de ces expéditions surpassa de beaucoup l'espérance même des Généraux qui les dirigèrent. Ports-Mouth offroit aux vaisseaux du Roi d'Angleterre un asyle sûr contre les entreprises de l'ennemi, un atelier de marine vaste & commode pour la construction des navires, d'abondantes provisions de bois prêts à être employés, à une grande quantité d'autres approvisionnements; c'étoit le port de l'Amérique dont l'acquisition promettoit le plus d'avantages à la couronne. En le conservant, elle pouvoit anéantir tout le commerce de la Chésapéak, & détruire ainsi les principaux ressorts de l'insurrection américaine; mais pour tirer de cette position tout le parti qu'on en devoit attendre, il falloit des renforts considérables, & Clinton qui n'en

1779.

1779.

recevoit point d'Angleterre , ne pouvoit en envoyer au Général Mathew. Faute de secours , l'armée royale se vit dans l'impossibilité de poursuivre ses avantages. Le courage & le patriotisme des habitans de la Virginie , conservèrent cette province aux Américains , & Sir George Collier s'exagéroit les effets de son triomphe , lorsqu'il écrivoit à Clinton. « Si
 » y a quelque fond à faire sur les
 » comptes rendus au Général Ma-
 » thew & à moi , on peut se livrer
 » à l'espérance de voir bientôt la
 » majeure partie de la Virginie
 » rentrer dans l'obéissance envers
 » son Souverain. Le peuple sem-
 » ble porter jusqu'à l'impatience le
 » desir de voir arborer l'étendard
 » royal , & l'on nous donne les
 » assurances les plus positives , que
 » les habitans de tous les Etats sont
 » au moment de se rendre ».

Résolution
 du Congrès
 de ne faire la
 paix qu'avec
 l'agrement
 du Roi de
 France,

Ces vaines conjectures étoient démenties chaque jour dans les divers comités des treize Provinces confédérées , par des actes plus ou moins solennels , qui confirmoient la résolution prise au Congrès géné-

ral, de ne conclurre ni trêve ni paix avec l'ennemi commun, fans l'agrément du Roi de France, & le consentement préalable de l'auguste allié des Etats-Unis. Ils prévoyoit avec raison que cette alliance amèneroit tôt ou tard le triomphe de la liberté en Amérique, & malgré les avantages momentanés des troupes royales, le Congrès ne laissoit échapper aucune occasion de manifester sa reconnoissance envers les François, pour le bienfait d'une révolution désormais infaillible, dont l'événement alloit être en partie leur ouvrage. L'intrépidité de M. Tousart, Officier d'Artillerie du Régiment de la Fère, s'étoit signalée dans la dernière expédition de Rhode-Island, où il avoit perdu le bras droit. En considération de sa bravoure & de son zèle, il fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel, & le Congrès lui accorda sur le trésor des Etats, une pension de trente dollars par mois. Le Président joignit à ce brevet une lettre où les sentimens de la plus haute estime étoient exprimés dans les

1779.

Sa recon-
noissance en-
vers les Offi-
ciers fran-
çois.

termes les plus flatteurs pour cet excellent Officier.

1779.

Eloge du
Cheva. ier
Mauduit du
Plessis.

MM. de la Neuville, Despinier, Sematte, & beaucoup d'autres Officiers françois, emportèrent dans leur patrie des témoignages non moins honorables de leur valeur & de leur bonne conduite ; mais aucun d'eux ne les obtint à de plus justes titres que le Chevalier Mauduit du Plessis, à qui le Docteur B. Rusb, l'un des Membres du Congrès, rendit cet hommage distingué dans une lettre imprimée, dont on va détacher ce fragment. « La promotion de » cet Officier, (le Chevalier Mauduit) qui, du rang de Lieutenant » d'Artillerie, a été élevé au grade » de Colonel, est d'autant plus honorable, qu'il ne le doit qu'à son mérite. Si je voulois rendre compte » de tous ses vaillans exploits, ce » seroit la matière non d'une lettre, » mais d'un mémoire. Je dirai seulement qu'il a eu la plus grande part » à la défaite du Colonel *Donop* à » *Red-Bank* : qu'à la bataille de Germantown, il s'est avancé presque » seul sous le feu de tout un Régiment des troupes britanniques ; &

» enfin qu'il avoit l'honneur de
 » commander l'aîle droite de l'ar-
 » tillerie qui fit tant d'exécution à la
 » bataille de Mont-Mouth..... Le
 » nom du Chevalier du Plessis est
 » enrôlé parmi ceux des illustres
 » Héros qui ont élevé une fabrique
 » de liberté dans ce nouvel hémif-
 » phère ».

Le Général Conway & le Marquis de la Fayette, avoient sur-tout des droits à la reconnoissance des Etats, & si quelque chose porta le découragement dans les Provinces Américaines, ce fut la retraite de ces Officiers Généraux, dont l'absence devoit affoiblir considérablement le parti républicain. Les circonstances honorables qui accompagnèrent leur départ pour la France, méritent d'être rapportées. Le premier avoit donné sa démission jusqu'à trois fois; elle ne fut acceptée qu'à la quatrième, & toute l'armée en témoigna ses regrets; sa brigade refusa long-tems de servir sous un autre chef. Quant au Marquis de la Fayette, son retour en France étoit motivé, de manière à ne laisser aucun prétexte

1779.

Départ du
 Marquis de
 la Fayette.
 Hommages
 rendus à ce
 jeune Héros.

1779.

aux difficultés de la part du Congrès. Sa demande se trouve énoncée en ces termes dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. Henry Laurens , Président de cette auguste assemblée. « MONSIEUR , quel-
» qu'attentif que je dusse être à ne
» pas employer les instans précieux
» du Congrès à des considérations
» particulières, qu'il me soit permis
» de lui exposer les circonstances
» dans lesquelles je me trouve, avec
» cette confiance qui naît naturelle-
» ment de l'affection & de la recon-
» noissance : il n'est pas possible de
» parler plus convenablement des
» sentimens qui m'attachent à mon
» pays, qu'en présence des Citoyens
» qui ont tant fait pour le leur ! Tant
» que j'ai cru pouvoir disposer de
» moi-même , mon orgueil & mon
» plaisir ont été de combattre sous
» les drapeaux américains pour la
» défense d'une cause , que j'ose
» d'autant plus particulièrement ap-
» peller *nôtre*, que j'ai eu le bonheur
» de verser mon sang pour elle.
» Actuellement , Monsieur , que
» la France est engagée dans une
» guerre , le devoir, l'amour de

» mon pays, me pressent également
» de me présenter devant mon Roi,
» pour savoir de quelle manière il
» jugera à propos d'employer mes
» services; la plus agréable de toutes
» fera toujours celle qui me mettra
» à portée de servir la cause com-
» mune, parmi ceux dont j'ai eu le
» bonheur d'obtenir l'amitié & de
» suivre la fortune, dans des tems
» où les perspectives fourioient
» moins qu'aujourd'hui; cette rai-
» son & quelques autres que le Con-
» grès appréciera, m'engagent à
» lui demander la liberté de repasser
» dans ma patrie l'hiver prochain.
» Tant que j'ai pu espérer que la
» campagne seroit active, je n'ai
» pas pensé à quitter le champ de
» Mars; actuellement que tout est
» calme & paisible, je saisis cette
» occasion de solliciter le Congrès....
» Vous trouverez ci-incluse une let-
» tre de Son Excellence le Général
» Washington, par laquelle il con-
» sent à ce que j'obtienne la per-
» mission de m'absenter. Je me flatte
» qu'on me regardera comme un
» Soldat absent par congé, & desi-
» rant ardemment de rejoindre ses

1779

» drapeaux, ainsi que ses camarades
» estimés & chéris, &c. »

La lettre de Washington au Congrès, est une expression bien sentie de la haute opinion qu'avoit ce Général, des qualités héroïques du Marquis de la Fayette. Voici comme il la termine. « Ce qu'il
» m'en coûte pour me séparer d'un
» Officier qui, à tout le feu militai-
» re de la jeunesse, unit une rare
» maturité de jugement, m'enga-
» geroit, si la chose dépendoit de
» moi, à désirer, de préférence,
» que son absence fût sur le pied
» d'un congé. Je m'estimerai tou-
» jours heureux de pouvoir rendre
» à ses services les témoignages
» auxquels il a des droits par la
» bravoure & la conduite qui l'ont
» distingué dans toutes les occa-
» sions; & je ne doute pas que le
» Congrès ne lui exprime encore
» d'une manière convenable, com-
» bien il fait apprécier son mérite,
» & les regrets que lui cause son
» départ ».

L'espoir de Washington ne fut point déçu, & le départ de M. de la Fayette fut marqué par des

regrets & par tous les honneurs dûs à la qualité, au dévouement, & sur-tout au mérite de ce jeune Héros. Pour le ramener en France, le Congrès fit équiper l'*Alliance*, frégate de trente-six canons, dont le commandement fut donné à un Capitaine Malouin, attaché au service des Etats-Unis. Plusieurs Officiers françois, entr'autres M. de Raymondis, Capitaine de Pavillon, & MM. de Broves & Dupleffis, Officiers d'Artillerie, s'étoient embarqués sur le même vaisseau, qui arriva à Brest le 6 Février, après une traversée de vingt-trois jours. Peu s'en fallut qu'elle ne devînt bien funeste à l'équipage de la frégate. Pour le compléter, on s'étoit vu forcé d'employer vingt-cinq déserteurs anglois; ces scélérats avoient formé l'horrible complot d'égorger tous les Officiers françois, à l'exception du Marquis de la Fayette, qu'ils se proposoient de conduire en triomphe à Londres, avec la partie de l'équipage américain qui ne seroit point entrée dans la conspiration.

1779.

Conspira-
tion contre
les Officiers
françois, à
bord de la
frégate l'*Al-
liance*.

Ce fut le vingtième jour de la tra-

1779.

versée que cette conspiration fut découverte. Il étoit midi , & le signal étoit donné pour quatre heures ; le Capitaine aussi prudent que résolu , fait contenir son indignation ; il monte sur le pont , prend sa lunette & dit qu'il apperçoit une voile ennemie ; il demande si les armes sont en état , & se les fait apporter dans sa chambre , sous prétexte de les examiner. Ses ordres sont exécutés ponctuellement , & les factieux perdent ainsi leur principale ressource. Alors il arme sept ou huit de ses gens les plus braves & les plus affidés ; les mutins sont appelés les uns après les autres ; on les force au silence en leur mettant l'épée sous la gorge , & on les charge de fers ; plus de trente étoient déjà à fond de cale , lorsque leurs camarades commencèrent à se douter de ce qui se passoit ; ceux-ci voulurent faire quelques mouvemens ; mais les Soldats armés les tinrent en respect , & ils furent mis aux fers comme les autres. Alors le Capitaine monta sur le pont , où il apprit au reste de l'équipage le danger qu'il avoit

couru; il loua les autres Matelots de ce qu'ils avoient résisté aux sollicitations de leurs camarades. Quarante cinq hommes ou environ, les seuls dont il fut sûr, ne suffisoient pas pour la manœuvre de la frégate, & le moindre navire armé pouvoit la forcer à se rendre; le Capitaine passa trois jours dans cette inquiétude; mais il eut le bonheur d'entrer dans la rade de Brest sans avoir rencontré un seul bâtiment ennemi.

Le Marquis de la Fayette arriva le 12 à Paris, d'où il se rendit à Saint-Germain pour y jouir des embrassemens de sa famille, qui s'y trouvoit rassemblée en grande partie. On a prétendu qu'il y fut exilé pendant quelques jours, pour avoir servi dans les armées américaines sans une mission spéciale de la Cour de France; mais l'accueil flatteur qu'il reçut du Roi, semble démentir cette anecdote. Quoiqu'il en soit, rien ne prouva mieux la bonne intelligence avec les Etats-Unis, que le nouveau titre dont le Docteur Franklin fut décoré lors de l'arrivée des Officiers fran-

1779.

Réception
faite au Mar-
quis de la
Fayette. Le
Docteur
Franklin
prend le titre
de Ministre
Plénipoten-
tiaire.

1779.

çois; il prit, à cette époque, le titre de Ministre plénipotentiaire à la Cour de Versailles; & ce fut en cette qualité qu'il exécuta la résolution du Congrès, en remettant au Marquis de la Fayette, une épée enrichie de diamans.

Prise de Sir
Peter Parker,
dans les mers
de la Jamaïque.
Naufrage d'une
escadre angloise.

A ce tableau des événemens de l'Amérique, dont la plûpart furent confirmés par les rapports des Officiers nouvellement débarqués, on ajoutera qu'il se faisoit de grands préparatifs de guerre à la Jamaïque, & que l'escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, s'étoit emparée de cinquante navires dans les mers de cette île. Mais on apprenoit d'ailleurs le désastre d'une autre escadre angloise sortie d'Hallifax, dont un coup de vent avoit fait périr tous les vaisseaux, sans qu'il échappât un seul des dix-huit cens hommes qui composoient ses équipages. D'un autre côté, on debitoit, sans fondement, que l'Amiral Barrington venoit de mourir, que faute d'être secouru, le Général Prevost avoit subi dans la Géorgie le sort du Général Burgoyne, & que Clinton, au désespoir de n'avoir pu lui

faire passer des renforts suffisans, demandoit son rappel en Angleterre. On assuroit que ce Commandant avoit mis pour condition à la continuation de ses services en Amérique, l'exécution d'un plan envoyé à Lord Germaine pour la campagne de 1779. Il exigeoit, disoit-on, cinq mille hommes pour agir dans les Colonies méridionales, douze mille pour attaquer, comme Burgoyne, en arrivant du Canada, dix mille pour former le siège de Boston, & une armée principale de vingt-cinq mille hommes pour faire face aux circonstances tant dans la Pensylvanie que dans les Jerseys. Sans le total de ces cinquante-deux mille hommes effectifs, Sir Henri déclaroit qu'il étoit inutile de songer à réprimer la rebellion en Amérique.

A ce plan trop dispendieux, M. Jenkinson, le nouveau Ministre de la Guerre, opposoit celui-ci : rester sur la défensive ; en cas d'événemens, construire quatre forts imprenables, un sur la rivière de *New-York*, un second en *Géorgie*, le troisième à *Crown-Point*, & le dernier à *Pittsburgh* sur le *Ohio* ; avoir dans

1779.

Plan de la
campagne
d'Amérique,
par le Général
Clinton.

Plan du
nouveau Mi-
nistre de la
Guerre, M.
Jenkinson.

1779.

ces places de fortes garnisons & les approvisionnemens nécessaires à *Long-Island* & dans le Canada ; brûler & ravager , au moyen de la flotte , toute la côte des provinces révoltées , y porter ainsi les alarmes & la désolation , anéantir leur Marine ou la rendre inutile ; en un mot , épuiser routes les ressources de la rebellion , & soumettre l'Amérique après avoir détruit la Marine de France.

L'Espagne
se prépare à
la guerre.

Ce plan étoit d'une exécution aussi difficile & beaucoup moins réfléchi que le plan attribué à Clinton , en ce qu'il supposoit l'éternelle neutralité de l'Espagne. Cependant cette Puissance faisoit de grands préparatifs de guerre , dont l'objet n'étoit plus douteux pour les vrais spéculateurs , & tout annonçoit dans ses arséniaux & dans ses ports , que cette guerre alloit avoir pour théâtre l'élément , dont les Anglois affectoient la souveraineté ; déjà même l'Espagne faisoit escorter tous ses vaisseaux ; mais l'Angleterre se rassuroit sur la prospérité de ses armes dans les deux Indes.

Expédition
contre Poon-

On a vu que dans le continent &

dans les îles de l'Amérique , les hasards de la guerre se balançoient entre les Puissances belligérantes ; il en étoit à-peu-près ainsi dans les Indes orientales. Cependant le bruit se répandit que le Brigadier-Général *Leslie* étant parti de Bengale avec six bataillons de troupes nationales & une compagnie d'artillerie pour une expédition contre *Poonnah*, capitale du Gouvernement des Marattes, n'avoit fait ce trajet de douze cens milles à travers des contrées brûlées par les rayons du soleil , que pour se voir enveloppé lui & ses gens , sans qu'aucun d'eux put échapper à la captivité. On comparoit cette aventure de *Poonnah* à celle de *Saratoga* ; mais comme on le verra dans la suite , le Général *Leslie* n'eut aucune part à cette expédition , dont le désastre fut sans doute exagéré par les agioteurs de la Bourse de Londres.

1779.

Poonnah, capitale du gouvernement des Marattes.

Quoiqu'il en soit , la nouvelle de la prise de Pondichéry ne tarda pas à consoler les Anglois. Informé de l'arrivée prochaine d'une escadre françoise, le Major-Général *Munro*,

Prise de Pondichéry.

1779.

Commandant en chef les armées britanniques dans les Indes, pressoit le siège de cette ville depuis deux mois & dix jours, à dater du moment où la place fut investie; elle se rendit par capitulation le 17 Octobre 1778. Entrons dans quelques détails sur cette prise.

Détails de
cette expédi-
tion.

Le 8 Août, une partie des troupes destinées à cette expédition vint se porter sur le *Mont-Rouge* à quatre milles de *Pondichéry*, & le 21 elles commencèrent à tenter les approches; ce jour-là même elles prirent possession de la borne du *Buiffon*, & coupèrent ainsi toute communication par terre avec la ville. L'intention du Général Munru étoit de faire une double attaque; en conséquence, il fit travailler aux tranchées tant du côté du Nord que du côté du Midi, & le 18 les batteries furent ouvertes avec vingt-huit pièces de grosse artillerie & vingt-sept mortiers. Si le feu des Anglois fut des plus vifs, celui de la forteresse assiégée ne le fut guère moins pendant près de douze heures; il ne se ralentit que sur le soir. Cependant on continua
les

les approches avec la célérité & les précautions qu'exigeoit l'intrépide résistance de la garnison. Le Général *Munro* avoit pratiqué au Midi un chemin couvert qui conduisoit au fossé de la ville ; il avoit détruit les parties extérieures de plusieurs bastions, & son intention étoit de passer le fossé sur un pont de bateaux construit à cet effet, & de livrer l'assaut de ce côté-là ; mais l'abondance des pluies qui duroient depuis trois jours, avoit tellement grossi les eaux du fossé, qu'elles s'étoient ouvert un passage dans le chemin couvert, & avoient endommagé les bateaux employés à la construction du pont : on s'occupa deux jours à réparer les dommages ; alors tout étant prêt pour l'assaut, il auroit eu lieu le 17, si M. de Belle-Combe, Gouverneur de Pondichéry, n'eût envoyé M. de Villette, son Aide-de-Camp, au Général *Munro*, avec une lettre relative à la capitulation qui fut signée le lendemain ; les conditions en furent honorables pour le Commandant françois, & telles qu'elles devoient être après une défense qui le couvroit de

Capitulation

1779,

On n'épar-
gne pas les
critiques à
M. de Belle-
Combe.

gloire. Cependant on n'épargna pas les critiques indirectes à ce brave Officier, au sujet de la capitulation de Pondichéry, qu'on disoit être plus favorable aux individus assiégés, qu'avantageuse à la nation françoise. Par les articles I, II, XII & XIX, les seuls vraiment essentiels, il fut convenu que la garnison auroit les honneurs de la guerre; mais que les troupes françoises n'emporteroient point leurs armes, qu'elles seroient conduites en France & non pas à l'Isle-de-France; qu'à l'égard des fortifications & des édifices publics de Pondichéry, dont M. de Belle-Combe avoit demandé la conservation, on se conformeroit par la suite aux ordres de l'Europe. Quant aux papiers du Gouvernement & de l'Intendance, on promit d'abandonner ceux qui, après un mûr examen, seroient jugés indifférens aux intérêts de la Grande-Bretagne.

Observa-
tions d'un
Censeur, au
sujet de la
capitulation
de Pondiché-
ry.

» Ainsi, dit à ce sujet un des cen-
seurs de la capitulation, les An-
glois se réservant la faculté de
» raser la place, & ne permettant
» à M. de Belle-Combe, d'emporter
» que les papiers du Gouvernement

» qui paroïtroient leur être inutiles, 1779.
» ont pourtant accordé que la gar-
» nison ne seroit point prisonnière ;
» mais n'est-il pas clair que six ou
» sept cens hommes retenus prison-
» niers n'eussent fait que les embar-
» rasser dans un pays où ils vou-
» droient ne plus voir la trace d'un
» françois. S'ils se sont chargés de
» les conduire, non pas à l'Île-de-
» France, sur laquelle l'Angleterre
» pouvoit avoir des vues ultérieu-
» res, mais en France, où ce nombre
» d'hommes ne peu influer en rien
» sur les affaires générales, n'est-il
» pas évident que par l'ensemble &
» les résultats de cette disposition,
» ils se sont habilement assuré un
» autre avantage ? Tous les vais-
» seaux de leur compagnie, quel
» qu'en soit le nombre, n'ayant
» besoin que de foibles équipages,
» pourront cette année revenir des
» Indes avec pavillon parlemen-
» taire. Aux termes convenus,
» quatre vaisseaux seront affectés
» aux transports des Commandans,
» Administrateurs & Etat-Major ;
» mais il restera cinq à six cens
» François de tous états, qui étant

1779.

» directement repartis sur la flotte
 » ennemie , devront la mettre en
 » totalité dans le cas d'arriver en
 » Europe avec les plus riches car-
 » gaisons , sans courir aucun risque
 » de guerre. Les observations ci-
 » dessus démontrent à-peu-près que
 » les clauses de cette capitulation ,
 » ne pouvoient être plus adroite-
 » ment combinées par l'ennemi ,
 » auquel elles sont infiniment plus
 » avantageuses , que s'il eût pris la
 » ville à discrétion ».

Réponse
 aux observa-
 tions.

On répondoit à ces observations que les bâtimens parlementaires ne pouvoient se charger d'aucune espèce de munitions, marchandises & autre cargaison , que celle qui étoit nécessaire à l'équipement & à la subsistance des Soldats & des Matelots; que les corsaires françois s'empare-roient légalement des vaisseaux par-lementaires en contravention à cet égard; que l'Amirauté avoit le droit de les fouiller à leur arrivée en France & d'en confisquer les mar-chandises , sauf à renvoyer en An-gleterre les bâtimens & les équi-pages. Les Censeurs répliquoient que les avis étoient partagés sur ce

Réplique
 des Censeurs.

droit ; mais qu'en le supposant in-
 contestable , les Anglois étoient
 censés en avoir prévenu les risques,
 en remettant à leur flotte parlemen-
 taire des ordres simulés ostensibles
 pour venir directement dans les
 ports de France , quoiqu'elle dût se
 rendre en droiture dans ceux d'An-
 gleterre. « Que de tels bâtimens ,
 » ajoutoient-ils , eussent été ren-
 » contrés par nos corsaires beau-
 » coup plus circonspectés que ceux
 » des Anglois , c'est un fait conf-
 » tant que sur dix , il n'y en a peut-
 » être pas un seul qui , sans ordres
 » exprès , eût osé prendre sur lui
 » d'arrêter , fouiller & amariner ces
 » bâtimens , dont la cargaison seroit
 » pourtant de bonne prise ».

Au reste , quand bien même les
 Anglois auroient eu en vue de se
 ménager par cette capitulation , des
 avantages clandestins d'une certaine
 importance , il n'en est pas moins
 vrai que la capitulation de Pondi-
 chéry , considérée en elle-même ,
 fut honorable dans presque tous
 ses articles ; mais ne l'eût-elle pas
 été , les observations des critiques
 n'en seroient pas moins étrangères

1779.

Que M. de
 Belle-Com-
 benepouvoit
 mieux faire ,
 & que la ca-
 pitulation ne
 fut point du-
 re.

1779.

à M. de Belle-Combe, qui n'eut pas le choix des conditions, & qui, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, dut enfin subir la loi impérieuse de la nécessité. Quoi qu'en dise l'Auteur des observations, ces conditions ne furent point dures : dans une place ouverte de tous côtés, & qui, bien fortifiée, auroit exigé une garnison de six mille hommes, que pouvoit demander de plus M. de Belle-Combe à la veille d'un assaut, que de conserver la liberté à cinq ou six cents hommes accablés des travaux d'un long siège, & de les rendre au service de la Patrie, pour tout le reste de la guerre ?

Que la perte de Pondichéry étoit inévitable.

Par l'état des morts & des blessés, il parut que la conquête de Pondichéry avoit coûté cher aux Anglois ; mais cet état ne fut jamais bien constaté de part ni d'autre. L'armée britannique étoit composée de dix mille cinq cents hommes, dont quinze cents Européens. On ne comptoit que huit ou neuf cents François parmi les trois mille hommes chargés de défendre la place, & qui l'auroient conservée, s'ils

avoient été secondés par l'escadre de M. de Tronjolly. Mais après une action très-vive , où cet Officier avoit eu l'avantage sur le Capitaine Vernon , il tenta vainement d'engager l'escadre angloise dans un second combat auquel elle se refusa toute la journée du 21 Août, malgré la supériorité de ses forces accrues des trois vaisseaux le *Souhamton*, le *Nassau* & le *Boshorough*, qui , joints au *Rippon*, au *Coventry*, au *Seahorse*, au *Cormorant* & au *Valentine*, formoient à Sir Edwar Vernon une escadre de huit vaisseaux, tandis que celle de M. de Tronjolly n'étoit composée que du *Brillant*, de la *Pourvoyeuse*, du *Lauriston*, du *Briffon* & du *Sartine*; encore ce dernier fut-il jetté par un coup de vent dans l'escadre ennemie qui s'en empara. Cette circonstance ne déconcerta point le Commandant françois; avec ce qui lui restoit de vaisseaux, il continua de porter sur l'escadre angloise, offrant toujours le combat qu'on refusoit d'accepter. Enfin, il prit le parti d'aller joindre deux vaisseaux de soixante canons qui mouilloient à Trincomale, où se

1779.

1779.

trouvoient onze cens hommes, dont sept cens de troupes réglées. Si le vent & la fortune avoient favorisé le mouvement de ces forces, il est probable que Sir Edward Vernon eût été défait & que Pondichéry étoit sauvé; mais la perte de cet établissement si difficile à conserver & presque inutile au commerce en tems de guerre, fut un malheur inévitable pour la France, & qu'on pouvoit tout au plus éloigner jusqu'à l'arrivée de la flotte récemment appareillée de la rade de Sainte-Helen pour les Indes orientales. Cette prise envisagée sous un certain point de vue, fut d'ailleurs fatale à l'Angleterre en ce qu'elle donna de l'ombrage aux Puissances rivales; les politiques de Londres, de Paris & de Madrid avoient prévu qu'elle hâteroit le rappel de Lord Grantham & du Marquis d'Almodavard, & le Duc de Richmond qui présageoit les suites de ce triomphe plus imposant que réel, dit à la Chambre des Pairs: « On fait sonner bien haut la prise » de Sainte-Lucie & de Pondichéry: » j'appelle tout cela des bagatelles, » en comparant ces conquêtes à la

» perte de Gibraltar & de Minor-
 » que, perte inévitable & différée
 » seulement jusqu'au moment où
 » l'Espagne se déclarera contre
 » nous ; & cet événement est néces-
 » faire & prochain, à moins que pour
 » acheter la neutralité précaire de
 » cette Puissance, on n'ait arrêté
 » dans le Cabinet qu'on lui feroit
 » hommage & de Minorque & de
 » Gibraltar ».

1779.

La moitié de cette prédiction
 eut son effet, & si Gibraltar n'étoit
 imprenable, l'autre moitié se seroit
 effectuée infailliblement. Quoi qu'il
 en soit, la perte de Pondichéry,
 même en y donnant toute l'import-
 tance qu'elle n'avoit pas dans cette
 circonstance, fut au moins compen-
 sée par l'acquisition du Sénégal,
 l'établissement le plus important
 des Anglois sur la côte d'Afrique.
 Cette isle qui nous avoit appartenu,
 fut cédée à l'Angleterre par le
 traité de Paris, en 1763. Le com-
 merce de Sénégal consiste en gomme,
 ivoire, coton, cire, ambre gris,
 indigo, negres & poudre d'or. La
 chaleur de ce climat est excessive,
 & les hivers y sont plus brûlans

Conquête
du Sénégal.

1779.

que nos étés. Entre une infinité de plantes qui croissent au Sénégal, dans une perfection égale à leur abondance, on distingue l'ananas, la figue, la grenade & le raisin. Il n'est point de contrée sur la terre où la volaille se multiplie avec autant de succès, & où elle soit plus exquise; on vante sur-tout les dindons du Sénégal, les pintades, les oies & les canards. Le gibier d'eau y est excellent, & la pêche n'y laisse rien à desirer pour la quantité & la qualité du poisson. Telle est l'Isle si bornée quant à son étendue, puisqu'elle n'a que onze cens cinquante toises de long, sur deux cens de largeur, mais importante par son commerce & ses productions, qui vient de rentrer sous la domination de ses anciens possesseurs. Le fort Louis est la principale défense du Sénégal, & sert, pour ainsi dire, de clef au grand établissement de Gorée, dont il devint le refuge, lors de l'évacuation de cette isle où les Anglois ne trouvèrent pas un canon, lorsqu'ils y débarquèrent au mois de Février suivant.

Prise du
fort James.

Les François ne s'en tinrent point

à la conquête du Sénégal, ils détachèrent deux frégates de quarante canons, & deux petits navires armés pour aller attaquer le fort James sur la rivière Gambie; ce fort n'étoit point en état de défense, il capitula à discrétion le 11 Février. Le Gouverneur avoit eu précédemment l'intention de nous chasser de la rivière, & pour cet effet, il avoit assemblé tous les Marchands anglois établis sur les bords de la Gambie. Tandis qu'ils délibéroient ensemble sur les moyens d'effectuer ce projet, les François parurent, firent main-basse sur les Marchands & sur leurs navires & n'épargnèrent point ceux des Nationaux qui avoient des connexions avec le fort, dont ils détruisirent tous les ouvrages. Ils en envoyèrent l'artillerie à Sénégal, qu'ils fortifièrent de leur mieux & où ils laissèrent une garnison d'environ trois cens hommes. Cette expédition valut aux François pour neufmille livres sterling de richesses enlevées aux Marchands anglois, qui tous reçurent ordre d'évacuer le pays. Les troupes dirigèrent

1779

Autres avantages des
Francois en
Afrique.

1779.

ensuite leur marche vers la côte, avec le projet de ruiner, chemin faisant, les fortifications de l'île Bance; tous les navires pris sur la rivière Gambie, furent équipés en conséquence de ce projet. Ainsi, par la suite d'une négligence totale, fut perdu pour l'Angleterre l'un des pays les plus riches du monde connu.

On apprit qu'à cette même époque, M. de Vaudreuil, en longeant la côte du Sénégal, s'étoit emparé de vingt-deux navires négriers appartenans aux Anglois; ces prises furent estimées sept ou huit millions. Ce Commandant n'ayant plus rien à faire dans ces parages, se dispoisoit alors à mettre à la voile, pour aller joindre M. le Comte d'Estaing.

On peut mettre au rang des avantages des françois en Afrique, la riche prise de l'*Osterly*, vaisseau de la Compagnie angloise, dont la cargaison fut estimée trois cens mille livres sterling. Ce bâtiment parti de l'Inde le 16 Décembre, fut apperçu le 22 Février par deux frégates françoises, qui s'en empa-

rèrent à la vue du Cap de Bonne-Espérance.

1779.

Telle fut au commencement ou à la veille de la campagne de 1779, la position respective des Puissances belligérantes dans ces trois parties du monde, l'Afrique, l'Asie & l'Amérique. Les préludes de cette campagne étoient encore plus formidables en Europe. Déjà les flottes de Brest & de Ports-Mouth se dispoisoient à sortir du port. L'escadre du Chevalier de Ternay sembloit n'attendre qu'un vent favorable pour faire voile vers les Indes orientales; la légion de Lauzun devoit servir sur cette escadre. Une maladie très-grave survenue au Commandant, fit changer la destination de sa flotte & le commandement en fut donné à M. de la Motte-Piquet, qui vint attendre de nouvelles instructions dans la rade de Brest. Sa destination étoit encore un mystère, lorsqu'il sortit de cette rade, pour se rendre à la hauteur de la Rochelle, où le convoi assemblé à l'Isle d'Aix, se rangea sous l'escorte de l'Annibal, que montoit le Commandant, & des

Leurs préparatifs de guerre, en Europe, sont encore plus formidables que dans les autres parties du monde.

1779.

quatre autres vaisseaux le Diadème, l'Artésien, l'Amphion & le Réfléchi qui composoient la division. Il appareilla le 8, accompagné d'environ cent voiles, parmi lesquelles on comptoit plusieurs frégates & corsaires américains. On le perdit de vue le 10, & bientôt on apprit qu'il avoit heureusement débouqué avec tout son convoi, & qu'il emmenoit une frégate angloise, dont il s'étoit emparé. Le 23 il étoit à plus de cent lieues à l'Ouest du cap Finisterre.

Destination
de l'armée
navale, aux
ordres du
Comte d'Or-
villiers.

A cette même époque, la grande armée navale aux ordres du Comte d'Orvilliers avoit été rencontrée à quarante lieues de Brest. Ce Commandant étant allé en personne recevoir de nouveaux ordres de la Cour, en étoit parti le 4 de Mai pour se rendre à sa destination; il n'attendit pour mettre en mer que les trois vaisseaux le Scipion, le Pluton & l'Hercule partis de Rochefort & retenus quelques tems à l'île d'Aix par des vents contraires. Les vaisseaux de Toulon la Bourgogne & la Victoire devoient aussi se joindre à la grande flotte déjà com-

posée de vingt-huit vaisseaux de ligne, de neuf frégates, de six corvettes & de trois brulots; mais on fut par des lettres d'Espagne, que les vaisseaux de Toulon avoient relâché à Malaga avec la frégate angloise le Montréal, de trente-deux canons, dont ils s'étoient emparés. Ce retard obligea le Comte d'Orvilliers d'appareiller sans la Bourgogne & la Victoire, qu'on présumoit devoir rejoindre l'armée à une certaine hauteur. On ignoroit encore sa destination; mais on croyoit généralement qu'elle alloit au-devant de la flotte espagnole. Les cocardes rouges & blanches des équipages étoient regardées comme un témoignage décisif de la vérité de cette conjecture. Quoi qu'il en soit, on ne doutoit pas que sous des chefs tels que MM. d'Orvilliers, de Guichen & de la Touche Treville, les trois divisions de la flotte françoise ne fissent naître une prompte occasion de se signaler par quelque expédition éclatante.

On avoit le même espoir en M. de Sade, nommé pour commander, à la place du Chevalier de *Fabry*,

1779.

Belle manœuvre de
M. le Chevalier Gras de
Préville.

la nouvelle escadre qu'on armoit à Toulon. M. le Chevalier Gras de Préville, son Capitaine de pavillon, inspiroit sur-tout la plus grande confiance. Cet habile Officier s'étoit déjà rendu recommandable par sa manœuvre savante dans la conduite de la flotte nouvellement arrivée de la Martinique. Ce convoi auroit été sauvé en entier, si l'ennemi plus avide de gloire que de butin, s'étoit attaché aux frégates & non pas aux vaisseaux marchands. Pour témoigner leur reconnoissance à M. de Préville, les Négocians de Bordeaux lui avoient écrit la lettre suivante :

« MONSIEUR, malgré l'injuste
» préjugé qui, le plus souvent,
» n'attache la gloire qu'aux succès,
» la reconnoissance de la patrie n'est
» pas moins due au militaire intré-
» pide qui fait tous ses efforts pour
» prévenir des revers & secourir ses
» compatriotes ; c'est à ce titre que
» le commerce s'empresse de vous
» faire ses justes remerciemens du
» zèle & des talens que vous avez
» développés dans la conduite du
» convoi de la Martinique. C'eût été

» le premier depuis les hostilités ,
 » qui seroit arrivé à bon port , sans
 » l'arencontre funeste des vaisseaux
 » ennemis ; votre habile manœuvre
 » en cette occasion , ayant mérité
 » les plus grands éloges , nous nous
 » sommes fait un devoir de l'annon-
 » cer à M. de Sartine , & de prier
 » le Ministre de reconnoître ce ser-
 » vice par quelque faveur éclatante ;
 » nous apprenons avec une véri-
 » table satisfaction que notre recom-
 » mandation n'a pas été stérile , &
 » que vous avez agréé le témoigna-
 » ge de notre vive reconnoissance».

1779.

Tout ces apprêts annonçoient de
 grandes expéditions sur mer & le
 projet bien médité de faire respecter
 la marine de France à l'ouverture
 de la campagne. Déjà les vaisseaux
 en croisière en avoient signalé les
 prémices dans ces combats parti-
 culiers qui sont comme le prélude
 des entreprises plus décisives. Dès
 le mois de Janvier , on écrivoit de
 Toulon que deux frégates s'étoient
 emparées de cinq bâtimens , dont
 un vénitien étoit chargé de ballots
 de soie pour le compte des An-

Prémices
 de la Campa-
 gne. Diffé-
 rentes prises
 faites par les
 François.

1779.

glois. Le Capitaine voyant qu'on lui donnoit la chasse, avoit jeté ses papiers à la mer, & perdu de cette manière le privilege de la neutralité. Cette riche prise fut évaluée à plus de deux millions. Le seul corsaire le Duc de Mortemart, n'ayant à bord qu'environ quatre-vingt-dix hommes, douze canons & des pierriers, fit rencontre, à cette même époque, d'une flotte non convoyée de quarante navires anglois; il en prit cinq des plus richement chargés, & si trente de ses gens n'avoient pas déserté dans un relâche qu'il avoit fait à *Cherbourg* avant l'action, il se seroit emparé de la moitié de cette flotte marchande. Le Capitaine la Cocardière, commandant le corsaire l'Américaine de vingt-quatre canons & de deux cens cinquante-sept hommes d'équipage, entra dans le port de Granville accompagné ou suivi de six bâtimens anglois qu'il avoit pris. Cent cinquante-six prisonniers débarquèrent avec lui, sans compter les otages de cinq autres navires qu'il avoit rançonnés. Il

chassoit vivement un corsaire de seize canons auquel il avoit tué quinze hommes sans perdre un seul de ses gens , lorsqu'il fut arrêté par un calme qui suspendit sa poursuite & sauva le bâtiment anglois. Cette croisière fut, sans contredit, une des plus brillantes de la campagne. La prise du corsaire la Marquise de Granby fut remaquable par la belle défense du Capitaine, jeune homme de vingt-deux ans , qui , après un engagement de trois heures & demie où il avoit perdu la moitié de son équipage , se rendit enfin à la frégate la Sensible , commandée par M. de Kergarion , dont tout le dommage se réduisit à cinq hommes tués sur son bord. Le Prince de Montbarrey, corsaire de vingt canons , s'empara, le 19 Avril, après un combat très-vif, du navire le montagu , venant de Livourne avec un chargement pour l'Angleterre , estimé cinq cens mille livres. Mais toutes ces prises & beaucoup d'autres non moins considérables, ne pouvoient se comparer pour la richesse à celle du paquebot le Prince d'Orange, ren-

1779.

contré sur la route d'Ostende , par MM. de Rocquefeuil & de Clonard, Commandans des cutters le Mutin & le Pilote , qui l'amenerent dans le port de Dunkerque. L'état des seules espèces d'or & lingots trouvés à bord du paquebot , fut porté à plus de sept cens cinquante-cinq marcs.

Naufrage
de la frégate
angloise l'A-
réthuse. Hu-
manité des
Français.

Comme on l'a dit, l'Angleterre eut à regretter dans ce même tems beaucoup d'autres pertes , & entre autres celle de l'Aréthuse, la même frégate qui avoit commencé les hostilités en attaquant la Belle-Poule. Elle s'étoit perdue sur les côtes de France , entre des rochers affreux , d'où il fut impossible de la relever. Quatre cens Soldats envoyés de Brest pour s'emparer du canon & des munitions de la frégate échouée , trouvèrent que l'équipage anglois s'étoit rendu à trente Grenadiers du Régiment de Foix. Le capitaine Charles Holmes Everett , dans sa lettre à M. Stephens, Secrétaire de l'Amirauté d'Angleterre , rend compte de cet accident en des termes qui justifient bien l'idée qu'on s'est faite avec

raison de l'humanité des François
 envers leurs ennemis malheureux.

 1779.

» Il nous est , dit-il , impossible de
 » rendre toute la justice qui est due
 » à l'empressement des François
 » pour nous arracher des bras de
 » la mort , à l'intention avec la-
 » quelle tous les Officiers qui se
 » trouvent ici , depuis l'Amiral &
 » l'Intendant, jûsqu'au dernier Gar-
 » de , ont cherché à adoucir notre
 » situation , & à nous la rendre
 » supportable ».

Lors de cet accident , l'Aréthuse
 venoit d'escorter un convoi de plu-
 sieurs bâtimens , & de soutenir un
 combat de quelques heures contre
 notre frégate l'Aigrette , comman-
 dée par M. de la Bretonniere ,
 Lieutenant de vaisseau. Il étoit
 onze heures du soir , lorsqu'un
 coup de vent sépara les deux fré-
 gates également endommagées
 dans leurs agrès & dans leur mâture ;
 elles avoient fait de vains efforts
 pour s'éloigner de la côte , & suivant
 le rapport de l'équipage anglois ,
 l'Aréthuse se croyoit à quarante
 lieues au large , lorsqu'elle fut jetée
 sur l'Isle de Moleine près Saint-

Belle dé-
 fense de no-
 tre frégate
 l'Oiseau.

1779.

Mathieu. Ce vaisseau doublé en cuivre étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, il portoit trente-six canons de douze, & sa perte ne fut point compensée par la prise de l'Oiseau, qui n'en montoit que vingt-six d'un calibre inférieur. Chargé de l'escorte d'un convoi de Brest à Saint-Malo, il fut approché le 31 Janvier par l'Apollon, frégate angloise de trente deux canons, dont les gaillards étoient percés à douze sabords. Cette disposition donnoit à l'ennemi la faculté de combattre avec l'avantage d'un vaisseau de trente huit. Malgré la disproportion de ces forces, M. de Tarade, Capitaine de l'Oiseau, arbora pavillon françois, & tandis que son convoi faisoit route pour l'isle de Bhehat sous l'escorte du cutter l'*Expédition*, il s'engagea dans un combat inégal qui dura depuis une heure jusqu'à quatre, presque toujours à la portée du pistolet. Son feu se soutint avec une vivacité incroyable, tant qu'il lui resta assez de monde pour servir la batterie, & qu'elle ne fut pas entièrement désarmée. Mais les

gaillards ne pouvoient plus four-
nir aux remplacemens, & M. de
Tarade y combattoit presque seul,
lorsque l'Apollon héla la frégate
françoise, pour savoir si elle
étoit rendue : ce brave Officier
ne répondit rien ; mais le silence
de la batterie lui prouva que
ses forces ne secondoient plus son
zele & sa bravoure, & l'Oiseau
fut amariné. Cette frégate avoit
perdu son grand mât de hune &
son mât d'artimon ; ses autres mâts
étoient absolument hors de service ;
le corps du bâtiment fut criblé de
boulets, & il eût été impossible de
la conduire en Angleterre, pour
peu que le vent eût soulevé les
flots. M. de Tarade arriva à Ply-
mouth comblé de gloire & couvert
de blessures. Trente-cinq hommes
de son équipage avoient perdu la
vie dans le combat, & le nombre
des blessés étoit de beaucoup supé-
rieur à celui des morts. Cette action
ne fut gueres moins sanglante
pour l'équipage de l'Apollon ; le
Capitaine anglois, M. Pownall, y
reçut un coup de feu dans la poi-
trine, & pendant plusieurs jours

on eut lieu de tout craindre pour la vie de cet Officier.

Expédition
manquée
contre l'Isle
de Jersey. Ré-
sultat de cer-
te tentative.

La belle défense de la frégate l'Oiseau, signala d'une manière si frappante l'intrépidité de son équipage, qu'on a cru devoir se permettre ces détails sur le combat du 31 Janvier. Quoique suivi d'une défaite que les circonstances rendoient inévitable, ce combat n'en fut pas moins honorable pour notre marine; & si le sang françois n'eût coulé dans cette journée, j'oserois la citer parmi les événemens heureux de cette guerre. Le succès n'est pas l'unique mesure de la gloire dans les entreprises militaires; il est des circonstances où l'on peut échouer sans honte, reculer avec honneur & se glorifier de sa retraite. L'expédition projetée contre l'Isle de Jersey manqua son effet direct, & cependant la France dut s'applaudir de l'avoir tentée. Le Prince de Nassau attendoit, à Saint-Malo, un vent favorable, & le 30 Avril il mit à la voile entre cinq & six heures du soir. Sa flottille étoit composée de deux frégates, d'une gabarre, du navire la Valeur, de deux

deux bateaux cutters , du corsaire le Duc de Mortemart , de deux autres bâtimens armés , & d'environ soixante bateaux-pêcheurs. Son armée consistoit en seize cens hommes tant Volontaires que Soldats de sa légion. C'en étoit bien assez pour réduire cette île , dont la garnison étoit foible & les fortifications mal entendues. L'ardeur des troupes ne pouvoit être plus vive ; elles vouloient effectuer la descente à quelque prix que ce fût ; mais au moment le plus décisif, les vents & la marée contrarièrent ce projet si bien concerté , & ce ne fut pas le seul obstacle que rencontra le Prince de Nassau. A l'approche des François , le Lieutenant-Gouverneur de l'Île avoit expédié un navire armé , pour en donner avis au Gouverneur de Ports-Mouth ; cet exprès rencontra l'Amiral Arbuthnot , qu'il instruisit du péril où se trouvoit Jersey. Au lieu de continuer sa route vers New-York , & sans en attendre l'ordre , l'Amiral anglois fit relâcher sa flotte marchande à Torbay , & vint au secours de l'île avec

1779.

ses vaisseaux de guerre & les troupes destinées pour l'Amérique. Des forces aussi considérables & si rapidement détachées contre la flottille françoise, lui faisoient une nécessité de la retraite. Le Prince de Nassau reprit la route de Saint-Malo, & vint attendre à Sézambre des circonstances plus favorable au succès de son expédition.

Ces circonstances ne devoient plus renaître. La flottille s'étoit réfugiée dans la baie de Cancale; elle y fut attaquée le 13 Mai par six vaisseaux anglois, dont un étoit de cinquante-quatre canons. La mer étoit malheureusement très-basse; après une défense courageuse, les vaisseaux françois se virent obligés d'échouer; mais tout les équipages se sauvèrent à la faveur des canots. A la marée montante les Anglois s'emparèrent de la frégate la Danaé, & les autres bâtimens françois furent tous brûlés à l'exception de la Guespe, dont le salut fut l'ouvrage du régiment Royal Rouffillon, qui s'étant posté sur la côte avec de l'artillerie, la servit avec autant d'activité que de précision.

L'ennemi ne s'éloigna de cette côte, qu'après avoir tiré environ deux mille coups de canon sur les maisons du bourg Cancale; il n'y eut que peu de dommages & pas un homme de tué. Le Prince de Nassau se vit donc obligé de renoncer à son entreprise, qui, heureusement, n'avoit pas coûté un Soldat à la Nation. Il reparut à la Cour, y reçut les applaudissemens dûs à sa valeur & à son intelligence, & obtint pour sa légion, les graces qu'il étoit venu solliciter. On lui tint compte, avec juste raison, comme d'un service important, d'avoir retenu dans nos mers l'Amiral Arbuthnot. En effet, la diversion occasionnée par la petite expédition de Jersey, fut plus funeste à l'Angleterre que ne l'eut été le saccagement de deux îles. L'amiral anglois toujours arrêté par les vents contraires, & par la nécessité de se renforcer, depuis que la grande flotte françoise avoit mis à la voile, étoit encore à Torbay le 27 du mois de Mai, & il paroïssoit impossible qu'il arrivât en Amérique assez tôt pour y favoriser les opérations de la campagne. Ce contre-tems offroit

1779.

1779.

d'ailleurs un autre inconvénient en ce qu'il retardoit le départ de la flotte de Ports-Mouth, qui pour mettre en mer, étoit forcée d'attendre le retour des onze vaisseaux aux ordres de l'Amiral Darby, destinés à fortifier Arbuthnot jusqu'à la hauteur du cap Finistère, où, suivant de nouveaux avis, une partie de la flotte de Brest croisoit pour l'intercepter.

Lord Sandwich & ses fauteurs, appuyoient avec complaisance sur cet obstacle au départ de la grande flotte; mais on écrivoit de Ports-Mouth, qu'il manquoit encore huit mille hommes pour compléter son équipement. Cependant la conduite d'Arbuthnot fut examinée dans la Chambre des Pairs, & toutes les voix se réunirent pour l'approuver, sans excepter celle du premier Lord de l'Amirauté, qui ne mit aucune restriction aux éloges de ce Commandant. Il déclara que l'Amirauté en corps avoit témoigné par écrit à l'Amiral sa satisfaction au sujet de la diversion de Jersey. Cet aveu du Comte de Sandwich servit de texte à de nouvelles réflexions du

Conduite
d'Arbuthnot
approuvée.
Inductions
qu'en tire le
Duc de Rich-
mond.

Duc de Richmond contre l'Administration actuelle. « La réponse, » dit il, du premier Lord de l'Amirauté, signifie-t elle que le Gouvernement approuve l'Amiral Arbuthnot, de ce qu'il a passé par-dessus ses ordres ? Il faut croire que non ; cet exemple seroit trop dangereux. Ayant eu l'honneur de servir dans les troupes de Sa Majesté, je connois la discipline, & je serois bien fâché d'y trouver un relâchement tel que l'indiqueroit l'usage d'accorder des louanges à un Général ou à un Amiral qui auroit enfreint ses ordres, qui auroit perdu de vue le service auquel il étoit destiné, pour exécuter un autre projet comme plus avantageux que celui, dont on lui avoit confié l'exécution. En m'exprimant ainsi, je ne prétends point inculper la conduite de l'Amiral Arbuthnot ; tout ce que je fais de lui tend à me convaincre qu'il est un digne homme & un excellent Officier ; il est possible que dans la circonstance actuelle il ait rendu un service essentielle à la Nation, que

1779.

1779.

» peut-être il l'ait sauvée ; en un
 » mot, il s'en faut de beaucoup que
 » je prétende hasarder la plus légère
 » insinuation au préjudice de M. Ar-
 » buthnot ; ce que je veux établir
 » en principe, c'est que la sûreté d'un
 » Royaume ne peut dépendre entiè-
 » rement de la sagesse des Officiers
 » employés à son service , sans que
 » ce Royaume soit mal gouverné ;
 » cela suppose que les Administra-
 » teurs sont d'une ignorance ou
 » d'une négligence , impardon-
 » nable ; & dans l'un ou l'autre cas,
 » ils ne sont pas propres à manier
 » le timon de l'Etat. Dans un
 » Royaume bien gouverné , le
 » devoir des Ministres est de former
 » des plans , celui des Officiers de
 » terre & de mer est de les mettre à
 » exécution : par-tout où ces der-
 » niers ont la liberté d'agir à discrétion,
 » il n'existe plus de discipline ,
 » & il est probable que la ruine
 » totale , la destruction absolue de
 » ce Gouvernement , vont être les
 » suites immédiates d'un pareil
 » désordre ».

Emeute à
 bord de la
 Défiance.

Ainsi l'opposition souvent injuste
 dans ses imputations , rendoit les

Ministres responsables des événemens les plus étrangers aux délibérations du Ministère. Et de quoi n'inculpoit-on point l'administration?

1779.

Il s'étoit élevé une espèce d'émeute à bord de la *Défiance*, vaisseau de soixante-quatre canons qui faisoit partie de l'escadre de l'Amiral Arbuthnot. Peu s'en fallut que cet incident particulier ne fournit la matière d'une enquête contre le premier Lord de l'Amirauté. On concluoit de ce fait particulier, que l'esprit de mutinerie infectoit toute la marine anglaise, que c'étoit le crime du Comte de Sandwich, & que pour prévenir la révolte générale, il falloit se hâter d'écarter un Ministre indigne de sa place, la confier à un homme de mer, dont l'expérience fût pressentir les séditions & les étouffer dans leur germe.

Quoiqu'il en soit, cette émeute, à laquelle plusieurs Membres de la Chambre des Pairs donnoient tant d'importance, fut apaisée au premier signal d'assembler les Capitaines à bord de l'Amiral. Les plus mutins étoient rentrés dans le

1779.

Départ d'Ar-
buthnot.

devoir lorsqu'Arbuthnot & Darby mirent enfin à la voile. Il furent éviter l'un & l'autre la rencontre de la flotte ennemie, & ce dernier rentra sans accident à Ports-Mouth. On prétendit qu'il devoit le salut de ses onze vaisseaux à la précaution qu'il avoit eue de ranger de très-près la côte d'Irlande; il avoit accompagné l'escadre d'Arbuthnot & son convoi de quatre cens cinquante bâtimens, jusqu'à cent lieues à l'Ouest de Madère. Il rejoignit l'Amiral Hardy dans la baie, & son retour ne laissa plus de prétextes à l'Administration, pour justifier le retard de la flotte de Ports-Mouth. Mais les obstacles, qui, jusqu'alors, l'avoient comme enchaînée dans le port, subsistoient encore pour la plupart; les équipages n'étoient point complets, & plus de six cens Matelots venoient de s'échapper des vaisseaux du Roi. Pour suppléer à la désertion, on s'étoit vu forcé de mettre les prisons à contribution, & d'employer au service de la Marine un grand nombre de vagabonds détenus pour crimes non capitaux.

Ce défaut d'activité dans l'équipement des flottes, prenoit sa source dans la défiance secrète & le découragement réel des Ministres. L'administration avoit beau exagérer ses ressources, & produire dans le publics des états illusoires & simulés de ses escadres & de leurs approvisionnemens, états nécessairement contestés, & presque toujours démentis par les vérifications du Parlement, elle avoit beau grossir le nombre de ses vaisseaux, en supposer quarante-deux dans la flotte de Portsmouth, en fortifier les équipages, en multiplier l'artillerie au gré de sa politique mensongère; ce phantôme d'une puissance vaine & d'une supériorité chimérique, pouvoit bien en imposer au peuple ignorant & crédule, mais ne pouvoit tromper des observateurs éclairés. Un illustre Membre de la Chambre des Pairs, avoit dit publiquement que la dernière campagne s'étoit terminée à l'avantage de la France; même en contestant cette assertion du Duc de Richmond, les Ministres laissoient percer leur défaut de con-

1779.

Découragement des Ministres britanniques; cause de leur indolence.

1779.

fiance sur le succès des opérations de la campagne prochaine. Lord Sandwich s'étoit vu forcé d'avouer en pleine Chambre que, depuis la guerre d'Amérique, on avoit pris ou détruit cinquante-six vaisseaux de la Marine royale d'Angleterre; & dans la même séance, il n'avoit pas craint d'énoncer cette proposition. « C'est pour moi une démonstration mathématique, que le 27 » Juillet (au combat d'Ouessant) la » flotte angloise a été plus battue » que la françoise. » Cette déclaration étrange de la part du premier Lord de l'Amirauté, n'est-elle pas une démonstration de la justice de nos prétentions à la gloire de ce fameux combat ?

13 Avril.

Un autre aveu de ce Ministre, ou ce qui revient au même, son embarras & son silence, lorsque le Duc de Richmond dans un rapprochement fait à la Chambre des Pairs, de la puissance navale de l'Angleterre & de celle de la France, porta l'état de cette dernière à quatre vingt-trois vaisseaux de ligne prêts à mettre à la voile, n'étoient point sans doute un encouragement

Aveu tacite
de l'infériorité
des forces
britanniques.

pour la Marine angloise. Cet aveu tacite de l'infériorité des forces britanniques, étoit de nature à ralentir les efforts de la Nation, & dut retarder par conséquent l'équipement de la flotte de Ports-Mouth. D'ailleurs, le tableau des frais énormes qu'alloit entraîner la campagne, devoit naturellement en éloigner l'ouverture. M. Burke avoit démontré à la Chambre des Communes, que ces frais ne pouvoient aller à moins de vingt millions sterling; & les subsides votés, le produit de la caisse d'amortissement, les revenus exagérés de la Compagnie des Indes, en un mot toutes les ressources de l'Etat, même en les appréciant suivant les suppositions du Ministre des Finances, laissoient un *deficit* que ses spéculations ne pouvoient remplir. L'intérêt de la dette nationale contractée depuis le commencement de la guerre d'Amérique, absorboit une partie de cette somme; l'Angleterre étoit obérée, & les dépenses d'une nouvelle campagne suffisoient pour achever de l'écraser.

 1779.

Que toutes les ressources de l'Angleterre ne peuvent suffire aux frais de la campagne.

Les Ministres ne pouvoient se

Requête de Lord Newha

1779.

ven en fa-
veur de l'Ir-
lande.

diffimuler l'épuisement extrême de plusieurs provinces. La misère portée à son dernier période en Irlande y faisoit craindre un soulèvement général, & l'on ne s'accordoit point encore sur les moyens de soulager ce Royaume. Dans un moment d'émotion compatissante, la Chambre des Communes avoit promis solennellement, de prendre en considération les loix relatives au commerce des Irlandois. Dans la séance du 12 Février, Lord Newhaven lui reprocha sa négligence à cet égard. Il anima sa requête en faveur de ces malheureux insulaires, par un tableau pathétique de l'état d'affaîssement & de langueur auquel ils se trouvoient réduits. Il peignit leur désespoir & ses funestes effets. « Les émigrations, » dit-il, sont l'unique ressource de » ces infortunés. Dans une seule » année seize mille habitans se sont » embarqués pour l'Amérique, où » ils forment dans ce moment l'armée du Général Washington. Les » fidèles Irlandois sont réduits à » la cruelle extrémité, ou de se » laisser consumer par la famine,

» ou de porter les armes contre
 » la Grande-Bretagne : quelle hor-
 » rible alternative » !

1779.

Lord Newhaven avoit établi d'abord, qu'il n'est point de pays dans le monde qui subsiste des produits de son exportation, si l'importation lui est interdite. Depuis le règne de Charles II, la seule Irlande étoit dans ce cas ; le noble Lord demanda qu'elle fût rétablie dans ses anciens droits. Sir Thomas Egerton & Sir George Yonge furent les premiers à rejeter cette motion. Ils opposèrent à la détresse de l'Irlande celle de la Grande-Bretagne, dont les intérêts leur étoient plus chers encore. Ils rappellèrent les troubles de l'Ecosse, les émeutes de la ville de Londres, le déclin de ses manufactures, & l'impuissance où étoit l'Angleterre de se secourir elle-même. « Nous n'avons rien à
 » donner, ajoutèrent-ils, & tout
 » ce que nous pouvons faire, c'est
 » de lutter contre la ruine abso-
 » lue ».

Détresse de
 l'Angleterre
 opposée à cel-
 le de l'Ir-
 lande.

Pour un Ministre des Finances, l'Angleterre étoit plus à ménager que l'Irlande, aussi Lord North ne

Que l'An-
 gleterre n'a
 point le droit
 d'assujettir
 l'Irlande.

1779.

manqua-t-il pas de seconder les opposans. Il appuya sur le danger qu'il y avoit de considérer l'état du commerce de l'Irlande. Mais le plus éloquent orateur de la bienfaisance, le célèbre M. Burke, prit en main la cause de ce déplorable Royaume. « Il est vrai, » s'écria-t-il, en cherchant à guérir » le mal, on ne feroit que l'envenimer ; notre état est désespéré ; » l'Angleterre est dans un *delabrement* qui annonce sa destruction ; » le moindre mouvement peut entraîner sa chute. Graces à notre » politique étroite & *mesquine*, » l'Amérique nous est enlevée pour » toujours, & les restes de l'Empire britannique sont peut-être » au moment de crouler tout-à-fait. » L'Angleterre convient de sa décadence, de sa détresse & de son » impuissance absolue ! Et d'où » vient donc cet orgueil de mendians qui nous fait parler en » souverains, qui nous fait traiter » l'Irlande en sujette ? Quoi, dire à » un peuple, vous êtes mon sujet ; » mais arrangez-vous, passez-vous » de moi, je ne puis rien pour vous !

» Bon Dieu, quelle honte ou quelle
 » extravagance ! Mais que vous
 » demande l'Irlande ? De la laisser
 » vivre en paix , de consentir
 » qu'elle prospère sans notre assis-
 » stance.... »

1779.

Les Lords Nugent & Beauchamp appuyèrent la motion. Le premier s'éleva contre les villes manufacturieres les plus intéressées à l'anéantissement du commerce d'Irlande ; ils déclarèrent que si on ne lui faisoit pas justice, elle se la feroit elle-même. Cette menace , en partie effectuée depuis plus d'un an , avoit déjà fait baisser de six cens soixante-dix mille livres sterling la masse des effets importés d'Angleterre en Irlande ; & la résolution énoncée dans cette lettre d'un Gentilhomme Irlandois à un de ses amis de *Salisbury* , faisoit présager l'anéantissement absolu de toute importation.

Menaces en partie effectuées.

« Les Irlandois ne porteront
 » point d'habits faits du drap de
 » vos manufactures , ils ne boiront
 » point des liqueurs que vous buvez,
 » ils n'auront plus en commun
 » avec la grande-Bretagne que vos

1779.

» femmes & le portrait de votre
 » Roi, empreint sur des espèces
 » d'or, d'argent ou de cuivre : tel-
 » les sont les résolutions prises
 » dans toute l'étendue de ce
 » Royaume ».

Progrès des
 troubles, du
 désespoir &
 de l'anarchie
 des Irlandois.

La rupture entre les Anglois & les Américains avoit eu des commencemens plus foibles. Cette menace de ne rien tirer des manufactures angloises, pouvoit avoir les plus terribles conséquences, & combler la mesure des calamités de l'Angleterre. Pour prévenir ce malheur, il falloit des secours immédiats à l'Irlande, & comme l'observa le Marquis de Rockingham, il n'y avoit pas un jour, pas une heure à perdre. Affaîssée sous le joug de l'oppression, elle ne connoissoit déjà plus l'empire de la raison, le seul désespoir dirigeoit ses conseils, & venoit d'armer quinze mille hommes dans ses parties intérieures. Tout ce que la langue angloise peut fournir d'expressions seditieuses, étoit prodigué dans l'énoncé des résolutions de *non-importation* prises par les comtés de Galway, de Mayo, de

Corke & de Dublin. Tous les ex-
cès, avant-coureurs d'une guerre
civile, faisoient regner l'anarchie
dans cette capitale. Les plus riches
propriétaires, impunément dé-
pouillés par des brigands affamés,
y partageoient les horreurs de la
famine avec la dernière classe du
peuple; & les moins malheureux
des habitans végeroient dans une
affreuse indigence. Des émeutes
populaires faisoient craindre à tout
moment une combustion générale.
Les marchandises angloises, que
cette ville désolée recéloit encore
dans ses magasins, étoient le prin-
cipal aliment de la révolte; le
furieux s'acharnoit à les détruire,
& ce genre de violence signaloit
particulièrement le désespoir des
Ouvriers sans emploi. Pour arrêter
le désordre, on fit marcher les
Volontaires de Dublin, on s'assura
des plus mutins, & bientôt les
prisons regorgèrent; mais on ne
manquoit pas de Tribuns qui fo-
mentoient l'esprit de révolte parmi
le peuple; & ce fut d'après
les conseils de ces perturbateurs,
que les Ouvriers de Nottingham

1779.

n'espérant plus que le Parlement *fit droit* à la requête par laquelle ils sollicitoient l'augmentation de leurs gages, se portèrent à des excès qui firent craindre un massacre général. Plusieurs des Officiers municipaux perdirent la vie dans ce tumulte qu'ils vouloient appaiser ; les autres n'échappèrent à la mort qu'en laissant un libre cours au désordre. Ces tragiques scènes étoient une répétition de ce qui s'étoit déjà passé, tant à Dublin que dans la petite ville d'Ardée, l'année précédente. Depuis un an, on n'avoit encore pris aucune mesure afin d'arrêter les progrès d'un mal désormais sans remède pour peu qu'on différât d'employer le seul efficace, je veux dire, la franchise du commerce d'Irlande, & l'anéantissement des restrictions qui en obstruoient les canaux.

Lenteurs funestes du gouvernement d'Angleterre relativement à l'Irlande.

Entre les premières remontrances des Américains & leur déclarations d'indépendance, onze mois à peine s'étoient écoulés, tant la marche du mécontentement est rapide. Cet exemple devoit apprendre à l'Angleterre, qu'il est des

circonstances où le moindre délai peut avoir les conséquences les plus funestes. Cependant l'administration agit avec tant de lenteur dans l'affaire d'Irlande, qu'on parla de remettre à la session prochaine la considération de ce Royaume, & par conséquent de laisser ses habitans sept ou huit mois de plus dans la situation la plus déplorable où puisse se trouver une Nation. Seulement, dans un message adressé à la Chambre des Communes, Sa Majesté Britannique crut devoir suggérer à cette Chambre une résolution en vertu de laquelle les six Régimens soudoyés aux frais de l'Irlande & servant hors de son territoire, seroient désormais à la charge de l'Angleterre; ce fut tout l'adoucissement qu'on apporta d'abord aux rigueurs d'une Administration oppressive & tyrannique. Mais si des considérations frivoles empêchoient la Grande-Bretagne de secourir & de pacifier l'Irlande, elle ne pouvoit plus fermer les yeux sur le danger de l'oppression; & les mesures à prendre pour triompher avec le moins d'inconvénients possibles de

1779.

la résistance des Irlandois , durent nécessairement occuper sa politique & ralentir par conséquent les opérations ou les préparatifs de la campagne.

Quarante-deux mille Volontaires armés pour assurer la liberté du commerce en Irlande.

Cette résistance d'abord partielle & séditieuse étoit devenue générale , & pour ainsi dire légitime , par la sanction qu'y donnèrent les représentans des Villes & des Comtés. Dans leur séance du 12 Octobre , dont l'objet fut de représenter au Roi d'Angleterre que le seul moyen de sauver l'Irlande étoit d'ouvrir dans tous ses ports un commerce libre & illimité, les Communes osèrent parler en corps de nation indépendante , parce qu'elles se sentoient appuyées de quarante-deux mille hommes qui , sous le nom de volontaires associés , se formoient publiquement aux exercices & à la discipline militaires. Le Duc de Leinster & Lord Shannon étoient à leur tête , & n'en faisoient point mystère. Le 13 du même mois , le premier chef des associations libres fit distribuer dans toute la Ville une invitation en forme de billet circulaire , dont voici la traduction.

« Sa grace, le Duc de Leinster
 » vous prie de vous rendre demain
 » à midi & demi précis à l'Hôtel de
 » Leinster avec tous vos accoutre-
 » mens, à l'effet de former une
 » double haie le long des rues par
 » lesquelles les membres du Parle-
 » ment doivent passer en se rendant
 » de la Chambre des Communes
 » au Palais de Son Excellence le
 » Lord-Lieutenant, pour lui pré-
 » senter l'adresse relative à un com-
 » merce libre ».

1779.

Tous les Volontaires de Dublin se portèrent en conséquence au lieu assigné, où ils rendirent les honneurs militaires aux membres de la glorieuse adresse. Les choses en étoient au point, qu'il n'y avoit plus d'espérance de voir fléchir l'Irlande. Le 4 Novembre, un corps de mille citoyens parfaitement discipliné se forma en bataille quarrée autour de la statue de College-Green, tandis que la cavalerie légère voltigeoit sur les flancs & protégeoit l'Infanterie. La statue nouvellement peinte étoit ornée de rubans couleur d'orange. L'objet où le prétexte de cette fête

1779.

étoit de célébrer l'anniversaire du débarquement du Prince d'Orange à Torbay. Sur chacune des quatre faces du piedestal de la statue , on lisoit ces inscriptions : *Que l'Irlande soit soulagée. — Cinquante mille volontaires prêts à mourir pour leur pays. — Un bill pecuniaire à terme court. — Un commerce libre , ou bien ... la glorieuse révolution.* Le soir du même jour , toute la Cité fut illuminée , & cette fête , ou plutôt ce tumulte , dura jusqu'au lendemain matin.

Bill pecu-
niaire borné
à six mois.
Grand tu-
multe à ce
sujet.

Tandis que les Irlandois prenoient des mesures vigoureuses pour assurer la liberté de leur commerce , plusieurs villes de la Grande-Bretagne mettoient tout en œuvre pour en perpétuer les restrictions ; mais ces mesures étoient bien combinées , & l'une des plus décisives fut de borner à six mois la durée du bill pecuniaire , qui , suivant l'usage , devoit être de deux ans. Le cri populaire étoit universel à cet égard , & toutes les villes & comtés avoient donné pour instruction à leurs représentants de voter pour cette réso-

lution ; mais la multitude ne voulut point attendre que le Parlement eut prononcé ; elle prit sur elle la décision de cette affaire, & le résultat de ses premières délibérations fut de massacrer ceux dont l'autorité pouvoit contrarier ces mesures. Le Procureur-Général de Sa Majesté Britannique fut une des victimes dévouées ; dans la matinée du 15 Novembre , la foule des conjurés se porta devant sa maison avec l'intention de la renverser , & d'écraser ce Magistrat sous ses ruines. Ayant su qu'il étoit au Palais , elle s'y précipita bien résolue de le poignarder. Il échappa heureusement à la rage de ces furieux qui , s'étant répandus dans les environs du Parlement, exigèrent de tous les membres qui s'y rendoient , le serment d'être fidèles à l'Irlande & de voter pour un bill pécuniaire de courte durée. Les membres des Communes se crurent engagés par ce serment forcé ; ils passèrent un bill pour la durée de six mois seulement , & malgré la proclamation du Lord-Lieutenant , les excès du 15 Novembre restèrent impunis.

1779.

Le Parlement d'Angleterre s'empare aux Ministres, de tous les désordres. Effets de leur négligence à cet égard.

Le Parlement d'Angleterre s'occupait des troubles de l'Irlande, moins pour y porter remède, que pour en dénoncer les auteurs ; & ce fut aux Ministres, qu'il s'en prit de tous ces désordres. Suivant le comte de Shelburne, tout le mal venoit des lenteurs, de la négligence, & de l'insensibilité du premier membre de l'administration britannique. En prêtant l'oreille aux justes plaintes des Fabricans irlandais, en cherchant à dissiper leurs préventions, à calmer leurs alarmes, il eût été facile de conjurer l'orage dans sa naissance. Lorsqu'au mois de Mai de cette même année, Lord Shelburne avoit sollicité auprès des Ministres quelques adoucissmens en faveur du commerce de l'Irlande, il s'en falloit bien qu'elle présentât le spectacle allarmant qu'elle offrit six mois après. On y comptoit alors tout au plus quinze mille hommes armés pour la défense de la Patrie, & ce nombre s'étoit accru depuis jusqu'à quarante-deux mille Volontaires associés contre leurs ennemis domestiques. Ils se seroient contentés d'a-

bord

bord qu'on affranchît leur commerce de quelques entraves intolérables , & maintenant ce n'étoit point assez de la liberté illimitée de ce même commerce ; ils se plaignoient de beaucoup d'autres griefs, dont le redressement ne pouvoit avoir lieu sans un bouleversement total dans la constitution de l'Empire britannique. Pour prévenir les plus grands malheurs , il eût suffi dans la première effervescence des Irlandois, que le ministère fortît un moment de son engourdissement habituel , & qu'il accordât alors comme une grace ce qu'ils alloient obtenir par la force , & pour ainsi dire à la pointe de l'épée. Lord Shelburne finit par *ré citer* sa motion, dont la substance fut de proposer un vœu de censure contre les Ministres , qui par négligence ou par incapacité , avoient laissé s'envenimer les mécontentemens de l'Irlande au point de menacer la connexion des deux Royaumes d'une dissolution évidente.

En effet, le soulèvement étoit à son comble , & particulièrement à Dublin. Dans la soirée du 22 No-

Plan de
Lord North,
relatif au
commerce de
l'Irlande.

1779.

vembre, une foule armée se porta chez un Négociant de cette capitale, força ses magasins, & sous prétexte que ses marchandises étoient de fabrique angloise, emporta ce qui s'y trouvoit de toiles & d'étoffes de laine, avec une somme considérable, tant en espèces qu'en billets de banque. Cette violence exercée contre un simple particulier, manifestoit de la part des habitans la résolution bien formée de ne tolérer aucune espèce de commerce avec l'Angleterre; & ce fut dans cette circonstance que Sir *Richard d'Heeren* osa proposer aux Communes d'Irlande un subside extraordinaire de six cens mille liv. sterling. Cette proposition du Ministre fut rejetée comme insidieuse avec les témoignages d'une indignation universelle. Enfin le Ministère britannique comprit qu'il falloit céder à l'orage, & Lord North fut chargé de rédiger un plan de modification relatif au commerce de ce royaume, ce qu'il fit de manière à contenter les prétentions des plus exigeans. Dans la séance du 13 Décembre, il soumit les résolutions suivantes à la consi-

dération du Parlement d'Angleterre.

1779.

1^o. *Qu'il est expédient* de révoquer l'acte qui prohibe en Irlande l'exportation des laines & des étoffes de laine manufacturées dans ce Royaume; celle du verre & de tout ce qui se fabrique en cette matière, tant en Europe que dans les Colonies angloises de l'Amérique, & dans les établissemens anglois sur la côte d'Afrique.

2^o. Qu'il soit permis aux Irlandois de faire le commerce d'exportation & d'importation avec toutes les Colonies angloises, sans que ledit commerce soit assujetti à d'autres droits & restrictions que ceux dont le Parlement d'Irlande avouera la légitimité.

Le plan de Lord North, dont les propositions qu'on vient de lire sont la substance, obtint, sinon l'approbation, du moins l'acquiescement de tout le comité; mais quoique très favorables aux Irlandois, ces propositions ne furent point d'abord recueillies à Dublin comme elles auroient dû l'être. Le Lord Lieutenant les ayant reçues, en fit part au Lord Maire, & lui

Comment
ce plan est
accueilli des
Irlandois.

1779.

persuada qu'il étoit de la bienféance d'engager le peuple à faire des illuminations ; & sur le champ , il se forma des comités de volontaires où il fut résolu qu'il n'y auroit point de réjouissances jusqu'à nouvel ordre. Le Parlement d'Irlande sentit mieux le prix de la révolution qui alloit s'opérer en faveur du commerce de ce Royaume. La Chambre des Pairs voulant reconnoître le bienfait de la Grande-Bretagne. s'engagea, par différentes motions faites au nom du peuple , à soutenir de tout son pouvoir l'intérêt , l'honneur & la dignité de l'Empire britannique. La Chambre des Communes témoigna le même zèle & la même reconnoissance. MM. Forster , Gratham , Mergé & vingt autres Membres de la Chambre , payèrent aux Ministres d'Angleterre le tribut d'éloges qui leur étoit dû pour l'affranchissement du commerce irlandois, & l'on peut dire que le 21 Décembre , jour de cette séance , fut un des plus beaux jours de la vie de Lord North ; mais en témoignant à ce premier Membre de l'administration britannique la gratitude de la nation Irlandoise ,

M. Metge ne crut pas devoir lui ~~accorder~~ 1779.
 accorder tout l'honneur de cette
 heureuse révolution. Son discours
 vraiment éloquent fut une expres-
 sion vive & précise de la sorte de
 reconnoissance qui animoit l'assem-
 blée ; on nous saura gré de l'ex-
 trait qu'on en va présenter. « Nous
 » devons à la postérité, dit cet Ora-
 » teur , une mention honorable des
 » personnages illustres qui ont souf-
 » trait ce pays à l'oppression d'une
 » infinité de loix dictées par le pou-
 » voir arbitraire, & qu'une aveugle
 » politique a maintenues pendant un
 » siècle entier. Cette postérité fera
 » retentir les louanges des Ministres
 » britanniques, lorsqu'en lisant l'his-
 » toire , elle verra l'Angleterre pro-
 » diguer son sang & ses trésors pour
 » subjuguier un peuple mâle & cou-
 » rageux , mais infidèle & révolté ,
 » & se prêter à la même époque aux
 » justes pétitions de l'Irlande , pé-
 » titions trop longtems éludées par
 » une politique non moins aveugle
 » que barbare. On ne peut dissimu-
 » ler combien nous sommes rede-
 » vables aux talens , aux conseils ,
 » à la sagesse de Lord North ; mais

1779.

» en reconnoissant toute son influen-
» ce dans cette révolution heureuse,
» je doute cependant que nous euf-
» sions obtenu le redressement de nos
» griefs sans l'interposition du peu-
» ple ; la gloire de Lord North est
» d'avoir puissamment secondé cette
» interposition louable. Comme mé-
» diateur entre les deux nations, il
» a des droits égaux à la reconnois-
» sance de l'une & de l'autre ; car
» enfin l'Angleterre va tirer un avan-
» tage immédiat de cette heureuse
» conciliation. L'Irlande est une na-
» tion brave, généreuse, & suscep-
» tible d'affection. Quel en fera dé-
» formais l'objet ? Sa sœur en dé-
» tresse, la Grande - Bretagne son
» aînée. Cinquante mille hommes
» déterminés à verser jusqu'à la der-
» nière goutte de leur sang pour
» établir leurs droits constitutionels,
» ont à regret tourné leurs armes
» contre une sœur injuste ; du mo-
» ment où elle cesse de l'être, ils
» tournent ces mêmes armes contre
» l'ennemi commun. Oui, la cause
» de la Grande - Bretagne devient
» aujourd'hui la cause de l'Irlande ;
» sa situation la met dans l'impossi-
» bilité d'ouvrir à sa sœur des trésors

» qu'elle n'a pas ; mais elle lui pré-
 » tera ses héros, elle en a ».

1779.

La tranquillité momentanée du
 Royaume d'Irlande fut le résultat
 heureux de la conciliation des deux
 Royaumes ; mais il restoit d'autres
 troubles à pacifier au sein de la
 Grande-Bretagne.

L'Irlande
 pacifiée pour
 un moment,

A quels ex-
 cès se porte le
 fanatisme des
 Presbitériens
 d'Ecosse.

Au commencement de cette an-
 née, l'intolérance des Presbytériens
 d'Ecosse s'étoit portée à des excès
 inquiétans pour l'administration &
 non moins faits que les troubles de
 l'Irlande pour détourner l'atten-
 tion du Gouvernement, & la por-
 ter sur des objets étrangers à la
 guerre présente. Ce nouvel obs-
 tacle à l'activité des préliminaires
 de la campagne, eut son principe
 dans le fanatisme, & devoit par
 conséquent ensanglanter l'Ecosse ;
 mais il fut surmonté dès son ori-
 gine, & il n'y eut que peu de sang
 répandu. Les actes passés l'année
 précédente en faveur des Catholiques
 romains d'Angleterre & d'Irlande,
 avoient fort allarmé le Clergé
 d'Ecosse. Pour arrêter les progrès
 de cette espèce de tolérance, il
 présenta requête au Parlement. La

1779.

réponse se fit long-tems attendre, & la secte dominante dans cette partie septentrionale de la Grande-Bretagne se persuada qu'on n'avoit aucun égard aux pétitions de son Clergé. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer son fanatisme ; & dans les derniers jours de Janvier, on vit circuler à Edimbourg des milliers de billets, par lesquels on invitoit les habitans à renverser les colonnes du Papisme. Ces colonnes étoient une pauvre chapelle nouvellement construite par les Catholiques. Le Lord Prevost allarmé de cette fermentation naissante, enjoignit aux différens corps de métiers, de ne point laisser sortir leurs ouvriers respectifs le 3 Février, jour fixé pour cette grande expédition. Le même jour un parti des gardes de la ville fut posté autour de la chapelle ; mais au lieu de la protéger, ces lâches Soldats favorisèrent l'entreprise des assaillans. Dans le premier moment on n'avoit pas songé à faire marcher les troupes contre ces fanatiques ; mais comme les séditieux étoient répandus en divers quartiers de la ville, on en saisit douze ou quinze à une

certaine distance. Les affaillans informés de leur détention , firent dire au Lord Prevost qu'ils alloient se retirer , s'il consentoit d'élargir les prisonniers ; ayant obtenu ce qu'elle demandoit , cette populace forcenée se livra bientôt à de nouveaux excès. La chapelle étoit à moitié incendiée , lorsque le Lord Prevost , les Magistrats inférieurs , tout le corps des gardes de la ville & un parti du régiment de *Bucpleug* se portèrent sur les lieux où triomphoit le désordre. On lut à haute voix l'acte contre les attroupemens & le tumulte. L'Officier qui commandoit le détachement des troupes réglées , pria le Magistrat de l'autoriser à faire feu ; les mutins le défioient de tirer , & le Lord Prevost n'osa le permettre. Sur les dix heures & demie du soir il se retira lui & sa troupe , & la ville fut abandonnée à la discrétion de trois mille forcenées. A peine avoit-il disparu , que dévorée par les flammes , la chapelle croula , & ce fut un moment de triomphe pour les séditieux. Le désordre n'alla pas

1779.

1779.

plus loin cette nuit ; mais dès la pointe du jour les maisons de quiconque étoit Catholique ou soupçonné de l'être , furent livrées au pillage. Ce brigandage dura jusqu'à onze heures du matin , que les Magistrats reparurent avec de forces plus imposantes ; l'arrivée de quelques compagnies de Dragons qui étoient en quartier à Haddington , intimida les séditieux qui commencèrent enfin à se disperser. Mais la ville d'Edimbourg ne dut pas uniquement son salut à leur crainte. Pour calmer ces fanatiques , le Lord Prevost s'étoit vu contraint de faire publier à son de trompe une proclamation qui annulloit , du moins pour l'Ecosse , la révocation des loix pénales contre les papistes. Ainsi les Catholiques romains furent privés des adoucissmens que la sage tolérance du Parlement leur destinoit.

Indemnités
accordées
aux Catholi-
quesEcossois.

Tandis que l'autorité cédoit au fanatisme dans Edimbourg , en paroissant le soumettre ou l'intimider par la force des armes , les Catholiques écossois gémissaient dans plusieurs autres villes, de tous

les excès qu'on vient de décrire. Les Presbytériens de Glasgow s'étoient portés à des violences, qui vingt fois exposèrent leur ville aux horreurs d'un incendie général. Ces enthousiastes, armées de torches ardentes, visitoient les maisons de leurs concitoyens soupçonnés de Papisme, & sur le moindre indice, un prompt embrâsement leur faisoit justice des malheureux habitants de ces maisons dévouées aux flammes ; plus de quarante furent réduites en cendres dans un même jour. Le Gouvernement ne pouvoit tolérer de pareils excès ; & si, dans la position critique où se trouvoit l'Angleterre, il y avoit des ménagemens à garder avec l'Ecosse, la politique ne permettoit pas à George III, de retirer, dans cette circonstance, sa protection aux Catholiques romains. L'humble pétition qu'ils présentèrent contre leurs persécuteurs écossois, fut appuyée de Lord North, qui la recommanda spécialement à la considération de la Chambre des Communes. On ignore quel eût été le résultat de cette affaire, si, dans

1779.

1779.

le cours des débats occasionnés par la pétition, M. Dundas, & Lord Frédéric Campbell n'eussent informé la Chambre, des résolutions de la cité d'Edimbourg & de celle de Glasgow. Ces villes offroient aux Catholiques romains des indemnités proportionnées aux dommages qu'ils avoient effuyés. Ce n'étoit pas le moment de se montrer difficile, & l'avis de la chambre fut de renvoyer après les fêtes de Pâques, la considération ultérieure de cette pétition; c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de civiliser cette affaire.

Embarras
du ministère
pour le choix
d'un Com-
mandant en
chef de la
grande flotte
de Ports-
Mouth.

Quoique très - allarmans par le défaut d'harmonie qu'ils supposoient entre les trois Royaumes, les troubles d'Ecosse & d'Irlande n'étoient pas ce qui inquiettoit le plus le Ministère dans la circonstance présente. Au défaut de l'Amiral Kappel, dont le fameux procès n'étoit point terminé, on ne savoit sur qui jeter les yeux pour le commandement en chef de la grande flotte de Ports-Mouth. On étoit à la veille de la campagne, & ce choix n'étoit point encore fixé.

1779.

Plusieurs Amiraux des plus capables, mettoient pour condition à leurs services, le renvoi préalable du Comte de Sandwich, aux instigations duquel ils attribuoient la conduite de Sir Hugh Palliser, à l'égard de l'Amiral Keppel. Ils accusoient le Ministre d'une infâme collusion avec le Vice Amiral, & cette imputation odieuse prouve à quel point la haine étoit envenimée contre le premier Lord de l'Amirauté. Ce reproche hasardé sans preuves, fut moins une inculpation qu'une insinuation offensante; il tomba de lui-même, & ne devint point la matière d'une discussion sérieuse. Mais Lord Sandwich eut à se défendre contre des imputations tout aussi graves & beaucoup mieux fondées en apparence. L'Amirauté fut accusée publiquement d'avoir distrait, la première année de l'administration du Comte de Sandwich, deux cens mille cinq cens vingt-cinq livres sterling, des sommes destinées à la solde des Matelots. Après avoir établi que cette assertion téméraire ne le regardoit pas & ne portoit aucune atteinte à son

Lord Sandwich accusé de malversation.

1779.

privilège de Pair du royaume, il déclara que l'accusation étoit fautive, parce que le délit étoit impossible. « Tout le monde fait, ajouta-t-il, que l'Amirauté n'a rien de commun avec le maniement des deniers publics, ni avec le bureau du trésor : toutes les sommes destinées au service de la Marine, sont directement versées dans la caisse du Trésorier, qui en fait l'emploi sans la participation du bureau de l'Amirauté. Il est vrai que dans les estimations des dépenses relatives à ce service pour l'année courante, on exagère fréquemment sur les états, le nombre des matelots employés ; le fait est arrivé la première année de mon administration ; mais la distraction du surplus des deniers n'en est pas résultée. Les estimations ou apperçus de dépense ne peuvent jamais être exacts ; on y porte, par exemple, la paie de chaque Matelot, à quatre livres sterling par mois ; or, personne n'ignore que cette somme n'est pas suffisante ; si l'on économise quelque chose sur d'autres

» articles, le produit de cette éco-
 » nomie est employé à acquitter
 » une portion des dettes de la
 » Marine ».

1779.

Cette réfutation étoit contraire
 à l'ordre, en ce qu'on y supposoit
 des faits non constatés, & qui pou-
 voient être démentis dans le cas

Sa défense
 jugée irrégu-
 lière. Discu-
 sions à ce su-
 jet.

d'une discussion légalement con-
 duite ; l'avis du Duc de Richmond
 fut de la rejeter comme irrégulière.
 Il fit à ce sujet diverses mentions,
 qui toutes avoient pour objet de
 prouver que le Ministre de la Marine
 s'étoit rendu coupable de malversa-
 tion. Celle de M. Fox, à la Cham-
 bre des Communes, tendoit à peu
 près au même but ; quoi qu'en
 termes plus ménagés, il établit
 que la négligence, pour ne pas
 dire l'infidélité du premier Lord de
 l'Amirauté, avoit mis la Grande-
 Bretagne à deux doigts de sa perte.
 M. Temple Lutrell, qui, le pre-
 mier avoit accusé Lord Sandwich
 d'avoir distrait les deniers de l'E-
 tat, pour bien discuter cette mo-
 tion, considéra les moyens qu'a-
 voit eu le Lord d'entretenir &
 d'augmenter la Marine, examina

1779.

l'usage qu'il avoit fait de ces moyens , compara son administration avec celle de ses prédécesseurs , & ses déclarations faites au Parlement , avec l'état actuel de la Marine royale. Suivant les calculs de M. Lutrell , pendant les quatre dernières années de l'administration de Lord Hawke , les sommes accordées annuellement pour l'entretien de cette Marine , n'excédèrent pas un million cinq cens cinquante mille livres sterling. Il faut pourtant excepter l'année 1770 , qui fut nécessairement plus dispendieuse que les autres , à cause des préparatifs de guerre contre l'Espagne , des treize mille Matelots levés au-delà du nombre voté par le Parlement , & de l'équipement des nouvelles escadres. Au commencement de Janvier 1771 , le Comte de Sandwich succéda à Lord Hawke ; il trouva vingt-huit mille tant , Matelots que Soldats de Marine , quatre-vingt-un vaisseaux de ligne parfaitement équipés , & les arsénaux complètement fournis de leurs divers approvisionnemens ; mais quinze

jours s'étoient à peine écoulés depuis la promotion de Lord Sandwick, que le Prince Masserano & Lord Rochfort signèrent à Londres la convention qui rendoit tous ces préparatifs inutiles. C'étoit le moment de diminuer les dépenses de la Marine; mais comme le Parlement venoit de voter quarante mille Matelots, sur le pied de quatre livres sterling par mois pour chaque tête, le bureau du Trésor & celui de l'Amirauté ne jugèrent pas à propos d'épargner les deniers publics; dès la première année de l'administration du noble Comte, la caisse du Trésor versa dans celle de l'Amirauté une somme de deux millions huit cens quatre-vingt mille livres sterling. Si l'on consulte les Journaux de 1770 & de 1771, l'état des dépenses de la Marine prouvera que de cette somme énorme, il n'y eut pas un schelling d'employé à la liquidation des dettes contractées par Lord Hawke en 1770; & à cette époque, les arséniaux, les magasins, & la Marine en général, se trouvoient dans un état

1779.

infiniment supérieur à tout ce que l'histoire de la Marine angloise offre de plus florissant. Dans les trois années antérieures aux troubles survenus en Amérique , les sommes votées pour l'entretien de la Marine , excédoient beaucoup ce qu'on devoit accorder en tems de paix , & les dettes s'accumulèrent en proportion de la profusion des sommes votées ! Depuis cette époque , il est impossible de calculer avec la même précision ; mais on ne peut nier que le Parlement n'ait accordé les sommes demandées pour le service de la Marine. Ont-elles été fidèlement employées à leur destination ? Non , répondit M. Temple Luttrell ; & pour le prouver , il entra dans un dédale de calculs & de citations où nous craindrions de nous perdre. Plusieurs autres Membres appuyèrent la motion qui tendoit à faire nommer un successeur à Lord Sandwick. L'Amiral Keppel déclara qu'il n'accepteroit aucun commandement , tant que le noble Lord présideroit au bureau de l'Amirauté.

Cet Amiral étoit plus instruit qu'un autre des torts de Lord Sandwich, & s'il n'avoit pas à lui reprocher des malversations qui ne furent jamais bien prouvées, il pouvoit du moins l'accuser de négligence & de lenteur dans les préparatifs de la dernière campagne. Peu s'en étoit fallu qu'elles n'eussent compromis sa gloire & celle de la Marine angloise; pour ne plus courir le même risque, il demanda l'expulsion du premier Lord de l'Amirauté. Son intérêt & celui de l'Angleterre, l'autorisoient à mettre cette condition aux services qu'il brûloit de rendre à la patrie, dès qu'il auroit triomphé des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser. Le procès de ces deux Amiraux étoit enfin au moment d'être jugé dans un Conseil de guerre. Voici le précis très-succinct de cette grande querelle, qui fut pour l'Angleterre un objet d'intérêt national, & dont l'Europe entière attendoit la décision avec la plus grande impatience.

On se rappelle que sur le vu de l'accusation intentée contre l'Ami-

1779.

L'Amiral Keppel lui reproche sa négligence & ses lenteurs dans les préparatifs de la dernière campagne.

Procès de cet Amiral & de Sir Hugh Palliser.

1779.

ral Keppel, l'Amirauté avoit ordonné une enquête & la tenue d'un Conseil de Guerre. En conséquence de cet ordre, le 7 Janvier de cette année, sur les neuf heures du matin, l'Amiral Pye, comme Président du Conseil, hissa son pavillon à bord du *Britannia*. Un quart-d'heure après, le pavillon d'union fut hissé sur les haubans d'artimon à babord ; c'étoit le signal du Conseil de Guerre ; & en même tems l'étendard royal fut arboré sur les haubans d'artimon à tribord, ce qui annonçoit qu'un Amiral alloit être jugé dans ce Conseil. A dix heures le *Britannia* tira un coup de canon, & le pavillon de beaupré fut hissé au petit mâit de hune, signal pour tous les Amiraux & les Capitaines de se rendre à bord de ce vaisseau. Ils s'y rendirent à dix heures & demie. Alors on appella par leurs noms les treize Amiraux & Capitaines les plus anciens, & ces treize Officiers constituèrent la Cour. Les Membres du Conseil de Guerre ayant prêté serment, s'ajournèrent à l'hôtel du Gouverneur de

Ports - Mouth , où s'étant assem-
blés , ils entendirent la lecture de
l'accusation intentée contre l'Ami-
ral Keppel , & dont voici les prin-
cipaux chefs.

1779.

1^o. Que dans la matinée du 27
Juillet 1778 , cet Amiral comman-
dant une flotte de trente vaisseaux
de ligne , & se trouvant en pré-
sence d'une flotte françoise d'égale
force , il n'a pas fait les prépara-
tifs nécessaires pour le combat ;
que sa flotte étant déjà dispersée ,
il a fait signal pour que les vaisseaux
du Vice-Amiral de l'escadre bleue
chassassent au vent , ce qui a aug-
menté le désordre , & n'a pas
empêché l'Amiral de s'avancer vers
l'ennemi & de donner le signal pour
le combat. Que la flotte françoise
étoit alors formée en ligne régú-
lière de la bataille , & que tous ses
mouvemens annonçoient le dessein
de combattre , ce qu'elle exécuta
sans qu'il fut possible d'engager
une affaire générale. De cette con-
duite indigne d'un Amiral , il
résulta la plus grande confusion ;
plusieurs vaisseaux ne prirent au-
cune part à ce combat ; d'autres

Principaux
chefs de l'ac-
cusation in-
tentée contre
l'Amiral.

1779.

firent feu sur la flotte britannique, & le Vice-Amiral de l'escadre bleue fut laissé seul & dut combattre sans appui.

2^o. Que les divisions de l'avant-garde & du centre de la flotte britannique ayant dépassé l'arrière-garde françoise, l'Amiral ne vira pas de bord sur le champ pour doubler l'ennemi avec ces deux divisions, qu'il ne les rassembla pas de manière à pouvoir renouveler le combat; qu'au contraire il se porta à une grande distance de l'ennemi, avant qu'il virât vent arrière pour l'approcher une seconde fois, laissant ainsi le Vice-Amiral de l'escadre bleue en danger d'être coupé au premier moment.

3^o. Que le Vice-Amiral de l'escadre bleue se trouvant dans les eaux de l'ennemi, & attendant que l'Amiral avancât avec tous ses vaisseaux, l'Amiral n'avança point, mais diminua de voiles & baissa le signal du combat; que dans ce moment ni dans aucun autre tems, il n'a point rassemblé les vaisseaux pour renouveler l'attaque, comme

il le pouvoit, vu particulièrement que le Vice-Amiral de l'escadre rouge, dont la division avoit reçu peu de dommage, se trouvoit alors au vent, pouvoit virer vent arrière, attaquer n'importe quelle partie de la flotte françoise, si l'on n'eût pas baissé le signal du combat, ou si l'Amiral Keppel eût fait usage du signal indiqué par l'article XXXI des instructions relatives aux combats sur mer. Ce signal, propre à la circonstance, eût fait renouveler le combat avec avantage, après que la flotte françoise avoit été battue, & que sa ligne avoit été forcée & mise en désordre; dans sa position l'Amiral n'a pas fait ce qui étoit en son pouvoir, pour enlever, couler bas, brûler ou détruire la flotte françoise, qui avoit attaqué la flotte britannique.

1779.

40. Qu'au lieu d'avancer pour renouveler le combat, comme il eût dû le faire, l'Amiral vira vent arrière, gouverna directement en s'éloignant de l'ennemi, ce qui lui donna l'occasion de se rallier sans être molesté, de se former de nou-

1779.

veau en ligne de bataille , & de poursuivre la flotte angloise ; manœuvre déshonorante pour le pavillon britannique , qui avoit l'air d'une retraite forcée , & qui fournit à l'Amiral françois un prétexte pour réclamer la victoire & publier que la flotte britannique avoit pris la fuite , qu'il l'avoit poursuivie avec la flotte françoise & lui avoit offert le combat.

5°. Que dans la matinée du 28 Juillet , on s'aperçut que la flotte françoise , à l'exception de trois vaisseaux , ne gardoit plus la position de la veille , & qu'au lieu de la poursuivre dans sa fuite & de donner la chasse aux trois vaisseaux qui la suivoient , l'Amiral avoit fait prendre à la flotte angloise une route directement opposée à celle de l'ennemi. Ainsi par ces traits de mauvaise conduite & de négligence , on a perdu l'occasion de rendre à l'Etat un service essentiel , & l'honneur de la Marine angloise a été flétri.

Les témoins
sont enten-
dus.

Après avoir entendu la lecture de ces différens chefs , l'Amiral Keppel requit qu'il fût ordonné
aux

aux maîtres des vaisseaux de délivrer à la Cour leurs livres de loc , & que ces journaux restassent sur la table , afin que chaque Membre du Conseil de Guerre put en prendre communication. Ensuite la Cour s'ajourna pour le lendemain matin , jour auquel on commença l'examen des témoins. L'instruction de ce fameux procès occupa le Conseil de Guerre pendant plus d'un mois ; on n'entreprendra point d'en suivre la marche , & d'extraire ces longues séances qui ne sont guères que des répétitions les unes des autres ; il suffira d'observer que dans ces interrogatoires si multipliés & si fastidieux , le seul maître du *Robuste* , & les seuls Officiers du *Formidable* , répondirent favorablement aux questions de Sir Hugh Palliser ; mais le premier étoit une créature du Vice - Amiral , & le Capitaine Buzeley & son premier Lieutenant James Kinnear , étoient subordonnés au Commandant de l'escadre bleue , ainsi que les deux autres Lieutenans , Hill & Waller , dont les dépositions furent au moins très-suspectes de complai-

1779.

sance & de partialité. Tous les autres témoins déposèrent en faveur de l'Amiral Keppel. Cependant Lord Mulgrave, Capitaine du *Courageux*, n'osa répondre positivement à la question de l'Amiral Montagu, qui lui demanda s'il étoit de sa connoissance personnelle que l'Amiral Keppel eut rempli négligemment son devoir, ainsi que le portoit l'accusation. Il dit qu'il étoit venu pour déposer, & non pour juger; & se voyant pressé de répondre plus catégoriquement: « Si
» j'entends ma langue, ajouta-t-il,
» j'ai parfaitement compris le sens
» de la question; qui dit négligence en pareil cas, dit crime;
» un seul Membre du Conseil n'est
» pas en droit de me faire expliquer sur un point aussi délicat,
» & le serment que j'ai prêté ne
» m'impose pas cette obligation.
» D'ailleurs, il m'est arrivé quelquefois de penser que l'Amiral Keppel
» avoit tort, & en y réfléchissant
» mieux, de trouver ensuite qu'il
» avoit raison. La Cour me pressera-t-elle encore de communiquer à
» cet égard mon opinion qui peut

» changer au premier moment ».

En éludant la question de l'Amiral Montagu , l'intention de Lord Mulgrave étoit de ne se compromettre ni avec Keppel , ni avec Palliser. Mais ces ménagemens devenoient inutiles ; toute l'Angleterre étoit déjà du parti de l'accusé , & les viles manœuvres employées dans cette affaire , avoient éclairé le Conseil sur les motifs odieux de l'Accusateur. Dans l'examen des livres de loc , on en trouva plusieurs de falsifiés , & quelques-uns , dont on avoit arraché des feuillets. Cette fraude indigne de Keppel fut généralement imputée à son adversaire. Quoiqu'il en soit , la partie de cette procédure relative à l'accusation , se termina dans la séance du 29 Janvier. Palliser avoit demandé la permission d'en faire la clôture en lisant un discours apologétique de sa conduite. Cette grace ne lui fut point accordée , & l'on s'ajourna pour entendre la défense de l'Amiral Keppel. Cette pièce éloquente & bien raisonnée , est un chef-d'œuvre de modération & de

1779.

bonne-foi dans tout ce qui a trait au procès des deux Amiraux ; mais on y desireroit plus d'exactitude & de véracité dans quelques détails relatifs au combat d'Ouessant. Quoiqu'il en soit, voici le préambule de cette belle défense, où l'Amiral Keppel s'exprime avec l'énergique simplicité qui convient à l'innocence outragée.

Préambule
de la défense
de Keppel.

« MONSIEUR, (en s'adres-
sant au Président) après quarante
» ans employés au service de ma
» patrie, je ne m'attendois pas à
» me voir cité devant un Conseil
» de Guerre, pour y répondre à
» des accusations de mauvaise con-
» duite, de négligence & de flétris-
» sure par moi imprimée sur l'hon-
» neur de la Marine angloise ; tels
» sont les différens chefs avancés
» par mon accusateur, & sur les-
» quels la Cour doit prononcer.
» Avant que de me citer à ce Tri-
» bunal, il eût sans doute été plus
» honnête de ne point dissimuler
» avec moi, d'écarter les démonst-
» rations de la bienveillance, de
» se dépouiller, en un mot, des
» apparences de l'amitié, quand

» on étoit mon ennemi dans le
 » fond de l'ame, & que bientôt
 » on alloit être mon délateur. Au
 » reste, Monsieur, cette mauvaise
 » conduite, cette négligence cri-
 » minelle, cette tache imprimée à
 » notre Marine, n'ont point empê-
 » ché Sir Hugh Palliser de faire voile
 » une seconde fois avec l'homme
 » qui avoit trahi son pays ; il y
 » a plus, tout le tems que nous
 » avons été à terre, non-seulement
 » il a entretenu avec moi les cor-
 » respondances de l'amitié ; il a
 » même approuvé par des lettres
 » ce qu'il condamne aujourd'hui,
 » & donné des éloges à cette même
 » négligence qu'il a dénoncée de-
 » puis. Je n'étois pas, il faut en
 » convenir, préparé à cette démar-
 » che de mon accusateur par sa
 » conduite antérieure, & je n'a-
 » vois aucune raison de supposer
 » que l'Etat inculpoit la mienne.

» A mon retour, Sa Majesté me
 » reçut avec des applaudissemens
 » marqués ; & le premier Lord de
 » l'Amirauté lui-même applaudit,
 » avec toutes les apparences de la
 » sincérité, au zèle que j'avois témoi-

1779.

Suite du
préambule.

1779. » gné pour le service : tout cela
» n'empêchoit pas qu'il ne se tra-
» mât dès-lors un complot contre

Suite du
préambule.

» ma vie. Sans que j'en eusse reçu
» le plus léger avis, cinq chefs d'ac-
» cusation furent produits contre
» moi par Sir Hugh Palliser, qui,
» malheureusement pour sa cause,
» étoit prévenu lui-même d'une
» accusation de désobéissance aux
» ordres, dans le moment où il
» m'accusoit de négligence ! C'étoit,
» il faut en convenir, une manière
» assez ingénieuse de prendre les
» devants sur moi ; une accusation
» intentée contre un Commandant
» en chef, étoit faite pour distraire
» l'attention du public sur la con-
» duite d'un Officier inférieur.
» Avant que l'instruction de mon
» procès commençât, je supposois
» à mon accusateur quelque raison
» pour se conduire comme il l'a
» fait ; mais d'après la déposition
» même des témoins les mieux
» disposés à justifier sa conduite
» dans la journée du 27 Juillet,
» je m'apperçois de mon erreur ;
» le cours de l'instruction a laissé
» Sir Hugh Palliser sans excuse ; &

» maintenant on remarque en lui
 » les symptômes qu'il plaira tou-
 » jours à Dieu d'imprimer sur le
 » front des accusateurs de l'inno-
 » cence.

1779.

Suite du
préambule.

» Je desirerois, Monsieur, que
 » la Cour voulut bien considérer
 » que dans les grandes opérations
 » navales & militaires, les diver-
 » ses manœuvres peuvent avoir
 » une apparence étrange aux yeux
 » d'un observateur mal instruit
 » des intentions de celui qui les
 » ordonne. On a appelé des maî-
 » tres d'équipage pour donner leur
 » opinion sur les départemens supé-
 » rieurs du commandement ; il eût
 » fallu s'appuyer d'autorités plus
 » élevées, elles ne sont pas rares ;
 » j'ai la satisfaction de pouvoir
 » déclarer que jamais Nation n'a
 » été servie par des Officiers de
 » mer plus braves & plus habiles
 » que ceux dont l'Angleterre s'en-
 » orgueillit actuellement. A l'é-
 » gard de cette Cour, je vous sup-
 » plie, Messieurs, qui la compo-
 » sez, de vous rappeler qu'elle est
 » une Cour d'honneur aussi bien
 » que de justice ; que vous y siégez

1779. *Suite du préambule.* » en cette double qualité , &
» que je paroissais devant vous , non
» dans l'unique vue de sauver ma
» vie , mais rempli d'un objet bien
» plus important , celui de laver ma
» réputation.

» Mon accusateur s'est fait les
» idées les plus fausses des obliga-
» tions d'un Commandant en chef ;
» mieux instruit , il eût donné à
» son accusation une forme plus
» adroite. Dans un engagement
» général , les Officiers subordon-
» nés sont ou doivent être trop
» occupés de leur devoir , pour
» observer les manœuvres des au-
» tres , & à peine est-il possible
» qu'un même objet s'y présente
» sous un même aspect aux Com-
» mandans de deux vaisseaux dif-
» férens ; l'inégalité des distances
» & des positions , les nuages ou
» la fumée interceptent ou chan-
» gent le point de vue. De-là
» vient la différence qui se remar-
» que dans l'opinion des Officiers
» sur telle ou telle autre manœuvre ,
» sans que leur jugement soit sou-
» mis à l'influence d'une partialité
» volontaire. Ai-je conçu les objets

» tels qu'ils étoient ? Les ai-je vus
 » avec les yeux de l'expérience, 1779.
 » ou d'une manière indigne d'un
 » Commandant, comme il plaît à Suite du
 » mon accusateur de l'avancer ? préambule.
 » Tous ces points sont encore à
 » décider ; mais j'ose le dire , ce
 » que Sir Hugh Palliser impute à
 » ma négligence , étoit l'effet de
 » la délibération & du choix. J'a-
 » jouterai que lorsque je mis à la
 » voile , je n'étois point limité
 » dans mes pouvoirs ; on laissoit
 » à ma discrétion d'agir comme je
 » le jugerois convenable , pour le
 » bien du service. J'ai manœuvré ,
 » j'ai combattu , toujours de mon
 » mieux. Si mes talens n'étoient
 » pas proportionnés à l'importance
 » du commandement , j'ai la satis-
 » faction de penser que je ne l'ai
 » point sollicité , que je n'ai pas
 » traité pour l'obtenir. Il y a plus
 » de deux ans , qu'au mois de
 » Novembre 1776 , je reçus du
 » premier Lord de l'Amirauté une
 » lettre dans laquelle il observoit
 » que , vu les mouvemens des
 » Cours étrangères , il pourroit
 » devenir nécessaire de préparer

1779

Suite du
préambule.

» une flotte d'observation ; ma
» réponse à cette lettre fut que
» j'étois prêt à recevoir de Sa
» Majesté les ordres , dont elle
» daigneroit m'honorer. Je n'en-
» tendis plus parler de rien jus-
» qu'au mois de Mars 1778 , épo-
» que à laquelle j'obtins deux ou
» trois audiences de Sa Majesté ;
» je lui dis que je n'avois aucune
» liaison avec ses Ministres ; mais
» que je plaçois ma confiance dans
» sa protection & dans son zèle
» pour le bien public. Dans tout
» cela il n'entroit point de vues
» ambitieuses ou bassément inté-
» réssées ; je n'y gagnois rien , je
» cédois seulement au desir qui
» me pressoit de servir ma patrie.
» Il y a plus , ce ne fut qu'avec
» répugnance que j'acceptai le com-
» mandement en chef ; je craignois
» de n'être pas soutenu par le Gou-
» vernement. Plus le commande-
» ment étoit éminent , plus ma
» réputation étoit exposée ; je pré-
» voyois que s'il m'arrivoit quel-
» ques revers de fortune , on ne
» manqueroit pas de me les imputer
» comme des crimes. Pendant qua-

„ rante ans de service je n'avois
 „ reçu aucune faveur particulière
 „ de la Couronne; seulement dans
 „ les tems de danger public, j'avois
 „ été honoré de la confiance de
 „ mon Souverain. On n'avoit
 „ encore déferé ni mon insuffi-
 „ sance, ni mon inconduite; sans
 „ doute que mon accusateur étoit
 „ dès-lors instruit de mon incapa-
 „ cité, & il paroît étrange que
 „ dans ce cas, il ait pris sur lui de
 „ m'apporter le message qui me
 „ chargeoit du commandement de
 „ la flotte, & qu'en me l'annon-
 „ çant, il ait témoigné la plus vive
 „ satisfaction: il existoit alors ou il
 „ n'existoit pas de raison de se
 „ défier de mes talens; s'il en exis-
 „ toit, comment Sir Hugh a-t-il
 „ pu desirer de me voir accepter
 „ un commandement dont j'étois
 „ incapable? Et s'il n'en existoit
 „ pas il y a seize mois, depuis ce
 „ tems ai-je donné quelque sujet de
 „ les révoquer en doute?

„ A mon retour de l'expédition
 „ je ne me suis plaint de rien; j'ai
 „ même fait tout ce qui a dépendu
 „ de moi pour prévenir l'éclat des

1779.

Suite du
préambule.

1779.

Suite du
préambule.

» murmures ; je me suis ouvert au
» premier Lord de l'Amirauté com-
» me je l'eusse fait avec mon ami :
» cela pouvoit être imprudent &
» dangereux ; mais je suis naturelle-
» ment sans défiance , & je ne m'at-
» tendois pas aux pièges où l'on
» devoit chercher à me prendre sur
» l'autorité de mes paroles.

» On m'avoit dit au mois de
» Mars 1778 , que la grande flotte
» de Ports-Mouth n'attendoit que
» moi pour mettre à la voile, je m'y
» rendis aussi-tôt , & ne trouvai
» que six vaisseaux prêts , encore
» étoient-ils d'une *condition* à ne
» point soutenir l'examen d'un
» homme de mer. Enfin , j'ap-
» pareillai le 30 Juin avec vingt
» vaisseaux de ligne équipés à la
» hâte. Je rencontrai heureusement
» la Belle-Poule & quelques-autres
» frégates françoises , à bord des-
» quelles il se trouva des lettres &
» des papiers qui ont été d'un ser-
» vice important à l'Etat. A la vue
» de ces frégates , j'avois balancé
» quelque tems sur le parti que je
» devois prendre. Si , d'une part,
» l'incident étoit favorable à l'An-

» gleterre, de l'autre je craignois
 » les conséquences de ces premières
 » hostilités contre la France, &
 » qu'on ne mit sur mon compte la
 » guerre qui pouvoit en résulter.
 » C'est ce qui peut encore arriver;
 » car au moment où je parle, ma
 » conduite n'a reçu à cet égard, ni
 » approbation ni censure; on peut
 » réserver cette circonstance pour
 » fournir contre moi un nouveau
 » sujet d'accusation. Lorsque je fis
 » voile avec vingt vaisseaux de
 » ligne, une flotte françoise de
 » trente-deux vaisseaux, sans y com-
 » prendre les frégates, mouilloit
 » dans les eaux de Brest. Devois-je
 » chercher à combattre une force
 » supérieure? Je fais ce que des
 » hommes & des vaisseaux peuvent
 » faire; si la flotte que je comman-
 » dois étoit détruite, les François
 » restoiént maîtres de la mer. Je me
 » vis donc obligé de tourner le dos
 » à la France, je quittai ma station,
 » & jamais le courage d'un Anglois
 » ne fut mis à une plus cruelle
 » épreuve.

» On me permit de faire voile
 » une seconde fois, & je partis sans

1779.

Suite du
préambule.

1779.

Suite du
préambule.

» avoir reçu ni louange , ni blâme
» au sujet de ma conduite. Ce dé-
» couragement ne m'affecta pas
» d'une certaine manière ; je n'étois
» occupé que des moyens de re-
» mettre en mer le plutôt possible ;
» mais à mon retour , je fus étran-
» gement surpris de me voir accusé
» de lâcheté & menacé du sort de
» l'Amiral Byng.

» Au commencement de Juillet ,
» j'appareillai avec trente vaisseaux
» de ligne , & la flotte de Brest ap-
» pareilla avec trente-deux. Lors-
» que les deux armées furent en
» vue l'une de l'autre , les François
» durent s'étonner de me trouver
» si fort. Mon intention n'est pas
» de hasarder la plus légère impu-
» tation sur le courage de leur Ami-
» ral que je crois un très-brave
» homme ; mais il fut en son pou-
» voir de m'attaquer pendant quatre
» jours , & il évita constamment
» le combat ; j'étois d'autant plus
» déterminé à l'y forcer , que je le
» croyois au moment de recevoir
» quelque renfort considérable , &
» que nos flottes des Indes pou-
» voient être interceptées , & leurs

» convois traversés. Qu'il me soit
 » permis de rappeler que sous le
 » règne de Guillaume, le brave
 » Amiral *Ruffel* fut deux mois en
 » vue d'une flotte françoise, sans
 » pouvoir l'engager au combat. Il
 » n'est donc pas extraordinaire que
 » j'aye tenu la même position qua-
 » tre jours, avant d'en venir à une
 » action. Si le vent n'eut changé
 » le 27, je n'aurois pu sans doute
 » engager les François à combattre
 » ce jour-là.

» Quoique j'aye combattu, &
 » j'ose dire battu mon ennemi (1) le
 » 27 Juillet, quoique je l'aye réduit
 » à chercher un asyle dans son port,
 » il est pourtant vrai que cet avan-
 » tage n'a répondu en aucune ma-
 » niere à mes desirs. J'ai forcé de voi-
 » les pour renouveler l'attaque : les
 » témoins que je produirai expli-
 » queront pourquoi je n'ai pas rem-

1779.

Suite du
 préambule.

(1) Il est singulier que l'Amiral Keppel, obligé de prouver que la plupart de ses vaisseaux étoient désemparés, & qu'une de ses divisions n'avoit pu le suivre, dise au milieu de tous ces aveux : *j'ai combattu & battu mon ennemi.*

1779.

Suite du
préambule.

» pli mon dessein. Il est certain que
» j'aurois pu chasser les trois vais-
» seaux qu'on découvrit dans la
» matinée du 28 Juillet, mais avec si
» peu d'apparence de succès, que
» je préfèrai de retourner à Ply-
» mouth avec ma flotte désempa-
» rée, pour me mettre en état de
» reparoître en mer; cependant je
» n'oubliai pas de laisser deux vais-
» seaux en croisière pour la protec-
» tion de nos flottes marchandes,
» qui, Dieu merci, sont toutes ar-
» rivées saines.

» A mon retour, j'évitai soigneu-
» sement de prononcer un mot de
» plainte; cela pouvoir suspendre
» nos opérations navales qu'il étoit
» important de continuer. Je ne dé-
» vois pas m'occuper de Conseils
» de Guerre, lorsqu'on avoit de plus
» grands objets en vue.

» La *seconde édition* du livre de
» loc du *Formidable*, paroît avoir
» été plutôt fabriquée pour discul-
» per mon accusateur, que pour
» m'inculper moi-même; je passe-
» rai donc par dessus, & je permets
» à l'accusateur d'en tirer le meilleur
» parti qu'il pourra; mais je ne puis

» Être aussi civil à l'égard des alté-
 » rations & des additions faites au
 » livre de loc du *Robust*; la con-
 » duite du Capitaine Hood a dû
 » frapper d'étonnement les Mem-
 » bres de ce conseil.

1779.

Suite du
préambule.

» On a cru, Monsieur, tirer un
 » grand avantage de ma lettre à
 » l'Amirauté; il s'y trouve un pas-
 » sage d'où il résulte que j'ai ap-
 » prouvé indistinctement la con-
 » duite de tous les Officiers de la
 » flotte: la Cour voudra bien ob-
 » server que je ne devois pas infor-
 » mer l'Europe entière qu'un Vice-
 » Amiral sous mes ordres, s'étoit
 » rendu coupable de désobéissance,
 » tant qu'il a paru possible qu'il justi-
 » fiât sa conduite. Quant aux Con-
 » seils de Guerre, celui-ci ne peut
 » avoir qu'un très-mauvais effet, &
 » dégoûter tout Officier d'accepter
 » la commission de Commandant en
 » chef.

» Ayant fait mention de mes let-
 » tres, j'observerai que celle du 30
 » Juillet, a été pour moi une tâche
 » infiniment désagréable; au reste,
 » si j'écris mal, je me flatte que je
 » me suis bien battu ».

1779.

Après ce début, l'Amiral demanda que le Juge-Avocat fit lecture des chefs d'accusation, & il y répondit article par article, toujours de la manière la plus triomphante. L'interrogatoire des témoins produits par l'accusé, confirma tout ce qu'il avoit déclaré dans sa réplique. Sept séances furent employées à cet interrogatoire, qui fut plutôt une apologie qu'un examen de la conduite de l'Amiral. Dans celle du lundi 8 Février, il notifia qu'il n'avoit plus de témoins à produire, & le Conseil s'ajourna au lendemain pour entendre la lecture des dépositions. Enfin, le 11 du même mois, George Jackson, Juge-Avocat, prononça au nom du Président, la Sentence que voici.

Sentence
du Conseil de
Guerre.

» LA COUR, en vertu d'un
» ordre des Lords-Commissaires de
» l'amirauté, en date du 21 Dé-
» cembre 1778, & adressé à Sir
» Thomas Pye, a procédé à l'exa-
» men de l'accusation intentée par
» le Vice-Amiral Sir Hugh Palli-
» ser, contre l'honorable Amiral
» Augustus Keppel, à raison de

» mauvaise conduite & de négli-
» gence de la part dudit Amiral,
» à remplir son devoir les 27
» & 28 Juillet 1778, en diverses
» occasions mentionnées dans un
» papier annexé audit ordre. Ayant
» instruit, en conséquence, le pro-
» cès dudit Amiral, ayant entendu
» les témoins & la défense du pri-
» sonnier, considéré le tout mure-
» ment & sérieusement, la Cour
» est d'opinion que l'accusation est
» malicieuse & mal fondée, vu qu'il
» a paru que, dans les deux jour-
» nées dont elle fait mention, loin
» d'avoir, par mauvaise conduite
» ou négligence dans le devoir,
» perdu l'occasion de rendre un ser-
» vice essentiel à l'Etat, & flétri
» en conséquence l'honneur de la
» marine angloise, ledit Amiral
» s'est conduit comme il convenoit
» que le fit un Officier judicieux,
» brave & expérimenté.

» En conséquence, la Cour dé-
» charge unanimement & honora-
» blement ledit Amiral *Augustus*
» *Keppel*, des différens chefs con-
» tenus dans l'accusation intentée
» contre lui; & conséquemment,

1779.

» par la présente Sentence, IL EST
 » PLEINEMENT ET HONORABLE-
 » MENT DÉCHARGÉ ».

Alors le Président adressa le discours suivant à l'Amiral en lui présentant son épée.

» AMIRAL KEPPEL, la Cour
 » que j'ai l'honneur de présider,
 » m'ordonne de vous rendre votre
 » épée, & de vous féliciter de ce
 » qu'elle vous est rendue si hono-
 » rablement; elle espere qu'avant
 » peu vous en ferez encore un no-
 » ble usage pour la défense de la
 » patrie ».

Triomphe
 de Keppel,
 Hommages
 publics ren-
 dus à cet
 Amiral.

Tandis que ces choses se pas-
 soient dans l'hôtel du Gouver-
 neur, une multitude immense en-
 assiégeoit les avenues; & dès que
 le mot *honorablement déchargé* se
 fit entendre au-dehors, la satis-
 faction publique se manifesta par
 des acclamations répétées; la voix
 du canon fit retentir au loin cette
 heureuse nouvelle, & chaque vais-
 seau qui mouilloit dans la rade de
Spithead, salua l'Amiral par dix-
 neuf volées. Sa sortie de l'hôtel
 du Gouverneur fut un véritable
 triomphe. Dès qu'il parut, une

troupe nombreuse de Musiciens qui l'attendoit à la porte se mit en mouvement pour l'accompagner chez lui. Il s'y rendit entouré des plus grands Seigneurs d'Angleterre, parmi lesquels on distinguoit Son Altesse Royale le Duc de Cumberland. Tout le monde étoit découvert, & chacun portoit à son chapeau qu'il tenoit à la main, une cocarde bleu-céleste, sur laquelle le nom de *Keppel* étoit tracé en caractère d'or. Rentré dans son hôtel, l'Amiral crut devoir à l'empressement du Peuple, de se montrer sur son balcon; il s'y tint quelques minutes avec le Duc de *Cumberland* & Sir *Robert Harland*. Il reçut ensuite les complimens de la Noblesse & de la Marine; mais au milieu de tous ces hommages, sa joie n'étoit point complète, lorsqu'il songeoit au danger qui menaçoit ses braves camarades, tant que leur honneur seroit ainsi livré au caprice, à l'envie, à la noirceur du premier subalterne qui voudroit y porter atteinte. La Sentence du Conseil de Guerre fut reçue à Londres

1779.

avec le même enthousiasme qu'à Ports-Mouth. Il y eut le même soir une illumination générale, dont personne ne put se dispenser, car le Peuple se dispersant dans tous les quartiers de la Ville, y fit selon son usage, la police à coups de pierres. Dans son délire il se permit de fracasser les fenêtres de la maison de Sir Hugh Palliser, parce qu'elles n'étoient point illuminées, & peu s'en fallut que cette maison ne fut démolie sur le champ; mais les gardes du Roi s'opposèrent à cette violence, ce qui ne put se faire sans arrêter un grand nombre de ces perturbateurs.

Le Corps Municipal de la Cité rendit en cette occasion un hommage plus décent & plus flatteur à l'innocence de l'Amiral, & prit la résolution de lui faire présenter ses remerciemens, sur la bonne conduite qu'il avoit tenue dans l'affaire d'Ouessant. A ce premier acte de reconnaissance, la Cité ajouta l'offre honorable de l'associer aux privilèges de ses habitans; & le titre de Citoyen lui fut présenté dans une boîte de cœur de chêne, enri-

chie d'or. Les deux Chambres du Parlement crurent aussi devoir en cette circonstance un suffrage solennel à l'Amiral victorieux des imputations téméraires de Sir Hugh Palliser, & le 18 Février, cet Amiral ayant repris sa place à la Chambre des Communes, l'Orateur lui adressa un long discours, dont voici la substance : « La Chambre est » convaincue de la sagesse de votre » conduite aux journées du 27 & » du 28 Juillet. Vous avez fait le » plus grand honneur & rendu les » services les plus signalés à la » nation, soit en donnant de la » protection & de la sûreté au » commerce de votre pays, soit » en le préservant de l'invasion qui » le menaçoit. La Chambre se ré- » jouit de voir qu'il existe encore » au sein de l'Angleterre un zèle » & des talens égaux à ceux qui » ont le plus illustré la patrie, & » faits pour assurer sa défense dans » cette crise alarmante ».

La Chambre des Pairs ne fut pas moins prodigue de louanges envers l'Amiral Keppel, & le Roi lui-même, à qui il fut présenté le

1779.

19 Février, lui témoigna de l'affection & la plus grande estime de ses talens & de son zèle pour le service de l'Etat. A tant d'éloges, de complimens & d'honneur, Keppel répondit comme il le devoit, en appelant au partage de sa gloire les Officiers & les équipages de la flotte.

Honneur de Sir Hugh Palliser entaché. Il ne peut se laver que dans un Conseil de Guerre. Difficultés à ce sujet.

La Sentence du Conseil de Guerre imprimoit à l'honneur de Sir Hugh Palliser une tache, dont il ne pouvoit se laver que dans un nouveau Conseil. Pour se soustraire aux premiers effets de l'indignation publique, il s'étoit vu forcé d'abandonner *incognito* la ville de Ports-Mouth, de fuir comme un proscrit, & de prévenir une destitution flétrissante, en abdi quant sa place de Commissaire de l'Amirauté, celle de Lieutenant-Gouverneur des troupes de la Marine, & son gouvernement de Scarborough. C'étoit renoncer à de grands honneurs & se dépouiller d'une fortune immense; mais cette retraite de Sir Hugh avoit l'air d'être volontaire, & pour satisfaire à la *vindicté* publique, il eut fallu congédier

gédier Palliser, le déclarer incapable de servir l'Etat, lui ôter son pavillon, le priver du titre de Vice-Amiral, le seul titre honorable qui lui restât encore. Tel fut du moins l'avis de M. Fox, & de plusieurs autres Membres de la Chambre des Communes. Cette affreuse situation ne laissoit de ressources à Palliser que dans le nouveau Conseil de Guerre qu'il sollicita; encore étoit-il douteux que cette épreuve dangereuse pour sa vie, lui ménageât une voie pour recouvrer l'honneur. L'instruction d'un nouveau procès, même en le déchargeant de toute imputation relative au combat d'*Ouessant*, ne pouvoit annuler l'accusation téméraire & malicieuse qu'il avoit intentée contre son Officier supérieur. D'ailleurs, où trouver des témoins pour ou contre Sir *Hugh Palliser*? La Marine entière s'étoit réunie en faveur de Keppel, & , comme l'observa l'Amiral Pigot, tous les témoins dont on avoit déjà les dépositions, étoient sensés incompétens pour un nouveau Conseil de Guerre. Cepen-

1779.

dant M. Fox , ramené à des sentimens de commiseration pour le Vice-Amiral , finit par retirer sa motion , & le nouveau Conseil de Guerre ne trouva plus d'obstacles dans les objections de la Chambre des Communes. La Chambre des Pairs fut plus difficile à ramener. Le Duc de Richmond objectoit contre la nouvelle instruction du procès de Sir Hugh , que c'étoit une manœuvre du Ministère pour tromper la nation , en arrangeant une Sentence. Il s'appuya d'abord sur le défaut d'accusation spécifique antérieure au procès ; & il en concluoit que cette instruction ne feroit que pour la forme. « Ce qui » me confirme dans cette idée , » ajouta-t-il , c'est que je ne puis » me dispenser de regarder les » Commissaires de l'Amirauté » comme les instigateurs du procès fait à l'Amiral Keppel ».

Le Comte de Sandwick étoit absent , & le Lord-Chancelier trouva dans cette circonstance même de quoi fonder le reproche d'indécence contre la motion du noble Duc. « Je ne vois pas , dit-il en

» finissant, que la collusion entre
 » le moins du monde dans l'inf-
 » truction du procès dont il s'agit ;
 » mais quelle que soit la position
 » de Sir Hugh Palliser , j'ose
 » avouer la compassion qu'il m'ins-
 » pire , & j'espere que dans le
 » cours de la nouvelle instruc-
 » tion , il sera démontré que si la
 » flotte angloise n'a pas réussi dans
 » l'affaire du 27 Juillet , on ne
 » peut attribuer ce défaut de suc-
 » cès qu'à des accidens inévita-
 » bles ».

1779.

Le Duc de Richmond consentit
 enfin à retirer sa motion , & il n'y
 eut plus d'opposans à la tenue du
 Conseil de Guerre. Le Vice-Ami-
 ral Darby en fut nommé Président ,
 & le lundi 12 Avril à huit heures
 & demie du matin , on donna le
 signal pour que tous les Capitaines
 se rendissent à bord du *Sandwich*.
 Lorsque les treize Membres du
 Conseil eurent prêté serment , ils
 procédèrent à l'audition des té-
 moins , parmi lesquels on distin-
 guoit l'Amiral Keppel. Il fut le
 premier entendu , & son ininterroga-
 toire occupa trois séances. Il avoit

Nouveau
Conseil de
Guerre.

1779.

témoigné la plus grande répugnance à paroître dans ce nouveau procès, & il n'y eut rien dans les dépositions qui annonçât le repentiment ou le desir de la vengeance. On remarqua la même impartialité dans les réponses de tous ceux qui déposèrent avant que Sir Hugh Palliser eût produit ses moyens de défense; mais ils ne l'en accusèrent pas moins unanimement d'avoir désobéi aux signaux du Commandant en chef. Sa défense prolix & diffuse se réduisit à tout nier, à crier au mensonge & à la calomnie. Ses témoins furent entendus dans la séance du Samedi premier Mai, & l'on se doute bien que le Capitaine Bazeley, John Bickerson, Charpentier du *Formidable*, le sieur Kinnear, & trois autres Lieutenans du même vaisseau, ne parurent pas sur la scène avec l'intention de charger leur Amiral. L'objet de toutes leurs déclarations fut de prouver que Sir Hugh n'avoit point désobéi, par là même qu'il étoit dans l'impuissance d'obéir. S'il falloit les en croire, le *Formidable* étoit, lors

des signaux , la parfaite image d'un vaisseau naufragé. Mais dans cette supposition même , il restoit toujours contre l'accusé , deux objections auxquelles il n'y avoit point de réponses. Pourquoi Sir Hugh Palliser n'avoit-il pas détaché un bateau pour informer le Commandant en chef de la situation où il se trouvoit ? Pourquoi n'avoit-il pas transporté son pavillon à bord d'un vaisseau qui fut en état de manœuvrer ? Le Vice-Amiral essaya de répondre à ces questions , dans un supplément à sa défense ; mais la Cour ne se paya point des subtilités qu'il employa pour se disculper à cet égard , & malgré l'indulgence qui présidoit à ce Conseil de Guerre , elle crut devoir appuyer sur une de ces objections dans la Sentence qu'elle rendit le Mercredi 5 Mai , & dont voici la traduction,

« Quoique très-exemplaire &
 » très-méritoire en beaucoup de
 » points , la conduite du Vice-
 » Amiral de la bleue , dans les
 » journées du 27 & 28 Juillet der-
 » nier , nous a paru répréhensible

Sentence
 du Conseil
 de Guerre.

1779.

» en ce qu'il n'a pas informé l'A-
» miral commandant en chef, de
» l'état de détresse où il se trou-
» voit; ce qu'il pouvoit faire, soit
» par l'entre mise du *Fox*, soit
» par d'autres moyens qu'il avoit
» en son pouvoir.

» En conséquence, ne pensant
» pas qu'il ait mérité d'être cen-
» suré à d'autre égards, la Cour
» l'*acquitte*, & il est par la pré-
» sente acquitté en conséquence ».

On s'attendoit à plus de rigueur de la part du Conseil de Guerre; cependant en *acquittant* le prisonnier, cette Sentence impliquoit une censure directe; elle ne l'*acquittoit* ni *unanimentement*, ni *honorablement*. Le mot *absous* étoit le mot propre, si on eût eu l'intention de laver entièrement le Vice-Amiral. La manière, dont son épée lui fut rendue n'eut rien de plus flatteur. Le Président lui dit fort sechement: *Monsieur, la Cour me charge de vous rendre votre épée.* Ainsi furent évanouies les espérances que Sir Hugh avoit peut-être conçues. Ce malheureux Officier resta toujours *entaché*; mais la Sentence

du Conseil de Guerre pouvoit être bien plus flétrissante ; & pour courir les risques d'un second procès , il avoit fallu à Palliser beaucoup de courage & d'intrépidité.

1779.

Cependant Sir Hugh conserva son grade de Vice-Amiral , & Lord Sandwich continuoit de présider au bureau de l'Amirauté ; c'est dire assez que l'Amiral Keppel ne devoit point commander la flotte de Ports-Mouth. Son refus avoit jeté la Cour dans un tel embarras , que pour lui trouver un successeur , on songea quelque tems à rappeler l'Amiral Byron , & par conséquent à négliger la guerre d'Amérique , pour s'occuper uniquement de la guerre d'Europe. Cette question tant de fois agitée dans les Chambres du Parlement , s'étoit renouvelée à l'occasion de l'enquête sur la conduite des Généraux dans les campagnes précédentes. A son retour de New-York , le Gouverneur Johnstone avoit rendu compte à la Chambre des Communes , de l'état où il avoit laissé l'Amérique , & fait des observations d'où il résul-
toit indirectement que les

Enquête sur
la conduite
de la guerre
en Amérique.
Les freres
Howe sont
accusés de né-
gligence.

1779.

moyens de la réduire , étoient au pouvoir des freres Howe , s'ils avoient su profiter des circonstances ; que l'expédition dans les parties méridionales avoit nécessité la capitulation de Sara Toga ; que celle de Pensylvanie étoit généralement regardée comme une mesure extravagante & ruineuse ; « mais , ajouta t-il , dussé-je me » tromper dans cette maniere de » voir , il est du moins certain que » la perte de l'Amérique exige » une enquête , & je la demande » comme Membre du Parlement ». « Il n'est qu'un moyen, dit William » Howe , de faire tomber ces asser- » tions , c'est de produire ma cor- » respondance avec le Secrétaire » d'Etat au Département de l'Amé- » rique ». Tel fut l'objet de sa motion , que seconda Lord Howe son frère.

Le Général Burgoyne demande que la capitulation de Sara-Toga soit comprise dans l'enquête.

Le Général Burgoyne se mit aussi sur les rangs ; il demanda que l'enquête fût générale , & qu'elle embrassât en entier la guerre d'Amérique , de maniere que la capitulation de Sara-Toga s'y trouvât comprise. On eut beau lui répondre com-

me on l'avoit toujours fait, que dans sa position il ne pouvoit être examiné ; il cria à l'injustice , selon son usage , & saisit cette occasion de récapituler encore toutes les circonstances de son expédition , l'ordre péremptoire qu'il avoit reçu de forcer son passage jusqu'à Albany , la nécessité de capituler , l'orsqu'avec trois ou quatre mille hommes en état de combattre , il s'étoit vu enveloppé par vingt mille Américains. Lord George Germaine nia que les ordres eussent été péremptoires , & répondit avec beaucoup de force & de clarté à toutes les imputations du Général ; mais en approuvant la motion en ce qu'elle avoit de relatif à l'administration , il la désapprouva dans les rapports qu'elle pouvoit avoir avec la conduite irréprochable des honorables Commandans.

Cependant les pièces de ce nouveau procès étoient déjà sur la table ; & le Jeudi 29 Avril , la Chambre s'étant formée en comité d'enquête , Sir William Howe se leva & demanda que Lord Cornwallis fût appelé. L'interrogatoire

1779.

1779.

de cet Officier commença l'enquête, & toutes ses réponses furent à la décharge des Commandans. A Lord Cornwallis succéderent le Major Général *Gray*, Sir *Edward Hommond* & le Colonel *Montresor*, Ingénieur en chef de l'armée de *William Howe*. Voici la substance de leurs dépositions.

Dépositions
favorables
aux frères
Howe.

De tous les pays du monde, l'Amérique septentrionale est le moins favorable aux opérations de la guerre; remplie de côteaux & de défilés, couverte de bois, coupée de rivières, à chaque pas elle présente de nouveaux obstacles. Dans un tel pays la guerre ne peut être qu'une guerre de postes, & chaque poste doit être emporté par la supériorité du nombre, & chaque attaque expose nécessairement l'assaillant à des travaux infinis, à beaucoup de hasards & de dangers.

Au mois de Mai 1777, la grande armée n'avoit ni marmites, ni cantines, ni tentes, articles essentiels pour conserver la santé du Soldat, & maintenir les troupes en de bonnes dispositions. C'étoit une assez bonne raison pour différer jus-

qu'au mois de Juin l'ouverture de la campagne, quand il ne seroit pas démontré d'ailleurs, que la saison convenable est celle où la terre se couvre de verdure.

1779.

Si au lieu de porter le théâtre de la guerre dans les parties méridionales, on l'eût porté sur les bords de la riviere d'Hudson, de deux choses l'une, ou Washington se seroit emparé des hauteurs avec des forces assez considérables pour fixer entierement l'attention de Sir William Howe, l'empêcher de former sa jonction avec le Général Burgoyne; ou bien, en supposant que le Commandant en chef eût pu s'ouvrir le chemin d'*Albany*, les Rebelles étoient assez en force pour lui couper toute communication avec ses magasins, ses vivres, ses recrues & peut-être avec la riviere; mais en admettant que Washington n'eût eu d'autre objet que d'empêcher la jonction, Sir William Howe auroit bien été forcé de diviser ses troupes, pour se rendre maître des deux côtés de la riviere d'Hudson; car en laissant un des rivages à l'ennemi, il n'é-

1779.

toit plus possible de faire remonter les provisions nécessaires. D'un autre côté, diviser l'armée royale, c'étoit exposer chaque division à faire face à l'armée américaine. Porter la guerre sur les bords de la rivière d'Hudson, étoit donc un parti dangereux sous quelque point de vue qu'on l'envisage ; la ruine de l'armée pouvoit en être le résultat , soit que Washington se fût emparé des hauteurs , soit qu'il eût pris possession d'un côté du rivage , soit qu'il se fût porté entre New-York & l'armée royale , soit enfin qu'il eût opposé de la résistance sur les hauteurs , en même tems qu'il interceptoit ses approvisionnemens sur la rivière. Ce Général avoit un des côtés de la rivière ouvert, il pouvoit la passer au bac du Roi , fondre sur le pays cultivé , en tirer toutes les provisions dont il eut eu besoin , tandis que l'armée angloise n'auroit eu pour elle que les fournitures précaires attendues de New York. Tout considéré , si l'on pouvoit se promettre quelque succès des opérations de la campagne , c'étoit en débarquant à la source de

l'Elke, dans la *Chesapeak-Bay*, &

non pas dans la *Delawarre*. A *New-castle* les difficultés étoient insurmontables, & plus haut la tentative étoit trop périlleuse; l'armée auroit eu à braver le feu des galeres & des brûlots disposés sur son passage, & celui des troupes ennemies formées sur le bord de la riviere. En prenant cette route, il falloit passer neuf criques & de rapides courans. On évitoit tous ces obstacles en débarquant à la source de *l'Elke*.

1779.

Le Major-Général Gray termina son interrogatoire en déclarant que dans cette campagne, les frères Howe avoient fait tout ce qu'il étoit possible de faire, que leurs forces étoient insuffisantes pour subjuguier l'Amérique, & que le défaut de succès avoit dû suivre nécessairement le défaut de moyens.

« En m'exprimant ainsi, je ne pré-
» tends pas insinuer, ajouta-t-il,
» qu'avec des forces plus considé-
» rables, on eût pu réduire l'Amé-
» rique; je suis bien loin de le penser!
» Les Américains sont des ennemis
» redoutables & désormais invin-
» cibles; ils ont donné des preuves

1779. » multipliées de courage & d'habileté ; sans les chercher ailleurs ,
» la défaite même de *Brandy-Wine*
» justifie suffisamment mon assertion. Vaincus, chassés de la Capitale, crus dispersés, errans & privés de toute ressource, ils eurent
» l'intrépidité de reparoître, & la
» gloire d'attaquer une armée victorieuse ».

Les réponses de Sir Edward Hammond, furent à-peu-près les mêmes que celles du Général Gray ; elles tendoient à prouver que le débarquement dans quelque partie de la *Déla warre*, ne pouvoit s'exécuter sans exposer la flotte & l'armée à un péril manifeste. Dans le cours de l'interrogatoire, il ne laissa pas échapper un seul mot qui ne fut à la louange du Général Howe & du Vice-Amiral son frère.

Les dépositions du Colonel Montrésor furent également à l'avantage du Général. Suivant les observations de cet habile Ingénieur, les lignes des Américains à *Long-Island* étoient fortes & parfaitement bien tracées. Les troupes angloi-

ses n'avoient ni fascines, ni échelles, ni aucune des choses nécessaires aux coups de main vigoureux; il étoit donc impossible d'emporter d'assaut ces ouvrages, dont la disposition exigeoit d'ailleurs que les approches fussent régulières; mais quand on seroit parvenu à forcer l'intérieur des lignes, comment s'y maintenir, tandis que l'ennemi étoit en possession des redoutes qui les flanquoient?

Quant au poste qu'occupoit Washington sur la montagne au-dessus de Quibbleton, il n'y avoit pas moyen de le forcer, ou du moins la probabilité du succès n'étoit point assez séduisante pour dérober le danger aux yeux de la prudence. La nature & l'art concouroient à fortifier le camp des Américains sur cette montagne; & pour obliger Washington à évacuer ce poste, il eût fallu que le Général Howe prît une nouvelle position, qui, en exposant New-York, lui coupât toute communication, tant avec cette ville qu'avec la nouvelle rivière, dont la navigation lui étoit inconnue. Washington pouvoit la

1779. passer à *Kings-Ferry*, & il étoit impossible de pénétrer sur les hauteurs dans le cas où l'ennemi se fut mis en devoir de les défendre.

Ce fut ainsi que l'Ingénieur en chef de l'armée de Howe, justifia graduellement toutes les opérations de ce Général; mais il fallut entendre les témoins de Lord George Germaine, qui après avoir fait l'impossible pour éluder l'enquête, passa tout-à-coup d'une extrémité à l'autre, & vouloit maintenant qu'on interrogeât l'univers entier. Jusqu'ici les témoins avoient déposé en faveur des frères Howe; on en trouva qui déposèrent en faveur des Ministres. Les Généraux continuèrent à se plaindre qu'on ne leur eut point envoyé des forces proportionnées à ce que la nature du service exigeoit. Lord Germaine prétendit le contraire; mais personne n'eut gain de cause, & selon l'usage l'enquête n'aboutit à rien.

Cependant le Général Burgoyne s'obstinoit à vouloir être examiné, & malgré l'opposition de Lord Nugent & de M. Digby, sa requête

Inutilité de
cette enque-
te.

Défense pré-
liminaire du
Général Bur-
goyne,

fat admise ; il obtint la promesse d'être entendu dans la séance du Jeudi suivant. Ce jour préfix , la Chambre se forma en comité d'enquête, & le Général ouvrit la séance par un discours préparatoire, où les moyens de défense furent indiqués avec beaucoup de précision & d'éloquence. Il y justifia sa correspondance avec le Ministre au département de l'Amérique, & se plaignit amèrement de l'usage pervers qu'en avoit fait Lord Germaine , en le représentant comme un ambitieux qui avoit brigué le commandement de l'armée du Nord au préjudice de Sir Gui Carleton. Il établit que dans le plan du Ministère, ce Général ne devoit point être employé au delà des limites du Canada, & que par conséquent il n'avoit pu être supplanté. Burgoyne s'étendit sur les ordres péremptoires qu'il avoit reçus de s'ouvrir, à tout événement, un passage jusqu'à *Albany*; ordres énoncés en termes absolus, qui disoient assez que le Ministre vouloit être obéi sans exception d'aucune circonstance. Ici le Général anglois retraça les différentes

 1779.

20 Mai.

1779.

opérations de sa malheureuse campagne, depuis le moment où il passa les frontières du Canada, jusqu'à celui de sa capitulation. On avoit reproché à ce Général le train considérable d'artillerie qu'il avoit pris avec lui en sortant de Ticondérago, comme un obstacle à la célérité de sa marche, à la précision de ses mouvemens, & par conséquent au succès de son entreprise. Burgoyne se justifia sur cet article en disant, que le siège de Ticondérago devoit naturellement exiger une nombreuse & forte artillerie; qu'en sortant de cette place, il n'avoit emmené avec lui que trente canons & trois ou quatre mortiers; qu'il s'étoit conduit à cet égard, d'après les avis du Général Phillips, & sur l'exemple de Sir Gui Carleton, qui l'année précédente & pour la même expédition, avoit pris à sa suite le même train d'artillerie; que, vu les dispositions des ennemis & la nature de leur défense, le canon lui avoit paru d'une nécessité indispensable, & seul capable d'inspirer à des milices indisciplinées une terreur,

dont la mousqueterie ne les eût
 jamais frappées. « Ce n'est pas,
 » ajouta-t-il, que je veuille rien
 » insinuer au désavantage de la
 » bravoure des Américains. Je ne
 » connois point de meilleurs Sol-
 » dats que ceux dont leurs troupes
 » continentales sont composées, &
 » quant à leurs milices, elles sont
 » propres à tout, & valent de
 » vieux corps dans tous les cas où
 » il ne s'agit point de tenir ferme
 » dans une ligne. Il est fâcheux
 » qu'ayant de pareils ennemis à
 » combattre, les troupes que je
 » commandois n'aient pas été com-
 » plettement angloises. Les Alle-
 » mands sont lents dans leurs mou-
 » vemens; j'en puis fournir une
 » preuve bien convaincante : si le
 » détachement aux ordres du Colo-
 » nel Breymor, eût fait deux milles
 » dans le cours de vingt-quatre
 » heures, le désastre de Bennington
 » ne fût jamais arrivé ».

Tous ces faits avancés dans la
 défense préliminaire du Général
 Burgoyne, furent heureusement
 attestés par les dépositions de Sir
 Guy Carleton, des Comtes de Bal-

1779.

Sa condui-
 te n'est point
 justifiée; il se
 démet de
 tous ses em-
 plois.

1779.

carras & d'Harrington, du Major Ball, du Capitaine Bloomfeld & du Colonel Kingdon, Adjudant-Général dans l'armée de Burgoyne. Cet Officier produisit les extraits de plusieurs lettres du Général, tant à Guy Carleton qu'à Lord George Germaine, d'où il resuïtoit que Burgoyne avoit toujours regardé ses forces comme insuffisantes, & s'étoit plaint amèrement, dans toutes les occasions, des excès auxquels se portoient les sauvages, & particulièrement de leur désobéissance affectée & de leurs cruautés inutiles lors de l'affaire de Bennington. La déposition du Colonel fut plus détaillée, plus complète & encore plus honorable au Général, que toutes celles qui l'avoient précédée. Lorsqu'il se fut retiré, Burgoyne déclara qu'il n'avoit plus de témoins à faire entendre; & pour voir la fin de ce procès, il ne manqua plus que la défense de Lord George Germaine, qui se garda bien de la produire. Ainsi l'enquête demeura imparfaite, la conduite de Burgoyne ne fut point justifiée légalement & les choses restèrent,

à son égard, dans l'état où elles étoient avant son apologie, c'est à dire, qu'il se vit soumis comme auparavant à toutes les disgraces que lui suscitoit la mauvaise humeur des Ministres. Ses emplois militaires le tenoient dans une dépendance qui leur fournissoit de fréquentes occasions de satisfaire leur ressentiment; il y renonça par une démission solennelle, dont les motifs sont détaillés avec beaucoup d'énergie dans une longue adresse du 23 Octobre, aux Gentilshommes, Membres du Clergé & autres Electeurs de la ville de Preston dans le *Lancashire*.

Les contestations du Ministère & des Généraux employés en Amérique, forment une espèce d'abrégé de l'Histoire d'une guerre qui long-tems a fixé l'attention des quatre parties du monde; & cette observation sert à justifier les détails qu'on s'est permis à ce sujet. On a dû voir que la continuation de cette guerre en Amérique pouvoit entraîner la ruine de la Grande-Bretagne, que l'impossibilité du succès étoit démontrée par les

1779.

témoignages unanimes des Officiers nouvellement débarqué ; que les moyens de Lord North pour faire face aux dépenses de la campagne étoient insuffisans, quand ils n'auroient pas été impraticables ; en un mot , qu'il n'y avoit de ressources pour l'Angleterre que dans une prompte reconciliation avec l'Amérique , ou , ce qui revient au même , dans une renonciation formelle à toute prétention sur les treize Etats nouvellement confédérés. Cette démonstration tant de fois contestée dans les débats du Parlement, sembla triompher des sophismes & de l'opposition des Ministres ; l'Angleterre se crut au moment de concentrer tous ses efforts en Europe ; & pour en assurer le succès , on parloit de sacrifier Lord Sandwich au ressentiment de l'Amiral Kappel , de rouvrir ainsi à cet Amiral une voie honorable au commandement de la flotte , qu'il ne pouvoit reprendre sous l'administration de ce premier Lord de l'Amirauté. On nommoit déjà les successeurs du Comte de Sandwich ; & tandis

qu'on le désignoit pour remplacer le Comte de Suffolk (1) dans le Département des Affaires du Nord, on partageoit le Ministère de la Marine entre Lord *Hillsbroug* & le Comte de *Buckinghamshire*, alors Vice-Roi d'Irlande. Mais tous ces bruits n'avoient d'autre fondement que le vœu général de l'Angleterre, & cette considération n'entroit pour rien dans les délibérations du Conseil de Saint-James. Sa Majesté étoit plus éloignée que jamais de renoncer à la souveraineté de l'Amérique, & les Ministres redoutoient dans l'Amiral Keppel un censeur de leur administration auquel il pouvoit être sage & glorieux de confier les intérêts de la patrie, mais qu'il falloit écarter pour l'avantage particulier du Ministère.

Cependant la grande flotte de Ports-Mouth ne pouvoit se passer d'un Commandant en chef, & sur

1772.

La Cour fait choix de Sir Charles Hardy pour commander à la place de l'Amiral Keppel

(1) Le vendredi 5 Mars Henri Howard, Comte de Suffolk & Berkshire étoit mort aux eaux de Bath d'une goutte remontée.

1779.

le refus de plusieurs Amiraux, parmi lesquels on distinguoit l'Amiral Mann & Sir George Pocock, la Cour fit choix de Sir Charles Hardi, Gouverneur de l'Hôpital de Greenwich ; ce qui fournit au Duc de Richmond la matière de quelques plaisanteries. « J'admire dans ce » choix, disoit-il, le discernement » de nos Ministres ; tandis qu'ils » éloignent du service des Offi- » ciers tels que Lord Howe, & » l'Amiral Keppel, pour com- » mander la grande flotte du » Royaume, ils vont deterrer un » Invalide relégué dans un Hôpi- » tal, & qui n'a pas vu la mer » depuis vingt ans ».

Les Ami-
raux Darby
Ross & Digby
sont choisis
pour com-
mander les
trois autres
divisions de
la flotte com-
posée de
vingt-huit
vaisseaux de
ligne, de six
frigates & de
cinq brûlots.

Sir Robert Harland avoit accepté le commandement en second dans l'armée navale ; mais il le résigna peu de jours après, & l'on donna pour motif de cette retraite subite, sa répugnance à servir sur une flotte où l'on prétendoit que Sir Hugh Palliser alloit reprendre ses fonctions de Vice-Amiral ; cette crainte chimérique n'avoit d'autre fondement que des bruits populaires, & ne fut pas sans doute la
vraie

vraie cause de la démission de Sir Robert. Quoiqu'il en soit, l'Amiral Darby eut le commandement de la seconde division, & la troisième fut confiée à l'Amiral Rofs; enfin, on jeta les yeux sur l'Amiral Digby, pour commander la quatrième escadre. Il montoit le Prince-George de quatre-vingt-dix canons. William Henry, troisième fils du Roi, devoit s'embarquer sur ce vaisseau, & il appareilla effectivement avec la flotte qui fit voile de Spithead, dans la matinée du mercredi 16 Juin. Les quatre divisions réunis composoient une armée navale de vingt-huit vaisseaux de ligne, de six frégates & de cinq brûlots. Le Victory, le Britannia & le Royal-George portoient cent canons, & six autres vaisseaux en montoient quatre-vingt-dix. Mais quelque formidable que fut cet armement, jamais l'Angleterre ne s'étoit vue dans une position aussi critique; le seul parti qu'elle eût pu tirer de cet appareil imposant, étoit de rendre les conditions de la paix supportables, même

1779.

en se livrant à la discrétion de ses ennemis.

1779.

Adhésion
de l'Espagne
arrêtée entre
les Cours de
Versailles &
de Madrid.

Malgré les assertions de Lord North, qui supposoit toujours à l'Espagne les dispositions les plus amicales pour l'Angleterre; quoique le Vicomte de Stormont se fut mis en frais de rassurer la Chambre des Pairs, sur la réalité de ces dispositions, en donnant pour garans de l'éternelle neutralité des Espagnols, la sincérité, l'honneur & la politique de cette nation; quoiqu'elle eût interposé de très-bonne-foi sa médiation entre les Puissances belligérantes; l'opiniâtre résistance du Cabinet de Saint-James, des griefs sans cesse renouvelés & des réparations toujours éludées, des engagements sacrés avec la France, & les instances répétées d'y satisfaire, obligèrent enfin la Cour de Madrid d'abandonner le rôle de conciliatrice; & le Marquis d'Almodavard reçut ordre de notifier au Gouvernement d'Angleterre, que le Roi son maître n'étoit plus médiateur. D'abord ses instructions ne s'étendirent pas plus loin; mais l'adhésion de l'Es-

Le 17 Mai.

pagne venoit d'être arrêtée irrévocablement entre cette Cour & celle de Versailles, & l'on vit bientôt paroître le manifeste que l'Ambassadeur Espagnol eut ordre de communiquer aux Ministres de Sa Majesté Britannique.

1779.

Le Roi d'Espagne y déclare qu'à titre de médiateur entre la France, l'Angleterre & les Colonies américaines, il avoit pris les mesures les plus décisives pour amener ces Puissances désunies à un accommodement honorable ; mais que ces moyens avoués de la Cour de Londres en d'autres circonstances, ont été rejettés de manière à ne laisser aucun doute sur le peu d'inclination de cette Cour à rendre la paix à l'Europe ; que pendant la négociation, le Cabinet britannique n'a eu d'autre objet que de la traîner en longueur, tandis qu'il autorisoit les insultes faites au pavillon espagnol, les excès commis sur les territoires de Sa Majesté Catholique, la saisie des propriétés de ses sujets, le pillage ou l'incendie de plusieurs de leurs vaisseaux. « On a porté le désordre, est-il dit

Manifeste
du Roi d'Es-
pagne.

1779.

» dans ce manifeste , jusqu'à mettre
» en pièces des registres & des
» lettres de la Cour trouvés à bord
» des paquebots de Sa Majesté. Les
» Etats Espagnols en Amérique,
» ont été menacés , & les Anglois
» n'ont pas rougi de susciter les
» nations indiennes , appelées
» Chatcas , Cherokees & Chicac-
» kas contre les habitans de la
» Louisiane , qui , sans doute ,
» auroient été les victimes de la
» barbarie de ces Sauvages , si le
» remords des Chatcas eux-mêmes
» n'eut révélé toutes les horreurs
» de la séduction britannique. Les
» Anglois ont usurpé la souverai-
» neté sur la province de Darien
» & sur la côte de *Saint-Blas* , & un
» Indien rebelle a été nommé Capi-
» taine-Général de ces provinces.
» Dans la baie d'Honduras ils ont
» violé récemment les droits de
» Sa Majesté ; ils y ont exercé
» des vexations contre les Espa-
» gnols , dont plusieurs se sont
» vus emprisonnés & dépouillés
» de leurs propriétés , la Cour de
» Londres a d'ailleurs négligé de
» remplir la stipulation faite rela-

» tivement à cette côte, par l'ar-
 » ticle 16 du dernier traité de Paris.
 » Ces griefs motivoient les justes
 » plaintes détaillées dans les mé-
 » moires délivrés aux Ministres de
 » Sa Majesté Britannique ; mais
 » en même tems qu'on répondoit
 » à ces plaintes avec les expres-
 » sions de l'amitié, on réitéroit
 » les insultes déjà portées au nom-
 » bre de cent. Le Roi avoit déclaré
 » formellement à la Cour de Lon-
 » dres, dès le commencement de
 » sa querelle avec la France, que
 » la conduite de l'Angleterre seroit
 » la règle des conseils de l'Es-
 » pagne ; & dans le plan dressé à
 » ce sujet, & communiqué depuis
 » à Lord Grantham, Sa Majesté
 » Catholique, disoit en termes
 » exprès que, vu les atteintes por-
 » tées à ses droits, elle se verroit
 » forcée de prendre un parti décisif
 » dans le cas où la négociation seroit
 » rompue, ou ne produiroit pas son
 » effet. Les outrages faits à Sa
 » Majesté n'ayant point cessé, &
 » la Cour de Londres ne mar-
 » quant aucune intention de les
 » réparer, le Roi a notifié, par

1779.

1779.

» ses Ambassadeurs , que l'hon
» neur de sa couronne , sa dignité
» personnelle & la protection qu'il
» doit à ses sujets , ne lui permet-
» tent pas de souffrir la continua-
» tion de ces insultes , ou de négli-
» ger plus long-tems de s'en pro-
» curer la réparation ; que dans
» cette vue , malgré ses disposi-
» tions pacifiques & son inclina-
» tion particulière à cultiver l'ami-
» tié de sa Majesté Britannique , il
» se trouve dans la nécessité désa-
» gréable d'employer les moyens
» que le Tout-puissant lui a donnés
» de se faire lui-même la justice
» qu'il a vainement sollicitée. Sa
» Majesté espère qu'elle ne fera
» responsable ni à Dieu , ni aux
» hommes , des suites de cette
» RÉSOLUTION , & que les na-
» tions étrangères s'en formeront
» une idée convenable , en com-
» parant le traitement que Sa Ma-
» jesté a reçu du ministère bri-
» tannique , avec celui qu'elles ont
» éprouvé de la part de ce même
» ministère ».

Comment Cette pièce foudroyante avoit
cette pièce est été communiquée au Vicomte de

Weymouth, le mercredi 16 Juin.

Le lendemain 17, ce Ministre se

1779.

tendit à la Chambre des Pairs

avec une copie du manifeste & le

reçue à la
Chambre des
Pairs.

message du Roi qui l'accompagnoit.

On en fit la lecture, qui fut suivie

de cette motion du Vicomte :

« Qu'il soit présenté une humble

» adresse à Sa Majesté, pour la

» remercier de son gracieux mes-

» sage ». « Oui, » s'écria Lord

Abingdon, en proposant un amen-

dement à l'adresse, « dans l'espoir

» & l'humble confiance qu'éveillée

» enfin, à l'approche de la ruine,

» dont l'état est menacé, Sa Ma-

» jesté verra la nécessité d'éloigner

» les Ministres; unique moyen qui

» lui reste de préserver l'existence

» politique de cet empire, grand

» judis, expirant aujourd'hui ».

Quoique plus modéré, l'amen-

dement que proposa le Duc de

Richmond n'en peignoit pas moins

fidèlement l'état désespéré de l'An-

gleterre. Dans le tableau des forces

comparées de la Grande-Bretagne

& de la Maison de Bourbon, il

opposa les soixante vaisseaux de

ligne tant françois qu'espagnols,

1779.

aux trente vaisseaux qui composoient la flotte de Hardy ; & pour ne pas conclure de cette inégalité prodigieuse la ruine inévitable de l'Angleterre, il fut obligé de recourir à des suppositions qui transformoient les Anglois en autant de Héros , & qui faisoient revivre en eux le patriotisme des anciens Romains. « Tant qu'il restera, dit-il, » un shelling dans le Royaume, il » appartient de droit au service » public ; chaque Anglois lui doit » sa fortune & sa vie, & si la nature » des événemens l'exigeoit, une » moitié de la nation prendroit les » armes, tandis que l'autre moitié » pourvoiroit à la subsistance de la » première. Au reste, ajouta-t-il, » dans ce moment de crise & de » danger le plus imminent qu'ait » éprouvé la Grande-Bretagne, ce » seroit tromper Sa Majesté de ne » pas lui représenter que l'unique » moyen de sauver la patrie est de » changer totalement le système de » l'administration, tant en l'Amé- » rique que dans les trois Royau- » mes ».

Grande ru-
meur à la

Les choses se passaient avec

moins de tranquillité à la Chambre des Communes; un orage terrible s'élevoit dans cette Chambre, & Lord Nord, chargé d'annoncer le manifeste espagnol, eût à peine achevé ce mot fatal, que M. Burke, se livrant à toute l'impétuosité de son génie, s'écria, dans un violent accès de patriotisme: « Le prestige » se dissipe enfin, & le voilà déli- » vré ce manifeste auquel on ne » vouloit pas croire!.... Le moment » de crise, le moment si vainement » prévu, est enfin arrivé! Oh! Mes- » sieurs, quelle nuit longue, quelle » triste & funeste nuit a couvert » cette session entière, & quel » moment choisit-on pour y met- » tre un terme? Celui où nous nous » trouvons à la fois sur les bras la » France, l'Espagne, & l'Améri- » que. Quelle sera l'excuse du minis- » tère?.... On me demande une » motion à faire; ce seroit de décre- » ter le Ministre »!

A ces mots, il s'éleva de toutes les parties de la Chambre, un cri confus de *faites la motion, faites la motion*. Sir George Saville fut d'avis de ne point passer outre,

1779.

Chambre des
Communes.
Ou y parle de
décreter Lord
North.

1779.

avant que la Chambre eut infligé aux Ministres les châtimens qu'ils méritoient. MM. Turner & Baker poussèrent les choses encore plus loin, en demandant cette satisfaction comme un préalable nécessaire de l'établissement d'un nouvel impôt.

Dans la séance du lendemain, l'orage parut se calmer un peu. Cependant M. Thomas Townshond s'emporta, jusqu'à dire qu'il y avoit à la Cour & dans le Cabinet, des traîtres dont la vile occupation, moyennant un prix stipulé, étoit de miner & détruire jusqu'à l'existence de la Grande-Bretagne considérée comme nation. Ces invectives s'adressoient à Lord North, & le silence du Ministre pouvoit leur donner de la consistance; il somma M. Townshond de nommer les traîtres dont il falloit purger le Cabinet. L'impétueux Townshond n'osa s'expliquer davantage, & Lord North répondit à quelques objections contre la motion qu'il avoit faite pour le doublement des milices, & que M. Fox appelloit énergiquement le *cri d'allarme*.

La motion
pour le dou-
blement des

Cette mesure contre l'invasion supposée instante des François en Angleterre étoit indispensable dans l'état de péril imminent où se trouvoit l'Angleterre ; aussi la motion passa-t-elle unanimement ; & dans cette même séance , le bill relatif aux milices eut une première lecture. Mais des milices ne suffisoient pas pour conjurer la tempête qui menaçoit la Grande-Bretagne ; pour la rassurer sur une autre partie de la défense nationale , il falloit de puissans renforts à l'Amiral Hardy ; & des ordres furent expédiés pour hâter l'équipement de cinq ou six vaisseaux qui étoient encore dans les ports britanniques. Ce surcroît de forces n'eût point mis l'Amiral anglois en état de se mesurer avec les flottes combinées de Brest & de Cadix ; mais la difficulté de réunir ces flottes éloignoit pour quelque tems le danger , & Lord North ne manquoit pas d'exagerer cette difficulté.

« Pour effectuer cette jonction , il
 » faudroit , disoit il , que la flotte
 » françoise fût sortie du port de
 » Toulon ; on n'a point d'exemple

1779.

Milices passées
unanime-
ment.

1779.

» du contraire , & changer l'ancien
 » système , c'est conserver à la
 » flotte angloise la supériorité sur
 » les flottes ennemies prises sépa-
 » rément ; c'est lui fournir l'occa-
 » sion & le moyen de les battre
 » l'une après l'autre ».

Autres me-
 sures indi-
 quées contr.
 l'invasion des
 François en
 Angleterre.

A ces motifs de consolation & d'encouragement , plusieurs Membres de la Chambre opposoient des motifs mieux fondés d'abattement & de terreur ; cependant tous convenoient qu'il falloit céder à la nécessité qui parloit en faveur du bill pour doubler les milices du Royaume ; mais ce moyen de défense ne paroissoit suffisant à personne , & l'avis de George Younge fut que tout le royaume se mît sous les armes , qu'on formât un cordon le long de la côte , & que des partis établis de tous côtés donnaissent l'alarme à la nation. L'expédient de Sir W. Meredith étoit de soumettre chaque citoyen au contingent d'un homme armé pris dans la classe de ses domestiques. M. R. Whitworth annonça qu'il avoit prévenu cet avis patriotique , & qu'une lettre circu-

laire venoit de porter l'ordre à chacun de ses tiente Fermiers de
fournir un homme à cheval; » que
» tout Seigneur, ajouta-t-il, que
» tout Propriétaire foncier en fasse
» autant, & l'on aura bientôt une
» armée ».

1779.

Suivant le Général Burgoyne ,
un des moyens de sauver l'Angle-
terre , étoit de rappeler les Offi-
ciers réformés à demi-paie , de for-
mer des postes sur toutes les ave-
nues , de diviser l'armée par pelo-
tons , de les distribuer dans la cam-
pagne, & de hériffer les grands che-
mins d'artillerie, ainsi que les côtes
& les défilés. « Songeons , dit Sir
» *Charles Bunbury* , à repousser
» l'ennemi & non à le recevoir , &
» pour cet effet rendons la flotte
» de l'Amiral Hardy plus formi-
» dable , s'il est possible , que les
» flottes combinées de la France
» & de d'Espagne. J'approuve la
» résolution de lever trente mille
» hommes; mais au lieu de les
» employer au service de terre ,
» il faut en convertir quinze mille
» en Matelots, & les quinze mille
» autres en Soldats de marine ».

1779.
On en fait
les préparatifs, tant en
Bretagne
qu'en Normandie.

Le Patriotisme avoit dicté ces avis différens ; mais enfin , ce n'étoit que des avis , & les désastres dont on se croyoit menacé , exigeoient des effets aussi prompts que décisifs. Tout retentissoit en Angleterre comme en France des menaces effrayantes, dont les ports de Bretagne & de Normandie offroient l'appareil formidable. On y comptoit quatre cens vaisseaux ou bateaux équipés pour le service du Roi. Quarante mille hommes campés sur les côtes , attendoient l'ordre de s'embarquer pour une expédition secrète , dont la direction générale alloit être confiée , disoit-on , à M. le Comte de Vaux. Le Marquis de la Fayette avoit accepté , dans la nouvelle armée , l'emploi de Major - Général , ce qui démentoit le bruit de son prochain retour en Amérique , où le Chevalier de la Luzerne , qu'il devoit accompagner , alla remplacer M. Gérard , en qualité de Ministre plénipotentiaire auprès des Etats-Unis. Rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle on travailloit aux préparatifs de ce redoutable arme-

ment. A Rouen, six cens Ouvriers étoient employés jour & nuit à préparer des cartouches, dont le nombre devoit être porté à deux millions. De toutes parts, on voyoit s'avancer vers la Normandie, des chevaux de remonte, des trains d'artillerie & de munitions de guerre. Déjà les troupes rassemblées en corps se croyoient au moment d'appareiller; & pour donner le signal de l'embarquement, on paroïssoit n'attendre que la présence du Général, dont l'arrivée étoit fixée au 24 Juin.

Tandis que la France jouïssoit par anticipation, des triomphes qu'elle se promettoit d'une invasion en Angleterre, cette nation développoit les efforts d'un patriotisme héroïque, & déployoit toutes les ressources de son génie républicain. Ce dévouement général, annoncé par le Duc de Richmond, se manifestoit particulièrement dans l'unanimité des opinions sur les moyens de sauver la patrie; & s'il ne réunissoit pas d'ailleurs les partis opposés, il les accordoit au moins, sur ce point, que la fortune

1779.

Efforts héroïques des Anglois. Méprise de Lord Nugent.

1779.

& le sang des véritables citoyens ,
devoient être prodigués dans ce
moment de crise. Cette disposition
de tous les Anglois , avoit trompé
Lord Nugent jusqu'à lui faire croire
que l'opposition & le ministère al-
loient enfin se rapprocher. « Si
» l'Angleterre , dit-il à la Chambre
» des Communes , n'a point d'alliés
» étrangers , elle vient de contrac-
» ter la plus heureuse des alliances ,
» par la réunion des partis qui la
» divisoient ».

Violente
sortie de M.
Fox contre
le parti mi-
nistériel.

A ce mot de *réunion* , M. Fox
partit comme un éclair. « L'oppo-
» sition , l'alliée des Ministres , s'é-
» cria-t-il ! Non , l'idée seule en fait
» horreur : non ! jamais membre de
» l'opposition n'a pu s'allier avec
» ceux dont *la trahison a vendu ce*
» *pays à la perdition !* Quand je
» dis *trahison* , j'emploie ce terme
» dans son acception la plus stricte...
» Une alliance avec des hommes
» qui se sont alliés eux-mêmes avec
» l'opprobre & la ruine , qui , lais-
» sant le cœur du royaume sans
» protection , au moment d'une
» invasion qui menace l'existence
» de la patrie , ont fait partir l'A-

» miral Arbuthnot pour l'Améri-
 » que avec sept vaisseaux de ligne,
 » & Sir Edward Hughes, avec un
 » pareil nombre pour les Indes
 » occidentales, où il n'y a point
 » d'ennemi à combattre; qui n'ont
 » pas craint d'opposer les trente
 » vaisseaux de Sir Charles Hardy,
 » aux soixante vaisseaux des flottes
 » combinées de la France & de
 » l'Espagne! Une alliance avec des
 » hommes qui ont dégouté du ser-
 » vice tout ce que nous avons
 » d'Officiers précieux à la nation,
 » pour leur expérience & leur pa-
 » triotisme! Dont la foiblesse & l'or-
 » gueil ont forcé l'Europe à nous
 » abandonner dans ce moment d'hu-
 » miliaton & de détresse, à nous
 » contempler sans daigner nous
 » offrir le moindre secours! Non!
 » non, encore une fois, s'allier avec
 » de pareils hommes, ce seroit s'al-
 » lier avec la ruine & l'opprobre »!

1779.

Toutes ces déclamations ne don-
 noient pas un Soldat, pas un Ma-
 telot de plus à l'Angleterre, &
 comme M. Fox en étoit convenu
 lui-même, dans ce moment critique
 le zèle de la patrie devoit éclater

Généreux
 dévouement
 de la Com-
 pagnie des
 Indes.

1779.

par des effets & non par des paroles. Fortement convaincue de cette nécessité, la Compagnie des Indes eut la gloire de donner la première un exemple effectif de son dévouement patriotique; & le 23 Juin, il fut résolu dans une Cour générale de cette Compagnie, qu'elle offriroit une gratification de deux ou trois guinées aux six premiers mille Matelots qui se feroient enregistrer volontairement, pour servir à bord de la flotte royale; qu'en outre elle feroit construire à ses frais avec toute la diligence possible, trois vaisseaux de guerre de soixante - quatorze canons, lesquels seroient délivrés à l'Officier nommé pour les recevoir. Le lendemain il se tint à *Guildhall*, une assemblée composée du Lord Maire, de la majeure partie des *Aldermans*, & de cent cinquante Membres du Conseil commun. L'Alderman *Newnham* y représenta que dans cet état de crise, il falloit ouvrir la Chambre de Londres, & faire des souscriptions publiques & particulières à l'effet de lever des hommes & de l'argent pour la dé-

fenſe du royaume ; ce qui fut accordé ſans conditions , malgré l'oppoſition municipale qui , non moins ardente que l'oppoſition parlementaire , avoit d'abord répondu qu'elle ne ſacrifieroit pas un ſhelling , avant qu'on eût congédié les Miniſtres.

1779.

On ne peut qu'admirer dans cette circonſtance les efforts généreux de la nation angloiſe ; mais ſon épuifement étoit extrême , & ce qu'ils produifirent de plus heureux , fut de renforcer ſa marine européenne de quelques vaiſſeaux foiblement équipés ; & dans cette criſe terrible que les Miniſtres appelloient un moment difficile , un orage paſſager , Lord Sandwich ôſoit proteſter que l'Angleterre n'avoit jamais eu une marine plus reſpectable. Malgré cette aſſertion ridicule du premier Lord de l'Amirauté , il falloit que la Grande-Bretagne ſuccombât ſous le poids des calamités dont elle étoit menacée , à moins que les Puiffances étrangères , ſe déſiſtant de leur neutralité , ne la protégeaſſent à main armée , ou n'employaſſent de ſecrettes négociations en ſa faveur ;

Que l'Angleterre avoit aliéné toutes les Puiffances de l'Europe,

1779.

mais, comme on l'a dit, sa conduite altière & ses procédés irréguliers avoient aliéné l'Europe. Sous prétexte d'empêcher la contrebande, & en vertu de la loi qui, suivant les prétentions de l'Amirauté d'Angleterre, interdit aux Puissances neutres le droit de chasser les effets appartenans aux ennemis de cette nation, elle avoit en plus d'une occasion déclaré de bonne prise des vaisseaux *capturés*, au mépris des traités qui autorisoient un pareil commerce. Les réclamations des propriétaires de ces vaisseaux & les menaces des Souverains offensés dans la personne de leurs sujets, avoient souvent forcé la Cour de Londres à des restitutions humiliantes qui la compromettoient sans la corriger. Ces vexations se répétoient chaque jour, & quoiqu'en pure perte pour les Anglois, c'étoit toujours au préjudice des neutres. Les Danois eurent beaucoup à souffrir de ces violences britanniques; ils s'en plaignirent à l'Amirauté d'Angleterre, & les réparations qu'ils obtinrent ne furent

jamais proportionnées au dommage qu'avoit effuyé leur commerce. La Suède également insultée dans son pavillon, ne crut pas devoir se borner à de vaines plaintes. & les satisfactions furent plus complètes & les insultes moins continuës. Pour veiller sûrement à la protection du commerce de ce royaume, Sa Majesté Suédoise avoit fait équiper, dans le port de *Carlsron*, dix vaisseaux de ligne & six frégates. Le 29 Mai le Roi vint passer en revue cette flotte d'observation; & les frégates, dont la destination étoit d'escorter les navires marchands, eurent ordre d'empêcher la visite de ces bâtimens, & dans le cas de violence exercée par les vaisseaux étrangers, de se permettre les représailles contre de telles hostilités. La Cour de Suède avoit déclaré que désormais les munitions navales ne seroient point comprises dans la liste des marchandises qu'il étoit défendu d'exporter chez les Puissances belligérantes. L'Angleterre n'osa faire valoir ses prétentions dans cette circonstance; les mesures vigou-

1779.

Mesures vigou-
reuses de
Sa Majesté
Suédoise.

1779.

reuses de Sa Majesté Suédoise im-
posoient à la fierté britannique,
& la contenoient d'autant plus que
M. Sayre, Député du Congrès
américain, résidoit alors à Stoc-
kholm; de nouvelles contestations
entre l'Angleterre & la Suede pou-
voient décider le succès de sa né-
gociation.

La France
prend de
l'ombrage
contre les
Hollandois.

Malgré les résolutions vigou-
reuses & les réclamations mena-
çantes des Etats-Généraux, l'An-
gleterre toujours persuadée que les
Hollandois avoient tout à perdre
en se déclarant contre elle, ne ces-
soit de les vexer dans l'espérance
de les contraindre à se désister en sa
faveur d'une neutralité, dont ils
retiroient si peu d'avantages. Leurs
Hautes-Puissances ne pouvoient se
dissimuler les inconvéniens d'une
rupture avec la Grande-Bretagne;
avant que de s'y résoudre, elles
voulurent épuiser toutes les ressour-
ces de la négociation; il en résulta
des correspondances secrètes, dont
l'objet fut souvent ignoré des autres
Cours. Celle de France prit de l'om-
brage, & son inquiétude n'étoit pas
sans quelque fondement. Les Etats-

Généraux intimidés par les menaces de la Cour de Londres, s'étoient montrés peu jaloux de conserver au pavillon des Provinces-Unies la liberté, dont il devoit jouir par une suite de leur indépendance, & de maintenir leur commerce dans cette intégrité que les traités lui garantissoient. Ils avoient retiré les convois aux flottes marchandes & restreint le commerce avec la France à certaines branches qui excluoiennent toute espèce de provisions navales. Cette conduite des Etats parut, dans les circonstances présentes, un acte de partialité dérogatoire aux principes d'une absolue neutralité. En conséquence, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne auprès des Etats-Généraux, eut ordre de leur présenter un mémoire, où il demandoit à Leurs Hautes - Puissances une explication claire & précise des caractères essentiels de la neutralité qu'elles se proposoient d'observer; il leur faisoit entendre qu'une résolution concernant les droits réclamés par leurs sujets, d'où il résulteroit des restrictions

1779.

avantageuses aux seuls ennemis de Sa Majesté, seroit regardée par elle comme un acte de partialité manifeste, & la forceroit d'annuller la liberté conditionnellement promise aux sujets de Leurs Hautes-Puissances par la déclaration du 26 Juillet 1778, relative au commerce des nations neutres. Il finit par mettre sous les yeux des Etats Généraux le projet d'un nouveau règlement concernant la navigation & le commerce des sujets de la république : règlement qui soumettoit aux anciens droits tous les Hollandois, à l'exception des seuls habitans domiciliés des villes d'Amsterdam & de Harlem, dont les efforts patriotiques s'étoient signalés pour assurer à leur pavillon une liberté illimitée.

L'Ambassadeur d'Angleterre essayoit de les brouiller avec la France.

Cette distinction accordée aux Négocians de ces deux villes donna de l'inquiétude aux Anglois ; ils craignoient avec raison, que le mécontentement des provinces exclues des privilèges, n'occasionnât une fermentation utile au parti de la France, & ne le fit triompher, sinon à la Haye, du moins dans les assemblées

blées particulieres des provinces mécontentes. Pour prévenir les suites de ces dispositions, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta aux Etats - Généraux un long mémoire, dont l'objet principal étoit d'effrayer les Etats sur les suites que pouvoient avoir les distinctions accordées aux deux villes privilégiées.

» Les propositions de la France ,
 » est-il dit dans ce mémoire , attaquent l'indépendance de votre ré-
 » publique , sapent la base de votre
 » Gouvernement , & vous menacent d'une affreuse désunion. Une
 » Puissance étrangere qui s'arroge
 » le droit d'accorder des faveurs
 » particulieres à quelque portion
 » de ce Gouvernement au préjudice du reste , a nécessairement
 » en vue de semer la discorde & de
 » briser les liens qui vous unissent.
 » Que d'autres Puissances imitent
 » cet exemple, & votre République
 » sera la proie des combustions intestines ; une anarchie universelle ,
 » peut résulter de cette audace ».

Mais les sept Provinces-Unies , & particulièrement celle de Frise , voyoient d'un autre œil que l'Am-

Les Provinces - Unies évitent ce piège.

1779.

bassadeur , les propositions de Sa Majesté Très - Chrétienne. Elles sollicitèrent si vivement en faveur de leur commerce , la protection des Etats-Généraux , que les convois furent accordés aux flottes marchandes , & la liberté illimitée de la navigation & du commerce parfaitement rétablie. Pour toute réponse au Mémoire de l'Ambassadeur , Leurs Hautes Puissances firent exécuter la résolution prise dans leur assemblée du 26 Avril , d'équiper trente-deux vaisseaux ou frégates , destinés aux escortes de la Marine commerçante ; & comme ces mesures rendues nécessaires par les vexations britanniques , allar- mèrent un moment les Puissances étrangères , & donnèrent lieu au soupçon d'un armement fait en Zélande , sous pavillon anglois ; pour arrêter ces bruits injurieux à la République , les États Généraux rendirent un placard qui défendoit aux habitans des Pays-Bas-Unis , de faire naviguer leurs vaisseaux en vertu de commissions accordées par des Souverains étrangers , ou d'avoir part à l'armement d'aucuns

vaisseaux naviguant comme corsaires , en vertu de telles commissions , & d'en partager les gains & les pertes , sans en avoir eu préalablement la permission de leurs Hautes-Puissances.

1779.

Ces précautions annonçoient encore les dispositions pacifiques de la Hollande ; la prétention des Anglois étoit qu'elle renonçât à la neutralité , & à force d'outrages , ils parvinrent à l'y déterminer ; à leur grand étonnement , ce ne devoit point être en faveur de l'Angleterre. La politique des Etats - Généraux ne leur permettoit pas de balancer entre les Puissances belligérantes ; & dans le nouvel état des choses , il étoit de l'intérêt des Provinces-Unies , de se décider pour la France ; mais en les supposant incertaines sur le choix d'un allié , pour fixer cette indécision , il leur suffisoit d'envisager les procédés si contrastans des Nations rivales. On a vu ce qu'ils étoient dans la conduite générale de la guerre ; les traits particuliers manifestotent également le caractère national & la politique

Raisons qui devoient les décider pour la France.

1779.

distinctive de la France & de l'Angleterre. Si l'indignation de la vertu motivoit toujours les acceptions des Souverains, il est mille de ces traits qu'on pourroit citer comme autant de causes du soulèvement de l'Europe contre la Grande-Bretagne, & de l'affreux abandon où nous la verrons réduite jusqu'à la fin de la guerre.

L'Angle-
terre sollicite
en vain l'al-
liance du Roi
de Maroc.

Cet abandon fut tel, qu'elle s'humilia jusqu'à solliciter l'alliance du Roi de Maroc. Elle offrit à Sa Majesté Maure des troupes, de l'artillerie, des Ingénieurs, & les munitions de guerre, dont elle auroit besoin pour faire la conquête des présides espagnols sur la côte d'Afrique. Le Roi de Maroc rejeta ces offres avec un généreux désintéressement, & refusa à M. Logie, Consul britannique dans ses Etats, la permission d'en exporter des bois pour les fascines & les pallissades de Gibraltar, dont le blocus avoit été décidé dans le Conseil de Madrid.

Peu s'en
faut que la
Reine de
Portugal ne

A cette même époque, la Reine de Portugal interdit à ses sujets, toute espèce de commerce avec

cette place ; & bien loin de com-
 ter sur les secours de cette Puif-
 fance , les Anglois avoient lieu de rompre avec
 craindre que le Conseil royal de la Grande-
 Castille , alors occupé de l'examen Bretagne.
 du dernier traité avec la Cour de
 Lisbonne , n'en fit valoir certaines
 clauses pour la fommer de rompre
 avec la Grande-Bretagne. Sa Ma-
 jesté Très-Fidele desiroit de con-
 server la neutralité , & le Conseil
 ne prononça point sur l'étendue
 de ses derniers engagements avec
 Sa Majesté Catholique. D'ailleurs ,
 la France & l'Espagne n'avoient
 pas besoin de nouveaux alliés pour
 se maintenir dans l'état de supério-
 rité qui leur affuroit les honneurs
 de cette campagne.

Le 23 Juin , trente-deux vaif-
 seaux avoient appareillé sous les
 ordres du Lieutenant - Général
 Don Louis de Cordova , & huit
 autres attendoient au Ferrol le si-
 gnal du départ, que Don Antonio
 de Arze différoit sous de vains
 prétextes, disoit-on, qui laissoient
 percer sa répugnance à reconnoî-
 tre le Comte d'Orvilliers pour
 Commandant en chef de l'armée.

Jonction
 des escadres
 françoise &
 espagnole.

1779.

navale, dont l'escadre espagnole devoit faire partie. Après la jonction, il fut accusé d'avoir désobéi aux signaux, & le bruit se répandit que Don Solano alloit prendre le commandement de sa division; mais au mois de Janvier de l'année suivante, Don Tomafino fut déclaré seul coupable du retard de l'escadre, & destitué en conséquence de la place de Major-Général de la Marine espagnole. Quoi qu'il en soit, le 21 Juillet, à la hauteur de la Corogne, cette division avoit joint la flotte, nouvellement fortifiée de deux vaisseaux venus de la Méditerranée; & le 23, douze vaisseaux détachés des escadres aux ordres de Cordova, portèrent jusqu'à cinquante le nombre des vaisseaux de ligne qui composoient l'armée combinée. Le Général espagnol en garda seize sous son pavillon; mais cette escadre d'observation naviguoit à la vue des escadres réunies, & le 6 Août, elles arrivèrent ensemble sur l'isle d'Ouessant, où se fit la jonction de la totalité de l'armée, qui se montoit à soixante-six vaisseaux

de ligne , disposés dans l'ordre que voici.

 1779.

Le Comte d'Orvilliers formoit le corps d'armée avec quarante-cinq vaisseaux tant espagnols que françois. M. de Cordova , commandant l'escadre d'observation , devoit marcher en échiquier sur la ligne opposée à l'ordre de bataille , & au vent de la grande armée , en observant de prendre le vaisseau le *Citoyen* , placé à l'extrémité de la ligne , pour point de relèvement.

Ordre dans lequel les flottes sont disposées.

M. de la Touche-Tréville , commandant l'escadre légère de cinq vaisseaux de ligne , devoit suivre dans sa marche l'ordre de l'échiquier , sur la ligne opposée à l'ordre de bataille , à la droite de la grande armée , se tenir au vent , ayant pour point de relèvement le vaisseau le *Pluton* , placé à l'extrémité de la ligne de bataille. Par cette disposition , M. d'Orvilliers se trouvoit au centre , M. de Guichen à l'avant-garde , & Don Gaston à l'arrière-garde de l'armée.

La confiance & l'harmonie qui régnoient entre les chefs & les équipages de la flotte combinée ,

Harmonie entre les Chefs de l'armée combi-

1779.

née. Infériorité des escadres angloises.

étoient d'un heureux augure pour les opérations de la campagne. Au moment de la jonction, les Matelots espagnols avoient témoigné leur joie par des acclamations répétées de *vive le Roi de France, vive M. d'Orvilliers*. A leur première entrevue, M. de Cordova déclara au Général françois, que les deux armées n'auroient plus qu'un seul Chef, parce qu'il avoit laissé ses titres & ses patentes en Espagne. Ce concert dans les deux flottes se soutint jusqu'au retour de l'hiver, & l'on devoit en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille ; mais autant les françois & les espagnols avoient d'empressement à faire naître l'occasion d'une affaire générale, autant l'Amiral Hardy mit de constance à l'éviter. Quoique sa flotte l'emportât, quant au nombre des vaisseaux du premier rang, elle n'en étoit pas moins inférieure de vingt-trois vaisseaux de ligne, & d'environ quinze cens canons. Cette inégalité ne laissoit point à l'Amiral anglois la liberté d'accepter le combat. Ses instructions portoient

qu'il ne s'éloignât pas des côtes de la Grande-Bretagne , où l'on se croyoit toujours menacé d'une descente.

1779

En effet, tout annonçoit dans les ports de France , le départ instant des troupes destinées pour cette expédition. Le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au département de la Guerre , étoit parti le 19 Juillet pour aller visiter le Hâvre, Honfleur & Saint-Malo , lieux marqués pour l'embarquement de ces troupes. La présence de M. de Vaux sembloit en hâter l'instant. MM. le Marquis de Langeron, le Comte de Melfort , le Marquis de Vaubecourt, le Duc du Châtelet , le Duc d'Ayen, le Marquis de Lugeac, le Marquis de Caraman, le Marquis de Crussol , le Duc d'Harcourt, le Comte de Durfort , & le Comte de Walhs, devoient commander, sous le Général en chef, les quatre divisions de l'armée, dont chacune étoit de douze bataillons. Une partie de la Légion de Lauzun, & six bataillons de Grenadiers & de Chasseurs, formoient l'avant-

Que l'unique objet de nos armemens est de concentrer les forces britanniques en Europe.

1779.

garde aux ordres du Comte de Rochambeau. Deux régimens d'Artillerie, deux bataillons du régiment de Paris destinés à la servir, quatre cens Hussards & autant de Dragons de la Rochefoucault & de Noailles, devoient compléter cette armée. Plus de cinq cens bâtimens de transport se tenoient prêts à la recevoir avec des approvisionnemens assortis à l'importance de l'expédition.

Pendant ce tems, on préparoit d'autres bâtimens à Dunkerque, à Calais & à Boulogne, pour les dix-huit mille hommes, dont la destination paroïssoit être de seconder les opérations de l'armée de M. de Vaux, sous la conduite de M. de Chabo. Mais tous ces préparatifs n'avoient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, & d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de rallentir les progrès de la révolution d'Amérique. En effet, quoiqu'on pressât toujours les embarquemens, & qu'il y eut des communications établies entre les ar-

mées de terre & de mer, le Comte d'Orvilliers étoit entré dans la Manche sans autre dessein que d'intercepter la flotte de la Jamaïque, de jeter l'alarme sur les côtes angloises, de tenir en échec Sir Charles Hardy, de le forcer à l'inaction, ou de l'engager dans un combat inégal; il est du moins certain que vers la mi-Août la flotte combinée s'étant approchée de Plymouth, établit sa station entre la côte d'Angleterre & l'armée de Sir Charles, sans rien entreprendre de bien décisif.

L'apparition de cet immense armement avoit occasionné dans la ville une consternation générale; les habitans prirent la fuite avec leurs effets les plus précieux, & Plymouth se vit abandonné à la garnison, qui consistoit tout au plus en quatre mille hommes effectifs. Mais après une station de deux jours, l'armée prit le large, & le 3 Septembre elle étoit à deux ou trois lieues d'Ouessant. Le premier de ce mois à la pointe du jour, elle avoit découvert, sous le vent, près des Sorlingues, l'armée

1779.

1779.

angloise, qui, s'il y eut eu deux heures de nuit de plus, se seroit trouvée engagée de manière à ne pouvoir éviter le combat. Elle fut à tems de s'y refuser, & sa chasse dura jusqu'à cinq heures du soir, toujours hors de la portée du canon. Elle vint mouiller devant Plymouth d'où elle fit voile pour Spithéad, dans l'intention d'y prendre des vivres & de remettre en mer le plus promptement qu'il seroit possible.

La retraite de Sir Charles Hardy dans la rade de Ports-Mouth est regardée comme un affront. Insultes faites aux Officiers de la flotte angloise. Murmures injustes des Négocians contre le ministère.

Cette retraite ou plutôt cette fuite de Sir Charles Hardy, fut regardée à Ports-Mouth comme un affront pire qu'une défaite. On y disoit publiquement : « Sir Charles auroit mieux fait de rester dans la baie de Biscaye ; il eût sans doute été mortifiant pour nous d'apprendre de loin que nos ennemis le poursuivoient, & qu'il fuyoit devant eux ; mais présenter un tel spectacle sur nos propres côtes, mettre ainsi notre honte sous nos yeux, est une insulte trop forte pour être supportée ».

Les Officiers de la flotte qui

osèrent se montrer dans les rues de Ports-Mouth eurent à dévorer des outrages, dont le moindre fut de se voir traités de lâches, de fuyards & de poltrons. Les plus modérés s'en prenoient au ministère, de l'inaction & même de la fuite de l'Amiral, qui, vu son infériorité, n'eût pas manqué de succomber dans une affaire générale. Mais étoit-il au pouvoir de l'administration d'égaliser les forces navales de l'Angleterre à celles de la France & de l'Espagne réunies? Non, sans doute, & s'il y avoit de l'impudence dans les insultes faites aux équipages de Sir Charles Hardy, il y eut au moins de l'injustice dans les invectives qu'on se permit en cette occasion contre les Ministres. Dans ces momens de crise, le trouble & l'inquiétude ne laissoient point de place à la modération & au raisonnement; les Négocians surtout étoient en de vives allarmes sur la destinée des flottes marchandes de la Jamaïque, de New-York & de Saint-Christophe. On craignoit aussi pour la riche flotte des Indes orientales, dont les onze

1779.

vaisseaux venus du Bengale ou de la Chine , étoient à neuf journées de la Manche dans les premiers jours de Septembre. Dès que la Compagnie en fut informée, elle expédia sur le champ un navire bon voilier , pour donner avis à ces vaisseaux du danger qui les menaçoit, & leur enjoindre de prendre la route de Cork , & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Quant aux deux cens voiles de la Jamaïque , on fut qu'elles avoient paru à la hauteur de Plymouth le 22 Septembre ; que vingt-sept bâtimens de cette nombreuse flotte étoient entrés depuis dans le port de Bristol , & que ceux destinés pour la Tamise venoient de relâcher à Cork avec les vaisseaux de l'Inde. Enfin , l'Angleterre fut bientôt rassurée sur le sort de ses autres convois, par la nouvelle inattendue que les escadres combinées venoient de rentrer dans les ports le 12 & le 14 Septembre.

Rentrée de
la flotte com-
binée. Impa-
tience des
équipages qui

Vingt-cinq vaisseaux de ligne ou frégates , tant espagnols que françois , avoient d'abord gagné la rade de Brest ; & le reste de l'armée les

joignit deux jours après. MM. d'Orvilliers & de Cordova en formoient l'arrière-garde ; ils parurent les derniers , & leur présence redoubla l'ardeur des équipages impatiens de reprendre la mer & d'achever la campagne moins infructueusement qu'ils ne l'avoient commencée ; ils aspiraient à la gloire de combattre & de vaincre les Anglois au milieu des périls & des obstacles ; la sage politique des Cours alliées étoit de les réduire à moins de frais , & de ménager le sang espagnol & françois pour des occasions encore plus décisives. Quoique sûrs & nécessaires, comme on le verra dans la suite , les effets de cette politique paroissoient trop lents aux équipages , & ils murmuroient secrètement contre le plan d'une campagne qui , sans prodiguer leurs vies , épuisoit les ressources de l'Angleterre , & ménageoit de solides triomphes aux Puissances confédérées. Pour des Matelots & des Soldats , il n'y a de vraie gloire que dans l'éclat & le danger d'une expédition ; &

1773.

brûlent de remettre à la voile.

1779.

jusqu'à la première rentrée des escadres, il n'y avoit eu d'action imposante pour le grand nombre, que la prise de l'*Ardent*, vaisseau de ligne, dont s'emparèrent les frégates la *Junon* & la *Gentille*. La supériorité de ce vaisseau sembloit promettre à l'équipage anglois, une autre issue de ce combat, dont voici la relation.

Prise de
l'*Ardent* par
M. le Chevalier
de Marigny.

Le 17 Août, l'armée navale combinée étant dans les parages de Plymouth, le Chevalier Bernard de Marigny, Capitaine de vaisseau, Commandant la frégate du Roi la *Junon*, après avoir donné la chasse à deux voiles angloises, faisoit route avec le vent à l'Est, pour se rallier à la grande flotte, lorsque sur les huit heures du matin, il découvrit deux autres bâtimens qui venoient vent arrière. L'un de ces vaisseaux d'inégale grandeur, étoit un danois, qui fuyoit devant un anglois. Le Chevalier de Marigny s'en étant assuré, fit aussi tôt le signal, qui fut aperçu de M. de Tréville, Commandant l'escadre légère de l'armée combinée; & sans perdre de

tems il parvint , à force de voiles ,
à se mettre dans les eaux de l'en-
nemi. Le vaisseau anglois essaya
différentes allures pour échapper
à la frégate ; mais le Chevalier de
Marigny suivit tous ses mouve-
mens , & les indiqua par des
signaux au Commandant de l'es-
cadre , qui la faisoit manœuvrer
d'après les indications de la fré-
gate. Enfin , l'ennemi se décida à
faire route vent arrière , & le
Capitaine françois manœuvra pour
lui couper chemin. Cette apparente
sécurité fit craindre un moment à
M. de Marigny, que ce ne fut un
des vaisseaux de l'escadre d'obser-
vation , sous le Commandement
de Don Louis de Cordova. Pour
s'en assurer , il fit les signaux de
reconnoissance , arbora la flamme
& le pavillon françois , l'assura d'un
coup de canon tiré du bord opposé
au vaisseau , qui , sans se faire
connoître , ouvrit les sabords de
sa première batterie du côté de
babord , qu'il présentait à la *Junon*.
Le Chevalier de Marigny ne dou-
tant plus que ce ne fut un vaisseau
ennemi , lui envoya deux volées.

1779.

L'Anglois n'arbora son pavillon, que lorsque tous ses sabords furent ouverts; il se disposoit à canonner la frégate; mais le Chevalier soupçonnant ce vaisseau qui avoit été surpris, de n'être préparé au combat que d'un seul côté, manœuvra habilement pour abandonner le babord de l'ennemi & porter son attaque sur celui de tribord. En exécutant sa manœuvre, il envoya deux bordées dans la hanche & dans la poupe du vaisseau. Il vit en effet, en découvrant le côté de tribord, que la batterie basse n'étoit point encore préparée, & il profita de cette circonstance. En ce moment la frégate la *Gentille*, commandée par le Baron de Mengaud de la Hage, Lieutenant de vaisseau, arriva assez tôt pour combattre l'*Ardent*, avec un feu très-vif. Alors le vaisseau anglois commença à tirer sur les frégates, & la *Junon* essuya deux bordées qui heureusement ne lui blessèrent pas un seul homme. L'*Ardent* se vit obligé d'amener son pavillon sur les onze heures & demie du matin. Cette action se passa dans

le Sud-Sud-Ouest de Plymouth, environ à six lieues de la côte. Le vaisseau anglois de soixante-quatre canons, commandé par le sieur Phillippe Boteler, avoit cinq cens vingt-trois hommes d'équipage; il n'en perdit que cinq dans le combat; les autres furent emmenés prisonniers à Brest, & la prise de l'*Ardent* fut un échec très-sensible dans l'armée navale, dont il faisoit partie. Ce vaisseau peu endommagé passa bientôt de la flotte de Hardy, dans celle du Comte d'Orvilliers, & Sa Majesté en donna le commandement au brave Chevalier de Marigny.

Cependant les flottes ennemies étoient occupées à Spithéad & dans la rade de Brest, à renouveler en partie leurs équipages qui avoient souffert plus ou moins du séjour de la mer, à rafraîchir leurs vivres & même à réparer quelques-uns de leurs vaisseaux; mais tandis que l'Amiral Hardy représentoit au Ministère la nécessité d'augmenter le nombre des siens, les Chefs de l'armée combinée sacrifioient quelques-uns des leurs pour mieux fortifier les

1779.

La flotte combinée réduite à un moindre nombre de vaisseaux. M. le Comte Duchaffault désigné pour succéder à M. le Comte d'Orvilliers.

1779.

autres ; & quoique moins nombreuses , les escadres françoises & espagnoles n'en parurent pas moins redoutables , lorsqu'elles appareillèrent pour la seconde fois. Leur supériorité constamment soutenue , ne laissoit d'espoir à l'Amiral anglois que dans la possibilité d'éviter un combat trop inégal , & dans les obstacles de la saison qui , déjà fort avancée , faisoit présumer que les flottes ne remettroient point à la voile. D'ailleurs , on savoit que M. le Comte d'Orvilliers venoit de se retirer dans ses terres , après avoir donné sa démission ; mais on ignoroit en Angleterre qu'il étoit remplacé par M. le Comte Duchaffault , & que ce grand Général , l'honneur de la Marine françoise , pressoit le départ des escadres soumises à son commandement. Quant à l'Amiral Hardy , plusieurs lettres de Ports - Mouth assuroient que Lord Sandwich y avoit apporté lui - même l'ordre d'appareiller au premier vent favorable ; on se flattoit ailleurs que la campagne étoit finie pour cette année. Ce n'étoit pas le vœu de

la France , & ce devoit être celui des Anglois toujours plus allarmés des préparatifs de l'invasion , dont ils se croyoient menacés ; ils n'igno- roient pas qu'une descente sur leurs côtes , devoit être précédée d'un combat général , & dans l'état pré- sent des choses, les probabilités sur l'événement de ce combat, n'étoient pas pour leur escadre. En augmen- tant le nombre de ses vaisseaux , ils s'étoient vus forcés d'en affoi- blir les équipages , & comme on l'a dit , la flotte combinée s'étoit fortifiée par des moyens contraires. Quoique moins nombreuse qu'elle ne l'étoit d'abord, elle n'en conserva pas moins sa première supériorité , & cette considération suffit au Comte Duchaffault pour fixer son départ aux derniers jours d'Octobre , & de tromper ainsi l'espoir des Anglois , qui se croyoient au terme de la campagne , & peut-être de la guerre.

On parloit à cette époque d'une négociation entamée sous la média- tion de la Russie ; plusieurs Papiers anglois confirmoient ce rapport , & voici ce qu'on écrivit de Dou-

 1779.

On parle
de la média-
tion de la
Russie.

1779.

vres à ce sujet. « Quoique toute
 » communication soit fermée entre
 » ce port & celui de Calais, il n'y
 » a point de jour que nous ne
 » voyons passer des dépêches de
 » Paris à Londres; elles arrivent
 » par la voie de Flessingue, &
 » cette circonstance fait présumer
 » qu'il s'entame quelque négocia-
 » tion de paix; dans ce cas il n'y
 » auroit point de combat entre
 » notre grande flotte & l'armée
 » combinée de France & d'Es-
 » pagne. ».

Blocus de
 Gibraltar.
 Notification
 faite aux
 Puissances
 maritimes de
 la part de
 l'Espagne.

Ce bruit accrédité parmi le peu-
 ple fut regardé chez les personnes
 instruites comme un ressort politi-
 que mis en jeu par le Gouverne-
 ment d'Angleterre, pour favoriser
 quelque emprunt. En effet on s'oc-
 cupoit moins que jamais des voies
 de pacification. Le Comte Duchaf-
 fault & l'Amiral Hardy attendoient
 le moment d'appareiller, & le blo-
 cus de Gibraltar se faisoit de manière
 à laisser croire qu'il se changeroit
 bientôt en siège. Huit mille hom-
 mes venoient de se joindre aux
 trois mille qui étoient déjà dans
 les lignes de Saint-Roch, & ce

camp avoit pour Commandant en chef Don Alvarez , Lieutenant-Général de grande réputation. Don Antonio Barcelo , commandoit les vaisseaux destinés au blocus de la forteresse du côté de la mer ; mais comme le nombre n'en étoit point d'abord suffisant , son escadre avoit été renforcée de trente bâtimens de guerre , avec lesquelles il se vit en état de remplir les intentions de Sa Majesté Catholique , énoncées dans une lettre circulaire aux Ambassadeurs espagnols dans les différentes Cours de l'Europe. L'objet de cette lettre étoit de les informer du blocus , & de notifier aux Puissances étrangères , que l'entrée du port de Gibraltar seroit désormais interdite à tout vaisseau de guerre ou de commerce , sous quelque pavillon que ce put être , & que Sa Majesté déclaroit de bonne prise , ceux qui seroient rencontrés suivant une direction contraire à l'objet du blocus.

1779.

Cette résolution de la Cour de Madrid fut exécutée à tems ; la place étoit mal approvisionnée , & dès la mi-Août plusieurs lettres

Détressés des Anglois à Gibraltar. Que cette place est imprenable.

1779.

annoncèrent que les habitans en étoient réduits à manger leurs chevaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Gouverneur reçut ordre de renvoyer les prisonniers françois, & de ne point toucher aux vivres de la garnison. Dès le commencement d'Octobre, la ration du Soldat n'étoit que de trois livres de pain & d'une livre de viande pour deux jours. Faute de soufre & de charbon on ne fabriquoit dans la ville que de la poudre inférieure, qui, pour brûler, avoit besoin d'être mêlée avec de la poudre de la première qualité. Ces derniers rapports se trouvoient confirmés par le ralentissement des Anglois dans le service de leur artillerie. Ils cessèrent tout-à-coup d'inquiéter les travailleurs espagnols, & le silence absolu des batteries élevées à Gibraltar, tant sur la pointe d'Europe, que dans beaucoup d'autres endroits, leur laissa tout le loisir d'entamer la construction des ouvrages depuis la ligne jusqu'à la distance d'environ cinq cens toises de la place. Il paroissoit facile, sinon d'empêcher ces travaux, au moins

moins de les rendre très-périlleux ; mais tandis que les Espagnols faisoient sous les yeux des Anglois, tous les préparatifs d'un siège, ces derniers se tenoient tranquilles ou faute de munitions de guerre, ou parce qu'ils les ménageoient pour une autre occasion. Ils se contentoient de transporter de l'artillerie sur la montagne de Gibraltar, d'y élever des batteries & de miner de tous côtés. Ils montroient d'ailleurs beaucoup d'assurance, & l'on se persuada que leur intention étoit de ne tirer sur les Espagnols, que lorsque ceux-ci auroient ouvert leur feu. Mais le Dimanche 11 Septembre, à sept heures du matin, ils firent l'essai de trois batteries construites dans la nuit sur la partie la plus élevée du rocher qui fait face à la porte d'Espagne ; leurs boulets ne purent atteindre les Espagnols, & cette canonnade n'eût d'autre effet que de blesser un Soldat à la cuisse. Les jours suivans, leur feu se rallentit tellement, que les travaux du camp en furent à peine troublés. Pour le faire cesser entièrement, on

1779.

construisoit à Algézire des batteries flottantes & vingt chaloupes canonnières. Mais on ne peut trop répéter que Gibraltar est une forteresse imprenable, & que l'unique moyen de réduire cette place, étoit de l'affamer, & de lui couper toute communication avec les vaisseaux anglois. On pouvoit se fier d'un tel soin à l'activité de Barcelo; aucun des navires chargés de vivres & de munitions qui tentoit de s'introduire dans Gibraltar, n'échappoit à la poursuite de ses chasseurs attentifs; & un grand nombre de prises importantes signalèrent la vigilance de ce brave Chef d'Escadre. Cependant, comme on s'occupoit en Angleterre des moyens de rompre le blocus & d'approvisionner la place, & que Don Barcelo n'étoit point assez en force pour opposer une supériorité constante au développement des efforts projetés, sept vaisseaux de ligne & deux frégates sortis de Cadix & du Ferrol, vinrent fortifier l'escadre du Détroit, & la mettre en état de canonner la forteresse du côté de la mer, dès que les batteries de

terre auroient commencé leur feu.

On se croyoit au moment de voir perfectionner les travaux du camp de Saint-Roch; tout sembloit disposé pour le siège de Gibraltar, & le 19 Novembre M. de Cordova parut à Algézire avec douze vaisseaux détachés de la flotte combinée, dans l'intention de s'arrêter au détroit & d'y protéger le siège encore éloigné, dont nous renvoyons la description, pour ne point anticiper.

Quarante bâtimens partis du Levant, & convoyés par deux frégates étoient arrivés dans les premiers jours de Juillet avec d'immenses richesses; ils fournirent d'excellens matelots au département de Toulon qui en manquoit absolument, pour completer les équipages de l'escadre de M. de Sade, composée des vaisseaux le Lion, le Souverain, le Hardi, le Jason, le Héros & le Triomphant. Cette escadre, sortie de la Méditerranée au commencement d'Octobre, devoit croiser quelque tems à l'entrée du détroit, & se joindre en suite à la grande flotte de Brest,

1779.

On fait monter à quarante-six vaisseaux de ligne, la flotte de l'Amiral Hardy.

1779.

qui , toujours en rade , paroïſſoit n'attendre que le moment d'appareiller. Le 13 Novembre , rien ne faiſoit croire qu'on ſongeât à déſarmer ; mais les vents contraires tenoient conſtamment l'armée oïſive ; la flotte angloiſe avoit oſé les braver dans la matinée du 22 Octobre , & s'étoit portée à Torbay avec toutes ſes forces , qu'on évaluoit à quarante-fix vaiſſeaux de ligne , dix fré gates & onze brûlots. L'objet de l'Amiral anglois n'étoit pas de rencontrer & de combattre l'armée combinée , mais d'aſſurer le retour de huit vaiſſeaux des Indes orientales qu'on attendoit depuis long-tems , & qui arrivèrent en effet dans les Dunes vers la mi-Novembre , d'où ils ſe rendirent heureuſement dans la Tamife. Quatre vaiſſeaux de ligne eſpagnols avoient été détachés ſous la conduite de Don Antonio de Ulloa , pour aller croiſer ſur le paſſage des vaiſſeaux de la Compagnie angloiſe. Ce Lieutenant-Général fut accuſé de les avoir laiſſé paſſer comme vaiſſeaux de guerre , contre l'avis de tous ſes Officiers qui les recon-

Huit vaiſſeaux des Indes arrivent dans les Dunes. Diſgrace de Don Antonio de Ulloa. Il finit par ſe juſtifier.

noissoient pour des navires de l'Inde, & qui vouloient les approcher; mais on lui imputoit sur-tout la perte de la hourque la Manille, à laquelle il avoit parlé, disoit-on, sans la faire convoyer, sans même l'avertir que les Espagnols étoient en guerre avec les Anglois. Cette croisière, censée inutile par la négligence de Don Antonio de Ulloa, ne pouvoit que lui attirer une disgrâce; Sa Majesté Catholique lui envoya l'ordre de se démettre de son commandement, & de se préparer à justifier sa conduite devant un Conseil de Guerre, qui, après un délai de vingt mois, la jugea irréprochable & conforme aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour.

Cependant l'approche de l'hiver ne permettoit plus de tenir la mer, & le 18 Novembre un Exprès fut expédié pour Torbay, avec ordre de notifier à l'Amiral Hardy celui de ramener la flotte dans les ports. Pareils ordres furent signifiés aux Chefs de l'armée navale de France & d'Espagne. Les troupes de terre n'avoient point encore désarmé; celles de Bretagne & de Normandie

1779.

L'approche de l'hiver oblige les flottes de rentrer dans les ports. Cantonnement des troupes de terre.

1779.

allèrent prendre leur quartier d'hiver dans l'intérieur de ces Provinces; mais leur cantonnement fut disposé de manière, qu'elles pouvoient être rassemblées en moins de trois jours, si les circonstances l'exigeoient. On avoit pris les mêmes précautions en Angleterre, & des lettres de Plymouth assuroient que les troupes ci-devant campées dans les environs de cette place pouvoient s'y réunir au besoin en moins de vingt-quatre heures. Ces mêmes lettres ajouroient que six cens ouvriers employés aux travaux des fortifications de Plymouth devoient s'y livrer sans interruption pendant tout l'hiver, & les terminer avant le retour du printemps.

Si l'Angleterre s'occupoit des apprêts d'une défense vigoureuse, on ne négligeoit point en France les moyens de rendre ces préparatifs inutiles; tout annonçoit pour l'année suivante une campagne de mer beaucoup plus active que celle dont on vient d'esquisser les principaux traits, & dont on va compléter le tableau en les récapitulant sans omissions, & suivant l'ordre des

dates qu'il n'étoit guères possible d'observer dans un premier exposé. Ce second précis est extrait de la lettre d'un Officier françois embarqué sur un des vaisseaux de la flotte combinée ; ce qu'il falloit remarquer pour justifier les contradictions apparentes qu'on pourroit relever dans quelques détails de ces deux relations.

Trente vaisseaux, dix frégates & d'autres bâtimens armés attendoient à Brest l'ordre d'appareiller ; cet ordre fut donné le 3 Juin, & le même jour la flotte mit à la voile par un vent très-favorable. A peine avoit-on perdu de vue les côtes de France, que le Général fit signal de marcher sur trois colonnes ; il indiqua par un autre signal qu'il alloit faire route pour l'Espagne. Jusques-là on n'avoit formé que des conjectures sur une jonction avec la flotte de Cordova. Le tems continua d'être beau, & le lendemain la flotte françoise arriva sur l'isle de Cifarga, où elle mit en panne. Le Comte d'Ovilliers fit signal d'ordre, manda tous les Capitaines de vaisseaux, & leur

Récapitulation de la campagne du Comte d'Ovilliers.

1779.

annonça que le point de réunion étoit fixé sur ces parages, & qu'il falloit y attendre les alliés. L'armée ne devoit point relâcher; des raisons qu'on ignore, avoient fait donner à ce sujet des ordres rigoureux. Il y avoit à la Corogne huit vaisseaux espagnols & quatre frégates; ils parurent le 22 Juin sous le commandement du Comte d'Arze. Les vents contraires firent long-tems attendre ceux de Cadix. La saison étoit précieuse, les maladies commençoient à gagner les équipages, & les Anglois pouvoient intercepter la jonction des deux armées. Cependant celle d'Espagne n'arrivoit point, & l'on ne savoit à quoi attribuer ce retard, lorsqu'on en fit le signal le 22 Juillet; elle étoit composée de trente-fix voiles, sous la conduite de son Excellence Don Louis de Cordova. Ce Général avoit ordre de sa Cour de fournir des vaisseaux au Comte d'Orvilliers, & de le reconnoître pour Commandant en chef de l'armée combinée. Les deux flottes s'incorporèrent, & le 26 Juillet, le Général françois eut cinquante vaisseaux

sous ses ordres. L'escadre d'observation étoit de seize vaisseaux; Don Louis de Cordova en prit le commandement. Cinq vaisseaux détachés de l'armée combinée formoient l'escadre légère sous les ordres de M. de la Touche-Tréville. Depuis long tems on n'avoit point vu déployées sur nos mers des forces aussi importantes. Le 29 elles furent dirigées vers la Manche. L'armée se forma sur trois colonnes; l'escadre légère & les frégates chassoient en avant, avec ordre de fouiller & de vérifier les bâtimens neutres. Les côtes d'Angleterre sembloient s'éloigner à mesure que l'armée en approchoit, tant l'impatience de les découvrir étoit extrême parmi les équipages. Des cris de joie les annoncèrent dans la matinée du 14 Août. Le Général fit former la ligne de bataille à l'armée combinée, & MM. de Cordova & de Tréville se tenant au vent, marchèrent en échiquier; le premier ayant pour point de relèvement le vaisseau de queue, & le second le vaisseau de tête; ces deux Com-

1779.

1779.

mandans pouvoient, au moyen de cet ordre de marche, couper l'ennemi, le mettre entre deux feux, & se replier en tous les sens. L'instant du signal fut celui de l'exécution; la flotte se porta sur Plymouth, & se déploya sur trois colonnes à peu de distance de ce port. Aux premiers signaux de ses frégates de découverte, l'armée angloise quitta sa croisière & s'enfonça dans la baie; les bâtimens chargés de l'observer vinrent rendre compte à M. d'Orvilliers qu'ils n'avoient encore pu distinguer que dix-sept vaisseaux. L'intention du Général étoit de diriger ses mouvemens du côté de Portland ou de Torbay, & d'y mouiller en attendant de nouvelles forces; mais un vent d'Est forcé déconcerta ses projets, & l'armée se vit insensiblement entraînée hors de la Manche; elle ne s'étoit maintenue que deux jours sur les côtes de la Grande-Bretagne. On avoit eu quelques avis d'une flotte ennemie; après de vaines recherches, on désespéra de la rencontrer.

Cependant les équipages s'affoi-

blissoient par la maladie, les remèdes manquoient absolument, & l'on avoit besoin de rafraîchir les vivres; l'armée de terre sous les ordres du Comte de Vaux n'arrivoit point; les vents contraires retenoient les pilotes nommés pour choisir les mouillages sur les côtes d'Angleterre; en un mot, on touchoit à la fin de la belle saison & l'on n'avoit point encore entamé d'expédition. On apprit enfin que les ennemis étoient au Sud - Ouest de l'armée combinée, & il fut décidé dans un Conseil tenu le 25 Août à bord du Général, qu'on les chercheroit pour les combattre ou pour leur fermer l'entrée des ports. Les vents ayant changé, le Comte d'Orvilliers fit route sur les Sorlingues, où il espéroit de rencontrer l'armée angloise. En effet, le 3 Septembre à la pointe du jour, les frégates avancées découvrirent & signalèrent en même tems la terre & l'ennemi; le Général fit signal de chasse, & l'on reconnut bientôt une armée navale de trente-sept vaisseaux & de quelques frégates qui fuyoient, toutes voiles dehors. La

1779.

1779.

flotte combinée les poursuivit jusqu'au lendemain; mais dans la nuit, les vents refusèrent successivement de la moitié de la bouffole, & à la pointe du jour, les vaisseaux anglois se trouvoient si éloignés, qu'il n'y eut plus d'espoir de les joindre. Cependant la chasse continua jusqu'à onze heures du matin, que les vaisseaux de l'escadre d'observation signalèrent plusieurs voiles qu'on decouvrait de l'arrière, & qu'on pouvoit attaquer avec avantage. Le Comte d'Orvilliers avoit reçu des avis qui le préparoient à la rencontre d'une flotte considérable de l'Amérique; il avoit ordre de faire tout ce qui dépendroit de lui pour s'en emparer; mais lorsqu'il fut à portée, il reconnut que c'étoit un convoi hollandois escorté par des bâtimens de guerre.

Quel'objet
de la France
est rempli
pour cette
campagne.
Renforts prom-
mis.

La situation des flottes combinées ne permettoit point au Général de rentrer dans la Manche, sans le convoi qui lui étoit annoncé; il devoit trouver sur Ouessant des approvisionnemens de toute espèce, & ils'y porta sans plus balancer; mais au lieu des renforts promis, il y

reçut ordre de faire rentrer l'armée, qui , toujours contrariée par les vents , chargée de malades , & privée des secours attendus , arriva à Brest le 13 Septembre avec le projet de se réparer pour une seconde sortie qui n'eut pas lieu cette année , parce que la saison étoit trop avancée, & qu'ayant forcé l'Angleterre à concentrer ses forces en Europe , la politique françoise avoit parfaitement rempli l'objet qu'elle s'étoit proposé dans ce formidable armement.

1779.

Un autre avantage des croisières menaçantes du Comte d'Orvilliers, car c'est le nom qu'il faut donner à sa seconde campagne , fut de protéger & de favoriser le retour des flottes marchandes. Celle des vingt-trois voiles venant de Saint-Domingue , étoit évaluée de dix-huit à vingt millions , & destinée pour Nantes & Bordeaux ; elle entra dans ces ports avec ses riches cargaisons dès les premiers jours de Juillet. Le 2 du même mois , vingt-un navires du Port-au-Prince arrivèrent à Brest , sous l'escorte de la frégate le Charman-

Autres avantages des croisières du Comte d'Orvilliers.

1779.

te, commandée par M. de Mac-Namara. Cette flottille chargée de sucre, de coton & d'indigo, n'étoit gueres moins riche que la précédente; on en portoit la valeur à quinze ou seize millions. L'heureux retour de ces quarante-quatre bâtimens redonna quelque vie au commerce des ports situés sur l'Océan. A cette même époque, M. le Roi de la Grange, commandant le vaisseau de ligne le Hardy, parut dans la rade de Toulon avec vingt huit navires venus des Echelles du Levant. L'arrivée de ce convoi fut un événement favorable au commerce de la Méditerranée, & l'un des plus heureux de toute cette campagne, dont les opérations les mieux combinées ne produisoient rien de bien décisif aux yeux de la multitude.

Affaires particulières.
Combat du Chevalier de Couëdic.

Des affaires particulières signalèrent la bravoure & l'intelligence de plusieurs marins, & n'eurent point de résultats importants. Une des plus remarquables fut le combat de la *Surveillante*, commandée par le Chevalier de Couëdic, Lieutenant de vaisseau, & du *Quebec*, comman-

dé par le Capitaine George Farmer. Ces deux frégates étoient d'égale force , & portoient chacune trente-deux canons , dont vingt-fix de douze liv. de balle en batterie. La première avoit appareillé de la rade de Brest, le 2 Octobre , avec le Cutter *l'Expédition* , aux ordres de M. de Roquefeuille, Enseigne de vaisseau. Ces deux bâtimens avoient ordre de traverser la Manche , pour observer l'armée angloise. Le 6 , à la pointe du jour , la Surveillante eut connoissance du Quebec & d'un Cutter anglois. Le Chevalier de Couëdic leur donna la chasse, & comme sa frégate marchoit supérieurement , il fut bientôt à portée de faire usage de sa batterie : il avoit arboré son pavillon , sans que la frégate angloise voulût faire connoître sa couleur. A neuf heures & demie , le Quebec prit enfin le parti d'aller à la rencontre de la Surveillante , & vint passer à la portée du pistolet , en lui envoyant une volée chargée à mitraille qui lui fut rendue au même instant. Pendant ce tems , les deux Cutters se cherchoient mutuellement , & s'attaquèrent l'un

1779.

l'autre à la même portée. Aussitôt la frégate qui étoit à bord opposé, remit sur le même bord que la frégate angloise ; manœuvrèrent pendant une heure pour se choisir respectivement une position favorable , & s'approchèrent ensuite de si près que leurs vergues se croisèrent plus d'une fois. Au fort du combat , le Capitaine françois reçut au haut de la tête un coup de fusil qui le renversa ; mais cette commotion ne fit que l'étourdir , & il n'abandonna point son gaillard. Après trois heures de combat , tous les mâts de la Surveillante tombèrent , & en moins de six minutes ceux de la frégate angloise eurent le même sort. M. de Couëdic venoit de recevoir deux autres blessures , dont une au bas-ventre parut mortelle. Dans cet état , il eut le courage de passer sur son gaillard d'avant , & d'ordonner les dispositions nécessaires pour enlever la frégate à l'abordage. Il fit jeter des grenades , dont l'explosion mit le feu aux voiles du Québec. En peu de tems l'incendie devint si considérable , qu'il gagna la Sur-

veillante , dont le bout-dehors de beaupré s'étoit engagé dans les manœuvres de la frégate angloise. Ce malheureux bâtiment sauta en l'air à cinq heures du soir ; & des trois cens hommes qu'il montoit, il n'y en eut que quarante-trois qui se sauverent. Ce fut à l'humanité françoise qu'ils furent redevables de la vie. Mais ce n'étoit point assez d'être humains ; les François donnèrent en cette occasion un exemple de générosité , dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le Ministre de la Marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves anglois qui , échappés à tant de périls , auroient moins senti le prix de la vie , si en la recouvrant ils avoient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange & sans rançon en Angleterre , où l'on accorda à cette belle action , de l'admiration & des éloges.

Le Capitaine Farmer avoit promis de ramener une frégate de la force du Québec ; sa mort le dispensa de tenir parole. La Surveillante rentra le 8 Octobre à Brest , remorquée par le Cutter l'Expédi-

~~1779.~~

1779.

tion, qui ayant réduit son ad-versaire, l'abandonna pour voler au secours de la frégate. M. de Roquefeuille se couvrit de gloire, ainsi que M. de Couëdic, & les Anglois ne se firent pas moins d'honneur; mais ils furent plus malheureux dans ce combat si justement célèbre. Il y eut, du côté des françois, trente-six hommes tués pendant l'action. Le nombre des blessés fut d'environ cent hommes, parmi lesquels on distingua le Chevalier de Lostange, & M. de la Bintinaie; ce dernier avoit eu le bras emporté d'un coup de canon.

Prouesses
du Capitaine
Royer.

Les corsaires signalèrent aussi leur intrépidité dans plusieurs combats, trop peu connus pour la gloire de la Nation françoise. Les prouesses du Capitaine Royer eurent pourtant assez d'éclat, pour en donner aux témoignages de la reconnoissance publique. La prise du bâtiment anglois le *Commandant de Dunkerque*, avoit mérité à ce courageux marin, l'attention de Sa Majesté, qui lui fit don d'une épée. Ce fut pour le sieur Royer, un encouragement à de nouveaux ex-

ploits , & ce vaisseau , dont il eut le commandement , fut dans la suite le théâtre & l'instrument de tous ses triomphes. La ville de Dunkerque , sa patrie , s'honoroit d'un tel citoyen ; & lorsqu'après une croisière triomphante , il reparut vers la mi-Juillet devant ce port avec toutes ses prises , il y fut reçu aux acclamations des habitans & de la garnison , dont les fanfares l'accompagnèrent jusqu'à l'hôtel de M. le Prince de Robecq , qui lui fit l'accueil le plus distingué. Les Matelots ne voulurent pas souffrir qu'il s'y rendit à pied , & ils le portèrent en triomphe sur leurs épaules. De toutes les courses du brave Royer , la plus glorieuse fut celle du mois de Septembre ; il y rançonna treize navires , & le nombre des prises fut encore plus considérable. Parmi ces derniers , il s'en trouvoit un dont le Capitaine avoit justifié , par une conduite atroce , la vengeance terrible que Royer se permit contre l'équipage anglois. Après un combat assez opiniâtre , ce Capitaine s'étoit rendu ; mais voyant venir la chaloupé françoise , avec

1779.

onze hommes chargés d'amariner son vaisseau, il leur lâcha toute sa bordée chargée à mitraille, & coula bas la chaloupe. Par cet artifice, il se flattoit d'avoir assez affoibli le Capitaine françois, pour tenter l'abordage; mais Royer indigné, le prévient, l'aborde, encourage ses gens à venger la mort de leurs camarades, & passe au fil de l'épée tout l'équipage ennemi.

Expédition
de M. de
Flotte de-
vant Alger.

L'expédition de M. de Flotte, commandant la frégate l'*Aurore*, mérite aussi d'être citée parmi les faits de guerre qui soutinrent l'honneur du pavillon françois dans cette année d'inaction. Ce brave Officier mouilloit à Alger, par un très-mauvais tems, lorsque le Consul anglois se permit un propos, dont la substance étoit que quatre corsaires de sa nation croisoient à deux lieues en mer, avec l'intention de s'emparer de l'*Aurore*, s'ils pouvoient la rencontrer. Cette fanfaronade revint à M. de Flotte, qui se rendit sur le champ à son bord, fit couper le cable, & malgré l'orage, gagna la haute mer, & se mit à la poursuite des quatre cor-

faïres. Comme il avoit le vent , il fut bientôt sur eux. Ceux-ci ne voyant qu'une frégate, l'attendirent & se rangèrent en ordre de bataille. Sans s'étonner du nombre, le brave Capitaine les approche à demi-portée du canon, & leur lâche sa bordée. Les corsaires furent percés, & se rendirent sur le champ sans tirer un coup de fusil. M. de Flotte retourna à Alger, reprit son ancre, & fit voir au consul britannique comment les frégates du Roi de France savent punir la témérité des corsaires anglois.

Les Espagnols se signalèrent également dans ces combats particuliers. Outre les vingt-quatre prises faites dans le détroit, par Don Barcelo, il y eut, à la fin d'Août, un combat très-meurtrier à la hauteur de Cadix, entre trois frégates angloises & autant de frégates de l'escadre de Don Langara. La durée de l'action fut d'environ vingt heures, & après un grand massacre de part & d'autre, les frégates espagnoles réussirent enfin à s'emparer des bâtimens ennemis, qui furent traînés à Cadix dans un si mauvais état,

1779.

Combat de trois frégates espagnoles contre trois frégates angloises. Dé-solation des commerçans de Liverpool.

1779.

qu'on désespéra de les pouvoir réparer.

Ces échecs répétés de la marine britannique, & particulièrement de la marine marchande, étoient un juste sujet d'allarme pour les villes commerçantes d'Angleterre. Une lettre écrite de Liverpool, dans les derniers jours de Juillet, atteste & motive en ces termes la désolation de cette place de commerce. qui, depuis quarante ans, étoit devenue l'une des plus florissantes de la Grande-Bretagne. » Ne vous attendez plus » est-il dit dans cette lettre, dont voici l'extrait » au » pompeux étalage de captures » faites sur l'ennemi. Les succès de » l'automne & de l'hiver derniers » avoient tourné la tête à la plupart » de nos habitans, & multiplié à » l'infini le nombre de nos Armateurs ; mais les tems sont bien » changés. Depuis l'ouverture de » cette campagne, les François » font une guerre particuliere à nos » corsaires, à nos lettres de marque » & rien ne leur échappe. Aussi ne » voit-on plus à la bourse de » physionomies riantes ; la conster-

» nation & le désespoir sont peints
 » sur tous les visages. Plus de ma-
 » rée qui ne soit l'avant-coureur
 » de quelque disgrâce. Les vaisseaux
 » françois employés aux réprétailles,
 » sont des fregates de quarante, de
 » trente-fix & de trente-deux ca-
 » nons ; quel moyen de leur résis-
 » ter avec nos corsaires, dont la
 » plupart sont des bâtimens mar-
 » chands, construits pour la traite
 » sur la côte d'Afrique ? Des bou-
 » lets enchaînés ou ramés, des
 » boulets de vingt-quatre livres de
 » balle, détruisent leurs agrès, ba-
 » layent leurs ponts, traversent
 » leurs flancs d'outre-en-outre. Tel
 » est le tableau de la misère actuelle
 » de notre marine marchande, tel
 » est le contraste de l'état florissant
 » qui la distinguoit autrefois ».

1779.

L'intrépidité toujours active &
 toujours heureuse du redoutable
 Paul Jones, justifioit sur tout les
 allarmes des Négocians-Armateurs
 d'Angleterre. Cette année fut par-
 ticulièrement marquée par les ex-
 ploits répétés de ce fameux Com-
 modore américain. Il étoit sorti le
 quatorze Août du port de l'Orient.

Exploits de
 Paul Jones.

1779.

avec la frégate le Bon-Homme Richard & six autres bâtimens, dont les équipages se montoient à seize ou dix-huit cens hommes. On apprit bientôt que cette escadre s'étoit portée sur les côtes d'Irlande, & que ce Commandant avoit ordre de serrer de près le rivage, d'examiner ce qui se passoit dans les ports, d'en donner avis aux flottes combinées, & de se tenir prêt à seconder une grande tentative contre ce royaume. En conséquence de ces instructions, Paul Jones attendoit dans la baie de Balinnskelligs, le moment d'agir, lorsqu'un coup de vent soufflant du Nord-Est, le chassa de cette baie le 26 Août. Il fut jeté le lendemain au Nord de l'Ecosse, où il fit une prise considérable, destinée pour Québec, & chargée d'approvisionnement militaires; il prit aussi une lettre de marque de Liverpool, & coula bas plusieurs autres navires près de Whitby. Il avoit croisé six jours entre Berwick & la rivière Humber, & son intention étoit d'effectuer une descente sur quelque partie de la côte, lorsqu'il
rencontra

rencontra la flotte angloise de la Baltique, escortée par deux vaisseaux armés, dont un de quarante canons & l'autre de vingt. Paul Jones ne laissa point échapper une si belle occasion d'acquérir de la gloire, & voici la relation très-fuccinte, mais bien authentique, du combat qu'il livra sur le champ au Capitaine Pearson, commandant de la Serapis. Quoi qu'extrait d'une lettre du Commodore américain, ce rapport atteste que le Commandant anglois n'eut guere moins de part que Paul Jones, à la gloire de ce fameux combat.

1779.

Le 23 Septembre, le Bon-Homme Richard ayant eu connoissance de la flotte angloise, hissa le signal pour une chasse générale, & aussitôt tous les navires marchands qui étoient sous l'escorte de la Serapis & de la Comtesse de Scarborough, forcèrent de voiles pour gagner le rivage, tandis que ces deux vaisseaux de guerre qui les protégeoient, prenoient le large & se disposoient au combat. En approchant de l'ennemi, toutes voiles dehors, Paul Jones fit le signal

Combat de
de la Serapis
& du Bon-
Homme Ri-
chard.

1779.

pour former la ligne de bataille ; mais quelqu'empressé qu'il fût d'engager une action , il ne put atteindre la *Serapis* qu'à sept heures du soir. Le Bon-Homme Richard la voyant à la portée du pistolet , lui lâcha sa bordée complète. Ainsi commença le combat, qui se soutint avec une fureur égale de part & d'autre. Cependant les manœuvres supérieures de la *Sérapis* lui procuroient souvent des positions plus heureuses que celles du Bon-Homme Richard. Pour compenser cet avantage ou même le rendre nul, l'intention de Paul Jones étoit d'attacher sa frégate au vaisseau ennemi ; il y réussit à la faveur d'un mouvement qui les approcha de manière, que le beaupré de la *Sérapis* vint donner dans la dunette du Bon-Homme Richard. Alors l'action du vent sur les voiles de l'une des frégates , ayant porté son arrière sur l'avant de l'autre frégate , elles se touchèrent dans toute leur étendue ; leurs vergues se croisèrent , & les bouches de leurs canons furent tournées respectivement sur les flancs opposés. Il étoit huit heu-

res du soir , lorsque les deux vaisseaux se trouvèrent dans cette position. Quelques minutes auparavant, le Bon-Homme Richard avoit reçu plusieurs boulets de dix-huit au-dessous de la flottaison ; sa batterie étoit presqu'entièrement réduite au silence , & de six vieux canons du premier pont , deux avoient crevé au premier feu & tué presque tous les hommes employés à les servir. Il ne restoit à Paul Jones que trois pièces de neuf liv. de balle en état de jouer sur l'ennemi. Le feu d'un de ces canons , chargés à boulets ramés , fut dirigé contre le grand mât de la Serapis , tandis que les deux autres tiroient à mitraille , pour faire taire la mousquetterie de ce vaisseau & balayer ses ponts ; ce à quoi on réussit parfaitement. Cependant trois Officiers subalternes se persuadant que le Bon-Homme Richard couloit bas , ôsèrent demander quartier à l'insu de leur Capitaine ; mais l'intrépide Paul Jones les démentit avec un redoublement de courage , qui fit bien voir au Capitaine anglois qu'on n'étoit point encore à la fin de ce

1779.

terrible combat. Jusques-là, le Bon-Homme Richard l'avoit soutenu seul contre un ennemi supérieur, qui, de son propre aveu, eût pris le parti de fuir, s'il avoit pu se dégager des liens qui l'enchaînoient à la frégate ennemie. Le feu, qui avoit déjà pris à la *Sérapis*, venoit de se communiquer au vaisseau de Paul Jones, qui, ayant cinq pieds d'eau dans sa cale, se voyoit réduit à la cruelle alternative, ou de sauter en l'air, ou d'être submergé. Dans ce moment d'horreur, parut l'*Alliance*, une de ses frégates, qui, par une méprise incroyable, lâcha sa première bordée dans l'arrière du Bon-Homme Richard. On eut beau faire le signal de reconnoissance & lui crier qu'elle prenoit un vaisseau pour l'autre, elle continua son feu sur l'avant, sur l'arrière, & par le travers de la frégate de Paul Jones, à qui elle tua plus de vingt hommes. Le Capitaine de l'*Alliance* s'apperçoit enfin de son erreur, & sa fureur se tourne aussitôt contre la *Sérapis*, qui n'avoit pas un seul coup de canon à lui rendre, & dont l'incendie faisoit des progrès

effrayans. Le Bon - Homme Richard étoit dans une situation encore plus déplorable , en ce que les pompes ne suffisoient plus aux voies d'eau qu'il falloit étancher. L'avis des plus braves Officiers étoit d'amener pavillon ; mais l'intrépide Américain persista toujours à ne point abandonner la partie , quoique son vaisseau ne fut , pour ainsi dire , qu'un amas de débris enflammés ou submergés. Enfin , sur les deux heures & demie du soir , le brave Capitaine de la Serapis voit chanceler son grand mât ; il est forcé d'amener pavillon & de passer sur le Bon-Homme Richard , où il apprend que c'est à Paul Jones qu'il vient d'avoir affaire ; que la Pallas , aux ordres du Capitaine Cortineau , a pris la Comtesse de Scarborough après deux heures de combat , & que l'escadre américaine a déjà fait plus de trois cens prisonniers anglois. Quant au Bon Homme Richard , il le trouva en si mauvais état , que , sur le rapport unanime des Charpentiers , il fut jugé incapable de se soutenir à flot assez long-temps pour gagner le rivage. Cepen-

1779.

dant on ne l'abandonna que le surlendemain, après en avoir retiré tous les blessés. Personne ne périt avec ce vaisseau qui coula bas sur les dix heures du matin, à la vue & au grand regret de Paul Jones, qui ne put sauver aucun des approvisionnementens. L'équipage de cette frégate étoit de trois cens soixante-quinze hommes avant le combat; il y en eut trois cens six de tués ou de blessés, suivant la relation du Capitaine anglois, dont la perte beaucoup moins considérable se bornoit à quarante-neuf morts & à soixante-huit blessés.

Paul Jones
relâche au
Texel. Est-il
en sûreté dans
ce port?

Quoique terminé par la défaite de Pearson & la prise de la *Sérapis* & de la *Comtesse de Scarborough*, ce combat, envisagé sous un certain aspect, offrit à l'Angleterre une compensation de ses pertes, en ce qu'il sauva le convoi de la Baltique, & qu'il mit fin, sur ces parages, à la croisière du redoutable Paul Jones. Après avoir erré dix ou douze jours sur la mer du Nord, sans trouver aucun port commode, il arriva, le 6 Octobre, au Texel, où il relâcha près de deux mois avec

ses deux prises & les six autres bâtimens de son escadre , savoir l'Alliance , la Pallas , la Revanche , deux cutters , & l'armateur françois le *Monsieur* de trente-six canons. Mais Paul Jones étoit-il en sûreté dans ce port ? Suivant les Anglois , les Etats-Généraux n'ayant jamais reconnu l'indépendance de l'Amérique , devoient regarder le Commodore comme un Pirate , & ne pouvoient lui donner un asyle sans violer le droit des gens. Les papiers britanniques ne cessoient de répéter qu'à la première réquisition de la Cour de Londres , l'Angleterre alloit recouvrer la *Serapis* & la Comtesse de Scarborough. Mais ce recouvrement étoit au moins incertain. Paul Jones sortoit d'un port de France , il avoit sans doute plus d'une commission dans son portefeuille , & plus d'un pavillon à son bord. C'étoient pour les Etats Généraux , d'assez bonnes raisons de ne rien précipiter.

Quoi qu'il en soit , cette circonstance parut favorable pour savoir ce que les Hollandois avoient dans l'ame , & si le crédit de la

1779.

L'Ambassadeur d'Angleterre réclame les deux prises

1779.
au nom de Sa
Majesté Bri-
tannique.
Conduites des
Etats Géné-
raux en cette
occasion.

France l'emportoit à La Haye sur celui de l'Angleterre. En conséquence, Sir Joseph York eut ordre de présenter à Leurs Hautes-Puissances un mémoire où il réclamoit les deux prises angloises au nom de Sa Majesté Britannique, & où il demandoit que les Officiers & Matelots blessés sur la Serapis & la Comtesse de Scarborough, fussent transportés à terre, pour y recevoir des secours aux frais du Roi son Maître. Ce second article de la réquisition de l'Ambassadeur, ne souffrit aucune difficulté de la part des Etats; mais ils ne voulurent point s'immiscer dans l'examen de la légalité ou de l'illégalité des prises faites par l'escadre de Paul Jones, & malgré les instances réitérées du Chevalier York, ils se refusèrent constamment à la saisie & à la restitution de ces prises. Cependant Leurs Hautes-Puissances ne voulurent rien hasarder d'où l'on peut inférer légitimement la reconnoissance de l'indépendance des Colonies américaines, elles firent signifier à Paul Jones qu'en lui prêtant un abri contre les défastres de la mer, leur intention

n'avoit point été de lui donner un asyle. En même-tems , l'Officier commandant à la rade du Texel , recut ordre de tenir la main à ce que le Commodore en sortît avec ses prises dès que le vent le permettroit , & de n'admettre , à cet égard , aucune espece de délai. En conséquence de ces ordres , Paul Jones se disposoit à prendre le large avec toute son escadre.

1779.

Cette résolution du 19 Novembre , concilioit les devoirs de la neutralité la plus scrupuleuse avec l'amitié qui subsistoit encore , du moins en apparence , entre la Grande-Bretagne & la République de la Hollande ; mais sur ces entre-faites , les circonstances ayant changé à l'égard de l'escadre américaine , les Etats Généraux crurent devoir suspendre l'effet de leur résolution du 19 Novembre , par une autre du 26 du même mois. Ils avoient appris ce même jour , que , conformément aux ordres de Son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder , le Vice-Amiral Reynst , commandant à la rade du Texel , ayant envoyé le Capitaine Van Over-

1779.

meer à bord de la Sérapis , pour notifier à l'Officier Commandant la nécessité de se pourvoir d'un Pilote-Côtier & de partir au premier vent favorable , il s'étoit trouvé que ce vaisseau n'étoit plus commandé par Paul Jones , mais par le Capitaine françois , Cotineau de Colgelin , qui en avoit pris possession au nom du Roi de France. Son Altesse Sérénissime informée de ce changement avoit écrit au Vice - Amiral , de ne point user jusqu'à nouvel ordre , des voies de forces , à l'égard des vaisseaux , dont les Commandans feroient pourvus d'une commission de Sa Majesté Très Chrétienne. Les ordres précédens restoient néanmoins dans leur entier , à l'égard du vaisseau l'Alliance , actuellement aux ordres de Paul Jones. Cette conduite sage & mesurée du Prince Stadhouder , fut avouée de leurs Hautes-Puissances , qui se réservèrent cependant le droit de délibérer ultérieurement sur le parti à prendre dans cette circonstance. Il s'étoit élevé de grandes difficultés sur l'échange des prisonniers respectifs ; elles furent appa-

nies dans les derniers jours de Décembre. Entr'autres conditions, il fut stipulé que les Anglois feroient embarquer au Texel, leurs prisonniers, dont le nombre étoit de quatre cens cinquante ; & de leur côté, les François convinrent d'envoyer chercher en Angleterre leurs prisonniers échangés.

 1779.

La position étoit délicate pour les Hollandois. Si, d'une part, ils avoient la majeure partie de leur fortune, placée dans les fonds de l'Angleterre, & qu'une Rupture ouverte avec les Anglois, put entraîner dans les conjonctures présentes, la ruine absolue des Provinces Unies ; d'un autre côté, les Puissances liguées avoient dans cette guerre une prépondérance si marquée, & il paroît si difficile de rétablir l'équilibre en faveur de la Grande-Bretagne, que c'étoit tout risquer que d'entrer dans la querelle. D'ailleurs la suspension des taxes imposées par arrêts du Conseil d'Etat du Roi de France, sur les vaisseaux de la province de Hollande, étoit à son terme depuis le premier Août, & les seules

Position embarrassante des Hollandois.

1779.

viles d'Amsterdam & de Harlem, continuoient de jouir des exemptions. Toutes les autres villes envioient cet avantage, & pour se le procurer, elles ne cessoient de solliciter la protection de Leurs-Hautes-Puissances. Il n'y avoit de sûreté pour leur commerce, que dans les convois immédiats que les Etats-Généraux n'osoient leur accorder, par ménagement pour l'Angleterre, & dont le refus indisposa tellement les Négocians de Leyde, qu'ils prirent la résolution d'abandonner leur ville & d'aller s'établir à Amsterdam.

Le Chevalier d'York
reclame de
nouveau les
secours de la
Hollande.

Pour mettre les villes de la Nord-Hollande dans la nécessité d'accéder à ses mesures, la France venoit de prohiber l'importation de leurs fromages, & quoiqu'assez modérés, ces moyens agissoient plus efficacement sur les Hollandois, que les voies de fait & les violences de l'Angleterre, dont toutes les négociations étoient autant de menaces. Le 22 Juillet elle avoit fait présenter à Leurs Hautes Puissances, un mémoire où elle réclamoit les secours de la République, en vertu

du *Casus fœderis*, stipulé dans plusieurs traités & notamment dans celui de 1716. Un silence de trois mois & demi avoit tenu lieu de réponse de la part des Etats-Généraux, lorsque le Chevalier Yoik renouvela ses demandes au commencement de Novembre, en des termes qui étoient moins une prière qu'une sommation. « C'est d'après » la résolution de Vos Hautes-Puissances, est-il dit dans ce mémoire, » que Sa Majesté se réglera pour les » mesures ultérieures les mieux » adaptées aux circonstances, & » les plus convenables pour la » sûreté de ses Etats, le bien-être » de ses peuples & la dignité de » sa couronne ».

Le sens de ces paroles étoit clair, & les Hollandois ne pouvoient s'y méprendre. Les menaces qu'elles renfermoient s'étoient en partie réalisées, & chaque jour étoit marqué par quelque insulte faite à leur pavillon; mais le refus des secours vainement réclamés par l'Ambassadeur d'Angleterre, déterminâ cette Puissance à ne plus garder de ménagemens avec les Pro-

1779.

Le refus des Hollandois, entraîné de nouvelles insultes de la part des Anglois.

1779.

vinces-Unies. Sous prétexte que la flotte marchande prête à sortir du Texel, sous l'escorte de trois vaisseaux de ligne, étoit chargée d'approvisionnement pour la ville de Brest, le Commodore Fielding vint mouiller à Spithéad avec cinq vaisseaux, en attendant que cette flotte parut dans le canal où il avoit ordre de l'aller attaquer, sans autre vérification de la destination de ce convoi.

Bâtimens
Hollandois
pris en con-
travention
dans la baie
de Gibraltar.

A cette même époque, plusieurs bâtimens hollandois furent pris en contravention aux loix de la guerre & saisis par l'escadre de Barcelo dans la baie de Gibraltar, dont l'approche leur étoit interdite. Le Comte de Rechereren eut beau les réclamer au nom des Etats Généraux; les navires ne furent point rendus, & Sa Majesté Catholique fit répondre à Leurs Hautes - Puissances, qu'elle ne pouvoit se persuader qu'elles eussent chargé leur Envoyé extraordinaire de solliciter la restitution desdits bâtimens, & qu'elle aimoit à croire que de pareilles tentatives étoient une suite du zèle de cet Envoyé, & des inf-

tances importunes & réitérées des Armateurs.

Il fuit de ce qu'on vient de rapporter , que les Négocians hollandais étoient incapables de reconnoître aucune espèce d'entraves , & que pour ne point borner leur commerce & le maintenir dans cette liberté & indépendance illimitées qui en étoient l'ame , ils se prétendoient tour-à-tour & sans acception de personnes , aux besoins de chaque Puissance belligérante. Ce système de commerce favorable aux Négocians qu'il enrichissoit, dut compromettre la République & hâter l'instant d'une rupture forcée avec l'Angleterre ou avec la maison de Bourbon. La fin de cette année alloit être le terme de la neutralité des Hollandois , & ce n'étoit point en faveur des Anglois qu'ils devoient s'en désister. Cette nouvelle alliance ne pouvoit qu'ajouter un grand poids à la prépondérance déjà si marquée des Puissances unies contre l'Angleterre, assurer le succès des expéditions projetées pour la campagne de 1780, & lui donner cette activité

Importance de l'alliance des Hollandois.

1779.

décifive, qui, peut-être, n'avoit point assez caractérisé, du moins en Europe, la campagne de 1779. Celle d'Amérique avoit été plus féconde en événemens, & si tous ne font pas également dignes de l'attention du lecteur, ils méritent au moins un coup-d'œil, & nous allons en tracer l'esquiffe.

Expéditions
de mer, en
Amérique.

Prises faites
par le Com-
modore Hop-
kins.

Une des expéditions de mer les plus remarquables, fut celle du Commodore Hopkins. Il avoit appareillé de Boston le 13 Mars avec le Varren qu'il montoit, la Reine de France, commandée par le Capitaine Olney, & un autre vaisseau nommé le Ranger, aux ordres du Capitaine Simpson. Le 6 Avril ils rencontrèrent & prirent la Goëlette, l'Hibernia, & le lendemain ils découvrirent, par la latitude trente-six ou trente-sept, deux flottes, dont une de neuf voiles alloit de New-York en Géorgie. Les sept plus considérables furent amarinées en moins de quatre heures, & de l'aveu du Colonel Campbell, l'un des ving-quatre Officiers faits prisonniers dans cette circonstance, la perte des Anglois

évaluée à près de cent mille livres sterling, fit plus que balancer tous leurs succès dans la province qu'ils alloient approvisionner, & dut laisser le Général Prévost dans une situation déplorable.

1779.

Quoiquemoins importante, quant à ses effets, que l'expédition du Commodore américain, la rencontre de la frégate la Minerve avec l'escadre de la Jamaïque, fut pour la marine françoise un de ces événemens honorables bien dignes de figurer dans ses fastes. Par sa bonne contenance, sa manœuvre habile, le service expéditif & le courageux dévouement de son équipage, M. Grimoard, qui commandoit la frégate, fut faire tête au vaisseau de ligne le Ruby & à la frégate le Niger qu'il força de gagner la terre pour se réparer. Après un combat de trois quarts-d'heure, la Minerve qui cherchoit à s'éloigner, apperçut sous le vent deux autres vaisseaux de l'escadre, le Bristol & l'Eole qui lui coupoient chemin, & au même instant, elle se vit comme enchaînée par un calme au milieu de quatre vais-

Belle manœuvre de M. Grimoard, Commandant de la Minerve. Il prend la frégate angloise la Providence, & ne perd pas un seul homme.

1779.

seaux ennemis situés à une lieue de distance les uns des autres. Heureusement le vent s'éleva, comme ils mettoient leurs canots dehors pour se faire remorquer. La Minerve prit chasse & le Niger qui avoit remis en mer fut détaché à sa poursuite. Cette frégate excellente voilière eût pu forcer M. Grimoard à soutenir un nouveau combat ; mais la bonne contenance de cet Officier le tira de ce mauvais pas, & , par une manœuvre savante, il parvint enfin à se dégager de l'escadre angloise. La Minerve étoit sortie le 3 Mars du Port-au-Prince dans l'intention de se rendre au Mole ; le 8 du même mois, elle se trouva sur le cap avec un vent contraire qui ne lui permit pas d'entrer ; ce qui l'obligea de changer sa route & de la diriger vers Emagüe où croisoient un grand nombre de vaisseaux ennemis. M. Grimoard eut le bonheur d'y rencontrer la frégate angloise la Providence qui se rendit sans combattre. Cette frégate de vingt-quatre canons étoit accompagnée d'un brigantin de quatorze,

qui profita du vent pour s'évader ,
tandis qu'on amarinait sa conserve.
Dans ces deux rencontres , la Mi-
nerve n'eut pas un seul homme de
tué, & , comme on l'a dit, l'acqui-
sition de la Providence ne coûta pas
aux François un seul coup de fusil.

1779

Mais les principales opérations de
cette campagne, tant dans l'Améri-
que proprement dite , que dans les
Indes occidentales , étoient moins
des combats de mer, que des expé-
ditions de terre ; les affaires mariti-
mes n'y furent qu'accessaires & se-
condaires, comme dans l'expédition
de Penobscot (1) où les Anglois &
les Américains se mesurèrent sur l'un
& l'autre théâtre , pour conserver
ou recouvrer des établissemens dans
cette rivière. Le Colonel Mac Lean

Expédition
de Penobscot
désastreuse
pour les A-
méricains.

(1) *Penobscot* est une rivière très con-
sidérable , formée du courant de trois
grands lacs , situés dans l'ancien gouverne-
ment de Sagadahock , aujourd'hui comté
de Lincoln , Etat de Massachusett-Bay ,
dans la Nouvelle-Angleterre. Après avoir
traversé ce comté dans l'étendue de cent
trente milles , elle se perd dans la baie à la-
quelle elle donne le nom de *Penobscot-Bay*.

1779.

avoit reçu ordre de Clinton d'y établir un poste , & d'employer à cet effet une partie des troupes de la nouvelle Ecosse , telle qu'il la jugeroit suffisante . sans pourtant négliger la sûreté d'Hallifax. Pour mieux remplir les vues du Général , le Colonel crut devoir s'y transporter lui-même , & le 16 Juin il arriva sur Penobscot avec quatre cens cinquante fusiliers du soixante-quatorzieme Régiment & deux cens du quatre-vingt-deuxieme. Son débarquement fut lent & pénible , & quinze jours s'écoulèrent avant qu'il eût éclairci les bois & mis en sûreté ses approvisionnemens. Le 2 Juillet , on n'avoit point encore marqué le terrain sur lequel on se proposoit de construire un fort , & déjà l'on faisoit à Boston un armement considérable , pour arrêter les progrès de cet établissement. D'abord l'état de Massachussetts-Bay fit proclamer une résolution par laquelle il se désistoit , en faveur des équipages américains , de sa portion des prises qui pourroient être faites sur les Anglois pendant l'expédition. Ce redoutable arme-

ment venoit d'appareiller, & le Colonel Mac Lean en eut avis le 21 Juillet. Suivant sa relation, il n'y avoit encore de commencé que deux bastions du fort ; en beaucoup d'endroits le fossé n'avoit pas trois pieds de profondeur, point de plate-forme, point d'artillerie montée. Il fallut renoncer à l'espoir de se fortifier complètement, & tirer de sa position le meilleur parti possible. Trois sloops anglois, l'Albany, le North, & le Nautilus étoient restés dans la riviere afin de protéger la garnison, ce qu'ils firent avec succès dès le 25 Juillet, jour auquel les ennemis parurent avec une flotte de vingt-sept voiles. Ils commencèrent leurs attaques à deux heures après midi, & furent obligés de les suspendre jusqu'au lendemain. Leurs nouvelles tentatives ne réussirent pas mieux jusqu'au 28 qu'ils prirent terre, à l'insu du Colonel, dans la partie occidentale, où un piquet de quatre-vingts hommes ne put s'opposer à leur débarquement ; il fut repoussé dans le fort, & sa retraite précipitée instruisit le Colonel de ce qui venoit

1779.

de se passer. Il lui fallut retirer tous ses postes avancés, se concentrer dans ses ouvrages, & par des efforts incroyables, les rendre du moins imposans aux Américains. En moins de trois jours, ils avoient ouvert deux batteries; mais quoique très-vif, leur feu n'interrompit point les travaux de la forteresse, & bientôt on cessa de craindre l'assaut, dont on s'étoit cru menacé jusqu'au 14 d'Août. Pendant les quinze jour précédens, la canonnade s'étoit soutenue avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, & les escarmouches avoient été fréquentes, parce que les Anglois du fort vouloient conserver avec leurs vaisseaux une communication qui ne fût jamais interrompue. Tout-à-coup le feu des Américains ne se fit plus entendre & un piquet détaché pour aller reconnoître leur champ, vint apprendre à Mac Lean qu'ils avoient abandonné leurs ouvrages. En effet ils s'étoient embarqués dans la nuit du 13 au 14 avec leurs troupes & leur artillerie, ce qui ne put se faire sans une confusion que le Colonel se mettoit

en devoir d'augmenter, lorsqu'il apperçut la flotte angloise aux ordres de Sir George Collier. Ce Commodore informé que la garnison de Penobscot étoit assiégée par un armement américain, avoit appareillé de Sandy - Hook le 3 Août avec les vaisseaux le Raisonnable, le Greyhound, la Blonde, la Virginie, la Camille, la Galatée & le sloop l'Otter qui s'égara dans la traversée. Cette escadre arriva le 13, dans la baie de Penobscot, & le lendemain matin sur les onze heures, elle découvrit la flotte de Boston formée en croissant au travers de la rivière, & qui paroissoit vouloir disputer le passage aux vaisseaux anglois; mais, vu la supériorité de leurs forces, il y auroit eu de l'imprudence à le tenter, & le Commodore Saltonstall qui commandoit les vaisseaux bostonniens, se conduisit sagement en cherchant son salut dans la retraite. Le Commodore anglois ne lui en donna pas le tems, & quoique son escadre ne fut point encore formée, il fit le signal d'une chasse générale. Deux vaisseaux américains,

1779.

le Hunter & la Défense, échouèrent en voulant échapper à ce danger ; le premier fut pris & l'autre se fit sauter. Tel fut dans la suite de cette chasse, le sort de vingt-cinq bâtimens américains & entr'autres de la belle frégate le Warren de trente-deux pièces de canon. Le Hampdem qui en montoit vingt, se trouva serré de si près, qu'il ne put s'échouer ; il fut contraint d'amener pavillon, & son équipage tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Soldats & les Matelots des autres bâtimens échappèrent à la captivité par la fuite ; mais en cherchant la liberté au milieu des forêts & des déserts, le grand nombre y trouva la famine & la mort. L'importante affaire de Penobscot, ne coûta guères plus de trente hommes à l'Angleterre, & les Américains y perdirent toute leur flotte, dont quatre ou cinq vaisseaux furent pris & le reste brûlé.

Défaite des
Anglois à Stoney-Point.

Ce désastre des Américains ne fut point compensé par la défaite des Anglois à Stoney-Point sur la rivière North, où le Brigadier-Général Wayne attaqua leurs lignes dans

dans la nuit du 16 Juillet. Il étoit parti la veille de Sandy-Beach avec quatre cens hommes , & à huit heures du soir son avant-garde étoit à quinze cens pas du poste ennemi. Tandis que le Général & les principaux Officiers alloient reconnoître les ouvrages , l'armée se formoit en colonnes ; elle se mit en mouvement sur les onze heures & demie , tems fixé pour l'attaque du poste. Cent cinquante Volontaires de la colonne droite s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil , ayant le Lieutenant-Colonel Fleury à leur tête. Cent autres Volontaires , commandés par le Major Steward , formoient l'avant-garde de la gauche ; ils marchèrent également avec la bayonnette , précédés , ainsi que les premiers , de vingt braves chargés d'ouvrir un passage à travers l'abattis & d'écarter les autres obstacles. L'assaut de Stoney-Point devoit commencer au plus tard à minuit ; mais un marais qui couvroit le front des ouvrages en rendit les approches plus difficiles qu'on ne l'avoit cru d'abord ; cet assaut fut différé jus-

1779.

qu'à minuit & demi. Avant que les troupes se missent en devoir d'agir, le Général Wayne leur avoit donné les ordres les plus précis de ne faire feu dans aucun cas, ce qui fut ponctuellement exécuté. La profondeur du marais, les doubles rangs d'un formidable abattis, la force des ouvrages qui couvroient les flancs & le front de l'ennemi, rien ne put ralentir l'ardeur des assaillans, qui, sous le feu d'une mousquetterie terrible & du canon chargé à mitraille, s'ouvrirent avec la bayonnette un chemin jusqu'aux lignes qu'ils emportèrent.

Il ne peuvent conserver ce poste.

La garnison de Stoney-Point étoit composée du dix-septième Régiment d'infanterie, de la compagnie des Grenadiers du soixante-onzième, d'une compagnie d'Américains royalistes & d'un petit Régiment d'artillerie; ces troupes, commandées par le Lieutenant-Colonel Johnson, furent ou tuées ou faites prisonnières. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Général Wayne, & signala la bravoure des Officiers & des Soldats

de sa petite armée ; mais à la gloire d'avoir forcé le poste de Stoney-Point, ils ne purent joindre celle de le conserver. Avec le canon de cette place, les Américains s'étoient d'abord flattés d'enlever le fort de Verplanks, où le Lieutenant-Colonel Webster commandoit un corps de troupes considérable ; déjà même ils avoient commencé les attaques, lorsque les troupes légères & quelques escadrons de cavalerie, détachés de l'armée de Clinton, vinrent arrêter les progrès de l'ennemi du côté de la terre, tandis que le Brigadier-Général Stirling débarquoit d'un autre côté avec des forces suffisantes pour secourir Verplanks & recouvrer Stoney-Point. A la vue des trois Régimens qu'il commandoit, les Américains précipitèrent leur retraite ; mais comme Webster avoit essuyé leur feu sans daigner leur rendre un coup de canon, ils s'étoient persuadé qu'il n'en avoit point, & avant que d'évacuer la place, ils firent descendre une galère, pour enlever la grosse artillerie qu'ils ne pouvoient transpor-

1779.

1779.

ter par terre. Dans ce moment, Vebster tourna contre la galère une pièce de dix-huit livres de balle qui l'eût coulée bas, si l'équipage ne l'avoit fait échouer & brûler sur le rivage. Ce qui restoit de canons à Stoney-Point, fut enterré ou jetté dans la rivière.

Expédition
nocturne de
Paulus-Hook
plus avanta-
geuse aux A-
méricains.

L'expédition nocturne de Paulus-Hook, sur la rivière du Nord, ne coûta pas un Soldat aux Américains & leur valut cent soixante prisonniers. La surprise de ce fort, situé à l'opposite de New-York, fut l'ouvrage d'un stratagème de guerre qui réussit parfaitement au Major Lée. Pour se rendre maître de ce poste, il avoit imaginé d'envoyer douze hommes détachés des quatre cents qu'il commandoit; ils étoient armés de flambeaux; & se présentèrent comme déserteurs des troupes américaines. La sentinelle les ayant laissé approcher, fut tuée aussi tôt à coups de bayonnettes; ils se saisirent des armes de la garde, & la garnison endormie se trouva prisonnière à son réveil. Elle fut enlevée à l'insu des postes avancés, sans avoir pu

tirer un coup de fusil. La prudence & la valeur que le Major Lée avoit déployées dans cette expédition , lui méritèrent des remerciemens de la part du Congrès , qui applaudit également à son humanité envers les prisonniers anglois, dans une circonstance où tout sembloit provoquer le ressentiment des Américains. Ils venoient d'éprouver à Fair-Field les derniers excès de cette férocité tant de fois reprochée à la soldatesque britannique , & dont nous allons extraire quelques-uns des traits recueillis dans une lettre écrite de cette ville saccagée.

Le 17 Juin , sur les quatre heures du matin , un coup de canon tiré de Grover's-Hill , près de la Sonde , annonça l'approche de la flotte angloise aux ordres de Sir *George Collier*. Elle gouvernoit à l'Ouest , & parut d'abord vouloir prendre la route de New-York ; mais sur les dix heures , elle jeta l'ancre sur le rivage occidental , & mouilla dans cette position jusqu'à quatre heures après midi , tems auquel l'ennemi com-

Victoire des
Royautes à
Fair - Field.
Cruautés des
vainqueurs.

1779.

mença le débarquement de ses troupes à The-Pines un peu à l'Est de Kenzie's-Point. Elles longèrent la pointe, enfilèrent une ruelle qui fait face au centre de Fair-Field, pénétrèrent dans la ville, s'y formèrent en trois divisions, & détachèrent des gardes pour différens postes. Les habitans n'étoient point assez en forces, pour retarder les progrès de l'ennemi; cependant ils avoient opposé toute la résistance qu'on pouvoit attendre de leur petit nombre, & l'armée des Généraux Garth & Tryon, à qui George Collier avoit cédé le commandement des troupes depuis leur débarquement, eut à soutenir, en avançant dans la ruelle, le feu d'une pièce de campagne chargée à mitraille, qui joint à celui de la mousqueterie, la déconcerta pendant quelque tems. Mais cette poignée de braves défenseurs se vit bientôt forcée de gagner les hauteurs de Fair-Field & d'abandonner cette place à la discrétion de l'ennemi. Il n'y resta qu'un petit nombre de femmes & d'enfans, qui, se fiant sur leur sexe ou sur

leur foiblesse , osoient attendre quelques égards de l'humanité d'un ennemi cru généreux. Leur confiance fut cruellement déçue , & bientôt ils virent leurs maisons livrées au pillage , devenir le théâtre de tous les excès. Le Soldat insensible aux pleurs de ces femmes déso-lées , se permit contre elles toutes les violences que l'avidité peut suggérer , & beaucoup de celles que la décence ne permet pas de décrire. Non content d'enlever & de briser leurs meubles , il leur arrachoit les vêtemens les plus chers à la pudeur alarmée. Les enfants au berceau n'étoient pas plus respectés que leurs mères , & tandis que ces barbares tenoient la bayonnette sur la mammelle de celles-ci , d'autres brigands dépouilloient les innocentes victimes qui en exprimoient le lait. Ce genre d'outrages signala sur-tout la brutalité des Hessois. Les Américains réfugiés les secon-doient par d'autres excès ; s'ils se montrèrent moins acharnés contre un sexe sans défense ; pour se venger de la confiscation de leurs

1779.

1779.

biens (1), ils saccagèrent les propriétés des Américains fidèles au Congrès. Quoique moins forcenés que les autres, les Anglois encourageoient toutes ces horreurs comme un moyen, disoient-ils, de recouvrer ou d'affermir leur autorité en Amérique. L'incendie général de la ville de Fair-Field fut un des plus cruels effets de cette politique barbare. Il avoit commencé deux ou trois heures avant la nuit, & les cris des femmes éplorées, des enfants effrayés & des Ministres de la religion outragée, ne purent émouvoir le Général Tryon qui dirigeoit le progrès des flammes dans tout un quartier de la ville. Grace à la modération du Général Garth, qui, vu la nature de sa

(1) En vertu d'un acte de l'Etat de Massachusetts-Bay du 5 Mai 1779, les biens de ces Américains infidèles à la cause commune avoient été confisqués au profit du gouvernement & du peuple de cet Etat. Leurs personnes furent déclarées étrangères, & privées, en conséquence de leur abdication volontaire, de toute relation politique & civile avec les Etats-Unis d'Amérique.

mission, se conduisit avec beaucoup d'humanité, une partie considérable de la ville existoit encore au lever du soleil; mais environ deux heures après, l'embrasement devint général, & il n'y eut qu'un petit nombre de maisons qui échappèrent à la fureur de ces incendiaires. Les Allemands appelés *Jagers*, s'étoient montrés les plus inexorables; ils composoient l'arrière-garde, & tout ce qui avoit échappé à la vigilance barbare de Général Tryon, devint la proie des *Jagers*, que l'auteur de la lettre appelle avec énergie *les enfants du pillage & de la dévastation*. Cependant, lorsque l'ennemi sonna la retraite, le fort de Fair-Field subsistoit encore. Quelques partis avoient tenté de l'enlever, & une galère à rames fut envoyée pour en faire taire le feu; mais le brave Jarvis le soutint victorieusement avec vingt-cinq hommes; les Anglois se rembarquèrent sans avoir pu s'emparer de cette bicoque. Leur retraite fut ensanglantée, & la milice du pays qui s'étoit rassemblée à la hâte, mit beaucoup d'ardeur à leur poursuite.

1779.

Il y eut de part & d'autre beaucoup de morts & de blessés , & cette expédition barbare fut plus honreufe qu'utile au parti des Royalistes. Enfin Sir George Collier fit voile pour Long-Island, où il trouva les affaires dans un état plus désespéré que jamais.

Malgré quelques succès particuliers , la détresse des Anglois n'étoit pas moins allarmante dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. Ils ne pouvoient plus se dissimuler l'impossibilité de la réduire ; & le sentiment de leur impuissance ne faisoit qu'irriter la fureur qui , dans le cours de cette campagne , multiplia les actes de cruautés inutiles , dont la prise de Fair-Field venoit d'offrir une scène effrayante , & qui se répétoient plus ou moins fréquemment dans plusieurs autres parties du continent. Leur excursion dans la baie de Chésapéak avoit sur-tout été marquée par des atrocités , dont la réunion formeroit un tableau révoltant qu'on doit épargner au lecteur. On se contentera d'en recueillir quelques traits.

Une flotte de trente voiles , sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates , étoit entrée le 8 Mai dans la rivière Elisabeth avec trois mille hommes détachés de l'armée de New-York. Sur les quatre heures après-midi , ils mouillèrent près du fort de Ports-Mouth. On n'étoit point préparé à les recevoir ; le lendemain les troupes débarquèrent sans trouver la moindre opposition, & marchèrent au fort , que la garnison américaine avoit évacué plusieurs heures auparavant. Elle s'étoit repliée sur le poste de Great-Bridge , situé à moitié chemin de Ports-Mouth à Suffolk. L'ennemi l'y poursuivit le jour suivant , & se rendit le lendemain à cette dernière place qu'il réduisit en cendres. Un détachement fit , sans succès , une tentative sur *Hampton* ; mais en quelques lieux que se portassent les Anglois , le feu , la violence & les dévastations marquoient leur passage. Parmi les horreurs qui revoltent le plus dans le tableau de cette expédition , on cite deux traits , dont la barbarie est à peine croyable. Le

1779.

Traits particuliers d'atrocité.

1779.

premier concerne sept François arrêtés sans armes près du poite de Great-Bridge, demandant la vie & massacrés de sang-froid. Le trait suivant est encore plus odieux. Un vaisseau américain, dont le Capitaine & l'équipage étoient François, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse défense; mais au lieu de l'hommage qu'un vainqueur généreux ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglois fouillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le Capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé contre le droit des nations. « Je ne vous » présente, est-il dit dans la lettre » où ces faits sont consignés, qu'une » foible esquisse des horribles scènes, dont la Virginie est le théâtre, & je ne m'arrête qu'aux faits » attestés ».

Rien ne prouve mieux la réalité de ces excès, que les représailles autorisées par un *résolu* du Congrès, dont voici la traduction.

Aff. du
Congrès qui

« D'autant plus qu'il a été repré-

» senté au Congrès que l'ennemi, de-
 » puis son invasion dans la Virginie,
 » a commis des noirceurs sans né-
 » cessité, & des cruautés outra-
 » geantes, tant envers les citoyens
 » de cet Etat, qu'envers plusieurs
 » sujets de Sa Majesté Très-Chré-
 » tienne résidans dans cette partie
 » du continent ». **RÉSOLU** : « que
 » le Gouverneur de la Virginie sera
 » requis de faire les enquêtes les
 » plus promptes, afin de reconnoi-
 » tre la vérité des représentations ci-
 » dessus, & de transmettre au Con-
 » grès l'évidence qu'il pourra re-
 » cueillir à ce sujet ». **Résolu** : « que
 » le Congrès rendra la pareille pour
 » les cruautés exercées contre les
 » habitans de ces Etats, & spéciale-
 » ment contre les sujets de Sa Ma-
 » jesté Très Chrétienne ».

1779.
 autorise les
 représailles.

Les Américains ne se crurent
 point autorisés par cet acte du Con-
 grès à des représailles inhumaines
 contre leurs ennemis ; ils se mon-
 trèrent généreux dans les actions
 les plus meurtrières. Le Général
Saint-Clair avoient été chargé d'en-
 lever deux forts qui ouvroient à
 l'armée de Clinton l'entrée des Jer-

Humanité
 des Améri-
 cains après
 leurs victoi-
 res.

1779.

feys. Les six cens hommes qu'il commandoit emportèrent ces forts la bayonnette au bout du fusil, & ce ne fut pas sans un grand massacre des ennemis. Tous ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers, & leur nombre étoit d'environ cinq cens; il n'y en eut pas un seul qui n'eut à se louer de l'humanité des vainqueurs. Les Bostoniens usèrent de la victoire avec la même modération, lors de l'importante affaire de Glasgow-Bay, où les Anglois perdirent huit cens hommes, un vaisseau de cinquante canons, deux frégates & un bâtiment armé. Ils avoient été surpris coupant des bois de construction; comme ils n'avoient d'autres armes que leurs haches, ils furent traités avec les ménagemens dûs à des ennemis sans défense.

Retraite du
Général Lin-
coln devant
Stono-Ferry.

L'expédition de Stono-Ferry eut une issue moins heureuse pour les Américains; elle coûta beaucoup de sang à l'un & l'autre parti, & la retraite du Général Lincoln autorisa les ennemis à s'attribuer la victoire. Trompé sur la nature de leurs forces & de leur position, dans la

matinée du 20 Juin, il avoit tenté de les forcer dans leurs postes ; mais ils étoient couverts par de bonnes redoutes & défendus par une excellente artillerie. Celle de Lincoln étoit trop légère pour pouvoir endommager leurs lignes. L'attaque commença sur la droite & devint bientôt générale. L'action se soutint cinquante six minutes sans interruption ; elle fut très vive & des plus meurtrières ; mais au fort de cette action, un gros détachement de l'isle Saint-Jean vint renforcer les Anglois, ce qui détermina le Général américain à former sa retraite dans le meilleur ordre possible. Trois cents hommes de son armée étoient restés sur le champ de bataille, & le nombre de ses blessés fut encore plus considérable. Les Anglois dissimulèrent leurs pertes ; mais on fut qu'ils avoient été plus maltraités que les Américains.

La retraite du Général Prévost devant Charles-Town avoit précédé, d'environ six semaines, celle du Général Lincoln, qui, vers la fin d'Avril, s'étoit porté sur Augusta, dans l'intention d'y protéger

Retraite du
Général Prévost
devant
Charles-
Town.

1779.

une assemblée de Députés américains, & de pénétrer dans la Géorgie. Pour faire échouer ce double projet, & tirer de la Caroline des provisions pour son armée, le Général anglois avoit tenté une invasion dans cette province. Le corps d'observation de l'armée américaine ne put voir, sans étonnement, les troupes britanniques franchir des marais jusqu'alors impraticables; comme il étoit peu nombreux en comparaison de ces troupes, il ne crut pas devoir leur disputer les défilés, & le Brigadier-Général Moultrie, qui commandoit ce corps, le ramena prudemment sous le canon de Charles-Town. On n'imaginoit pas que les Anglois eussent d'autre intention que de fourrager dans le pays, & le Général Lincoln ne songea point d'abord à marcher au secours de la place. Dans la soirée du 10 Mai, on fut que l'armée royale campoit sur la rive méridionale de l'Ashley. Cette apparition subite obligea les troupes en quartier dans la ville à passer la nuit au bivouac. Le lendemain l'armée angloise étoit en

delà de la rivière. Le Général Polawski étoit allé la reconnoître avec un détachement qui avoit ordre d'en observer la marche. Lorsqu'elle se fut avancé sur trois colonnes à la distance de cinq milles de Charles-Town, le détachement fit feu pour avertir de l'approche des ennemis. Le Comte de Polawski venoit de rentrer dans la ville pour conférer avec le Conseil ; il en ressortit avec de nouvelles troupes, dont la mission étoit de charger l'armée royale. Quoique supérieure en nombre, elle se vit forcée d'abandonner son entreprise & de songer à la retraite. Sa perte fut de quarante-cinq, tant Officiers que Soldats, & ce choc n'en coûta que trente aux américains. On ignoroit encore dans la ville cet échec du Général Prévost, & l'on s'y préparoit à repousser vigoureusement un assaut général, lorsqu'on fut par un avis reçu dans la matinée du 13, que l'ennemi venoit de repasser le bac d'Ashley. L'approche du Général Lincoln justifioit suffisamment la précipitation de cette retraite, que le Gé-

1779.

1779.

néral Prévost motive ainsi dans sa relation. » L'artillerie nombreuse » montée sur les remparts, les » vaisseaux & les galeres qui cou- » vroient & flanquoient les lignes » rebelles, le peu de monde que » nous avons, la crainte de hasar- » der à la fois & notre petite ar- » mée & la province de Géorgie ; » toutes ces considérations m'enga- » gèrent à regagner la rive méri- » dionale de la riviere Ashley, où » l'on avoit laissé une partie des » troupes, pour assurer notre re- » traite dans le cas où elle devien- » droit nécessaire ».

Il se replie
vers Wappoo
& vient pren-
dre ses quar-
tiers à Beau-
fort.

L'arrivée subite du Général Lin-
coln, força l'armée britannique à
se replier vers Wappoo, & l'on crut
d'abord que c'étoit avec le dessein
de hasarder une action; mais elle
décampa la nuit suivante, & vint
attendre dans l'isle de Saint-Jean,
les secours que sa situation rendoit
indispensables. Sept navires étoient
partis de Savannah avec des mu-
nitions pour cette armée; ils fu-
rent pris ou mis en fuite par des
corsaires américains. Enfin, le *Per-
sée* & la *Rose* vinrent approvision-

ner les troupes du Général Prévoſt, qui changea ſes quartiers & les porta à Beaufort. Outre l'avantage de ſéjourner dans la Caroline, il y trouvoit celui d'occuper une poſition favorable pour couvrir efficacement la Géorgie, & la garantir des entrepriſes de l'ennemi. Mais il entroit dans le plan de la campagne, de tenter le recouvrement de cette province, où nous verrons bientôt le Comte d'Eſtaing. Avant que de le ſuivre dans l'expédition moins heureuſe de Sawannah, l'ordre des tems nous oblige d'eſquiffer un tableau rapide, de ce qu'il fit dans les Indes occidentales.

La flotte de M. de la Motte Piquet & toutes les diviſions expédiées pour renforcer le Comte d'Eſtaing, s'étoient déjà rendus à Fort-Royal, ſans que les Anglois euſſent réuſſi à les intercepter. Leur armée navale, ſi long-tems ſupérieure & avantageuſement mouillée à Sainte-Lucie, ne ſouffroit pas autant de l'inſalubrité de cette iſle, que leurs troupes de terre. Elle y croiſoit, pour ainſi dire,

Allarmes
dans les Iſles
angloïſes.

1779.

à l'ancre ; elle menaçoit de là , tout ce qui entroit dans la Baye du Fort Royal de la Martinique. Les divisions se succédoient dans le canal qui sépare les deux isles. Des frégates & de petites embarquations alloient jusqu'à l'ouvert même de la baie du Fort-Royal. La continuité de cette manœuvre fut bientôt diminuée par la promptitude & par la constance avec lesquelles ces frégates & ces divisions étoient perpétuellement repoussées par les François. Un nombre supérieur de leurs vaisseaux appareilloit toujours sur le champ & au même instant qu'il paroissoit la moindre découverte de l'ennemi. Cette patience & cette opiniâtreté inaltérables , qui conviennent au plus foible , obligeoient l'armée angloise à une répétition ennuyeuse & fatigante de grands mouvemens. Ils n'avoient jamais eu d'autres fruits pour elle que celui de soutenir ses vaisseaux de découverte & de faire rentrer les vaisseaux François qui leur avoient donné chasse. Ce fut à la persévérance inébranlable de cette méthode que les isles

Françoises durent principalement l'arrivée des renforts & l'espece de 1779.
liberté avec laquelle se fit leur
Commerce. Celui des Anglois étoit
souvent inquiété par des détache-
mens de vaisseaux ou de frégates
françoises qui , sorties du Fort-
Royal pendant la nuit , & hors de
vue avant le jour , alloient croiser
& reprendre les petites isles de
Saint Martin & de Saint Barthele-
my. Une des principales (Saint-
Christophe) fut menacée : le secret
de cette entreprise divulgué en
empêcha l'exécution , au moment
même que les troupes alloient
s'embarquer. Mais cette connois-
sance d'un projet qui auroit proba-
blement réussi , s'il eût été ignoré ,
dût augmenter les inquiétudes des
Anglois. La perte qu'ils firent de
l'isle de Saint-Vincent dans le tems
même où toute la supériorité de
leurs forces sembloit ne leur lais-
ser rien à craindre , légittima la
précaution que prit l'Amiral By-
ron , de convoyer lui-même en
corps d'armée , les vaisseaux mar-
chands de sa Nation.

Saint-Vincent fut pris par le

1779.

brave & si estimable Chevalier du Romain, Lieutenant de vaisseau, qui, élevé dès les premiers grades dans le sein de la Marine Royale, étoit, malgré cette différence, nommé par le Comte d'Estaing, le Dugué Trouin du regne de Louis Seize. Le Général, dès les premiers jours de Juin, avoit fait, avec le plus profond secret, les dispositions nécessaires pour cette expédition, & dans la nuit du 9 la frégate du Roi, le Lively, les corvettes l'Elis & le Weazel, une goëlette, & le bricq le Reprisal, appareillèrent avec trois cens hommes de troupes. La navigation de cette flotille fut contrariée par les vents, & le Chevalier du Romain ne mouilla que le 16 dans la baie de Young-Island, entre Caliaqua & King's-Town. Quoique défendus par soixante-dix ou quatre-vingt Soldats, ces deux postes se rendirent à la première sommation, & l'on en fut en partie redevable à l'apparition subite de six cens Caraïbes, dont l'inclination pour les François ne se démentit point en cette circonstance.

Tandis qu'on étoit occupé à régler les articles de la capitulation du fort de King's-Town, le Chevalier du Romain apperçut dans la baie deux navires armés qui s'avançoient à pleines voiles ; sans perdre de tems, il se jette dans une pirogue, appareille avec sa frégate, s'empare des deux bâtimens, & revient à S. Vincent avec ses prises. Il poursuivit son expédition avec autant d'activité que de bravoure, & comme il l'avoue dans sa relation, il fut puissamment secondé par les Officiers & les Soldats qui composoient sa petite armée. Le Chevalier de Percin se signala particulièrement à l'attaque du poste de Calonery. Ce fort étoit défendu par vingt-six hommes & seize canons de petit calibre ; ce brave Officier l'emporta d'assaut & ne perdit pas un Soldat. Le zèle & l'intrépidité du sieur Canonge eurent aussi le plus grand éclat dans cette journée, où le Commandant en chef, ne montra pas moins d'humanité que de bravoure. On ne peut trop louer le Chevalier du Romain d'avoir reprimé le pillage des Caraïbes,

1779.

qui s'étoient répandus dans les habitations ; & rien ne lui fait plus d'honneur que ses procédés envers les cent trente prisonniers qu'il embarqua sur la frégate le *Lively*, & sur la corvette l'*Elis*. Le reste de la garnison fut transféré à Antigua. Elle consistoit en deux cens quatre-vingt-sept hommes de troupes réglées , sans y comprendre la milice ; ils furent échangés pour un nombre égal de prisonniers françois. On trouva dans l'île de Saint-Vincent, environ cinquante pièces de grosse artillerie. Presque tous les articles de la capitulation furent accordés, conformément aux demandes du Gouverneur *Morris*. Les Caraïbes furent congédiés & renvoyés dans leurs habitations respectives ; mais le Gouverneur ne put obtenir qu'ils fussent désarmés ; on crut devoir ces ménagemens aux habitans originaires de cette île, dont l'amitié pour la France se manifestoit dans toutes les occasions. Elle avoit pour motif des services de la part de cette nation, & des traitemens barbares de la part du Gouvernement britannique.

En

En vertu du traité de 1763, qui cédoit aux Anglois l'île de Saint-Vincent, les Caraïbes étoient passés sous la domination de la Grande-Bretagne. Elle s'empara de leurs établissemens & nomma des Commissaires pour morceler leurs propriétés, dont ils furent dépouillés en grande partie. Ces peuples connus pour braves & d'un caractère indépendant, se plaignirent de cette infraction du Traité de Paris, dont ils invoquèrent la protection. On leur répondit par d'autres vexations encore plus criantes; dans leur désespoir, ils chassèrent, à main armée, les Commissaires & leurs satellites. Cet acte de vigueur indisposa le Gouvernement britannique, & l'on fit passer dans l'île de nouveaux régimens, dont la mission étoit de réduire les Caraïbes à quelque prix que ce fut. Leur résistance devint plus opiniâtre; ils se rassemblèrent en force & dispersèrent les premières troupes détachées pour les expulser de leurs domaines. On en fit marcher de nouvelles & de plus nombreuses contre ces infortunés qui,

1779.

Les Caraïbes ennemis des Anglois. Origine de cette inimitié.

1779.

dès ce moment, furent déclarés rebelles. En conséquence de cette déclaration, Lord Hillsborough, alors Secrétaire d'Etat, disposa de leurs terres en faveur de ceux même qui, pour les en dépouiller, avoient fomenté la rebellion, & mit sur pied des forces suffisantes pour conquérir cette même partie de l'Isle que le traité assuroit aux Caraïbes. L'embarras du Ministre étoit de savoir ce qu'il feroit des malheureux habitans échappés au fil de l'épée, lorsqu'on jeta les yeux sur un rocher appelé l'isle de Saint-Thomas, que sa stérilité rendoit inhabitable. Il fut décidé qu'au lieu de faire périr les Caraïbes par la bayonnette, on les enverroit dans cette Isle déserte, où la famine les eût moissonnés en très-peu de jours. Lord Hillsboroug étoit à la tête du département qui dirigeoit ces mesures atroces dans le cabinet de Saint-James; sur ces entrefaites, il se retira du ministère, & Lord Darmouth fut chargé de les faire exécuter. Quatre régimens détachés d'Amérique, s'étoient embarqués sous les ordres du Colonel

Dalrymple, pour aller exterminer les Caraïbes, qui se refuseroient à cette transmigration; mais de telles horreurs étoient une violation trop formelle du Traité de Paris, & la France témoigna au Gouvernement d'Angleterre, qu'elle n'en feroit point spectatrice indifférente. Cette menace indirecte sauva les Caraïbes, & cette expédition qui avoit déjà coûté quatre ou cinq cens mille livres sterling ne fut point consommée; mais ces braves insulaires n'oublièrent jamais ce qu'ils devoient à la France, & leur reconnaissance ne fut pas moins active que leur ressentiment. Comme ces deux affections contraires ont dirigé toutes leurs démarches dans le cours de cette guerre, on a cru devoir en indiquer l'origine dans une courte digression qui est moins étrangère qu'on ne pense aux événemens, dont on va reprendre le fil.

L'influence du commerce est si grande en Angleterre, & sa protection est si fortement recommandée aux Généraux de cette nation, que l'Amiral Byron prit le

1779.

L'Amiral
Byron quitte
Sainte-Lucie
pour aller él-
orter la flot-
te des isles
sous le vent.

1779.

parti d'escorter lui-même jusqu'au débouquement, un convoi précieux qui portoit en Angleterre les productions de toutes les Isles Angloises. L'intention de l'Amiral, en regagnant Sainte-Lucie, étoit de toucher à la Barbade ; mais un fort courant avoit tellement retardé sa marche , qu'il ne put se trouver au vent de la Martinique que le 30 Juin, jour auquel l'armée du Comte d'Estaing avoit appareillé sur les neuf heures du matin, pour une grande expédition, dont il ne vouloit se fier qu'à lui-même. Environ trois mille hommes de troupes de débarquement, étoient sur cette armée navale, composée de vingt-deux vaisseaux de ligne, de trois de cinquante canons , de quinze frégates, corvettes ou mouches, & de la flutte la Ménagère. Elle se rangea sur trois colonnes, côtoya Sainte-Lucie & Saint-Vincent, & vint mouiller le deux Juillet en deça des forts (1) sur la côte de

(1) Les deux principaux sont le Fort-Royal, à l'entrée du port, & la redoute située sur une hauteur qui domine la ville,

la Grenade. Dans la soirée du même jour, le Comte d'Estaing débarqua avec dix-huit cens hommes qui s'emparèrent des hauteurs voisines ; & dans la nuit , se mit à la tête de la majeure partie de ces troupes, & tourna le Morne de l'Hôpital , dont la pente extrêmement rapide étoit fortifiée d'une palissade & de trois retranchemens. Dès la pointe du jour, il reconnut la position de l'ennemi sur cette montagne, dont huit cens hommes défendoient les approches. Quoique sans artillerie, le Général fit ses dispositions pour l'enlever dans la nuit suivante. Son dessein étoit d'attaquer sur trois colonnes la partie de l'Est, & il ordonna en conséquence une fausse attaque du côté de la rivière Saint-Jean ; mais avant que de rien tenter, il fit sommer Lord Macartney de se rendre. Ce Gouverneur de la Grenade répondit qu'il connoissoit ses forces, & qu'il feroit tout ce qui dépen-

1779.

le port, la rade & toutes les autres forteresses ; on l'appelle le Morne de l'Hôpital.

1779.

droit de lui pour bien défendre son îlle. Avant la nuit, le Comte de Dillon & les autres Commandans des divisions, étoient allés examiner les retranchemens & reconnoître le chemin que les troupes devoient suivre; sur le minuit elles se mirent en mouvement & se trouvèrent, en moins de deux heures, à un quart de lieue du Morne qu'elles devoient attaquer. Là, se formèrent les trois colonnes. Celle de la droite, commandée par le Vicomte de Noailles, étoit composée de cent Chasseurs du régiment de Champagne, de soixante Grenadiers d'Auxerrois, de cent trente hommes tant de ce régiment que de celui de la Martinique, & de dix Soldats d'Artillerie. La colonne du centre, aux ordres du Comte Edouard Dillon, étoit formée de trois cens hommes du régiment de ce nom, & de dix Soldats d'Artillerie. Le Comte Arthur Dillon commandoit la colonne de la gauche, composée de tous les Grenadiers & de la majeure partie des Soldats de son régiment; on y comptoit dix hommes d'Artillerie comme dans les au-

tres colonnes. Le Général marchoit à la tête de celle-ci , qui étoit précédée immédiatement par l'avant-garde. Le Comte de Durat , Colonel en second du régiment de Cambresis , commandoit les cinquante Volontaires & les cent trente Grenadiers qui la composoient. Deux cens hommes des régimens de Champagne, Viennois, la Martinique, & de la Légion de Lauzun , formoient la division qui , sous les ordres du Comte de Pondevaux , commença la fausse attaque sur les deux heures après minuit. Au même instant les trois colonnes débouchèrent vers le Morne de l'Hôpital , en suivant les routes indiquées. Quand on fut près des retranchemens , il en partit un feu très-vif ; & le bâtiment du Roi d'Angleterre , le *York*, mouillé dans le carénage , incommoda beaucoup la colonne du centre , sur laquelle il tiroit à cartouche ; mais elle se joignit bientôt , ainsi que la colonne de gauche , à l'avant-garde qui venoit de franchir la palissade , & qui déjà gravissoit le Morne. Ni le feu le plus

1772.

1779.

violent, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes, qui suivirent leur Général dans les retranchemens.

Capitulation de la Grenade.

L'action dura depuis deux heures & demie du matin, jusqu'à quatre, & l'ennemi forcé de toutes parts, ne put différer la capitulation que jusqu'au lendemain. Lord Macartney eut bien voulu la traîner en longueur jusqu'à l'arrivée de l'Amiral Byron, qu'il attendoit avec son escadre; mais le Comte d'Estaing lui fit dire que s'il ne se rendoit pas dans un quart-d'heure, il alloit l'écraser dans son fort. Cette menace produisit l'effet qu'on en devoit attendre, & le Gouverneur de la Grenade se soumit aux conditions qu'il plut au Général françois de lui imposer. Une des plus dures fut d'obliger les Anglois de jeter leur pavillon dans le fossé, & d'arborer eux-mêmes le pavillon françois à un nouveau mâât. Le Comte d'Estaing exigea de plus que les anciennes propriétés des François leur fussent rendues aux mêmes conditions qu'on les leur

avoit enlevées : des propos injurieux à la France , attirèrent ce traitement à Lord Macartney. Tant à l'attaque du Morne qu'à celle du fort, ont perdu tout au plus trente-cinq hommes, & soixante-dix blessés. Quelques Officiers de Marine avoient obtenu comme une grace, de se trouver à l'affaire de la Grenade, & de ce nombre furent MM. du Romain, de Broves, de Combaud & de Barras. Les autres restèrent simples spectateurs de cette brillante expédition ; mais ce fut bientôt leur tour de se signaler.

L'Amiral Byron informé de la prise de Saint-Vincent, avoit appareillé dans le dessein de reprendre cette île. Sa flotte consistoit en vingt-un vaisseaux & en plusieurs bâtimens de transport portant environ quatre mille hommes de troupes de débarquement. Il dirige sa route de ce côté-là. Le 5 Juillet, un petit bâtiment particulier des îles du vent vint annoncer au Comte d'Estaing l'approche de l'escadre ennemie, & sans perdre de tems, ce Général fait signal de se préparer à appareiller & dispose tout pour

1779.

L'escadre
angloise est
battue par
celle du
Comte d'Es-
taing.

1779.

le combat. L'Amiral ne parut point ce jour-là ; mais le 6 à trois heures du matin, son escadre se présenta dans le meilleur ordre ; celle de France n'avoit point encore eu le tems de se mettre en ligne de bataille. Voulant profiter de cette circonstance , l'Amiral força de voiles pour venir mouiller sous le fort, dont il ignoroit la prise. Sa manœuvre étoit décidée, & il fallut qu'il acceptât le combat ; en moins d'un quart-d'heure l'action devint générale. Le feu étoit vif de part & d'autre ; mais le Comte d'Estaing doubloit celui des Anglois. Leur armée couroit le bord du Sud , & la françoise celui du Nord. A peine eurent-ils apperçu les pavillons blancs sur les murs de la Grenade, qu'ils virèrent tous de bord dans la même position. Le feu devint plus violent que jamais. Le Fier-Rodrigue, l'Amphion & l'Annibal, se trouvoient alors à la queue de l'escadre ; ils effuyèrent les volées de six vaisseaux, dont un étoit commandé par le Vice-Amiral Barrington. Pour éviter l'abordage, la seule ressource du Fier-Rodrigue, fut de

présenter la poupe à trois vaisseaux de ligne, & peu s'en fallut qu'il ne succombât dans cette circonstance, où le Capitaine Montaut fut renversé sur le gaillard par un boulet ramé de trente-six livres de balle; il mourut quelques minutes après. L'Amphion fut encore plus maltraité que le Fier-Rodrigue. Le César, la Provence & le Tonnant, souffrirent aussi beaucoup dans cette journée; mais ce dernier vaisseau y surpassa l'idée qu'on avoit de sa force. Le Comte de Breugnon qui le commandoit, & qui étoit alors dangereusement malade, se fit porter sur le pont dans un fauteuil. La présence des ennemis sembla lui rendre sa première vigueur, & il foudroya le vaisseau de l'Amiral Barrington, de manière à lui faire quitter sa ligne. Le Comte d'Esraing en allant voir après le combat cet Officier Général qui étoit le plus ancien, lui dit, qu'il savoit depuis long-tems que la poudre à canon étoit le remède qui convenoit davantage à son tempérament. Tous les Officiers Généraux françois & beaucoup de Capitaines de

1779.

1779.

vaisseaux se distinguèrent. Le Comte de Grasse, qui étoit le quatrième Officier Général, fut de ce nombre, il étoit par son rang le Matelot d'arrière du Général. On remarqua l'accord le plus parfait entre les signaux du Comte d'Estaing, & les manœuvres par lesquelles le Comte de la Motte-Piquet les exécuta. Le vaisseau le Fendant, commandé par le Marquis de Vaudreuil, fut un de ceux qui tint mieux le vent, & qui rallia l'ennemi de plus près. Cependant l'escadre angloise avoit cinq de ses vaisseaux démâtés de leurs mâts de hune, & plusieurs avoient beaucoup souffert dans leurs agrès. Par une manœuvre du Comte d'Estaing, trois de ces vaisseaux furent séparés du gros de l'armée. Celui qui étoit le plus éloigné, fit vent arrière. En le chassant, on s'en fût emparé; mais il eût fallu pour cela tomber avec lui sous le vent de la Grenade; les transports avec des troupes de débarquement étoient restés au vent de l'île, elles pouvoient y avoir débarqué; & cette Colonie eût été reprise, il étoit

plus sage d'y rentrer, & de combattre ainsi l'avantage de l'armée françoise.

1779.

Ce combat si glorieux pour la Marine françoise avoit commencé vers les sept heures & demie, & s'étoit soutenu jusqu'à midi ; il recommença à deux heures & continua jusqu'au coucher du soleil. On observa que pendant toute l'action, l'Amiral Anglois avoit évité de se mesurer avec le Comte d'Estaing qui cherchoit à le combattre. Le mauvais état de l'escadre ennemie, sa constance à tenir le vent, tandis qu'un de ses vaisseaux séparé fuyoit vent arrière ; la retraite de l'Amiral Byron, l'abandon qu'il fit du champ de bataille, la prise d'un transport chargé de cent cinquante Soldats, une Colonie perdue, toutes les circonstances en un mot de cette expédition, en attestent le succès. Il eût sans doute été plus complet, si le Comte d'Estaing avoit pu développer toutes ses forces dans le combat naval ; mais neuf de ses vaisseaux ne prirent presque aucune part à l'action, & ceux qui combattirent ensemble eurent tou-

Le Comte d'Estaing resté maître du champ de bataille.

Relations
infidèles de
l'Amiral By-
ron & de
Lord Ma-
cartney.

jours le désavantage du vent. Cette circonstance, même en ajoutant à la gloire des François, dut nécessairement diminuer la perte de l'ennemi. Elle n'est évaluée dans les relations angloises qu'à cent quatre-vingt-trois morts & trois cens quarante-fix blessés. On n'y fait aucune mention des cent cinquante Matelots ou Soldats pris sur le transport, dont un des vaisseaux françois s'empara le lendemain de l'action, & qui par conséquent ne put joindre l'armée britannique à Saint-Christophe où l'Amiral Byron s'étoit réfugié après sa défaite. Suivant le rapport de cet Amiral, la perte des François auroit été plus considérable que la sienne, d'environ dix-huit ou vingt morts, & de cinquante blessés; ce qui n'est ni vrai ni probable (1).

Lord Macartney est encore moins fidèle dans sa relation du combat de terre. Non content d'exagérer les

(1) Par les relevés les plus exacts, les deux affaires coûtèrent à la France cinq cens quatre hommes, & le nombre des blessés fut de cinq cens vingt-sept.

forces du Comte d'Estaing qu'il fait arriver à la grenade avec six mille cinq cens hommes de troupes destinées au débarquement , il réduit le nombre des siennes à moins de trois cens hommes , & le fait est qu'il en avoit placé quatre cens sur le Morne de l'Hôpital , avec ordre de défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité ; ordre qui fut suivi à la lettre par ces braves Anglois qui se laissoient écraser , tandis que le Gouverneur se tenoit réfugié dans le fort , d'où l'on ne tira pas un seul coup de canons. Mais rien ne dément l'assertion hasardée dans la lettre de Lord Macartney , comme les sept cents prisonniers faits à la prise de la Grenade. La triste situation de ce Gouverneur peut seule excuser les erreurs de sa relation , & l'on ne doit imputer qu'à son désespoir la fierté ridicule & l'indécente animosité qu'il mit dans ses propos contre la France , même en présence de ses vainqueurs. Pendant sa traversée en Europe , qui fut de quarante-neuf jours , son chagrin s'exhaloit souvent en termes injurieux à l'équipage de la frégate la Dili-

1779.

gente. M. du Chilleau qui la commandoit, l'avertit plusieurs fois qu'il étoit son prisonnier ; cela ne l'empêchoit pas de répéter sans cesse que la frégate n'arriveroit point en France, & qu'elle seroit infailliblement la proie des bâtimens anglois. Le Capitaine, ennuyé de cette arrogance, parvint enfin à la réprimer, en disant à Lord Macartney : » Mon-
» sieur l'Ancien Gouverneur, j'i-
» gnore si je descendrai dans un
» port étranger, mais je puis vous
» assurer que ni vous ni moi n'a-
» borderons en Angleterre ».

Son arrivée
à la Rochel-
le.

Arrivé à la Rochelle, Lord Macartney demanda la permission de se transporter à Paris. Sa conduite extraordinaire fit rejeter sa demande & on parla de le confiner dans le Château d'Angoulême. Peut-être l'eût-on puni davantage en le rendant témoin des fêtes de la Capitale ainsi motivées dans la lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris.. » En
» Afrique, le Sénégal & les diffé-
»rens forts de la côte appartenans
» aux anglois, ont été enlevés ou
» détruits. En Amérique, l'Isle de la
» Dominique a été surprise par mes

» frégates & mes troupes, que le
» Marquis de *Bouillé*, Gouverneur
» général de mon isle de la Marti-
» nique, avoit conduite à cette ex-
» pédition. Plus récemment, des
» frégates & des troupes envoyées
» par le Comte d'Estaing, Vice-
» Amiral, commandant mes forces
» navales en Amérique, se sont em-
» parées de l'isle de Saint-Vincent.
» Enfin, dans la nuit du 3 au 4 de
» Juillet dernier, mes troupes, sous
» le commandement du Comte
» d'Estaing qui marchoit à leur tête,
» ont enlevé, l'épée à la main, les
» forts de l'isle de la Grenade, & fait
» sept cent prisonniers, qui ont été
» contraints de se rendre à discrétion
» ainsi que le Gouverneur, &
» d'abandonner leurs drapeaux, plus
» de cent pieces de canon, seize mor-
» tiers, & un grand nombre de bâ-
» timens de mer qui étoient sous la
» protection des batteries. Deux
» jours après, l'escadre angloise,
» forte de vingt-un vaisseaux, &
» commandée par l'Amiral Byron,
» amenant sous son escorte quatre
» mille hommes de débarquement,
» s'est approchée de l'isle de la Gre-

1779.

» nade , dans le deſſein de tenter de
» la reprendre ſur mes troupes. Le
» Comte d'Eſtaing a fait appareiller
» mes vaiſſeaux , a offert & livré
» combat à l'eſcadre du Roi d'An-
» gleterre , l'a forcée de prendre la
» fuite , après avoir déſemparé plu-
» ſieurs fois ſes vaiſſeaux & con-
» ſervé la conquête » . . .

Départ du
Comte d'Eſ-
taing pour
une ſeconde
expédition.

Le 22 Juil. et

Le Vice-Amiral François n'avoit
donné que huit jours aux Capitaines
de ſon eſcadre pour ſe réparer ; il
appareilla le 16 Juillet pour une
nouvelle expédition ; il vint à
Saint Chriſtophe offrir un ſecond
combat à l'Amiral Byron qui ſ'y
refuſa obſtinément , & conſtata de
cette manière l'avantage des Fran-
çois , avantage qu'il ſcella bientôt
par ſon départ ſubit pour l'Angle-
terre , & par la diviſion de ſa flotte
dans trois ſtations purement défen-
ſives. Le Comte d'Eſtaing ayant
établi ſa ſupériorité dans les mers
des Indes Occidentales , vint tou-
cher à Saint-Domingue où il avoit
donné rendez vous à tous les bâ-
timens marchands des iſles ſous le
vent , les réunit aux vaiſſeaux de
cette colonie , en prit ſoixante-trois

sous son escorte, les accompagna jusqu'au débouquement, les expédia pour les ports d'Europe & fit voile pour la Géorgie après s'être occupé de remplacer ce qu'il avoit laissé en garnison à la Grenade par différens détachemens de troupes réglées, pris en passant dans les garnisons de la Guadeloupe & de Saint-Domingue, & par des mulâtres & des negres Volontaires, qu'il tira de cette dernière colonie. L'opinion générale étoit que la nouvelle expédition regardoit ou la Jamaïque ou New-York. On prétendoit que Washington avoit rassemblé toutes ses troupes pour favoriser l'attaque de cette Ville, où l'Amiral Arbuthnot s'étoit, disoit-on, réfugié. On ajoutoit que les troupes de Gates & de Sullivans'avançoient pour le même objet, & l'on se promettoit de grands succès de la réunion de ces forces.

Lorsqu'on fut à la Jamaïque que le Comte d'Estaing avoit appareillé du Cap François avec toute son armée, cet événement y fut regardé comme l'avant-coureur d'une invasion dans cette isle déjà fort alarmée

1779.

Alarmes de la Jamaïque. C'est vers la Géorgie que le Vice Amiral François dirigea sa marche.

1779.

depuis la déclaration de l'Espagne ; elle se crut menacée d'une subversion prochaine , & cette crainte paroissoit d'autant mieux fondée , que depuis le commencement de la guerre , on n'avoit rien ajouté à ses forces naturelles. Cependant la terreur n'entraîna point le découragement de la colonie ; la loi martiale fut proclamée sur le champ , & en moins de huit jours , dix-sept mille blancs se trouvèrent sous les armes. Les esclaves ne furent point armés , parce qu'on manquoit de mousquets ; mais l'Amiral Parker fortifia si bien le fort de Kingston , qu'il rendit cette ville imprenable du côté de la mer , & ce ne fut pas sans de prodigieuses dépenses , toutes faites en pure perte , du moins pour le moment. Depuis le 24 Juillet , le Vice-Amiral François cingloit vers le Nord dans l'intention , comme on l'a dit , de se rendre en Géorgie & d'effectuer le projet d'une grande expédition qui fut à peine retardée par la tempête , dont la violence avoit dispersé plusieurs de ses vaisseaux. Avec la partie la moins endommagée de sa

flotte , il gagna le Cap Lookout dans la Caroline , d'où il fut à portée de coopérer avec les troupes rassemblées dans les environs de Charles-Town à l'expulsion du Général Prévost. Il avoit expédié deux vaisseaux & trois frégates pour annoncer son arrivée au Général Lincoln.

1779.

Le 8 Septembre on découvrit au Sud de Tybée quarante voiles tant françoises qu'américaines; elles alloient au plus près du vent qui les pouffoit au Sud de Savannah. Le Général Prévost informé de leur approche , fit ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville & du port , & , sans perdre un moment , il expédia au Colonel Maitland l'ordre d'amener tout ce qu'il avoit de troupes & de vaisseaux à l'isle de Port-Royal. Le 9 , la totalité de la flotte françoise mouilla devant la barre; mais l'ennemi faisoit les dispositions nécessaires pour soutenir une attaque. Le lendemain & les jours suivans , tous les postes établis dans la Géorgie se replient sur la ville , on débarque les canons des vaisseaux , on fait des fascines ; l'Ingénieur

1779.

Moncrieffe redouble d'activité, & les ouvrages se continuent avec une ardeur qui ne souffre point de ralentissement. Cependant plusieurs navires américains & françois passent la barre d'Ossibeau, & une partie des troupes combinées débarque à Beaulieu. Le Général Lincoln a déjà passé le bac de Zubly avec cent cinquante hommes. D'autres arrivent de toutes les parties de la Caroline. Un corps de Cavalerie françoise & continentale paroît en front, force un piquet anglois à rentrer dans Savannah, & lui enleve six hommes; enfin, le Comte d'Estaing somme la Ville de se rendre aux armes du Roi de France. Le Général Prévost que cette sommation intimide, après avoir consulté les Officiers de l'Etat Major, écrit au Comte d'Estaing de lui faire connoître ses termes; mais c'est aux assiégés à proposer les leurs, & le Vice-Amiral le déclare positivement dans sa réponse, où il promet d'accorder tout ce qui pourra se concilier avec son devoir. Une trêve de vingt-quatre heures pour délibérer, est

La ville de Savannah sommée de se rendre aux armes de la France.

tout ce qui résulte de cette correspondance. Dans cet intervalle , le Général Prévost continua de se retrancher malgré la convention qui devoit suspendre les travaux pendant la durée des conférences. Comme il parut démontré , qu'en demandant la trêve sous prétexte d'arranger des articles , il n'avoit eu d'autre intention que de se ménager le tems nécessaire pour recevoir des secours , cette conduite irrégulière fit craindre au Comte d'Estaing une nouvelle infidélité de la part du Général Anglois qui avoit sollicité pendant le blocus en faveur des vieillards , des femmes & des enfans de Savannah , la permission de descendre la rivière sous la protection des vaisseaux françois. Cette grace ne fut point accordée ; mais en cédant à la rigueur du devoir , les Généraux de l'armée combinée déploroient le sort des malheureuses victimes que ce refus devoit aux horreurs de la guerre. Ce que l'on avoit prévu ne manqua pas d'arriver , & dans la journée du 17 , tout ce qu'il y avoit à Beaufort d'hommes en état

1779.

Préparatifs
d'attaque &
de défense.

de servir , arriva & prit son poste dans la ligne. Une heure avant le coucher du Soleil , le canon du soir avertit que la trêve venoit d'expirer. Les six jours suivans furent employés à de nouveaux préparatifs d'attaque & de défenses , & le 24 , les François avoient poussé la sape à trois cens verges de l'abbatis de Savannah. Pour arrêter leurs progrès & reconnoître leurs forces , le Major Grham fit une sortie avec trois compagnies d'Infanterie-Légère , qui s'élançant hors de la place , gagnèrent un des ouvrages de l'ennemi , d'où elles furent chassées au même instant par deux colonnes françoises qui , s'étant trop avancées , essuyèrent avec perte le feu de l'artillerie angloise. Pendant onze jours les travaux du camp & de la ville se poursuivirent avec une ardeur que les bombardemens & les canonades n'étoient point capables de ralentir. Le 6 Octobre , avant le point du jour , on commença l'attaque des lignes , & comme les dispositions s'en étoient faites dans l'obscurité , les assiégés furent quelques tems sans trop savoir de

de quels côtés ils devoient se tenir sur leurs gardes ; ils prirent le parti d'attendre l'ennemi dans leurs postes. Les troupes qui étoient dans les lignes eurent ordre de le charger au moment où il tenteroit d'y pénétrer , tandis qu'arrêté dans ses progrès , par les redoutes avancées & par le feu des batteries disposées dans la plaine , il auroit à repousser l'attaque du corps de réserve qui devoit l'affaillir dans cette position critique.

Cependant l'armée du Comte d'Estaing s'avança sur trois colonnes , & parvint en bon ordre jusqu'à la redoute du chemin d'Ebenezer qu'elle attaqua d'abord avec avantage. Les assaillans y plantèrent trois de leurs drapeaux sur le parapet ; mais la résistance devint bientôt insurmontable. Le feu des pièces de campagne & celui des trois batteries servies par les matelots , furent si terribles contre les François , qu'ils se virent contraint de céder à l'effort des Grenadiers du second & du soixantième régiment , qui , s'élançant des lignes , repoussèrent les assiégeans dans les marais. Une

1779.

Blessé &
trahi le Com-
te d'Estaing
renonce à
cette expédi-
tion.

1779.

autre colonne qui se trouvoit sur la gauche fut également réduite à faire sa retraite, mais en si bon ordre, que les assiégés n'osèrent la poursuivre. On continua de part & d'autre à se cannoner, sans beaucoup d'effet. Enfin, dans la nuit du 17 Octobre, les François abandonnèrent leurs ouvrages, gagnèrent leurs bateaux & s'embarquèrent le 18 du même mois. Le Général Lincoln se retira dans l'intérieur des terres avec son armée réduite à dix-sept cens hommes, ce qui suppose une perte de trois cens hommes ou environ. L'armée du Comte d'Estaing n'avoit pas moins souffert; elle étoit composée de deux mille huit cens vingt trois Européens, dont cent quatre-vingt quatre restèrent sur la place. Le nombre des blessés fut de quatre cens cinquante-deux hommes, parmi lesquels on distinguoit le Général. Il avoit reçu deux coups de feu qui pouvoient avoir des suites fâcheuses; mais ses souffrances & une non réussite qui n'étoit pas moins douloureuse, ne l'empêcherent point de tout ordonner pour la retraite: il l'a-

voit prévue, méditée & combinée 1779.
dès le commencement de l'expédition. On ne perdit pas une seule
de ces pesantes pieces de canon
de fer, qu'il avoit été si difficile
de traîner pendant plusieurs lieues
dans des sables, au milieu desquels
on les avoit mises ensuite en
batteries ; & ce qui fut le plus
important, il fut résister aux diffé-
rentes sollicitations & à tous les
moyens que le desir de se signaler
sur terre avec les Américains fit
employer par les François, qui
souhaitoient ardemment de ne
pas se rembarquer & de se retirer
à Charles-Town. La conservation
des isles où les troupes retourne-
rent, fut une suite de la fermeté
avec laquelle le Comte d'Estaing
rejeta une démarche qui étoit
également & fortement désirée
par la plus grande partie des Of-
ficiers de sa Nation, comme elle
l'étoit par tous les Américains.
Le témoignage d'avoir été con-
trarié par des circonstances Etran-
geres à l'ennemi, d'avoir fait res-
pecter des anglois eux-mêmes cette
bravoure nationale, si vigoureuse,

1779.

ment déployée à l'attaque des redoutes de Savannah, d'avoir été forcé de rester malgré lui sur les côtes de la Géorgie, pour y attendre les mâches de Gouvernail de plusieurs de ses vaisseaux qui les avoient perdues dans le coup de vent ; secours indispensables qu'on ne lui fournit que peu de jours avant la fin du siège, & avant un départ qu'il étoit de l'intérêt des Américains de retarder. Ce témoignage, & un autre non moins précieux pour lui & pour l'approbation de sa conduite, furent que le conseil de Charles-Town avoit positivement ordonné, & s'étoit spécialement chargé d'empêcher la jonction du Général Mailland & des troupes qu'il avoit avec lui à Beaufort ou Port-Royal. Cette réunion des Anglois, qui rendit les assiégés aussi nombreux en bonnes troupes que les assiégeans, n'auroit pas suffi pour empêcher la réussite de cette dernière expédition de la campagne d'Amérique. Le Comte d'Estaing l'eut probablement terminée par une victoire, si la désertion des Torys, qui s'é-

toient glissés dans son armée, & qui l'abandonnerent au besoin, n'avoit trahi le secret de ses attaques & fixé la résistance de l'ennemi aux seuls endroits où devoient se porter les assaillans.

 1779.

La destination que le Comte d'Estaing donna aux forces qui lui avoient été confiées, ne se ressentit pas plus de l'état dans lequel l'avoient mis ses blessures, que du mécontentement que sa non réussite auroit pu lui causer; il s'occupa également de ce qui étoit utile aux Américains. Tous les vaisseaux reçurent les ordres & les instructions les plus détaillées. Une grande partie fut destinée pour la barre de Chesapeak, l'autre avec les troupes, pour les isles du vent, & ceux qui avoient formé la première escadre, retournerent en Europe. Cette distribution & les différens ordres que les circonstances exigeoient, ne furent pas totalement exécutés. Quelques vaisseaux allerent à Saint-Dominique, mais le Comte de la Motte-Piquet, quoiqu'il fut destiné par la Cour pour commander en Chef

1779.

une station, donna, d'après ce que le Comte d'Estaing lui prescrivit, le grand exemple de zèle & d'obéissance de se rendre aux isles du vent, où il devoit se trouver aux ordres du Comte de Grasse. Le Général François rendit au Comte de la Motte-Piquet, en débarquant en Europe, la justice de répondre personnellement d'une ponctualité dont on doutoit à cause des premiers ordres donnés. Le Comte d'Estaing répondit de ce que feroit cet Officier-Général, en disant qu'il lui suffisoit, pour en être certain, de l'avoir persuadé que le sacrifice qu'il lui avoit prescrit étoit nécessaire au bien du service du Roi, & que d'après ce motif, la Cour pouvoit indubitablement compter sur cette station. Le Marquis de Vaudreuil ne fut pas moins exact à se rendre dans la baie de Chesapeak, où le peu de forces qu'il conduisit suffit pour empêcher l'attaque de la Virginie & retarder celle de la Caroline.

Le vaisseau le *Languedoc*, monté par le Comte d'Estaing, ayant été forcé de mettre sous voile par

un coup de vent, se trouva totalement dénué de toute espece d'ancres. Il eut le bonheur d'en recevoir une seule en pleine mer & au milieu de sa traversée ; elle lui fut donnée par un autre vaisseau fort au dessous de son rang. Ce fut avec un secours aussi insuffisant, qu'il attaqua en hiver la côte de Bretagne, qu'il fut obligé de mouiller sur cette côte, & qu'il rentra enfin dans la rade de Brest. Le dernier échec en Géorgie étoit moins une défaite qu'une expédition manquée, & les Anglois ne pouvoient y voir une compensation de la perte de Saint-Vincent & de la Grenade. La prise de ces deux îles n'avoit pas coûté moins d'hommes à l'Angleterre qu'il ne périt de François à la journée de Savannah ; c'étoit d'ailleurs pour le commerce de la Grande-Bretagne, une perte annuelle de quinze cent mille liv. sterling. L'Expériment, vaisseau de guerre de cinquante canons, deux frégates, de l'argent, beaucoup de bâtimens richement chargés, qui tomberent entre les mains des François sur les

1779.

1779.

côtes de la Géorgie & pendant le siège de Savannah, furent un dédommagement local de sa levée, & prouverent toute l'utilité dont auroit été le retour de l'armée navale françoise sur la côte du continent, si le Comte d'Estaing n'auroit pas été arrêté par la perte du gouvernail de plusieurs de ses vaisseaux, & s'il eut pu exécuter son projet de détruire les Croiseurs Anglois en prolongeant toute la côte, & en finissant par s'emparer de Penaboscot, de l'isle de Terre-Neuve & de la petite isle de Saint Jean, possessions qui, prises facilement, soutenues ensuite par les Américains & bientôt fermées par les glaces, auroient pu attendre & être ensuite fortifiées par un envoi de troupes d'Europe, avant que les Anglois les eussent rattaquées. L'Amiral françois, instruit par sa propre expérience, auroit dû moins compter sur l'exactitude des possibilités dont se flattoient les Américains; il consulta plutôt sans doute, en assiégeant Savannah, la raison politique qui, dans ces premiers tems, exigeoit impérieu-

fement que l'Amérique fut con-
vaincue à quelque prix que ce fut 1779.
de la bonne-foi de la France, qu'il
ne se conduisit avec toute la pru-
dence d'un Général ; il auroit dû
attendre les gouvernails de ses vais-
seaux sans agir, & peut être que
lorsque l'on auroit été convaincu
à Charles Town que les François
n'opéroient point dans le Sud, on
leur auroit fait parvenir plutôt les
mèches de gouvernail dont ils
avoient besoin. Quoiqu'il en soit,
le Comte d'Estaing n'en fut pas
moins reçu en France avec appro-
bation. L'auguste Monarque qui
s'occupoit si glorieusement de la
renaissance de sa marine, l'a étu-
diée dès sa jeunesse ; en fait la lan-
gue, entend les dépêches de ses
Amiraux, peut apprécier par lui-
même leurs moyens & les manœu-
vres, comme les comptes qu'ils
en rendent ; familier avec ce que
les Voyageurs les plus exacts &
ce que les meilleurs Géographes
ont dit sur tous les lieux, il n'i-
gnore point les impossibilités que
le zèle y rencontre ; celles que
porte dans son sein un vaisseau, la

1779.

plus superbe , mais la plus combinée des machines que l'esprit humain ait inventée , ne lui sont point étrangères , parce qu'il en a examiné la construction ; il connoit enfin les difficultés d'un Art dépendant des Elémens. Le Comte de Maurepas , long-tems Ministre de la marine , se plaçoit à en faire valoir les progrès & les difficultés vaincues , ainsi qu'à rappeler ce que cette marine avoit été , comme à faire remarquer ce qu'elle commençoit à devenir , & tout ce que l'œil du Ministre & ses bienfaits peuvent sur la Nation Française. Quant aux événemens maritimes , un des plus fâcheux pour la marine française , en Amérique , fut la prise de la frégate la *Prudente* , de 36 canons , que le Ruby força d'amener pavillon , après un combat où le Vicomte d'Escars qui la commandoit , signala ses talens & sa bravoure.

Il paroît démontré que l'Angleterre ne fit point cette année en Amérique une guerre moins funeste que les années précédentes , & les espérances pour la campa-

gne prochaine embrassoient un avenir encore plus consolant, en ce que les efforts de la France y devoient être secondés par les entreprises de l'Espagne, qui, jusqu'ici, n'avoit fait que se défendre contre celles de l'ennemi commun. La prise du Fort San Fernando d'Omoa prouve que loin d'être armés suffisamment pour l'attaque, les espagnols ne l'étoient pas même assez pour la défense. La gloire de cette expédition fut due au Capitaine Dalrymple, commandant le Porcupine avec un détachement des Volontaires Royaux Irlandois, & au Commodore Luttrell, Capitaine du vaisseau de ligne le Châron. Leur petite escadre étoit d'ailleurs composée des frégates la Lowestoffe & la Pomone, du Racehorse, de trois goëlettes & de plusieurs petits navires armés. On étoit convenu d'attaquer par terre & par mer la garnison d'Omoa & les gallions espagnols. L'escadre fit voile pour la baie de Porto-Cavallo à quatre lieues du fort. C'étoit l'endroit destiné pour le débarquement qui fut exécuté dans la soirée du 16 Octobre. Les troupes marchèrent

1779.

Escalade du
fort San Fer-
nando d'O-
moa.

1779.

toute la nuit par des chemins extrêmement difficiles ; & le lendemain elles s'emparèrent d'une éminence qui dominoit sur le fort & sur la ville , à laquelle le Capitaine Dalrymple fit mettre le feu. Tandis qu'elle étoit la proie des flammes , l'escadre entra dans la baie , & le Commodore Luttrell jugeant le moment favorable pour battre le fort , plaça ses vaisseaux par le travers. Ils commencèrent leur feu & le discontinuèrent presque aussitôt , parce que les troupes de terre n'étoient point encore en état de coopérer avec l'escadre. Le lendemain se passa en escarmouches ; mais le 18 on fit jouer l'artillerie de part & d'autre. Celle des Espagnols fut souvent réduite au silence , & l'on s'aperçut qu'ils jettoient déjà leurs morts dans le fossé. Cependant un siège de cette nature ne pouvoit que traîner en longueur ; & pour former des approches régulières , ouvrir une brèche & en venir à un assaut , il eût fallu un train d'artillerie beaucoup plus considérable que celui des Anglois. Cette considération déterminâ le Capitaine

Dalrymple à tenter l'escalade du fort d'Omoa , tand's que les vaisseaux canonneroient la muraille. Cent cinquante hommes des plus déterminés furent choisis pour ce coup de main , & le vingt Octobre , sur les quatre heures du matin , ils s'avancèrent à petit bruit sous le feu des batteries angloises , sans être apperçus de la garnison espagnole , dont l'attention se portoit sur l'escadre & sur les postes qu'ils venoient d'abandonner. Ils étoient aux pieds des sentinelles , lorsque le Tambour battit aux postes d'alarme. Aussi tôt le canon fut dirigé contre les assaillans ; mais les échelles étoient déjà dressées , & plusieurs Soldats ou Matelots avoient atteint le faite de la muraille. Ils furent bientôt renforcés par leurs camarades ; & cette surprise jeta les Espagnols dans une consternation qui glaça leur courage ordinaire ; ils s'enfuirent dans les casemates & plusieurs s'échappèrent par-dessus les murailles. Ainsi le fort d'Omoa fut pris sans beaucoup d'effusion de sang. Le Gouverneur & les principaux Officiers vinrent

1779.

trouver le Capitaine Dalrymple , & lui délivrer leurs épées & les clefs de la forteresse , qu'ils n'auroient pu défendre long-tems faute de munitions de guerre & d'une artillerie suffisante pour faire tête à deux attaques combinées. Suivant les Anglois , la perte de ce fort , dont la structure admirable avoit coûté vingt-cinq ans de travail & la vie de plusieurs milliers d'Espagnols , fut aggravée par celle des vaisseaux de registre , dont le Commodore prit possession. En y comprenant les cargaisons de quelques autres navires moins considérables , toutes ces prises furent évaluées à trois millions de piastras.

Les Anglois ne gardent cette place que cinq semaines.

Tel est , à quelques changemens près , l'Extrait des Gazettes britanniques sur la prise de Saint-Ferdinand d'Omoa ; mais les relations espagnoles ne donnent pas cette importance à l'expédition du Capitaine Dalrymple. S'il faut les en croire , la prétendue ville d'Omoa n'est qu'une bourgade auprès de laquelle la Cour d'Espagne fit construire la bicoque de Saint-Ferdinand , dans l'unique vue de surveiller les An-

glois réfractaire au traité de Paris ,
d'ont l'article 16 portoit qu'ils dé-
moliroient le fort toujours subsis-
tant dans la baie d'Honduras. Le
port d'Omoa n'étoit point fait pour
un commerce suivi , & ce ne fut ja-
mais l'entrepôt des fonds qui s'en-
voyoient en Europe. Les Anglois
ne peuvent donc pas y avoir fait
les riches prises que supposent leurs
Gazettes. Quant à la résistance du
fort , elle ne dut être que foible ,
puisque la construction en étoit à
peine commencée , que divers ac-
cidents en avoient retardé les tra-
vaux , & que la grosse artillerie s'y
trouvoit dans le plus mauvais état.
Au reste cette place enlevée aux
Espagnols le 20 Octobre , fut re-
couverte par eux le 28 du mois sui-
vant. Ils n'eurent qu'à se montrer
pour forcer la garnison angloise à
l'évacuer. Une maladie épidémique
l'avoit réduite à soixante ou quatre-
vingt Soldats , qui s'embarquèrent à
la hâte après avoir encloué les ca-
nons , & mis à bord des vaisseaux ,
ce qu'ils purent sauver de leurs
munitions de guerre & de bou-
che. Quoi qu'il en soit de ces re-

1779.

Le Congrès
est alarmé
de ce premier
échec des
Espagnols.

lations contradictoires & peut-être également exagérées, la première expédition de San Fernando avoit d'autant plus alarmé le Congrès, que c'étoit, pour ainsi dire, le début des Espagnols dans la guerre d'Amérique, & que cet échec pouvoit affoiblir leur zèle, refroidir leur courage & rehausser par conséquent les espérances de l'ennemi. D'ailleurs comme sujets de la Maison de Bourbon & comme alliés de la France, ils avoient des titres à l'affection & à la reconnoissance de la Nouvelle République. Quoiqu'on ait pu dire, la gratitude ne s'étoit jamais démentie dans le cours de cette guerre, & ce fut le témoignage que lui rendit M. Gérard, à son retour de Philadelphie, où le Comte de la Luzerne étoit allé le remplacer en qualité de Ministre plénipotentiaire de la Cour de Versailles auprès des Etats Unis.

M Gérard
est remplacé
par le Comte
de la Luzerne.
Instructions du
nouvel Ambassa-
deur.

Une des principales instructions du nouvel Ambassadeur, étoit d'y préparer le Congrès au prochain départ du Comte d'Estaing, & d'offrir à l'Amérique, comme un dédommagement de cette perte, la flatteuse

perspective d'y voir incessamment le Comte Duchaffault à la tête des escadres françoises. En effet , neuf vaisseaux nouvellement armés dans le port de Brest étoient au moment d'appareiller avec six mille hommes de troupes, & l'on croyoit généralement que leur destination étoit d'aller se joindre aux treize vaisseaux, dont M. de la Mothe-Piquet avoit le commandement par *interim*, en attendant l'arrivée du nouveau Général dans les Indes occidentales. Depuis le retour de Byron & de Barrington, le Ministère britannique songeoit aussi à leur donner un successeur; mais il falloit que ce choix convînt à la nation; & quoiqu'on exagérât en Angleterre les avantages de Prevost dans la Georgie, quoique la levée du blocus de Savannah eût fait tirer pour la première fois le canon de la tour de Londres, cependant il n'étoit pas aisé de rassurer les Anglois sur leur position en Amérique. Leurs désastres aux Antilles donnoient sur-tout de justes sujets d'inquiétude. Pour les réparer, il falloit un Général plus heureux & non moins

1779.

L'Amiral
Rodney doit
remplacer
l'Amiral By-
ron.

expérimenté que l'Amiral Byron. Le choix des Ministres tomba sur l'Amiral Rodney, à qui l'on destina six vaisseaux détachés de la grande flotte de Ports-Mouth, & sous l'escorte de cette division, dix mille hommes de troupes aux ordres du Général Waughan qui étoit nouvellement arrivé de Terre-Neuve.

Etat des
Francois &
des Anglois
dans les Indes
orientales.

Comme on l'a dit, le vœu des Francois étoit de voir partir M. Duchaffault pour les Indes occidentales, & l'on attendoit avec une égale impatience le départ du Chevalier de Ternay pour l'Isle de France avec quatre vaisseaux qui, disoit-on, alloient convoyer le régiment d'Austrasie, quinze piquets de Volontaires & un détachement considérable de la légion de Lauzun. On avoit des forces respectables dans cette île, & ce nouveau renfort pouvoit établir l'égalité dans cette partie du monde, où la Compagnie des Indes soutenoit encore l'honneur de la nation britannique. Elle y soudoyoit cent trente mille hommes de troupes; mais dont à peine la vingtième partie étoit européenne. Ses forces

navales n'étoient pas moins importantes. Huit vaisseaux de ligne & trois frégates composoit l'escadre royale aux ordres de l'Amiral Hughes. La marine de Bengale & celle de Bombay étoient au moins de dix frégates entretenues aux frais de la Compagnie. Il y avoit là de quoi rassurer les Anglois dans cette partie de leur Empire , contre les entreprises de la France réduite à ses propres forces ; mais secondés par les Marattes , les François pouvoient encore balancer la puissance britannique dans les Indes orientales.

1779.

On révoquoit en doute la funeste expédition contre Poonah , & l'on n'avoit point d'éclaircissemens sur cette affaire malheureuse, lorsqu'on reçut à Londres une lettre de Bombay qui confirmoit en ces termes la nouvelle de ce désastre : « Jamais » l'éclat de nos armes ne fut terni » comme il vient de l'être... Après » avoir traversé une partie considé- » rable du pays des Marattes , nos » troupes enveloppées de tous cô- » tés se sont vues forcées de capi- » tuler aux conditions les plus

Malheu-
reuse expédi-
tion de Poo-
nah.

1779.

» dures : il a fallu livrer aux vain-
» queurs *Ragaboy* qu'elles condui-
» soient comme en triomphe pour
» en faire un Nabab. Par une autre
» clause de cette capitulation hu-
» miliante, le Comité qui prési-
» doit à l'expédition de Poonah,
» s'est obligé de restituer aux Ma-
» rattes tout ce que nous leur avons
» enlevé dans cette guerre & dans
» les précédentes. On conçoit qu'il
» est impossible de remplir cet en-
» gagement, & cependant nous
» avons donné des ôtages».

L'auteur de la lettre pouvoit ajouter que les troupes chargées de l'expédition contre la capitale de l'Empire des Marattes, formoient une armée de dix mille combattans; qu'il n'en existoit que six mille au moment de la capitulation, & qu'indépendamment de cette perte, l'expédition désastreuse de Poonah coûta plus de cent mille livres sterling à la Compagnie. La mort du Général Leslie avoit précédé ce fâcheux événemens, que sa prudence, ses talens & sa bravoure auroient su prévenir. Ce triomphe des Marattes sur les Anglois ne fut point ba-

lancé par la prise de Mahé qui se rendit aux troupes de Madrafs en 1779. Prise de Mahé par les troupes de Madrafs.
 vertu d'une capitulation qui maintenoit les habitans dans leurs propriétés. Une garnison de cent cinquante Européens & de trois cens Sypahis ne pouvoit défendre cette place, d'ailleurs mal fortifiée, contre un détachement de trois compagnies d'Artillerie, d'un bataillon d'Infanterie Européenne & de trois bataillons indiens. Le Colonel Braith-Waite qui le commandoit, somma la place de se rendre, & la réponse des François fut de tirer sur l'ennemi, qui déjà faisoit ses dispositions pour un assaut général. Mais le Gouverneur de Mahé, M. Bernard Picot, ne crut pas devoir se sacrifier en pure perte lui & sa garnison, & le 19 de Mars il envoya un Parlementaire au Colonel Braith Waite avec les articles de la capitulation. Tous furent accordés, à l'exception de l'article concernant les fortifications & les édifices publics qui furent laissés à la discrétion de la compagnie : c'étoit dire assez clairement qu'on se proposoit de raser cette place. L'ex-

1779.

pédition se termina sans effusion de sang de part ni d'autre. La prise de Mahé n'en fut pas moins un événement fâcheux pour les François, qu'elle réduisit, en quelque sorte, à n'avoir pas dans cette partie de l'Inde une seule banrière flottante ; mais, comme on l'a dit, on rassembloit à l'Isle de France des forces suffisantes pour réparer les désastres de l'Inde, & prendre sa revanche sur les possessions des Anglois dans cette partie du Monde. L'arrivée de M. d'Orves avec deux vaisseaux de ligne & plusieurs navires armés, venoit de mettre cette isle dans l'état le plus respectable, & l'avoit approvisionnée de manière à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi, & particulièrement celles de l'escadre, dont l'Amirauté d'Angleterre hâtoit l'équipement. Les cinq vaisseaux qui devoient la composer, étoient destinés à balancer les forces navales dans les mers de l'Asie, ou plutôt à maintenir la Grande-Bretagne dans cet état de supériorité qu'elle avoit dû si long-temps au délabrement de la Marine. Mais comme on l'a vu, la France ne s'en-

dormoit plus sur cet objet, le plus important de son administration politique. On faisoit dans les ports de France, des armemens redoutables qui sembloient préparer une campagne décisive, & qui, réunis à ceux de l'Espagne, devoient effrayer les anglois sur les suites d'une guerre dont la prolongation ne leur offroit d'autre perspective qu'un épuisement irréparable.

1779.

Déjà M. de Guichen avoit pris le commandement de l'escadre, que la santé toujours incertaine de M. Duchaffaut ne lui permit pas de conduire en Amérique. Les quinze vaisseaux qui la composent, attendoient les derniers ordres dans la rade de Brest, & l'on ne doutoit pas, qu'avant la fin de Janvier, ils ne missent à la voile pour les Indes occidentales, où toutes les forces maritimes devoient obéir à ce nouveau Commandant. Le départ de l'Amiral Rodney qui venoit de quitter les ports d'Angleterre, avoit précédé de quelques jours celui du Comte de Guichen; mais quelle que fut la destination de l'escadre angloise, il étoit difficile

M. de Guichen prend le commandement de la flotte destinée à M. Duchaffaut.

1779.

qu'embarassée d'un convoi nombreux elle devançât celle de France en Amérique. On apprit bientôt qu'avant de faire voile pour les Indes occidentales, l'Amiral devoit toucher à Gibraltar, & tenter une expédition dans le détroit, ou contre Don Juan de Langara, ou contre l'escadre aux ordres de Don Gaston & de M. de Beauffet qui venoient de quitter la rade de Brest, avec quatre vaisseaux françois & vingt espagnols ; mais le 17 Janvier, à 30 lieues du port, cette division essuya un coup de vent terrible qui dispersa la plûpart des vaisseaux. Quelques-uns rentrèrent à Brest, & l'armée ne put se réunir à tems pour aller secourir Don Juan qui, avec huit vaisseaux, eut à soutenir un combat de retraite contre toute l'escadre de Rodney. Dans la matinée du 16 Janvier, cet Amiral parut à l'embouchure du détroit avec vingt-deux vaisseaux, quelques frégates & son convoi. Le mauvais tems avoit dispersé trois vaisseaux de Langara, & huit seulement eurent part à l'action. Pour l'éviter, ce Commandant avoit fait signal de prendre

Combat de
Don Juan de
Langara & de
l'Amiral
Rodney.

prendre chasse; mais les Espagnols furent joints par les Anglois sur les deux heures après-midi, & il fallut se résoudre à combattre un contre trois jusqu'à dix heures du soir. Ce combat trop inégal pour se terminer à l'avantage des Espagnols, leur coûta le Saint-Dominique, vaisseau de soixante-dix canons, qui sauta en l'air, au fort de l'action, & le Phœnix de quatre-vingt canons que montoit le Commandant. Il s'étoit vu forcé d'amener pavillon, après une défense qui lui mérita l'admiration des deux escadres. Voici comme Don Juan de Langara, alors prisonnier à Gibraltar, s'en explique dans sa relation, où il défie les vainqueurs d'oser le démentir.

» Le feu continuel de cinq vais-
 » seaux anglois qui nous attaquoient
 » par la proue, la poupe & le travers,
 » nous avoit mis hors d'état de gou-
 » verner : toutes nos manœuvres
 » étoient coupées, notre grande
 » voile criblée, notre mât de hune
 » & son perroquet tombés, notre
 » mât d'artimon perdu, nos grands
 » & petits focs emportés, notre
 » grand mât offensé en plusieurs en-

1780.

» droits, & notre entre-pont plein
» d'eau. Nous n'avions plus que la
» misaine, dont le mât avoit con-
» senti, & le petit mât de hune &
» son perroquet qui ne pouvoient
» porter la voile. Telle étoit notre
» situation lorsque nous amenâmes,
» à dix heures du soir, le pavillon
» que nous avions défendu, pour la
» gloire de notre patrie, contre
» des forces, dont la supériorité
» justifie notre défense. Les enne-
» mis eux-mêmes peuvent dire si
» ma relation est conforme à la
» vérité ».

Quoiqu'assez maltraité, le reste de l'escadre espagnole vint mouiller dans la baie de Cadix en meilleur état que plusieurs des vaisseaux ennemis. Les plus endommagés étoient entrés à Gibraltar, & de ce nombre furent deux vaisseaux à trois ponts.

Avantage
de ce com-
bat peu déci-
sif.

Pendant cette action, les vents contraires avoient poussé le convoi de Rodney dans la méditerranée. Le Commandant du camp de Saint-Roch prit toutes les mesures nécessaires pour inquiéter ce convoi, &, s'il étoit possible, pour empê-

cher le débarquement. Mais la levée du blocus de Gibraltar du côté de la mer, facilitoit les moyens d'approvisionner la place, & les Anglois ne laissèrent point échapper cette occasion de s'y renforcer. Ce fut le seul avantage qu'ils retirèrent d'un combat peu décisif, & qui porta moins de préjudice aux Espagnols, que l'enlèvement du convoi, dont le même Rodney s'étoit emparé dans la matinee du 8 Janvier, à la hauteur de Cadix. Cette flotte, composée de vingt-deux voiles, avoit appareillé de Saint-Sébastien le premier du mois, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne, & de cinq frégates de la Compagnie royale de Curaçao. A l'exception d'un seul transport, tout le convoi fut pris en moins de trois heures. Il étoit chargé de vivres & d'approvisionnement de marine, dont la perte fut évaluée à plusieurs millions. La vente des prises & la rançon des équipages produisirent deux cens huit mille deux cens cinquante livres sterling. Le huitième de cette somme fut réparti entre MM. Rodney,

1780.

Rodney en
leve un con-
voi aux Espa-
gnols.

1780.

Inconvé-
nients du re-
tard de Rod-
ney.

Ross & Digbi, les trois Officiers généraux de l'escadre victorieuse,

Les succès de l'Amiral dans les journées du 8 & du 16 Janvier, avoient exalté les têtes angloises, & particulièrement celles des Ministres. Le comte de Sandwich à la Chambre des Pairs, & Lord North à la Chambre de Communes proposèrent de décerner à Rodney les honneurs d'un vœu de remerciement. Les Amiraux Howe & Keppel se distinguèrent par leur empressement à seconder cette motion, & tous les membres des deux Chambres y acquiescèrent unanimement. Le Marquis de Rockingham ne s'en tint pas là ; il fit observer à la Chambre-Haute, que vu le mauvais état de la fortune de l'Amiral, il falloit que les témoignages de la reconnoissance nationale ne se bornassent pas à de vains remerciemens. « Il y a longtems, ajouta-t-il, que la place de Lieutenant-Général des troupes de la marine est vacante ; & je n'en puis douter, le vœu de la nation est que Sa Majesté en dispose en

» faveur de l'Amiral Rodney ».

1780.

Mais en votant pour lui des honneurs & des récompenses, la plus saine partie de la nation ne s'avéugloit pas sur les inconvéniens du séjour trop prolongé de l'escadre angloise dans les parages de Gibraltar. Le départ du Comte de Guichen justifioit l'inquiétude de tous ceux qui mettant plus de prix à la conquête d'une isle qu'à la prise de quelques vaisseaux, trembloient pour les Indes occidentales. « Nos » vaisseaux, disoient-ils, sont faits » pour défendre nos possessions ou » pour attaquer celles de l'ennemi ; » que nous importe d'en prendre » quelques-uns dans telle partie du » globe, si dans une autre partie, » nous n'en avons pas assez pour » empêcher nos ennemis de nous » porter les coups les plus funestes. » Cette avidité avec laquelle nos » Commandans sur mer cherchent » des prises, utile à un seul égard, » est infiniment nuisible sous d'autres aspects. Un Officier qui s'y » livre n'a point de station fixe ; est-il chargé de garder un passage, » bien-tôt la soif du butin l'entraîne

1780.

» ailleurs , & le passage devient li-
» bre... Ainsi l'espoir de reprendre
» la Grenade s'évanouit. Tandis que
» Rodney s'amuse dans les parages
» de Gibraltar, Guichen vole au se-
» cours de la Mothe-Piquet; la supé-
» riorité des François va renaître sur
» les mers des Indes occidentales .
» & avant que notre *preneur* de
» vaisseaux soit arrivé , les *preneurs*
» d'isles nous auront peut-être en-
» levé jusqu'à la Jamaïque ».

Départ de
cet Amiral.

La sagesse de ces réflexions ne hâtoit pas d'un instant le départ de l'escadre angloise qui , renfermée dans le port de Gibraltar où elle étoit venue se réparer après le combat du 16 Janvier , s'y tint oisive jusqu'au 13 du mois suivant , qu'elle sortit enfin avec vingt-deux vaisseaux , deux frégates & douze bâtimens de transport, ne laissant dans la baie que trois vaisseaux de ligne , une frégate, un corsaire & quelques bâtimens d'un rang inférieur. Le Lieutenant-Général Don Juan de Langara , & tous les Officiers & Gardes-marine faits prisonniers avec lui , furent renvoyés le même jours au camp de Saint-Roch , &

leur échange précéda de quelques heures , le départ de l'Amiral anglois , qui fit route vers l'Ouest avec son escadre.

1780.

Cette sortie précipitée déconcerta , pour le moment , les projets des Généraux espagnols , qui déjà avoient pris des mesures pour s'assurer une prompte revanche. Ils firent d'autres dispositions , & ce ne fut plus des hasards d'un combat , qu'ils attendirent le succès de la campagne. Si les travaux de Gibraltar & ceux du camp de Saint-Roch se continuoient avec une égale activité , si la garnison de cette place naturellement imprénable étoit de six mille hommes , & son artillerie d'environ cinq cens grosses pieces , si les approvisionnemens de toute espèce , arrivés sous l'escorte de Sir George Rodney y justifioient la sécurité du Gouverneur Elliot, enfin , si les tentatives contre Gibraltar ne promettoient d'autre avantage que d'arrêter & d'occuper dans le détroit une partie considérable des forces navales d'Angleterre , l'isle de Minorque n'opposoit point les mêmes obstacles au succès des ar-

Le siège de Minorque est concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid. Tout semble annoncer ce lui de Gibraltar.

1780.

mes espagnoles. Les trois vaisseaux de ligne, les quatre frégates, les mille Soldats, & les munitions de guerre nouvellement arrivés à Mahon, n'étoient pas un renfort suffisant pour calmer les allarmes du Gouverneur. Le siège de Minorque étoit déjà concerté dans les cabinets de Versailles & de Madrid; mais c'étoit encore vers Gibraltar que paroissoient se diriger toutes les mesures de l'Espagne. L'armée de Saint-Roch venoit d'être augmentée de six nouveaux bataillons. Des trente-un vaisseaux réunis dans la baie de Cadix, neuf se disposoient à partir vers la mi-Février, pour aller renforcer l'escadre de Don Barcelo à Algésire; déjà quatre autres vaisseaux détachés de la même flotte croisoient dans le détroit avec deux frégates & trois chébecs, & ces forces rassemblées en cas de besoin suffisoient pour bloquer la place, ainsi que la petite escadre que Rodney avoit laissée dans le port de Gibraltar. Tout sembloit annoncer le siège prochain.

On suppose
que Don Gas-

Quant à l'armée navale aux
ordres de Son Excellence Don

Louis de Cordova, on prétendoit qu'elle avoit passé sous le commandement de Don Miguel Gaston, par la démission de son premier chef qui, disoit-on, venoit d'être nommé Commandant de la Marine de Cadix. Pour mettre à la voile, elle n'attendoit que l'arrivée des onze bataillons détachés pour la renforcer. On ignoroit encore sa destination précise; mais la célérité dans l'approvisionnement, tant du convoi que des escadres, annonçoit le projet d'une jonction instante, avec l'armée de la Manche, au commandement de laquelle la voix du peuple appelloit M. le Comte d'Estaing.

Les Anglois se flattoient en vain d'empêcher cette jonction: l'Amiral espagnol pouvoit revenir à Brest avec trente-sept vaisseaux de ligne, en y comprenant ceux de Toulon, qui devoient s'y réunir; & depuis le départ de Rodney, l'Angleterre n'avoit pas trente vaisseaux en Europe. La France en comptoit au moins quarante dans ses différens ports, & de ce nombre

1780.

son remplace
Don Louis
de Cordova.
La voix du
peuple appelle le Comte
d'Estaing au
commandement de la
flotte combinée.

Projets d'une grande expédition en Amérique confiée à MM. de Ternay & de Rochambeau.

1780.

vingt-sept étoient destinés pour la flotte combinée. Des treize autres vaisseaux, huit devoient composer la première division de l'armée qui, sous les ordres de M. de Ternay, se disposoit à mettre à la voile pour aller tenter une grande expédition en Amérique. On ne parloit pas moins que d'embarquer douze mille hommes ; & MM. de Vio-mesnil, de Chatellux & de Wittgenstein, étoient déjà nommés pour les commander sous les ordres de M. de Rochambeau. Ce Lieutenant-Général avoit pris congé de Sa Majesté ; & venoit d'entrer à Brest comme escorté de quatre cens chariots chargés de boulets & de tous les ustensiles nécessaires à une grande armée. Dès le 29 Mars, M. de Ternay n'attendoit pour appareiller, que l'arrivée des convois de Bordeaux & du Hâvre. Enfin, le premier Mai tout fut disposé pour le départ, & le lendemain matin la première division mit à la voile sur les cinq heures. Elle étoit composée du Duc de Bourgogne, vaisseau de quatre-vingt canons que montoit le Com-

mandant, du Neptune & du Con-
 quérant, chacun de soixante-qua-
 torze, de la Provence, de l'Eveillé,
 du Jason, de l'Ardent, & du Fan-
 tafque, de soixante-quatre canons;
 des frégates la Surveillante & l'Ama-
 zone de trente deux, du Cutter la
 Guépe de quatorze, & de vingt-
 trois bâtimens chargés de trans-
 porter le corps d'armée qu'on faisoit
 monter à six mille hommes, sans
 y comprendre les piquets répandus
 sur chaque vaisseau. Le départ de
 la seconde division fut retardé par
 la disette de bons Matelots, & la
 difficulté de l'approvisionnement. Quel-
 ques Officiers supérieurs impatiens
 de rejoindre leur Général, obtin-
 rent la permission de s'embarquer
 séparément sur le *Magnifique* ou
 sur l'*Actif*, vaisseaux de ligne équi-
 pés pour les Antilles; ce qui justifia
 l'opinion où l'on étoit, que l'armée
 du Comte de Rochambeau passe-
 roit aux isles du vent, après son
 expédition dans l'Amérique septen-
 trionale.

Il suit de cet exposé, que c'étoit
 dans cette partie du monde que

Que c'est
 en Amérique
 que doivent

1780.
se porter les
grands coups
de la guerre

devoit s'établir le principal théâtre de la guerre. Malgré les travaux du camp de Saint-Roch, toujours suivis avec la même ardeur ; quoiqu'on hâtât l'équipement des escadres de Brest & de Cadix, dont la réunion dans la Manche alloit menacer les côtes de la Bretagne d'une invasion non moins vraisemblable cette année que les années précédentes ; quoique M. le Comte de Vaux eût déjà pris congé du Roi pour aller visiter les cantonnemens des troupes en Bretagne ; quoique tout l'Etat Major de son armée eût reçu l'ordre de se rendre à Brest avant la fin de Juin, ce n'étoit point en Europe qu'on se proposoit de frapper les grands coups de la guerre. Les quatre vaisseaux françois aux ordres de M. de Beauffet, se dispoient au commencement d'Avril, à quitter le port de Cadix (1), & comme ils prenoient des vivres pour six mois, on ne doutoit pas que leur destination ne fût d'aller

(1) Ce Chef d'Escadre ne mit à la voile que le 4 Mai, & ce fut pour aller croiser à la hauteur de Lisbonne.

renforcer les escadres de M. de Guichen ou de M. de Ternay. Enfin, on assuroit que ce premier Commandant étoit arrivé à la Martinique avec toute sa flotte, & que depuis sa jonction avec les escadres de MM. de Grasse, de la Mothe-Piquet & de Vaudreuil, les forces navales rassemblées devant cette isle consistoient en vingt-neuf vaisseaux de ligne; qu'aux isles sous le vent, les Anglois en avoient tout au plus vingt à opposer, & que dans ce nombre, il s'en trouvoit sept ou huit qu'il faudroit réformer à l'arrivée du Commodore Walsingham, dont les sept vaisseaux joints à ceux de Rodney, porteroient tout au plus à vingt-huit vaisseaux toutes les forces navales de l'Angleterre dans les Indes occidentales. Jusques là l'inégalité n'eût pas été bien sensible entre les Anglois & les François; mais il y avoit six vaisseaux de ligne espagnols à la Havanne, & ce surcroît de forces assuroit la prépondérance au moins dans les isles.

On ne négligeoit rien pour la conserver dans l'Amérique septen-

 1780.

Supériorité
de nos forces
dans les Indes
occidentales.

Le Marquis
de la Fayette
part pour l'A-
mérique.

1780.

trionale. M. le Marquis de la Fayette avoit obtenu la permission d'aller cueillir de nouveaux lauriers dans cette partie du monde ; son retour y porta de l'encouragement , & fut regardé comme un présage du succès de la campagne. Son arrivée à Boston le 28 Avril , y précéda de quelques jours l'arrivée de M. de Ternay, dont on avoit ignoré jusqu'alors la véritable destination.

Washington méditoit une expédition contre New-York. En quelles circonstances.

Le Marquis de la Fayette ne tarda pas à reprendre le commandement d'une division dans l'armée des Etats-Unis , & ce fut à une époque bien attrayante pour son courage. Le Général Washington méditoit alors ou paroïtoit méditer une entreprise non moins importante que les expéditions qui avoient enlevé aux Anglois Boston , Philadelphie & Rhode-Island. Déjà ses troupes réunis à celles du Général Sullivan , marchaient vers New-York ; & des armemens considérables tant à Amboy que dans plusieurs autres rades , attendoient le signal de mettre à la voile. Ce n'étoit plus le moment de tem-

poriser ; le Gibraltar de l'Amérique , New-York se trouvoit sans Gouverneur & presque sans garnison ; Clinton l'avoit , pour ainsi dire , évacuée le 26 Décembre , en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrète dans les parties méridionales du continent. Les secours d'Europe n'étoient point encore arrivés , la ville se trouvoit ouverte en différens endroits , & le Major Patison , à qui le Général en avoit confié la garde , recevoit des avis certains de la marche de Washington. Dans ce moment de crise , son unique ressource fut d'armer les habitans de New-York & d'en former des corps militaires ; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptoit que les vieillards & les enfans. Le zèle & l'ardeur de ces braves citoyens , surpassèrent l'attente du Major-Général , & ne le rassuroient point sur l'événement du siège , dont il se croyoit menacé.

Les Anglois n'étoient pas moins allarmés pour les deux Florides , dont les Espagnols se proposoient

1780.

Les Anglois
sont allarmés
pour les deux
Florides.

1780.

Mort de
l'Amiral
Hardy. Il est
remplacé par
l'Amiral
Francis Géa-
ry.

La flotte an-
gloise met à
la voile dans
les premiers
jours de Juin.

ouvertement la conquête. Ils s'é-
toient déjà mis en possession du
canal de Bahama, où deux vaisseaux
de ligne & trois frégates coupoient
le passage du Nord de l'Amérique
dans les Indes occidentales, & gê-
noient infiniment la navigation de
la Grande Bretagne.

Ces dispositions pour la campa-
gne prochaine, annonçoient chez
les nations confédérées, de grandes
ressources & de puissans moyens
pour consommer cette année l'ou-
vrage de l'indépendance des Amé-
ricains. A ces préparatifs redouta-
bles, l'Angleterre devoit opposer
les derniers efforts d'une résistance
héroïque, si l'opiniâtreté pouvoit
l'être, & qui, souvent téméraires &
ruineux, ne furent pas toujours
infructueux pour sa gloire. Malgré
son épuisement, elle venoit de
rassembler à Spithéad vingt-trois
vaisseaux de ligne, cinq frégates
& plusieurs brulots. Cette flotte
destinée pour la Manche, alloit
être confiée à l'Amiral François
Geary, qui dut ce commandement
au refus de l'Amiral Barrington,
d'abord nommé pour succéder à

Sir Charles Hardy , mort le 17 Mai , dans la soixante septième année de son âge. Il s'étoit rendu la veille à bord du *Victory* , où il fut salué par les escadres ; il se trouva indisposé le soir même , & mourut le lendemain d'une inflammation d'entrailles. Le 29 , le nouveau Commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller , & la grande flotte mit à la voile dans les premiers jours de Juin.

Deux autres escadres avoient quitté Ports-Mouth pour aller renforcer les armées britanniques dans les Indes occidentales ; mais avant que de gagner l'embouchure de la Manche , elles furent arrêtées deux mois par les vents contraires & par la négligence des Ministres , qui , faute d'avoir prévu cet obstacle , n'avoient point suffisamment approvisionné les convois. Après avoir été longtems séparées , elles se rejoignirent enfin à Torbay , d'où l'Amiral Graves appareilla le 19 Mai , avec quatre vaisseaux de ligne , deux frégates & trois mille hommes de troupes attendues à la Jamaïque dès le commencement

 1780.

Deux escadres angloises mettent à la voile pour les Indes occidentales.

1780.

d'Avril, & destinées à compléter un armement considérable, dont l'objet étoit encore ignoré. Cinq vaisseaux & deux frégates composoient la seconde escadre aux ordres du Commodore Walsingham. Sa destination étoit pour les Antilles, où le retard du Commodore réduisoit l'Amiral Rodney à une espèce d'inaction. Cette escadre étoit au moment d'appareiller, lorsqu'il survint un ordre de l'Amirauté, d'attendre de nouveaux transports destinés pour Quebec, & les vaisseaux des Indes orientales, qu'elle devoit convoyer jusqu'à Madere. Il fallut différer encore le départ de la flotte; elle mit enfin à la voile le 18 Mai, au grand étonnement de la majeure partie des Anglois qui la croyoient déjà bien loin. Quatre cens navires marchaient sous l'escorte des deux escadres, & de mémoire d'homme l'Angleterre n'avoit point mis en mer de convois plus considérables.

Troupes
nationales
servées pour
la défense des
côtes d'An-
gleterre.

Les troupes embarquées sur les flottes, étoient en grande partie des recrues levées tout récemment

à Arolsen, à Brunswick, & sur tout à Cassel, où le Landgrave avoit permis au Général-Major Faucit, d'enrôler quatre mille hommes. La crainte d'une invasion fit réserver les troupes nationales pour la défense des côtes, où l'on établit trois camps & trois régimens casernés, formant ensemble un corps d'environ dix mille Soldats.

1780.

Quelque imposant que fut le tableau (1) de la Marine britanni-

On parla à Londres d'une nouvelle flotte d'observation.

(1) Etat exagéré de la Marine britannique au commencement de l'année 1780.

<i>Flotte de la Manche.</i>	<i>Escadre de l'Amiral Arbuthnot dans l'Amérique septentrionale.</i>
Vaisseaux deligne 33	Vaisseaux de ligne 5
De 50 canons. 6	De 50 canons. 1
Frégates. 48	Frégates. 17
Sloops. 25	Sloops. 9
Cutters. 22	<i>Escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, aux isles sous le vent.</i>
Brûlots. 15	Vaisseaux deligne 17
Navires armés. 14	De 50 canons. 2
<i>Escadre de Sir George Rodney.</i>	Frégates. 7
Vaisseaux deligne 21	Sloops. 5
Frégates. 9	Galiote à bombes. 1
Sloops. 2	
Cutter. 1	

1780.

que présenté dans les papiers anglois, il étoit bien difficile qu'après de tels armemens pour l'Amérique, elle entretint au Détroit & sur-tout dans la Manche, des forces capables d'intimider les Puissances confédérées. Cependant on parloit à Londres d'une nouvelle flotte d'observation pour empêcher

Escadre du Vice-Amiral Sir Peter Parker, à la Jamaïque.

Vaisseaux de ligne 2
De 50 canons. . . 3
Frégates. 8
Sloops. 6

Escadre de l'Amiral Sir Edward Hughes, aux Indes orientales.

Vaisseaux de ligne. 8
Frégates. 3
Sloop. 1
Galiotes à bombes 2

Sous le Commodore Jarvic, en croisière aux Açores.

Vaisseaux de ligne 2
Frégates. 4

Escorte du Convoi de Cork pour l'Amérique.

Frégates. 2
A Lisbonne sous le Commodore Johnstone.

Vaiff. de 50 canons 1
Frégate. 1

A la découverte sous le Capitaine Clerkes.

Frégates. 1
Sloop. 1

TOTAL.

Vaisseaux de ligne 89

Vaif. de 50 canons 13

Frégate. 99

Sloops. 48

Cutters. 23

Brûlots & galiottes

à bombes. 18

Navires armés. . . 14

Voiles. 304

la jonction de celle de France & d'Espagne, & pour intercepter les renforts que ces deux Puissances envoyotent dans l'Amérique du Nord ou dans les Indes occidentales. Mais ce nouvel armement n'eut pas lieu cette année, & les convois des alliés n'eurent presque à redouter, en cas de dispersion, que la rencontre des corsaires anglois répandus sur toutes les mers d'Europe.

1780.

Heureusement qu'on avoit à leur opposer, dans cette espece de guerre, des Marins que leurs prouesses avoient déjà signalés sous l'un ou l'autre hémisphere. Celles de l'intrepide Capitaine du *Black Prince*, eurent pour théâtre le canal de S. George. Des succès multipliés y couronnèrent sa bravoure & son expérience, & au mois de Janvier, il avoit déjà fait passer quarante bâtimens anglois dans les différens ports de France. Ce Capitaine non moins heureux qu'entreprenant, étoit né à Rush en Irlande. Sous beaucoup de rapports, c'étoit un second Paul Jones; il fut comme lui la terreur des Anglois, & porta

Prouesses de
nos corsaires.

1780.

des coups sensibles à leur commerce.

Le Commodore américain nouvellement échappé du Texel où les Anglois s'étoient flattés vainement de le tenir bloqué , étoit venu mouiller à la Corogne au commencement de cette année , avec le fameux corsaire *Cunningham* , qu'il avoit recueilli à bord de la frégate l'*Alliance* , lors de son évasion des prisons d'Angleterre. Ces deux intrépides Marins expédièrent pour Boston les nouvelles prises qu'ils avoient faites , & remettant à la voile , ils affrontèrent tous les périls de la guerre & des flots , pour conserver le même éclat au pavillon américain. Ce fut dans la Manche que la bravoure de Paul Jones trouva de nouvelles occasions d'accroître sa renommée.

Les Capitaines *Fabre* & *Royer* , furent après lui , ceux des corsaires françois , dont la valeur & l'audace , firent le plus de bruit. Le dernier étoit sorti du port de Dunkerque dans le mois d'Avril , il y rentra le 5 Mai , couvert de blessures , & mourut le jour même au grand

regret de ses compatriotes , dont il fut la gloire. Ce brave Dunkerquois faisant route au Nord avec deux frégates de vingt-deux canons chacune , le corsaire le *Calonne* & deux autres navires armés , avoit rencontré un bâtiment anglois qu'il rançonna. Sur le rapport de l'ôtage , qu'il se trouvoit à peu de distance une flotte marchande de quarantevoiles , protégée seulement par trois frégates d'un rang inférieur , le sieur Royer se crut assez fort pour aller , sans risque , à la découverte de ce convoi , qu'il se proposoit d'attaquer. Il le découvrit en effet , mais escorté de trois frégates qui montoient vingt-huit & trente-six canons , au lieu de vingt ou vingt-deux , comme l'avoit annoncé l'ôtage. Le Capitaine Royer n'en donna pas moins le signal du combat , & malgré l'inégalité de forces , il ôsa se mesurer avec la frégate de trente-six canons. Deux coups de feu qu'il reçut au commencement de l'action , ne lui firent point abandonner le commandement , mais un troisième le mit pour toujours hors de combat.

 1780.

 Mort du
 Capitaine
 Royer,

1780.

Mort du
Chevalier de
Couëdic.

A cette époque, la Marine françoise gémissoit encore sur la fin glorieuse de M. de Couëdic. Ce brave Capitaine étoit mort au commencement de Janvier, des suites de sa blessure recue au combat du Quebec & de la Surveillante. Sa Majesté sensible à la perte de cet excellent Officier, crut devoir, en considération de sa rare valeur & de ses services signalés, transmettre à la Dame de Couëdic & à ses enfans, les bienfaits destinés à leur illustre pere.

Aveux des
Anglois hono-
rables
pour les Offi-
ciers & les
Ministres de
France.

La Marine françoise ne se consoloit de ces pertes & de beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rappeler, qu'en jetant les yeux sur cette foule de braves Marins qui lui restoient encore. Ses moindres Officiers avoient des titres à la gloire ou bruloient d'en acquérir; mais la prudence des Chefs, leur valeur & leur expérience lui promettoient sur-tout des triomphes. C'étoit à MM. de Guichen, de Ternay & de la Mothe-Piquet, qu'étoit particulièrement confié l'honneur du pavillon françois, & c'est dire assez qu'il ne reçut point d'affre--

d'affront pendant toute cette campagne. Ces noms redoutables n'imposoient pas moins aux ennemis, que la supériorité des forces qu'on devoit leur opposer, & les Amiraux anglois ne rougissoient pas d'en convenir. On pourroit citer vingt de ces aveux honorables à la Marine françoise, que leur arracha l'habileté de ses Officiers supérieurs ; mais on se bornera à celui de l'Amiral Hyde Parker, dont l'admiration ne put se taire sur la manœuvre savante de M. de la Mothe-Piquet, qui, forcé de se rendre de la Martinique à la Guadeloupe avec cinq vaisseaux de ligne & cinq frégates, dans une circonstance périlleuse, fut, à force de talens, éviter l'approche de cet Amiral, dont l'escadre de beaucoup supérieure, se fut nécessairement emparée de la division françoise, si elle eût pu l'atteindre « Pour sauver la division, dit l'Amiral Parker, il n'y avoit qu'une seule manœuvre à faire, & M. de la Mothe-Piquet étoit seul capable d'imaginer cette manœuvre ».

1780.

Les talens & le patriotisme des Ministres ne devoient pas moins concourir au succès de la campagne que la valeur & l'expérience des Généraux. L'aveu solennel qu'en firent les Anglois, retentit plus d'une fois à la Chambre des Communes. Dans la séance du 28 Avril, le Général Conway fit un long discours particulièrement consacré à l'éloge de l'auguste Monarque françois, & qu'il termina par celui de ses Ministres. « Hélas ! dit-il en » finissant , si nous hasardons la » comparaison, sous quel point de vue » différent n'envisagerons-nous pas » les Ministres de l'une & l'autre » Cour? Combien les Ministres fran- » çois n'ont-ils pas acquis de droits » à la vénération, à la confiance, à la » bénédiction des peuples, en don- » nant à leur maître des avis salu- » taires si favorablement accueillis? » Combien les Ministres anglois, » éclipsés par le mérite, par la » gloire des premiers, ne sont-ils » pas blâmables, pour avoir négligé » de donner à leur Prince ces avis » utiles qui souvent font la destinée » des Empires?

En effet, la confiance des François étoit encore moins fondée sur la puissance de leurs armes, que sur la sagesse de Louis XVI, & le patriotisme éclairé de ses Conseillers. La politique du Cabinet de Versailles dirigeoit toutes les opérations de la guerre non-seulement en Europe, mais dans les deux Indes; & cette politique étoit pour les Anglois un ennemi redoutable qu'ils ne savoient plus combattre à armes égales. Depuis la naissance des troubles une aveugle inflexibilité avoit présidé constamment à toutes leurs délibérations; la sagesse des Conseils ne secondoit plus en Angleterre les efforts du patriotisme. Vu sa position désespérée, elle en avoit fait d'incroyables pour cette campagne; mais ces préparatifs déjà ruineux devoient entraîner de nouvelles dépenses ou rester infructueux. Pour en tirer quelque avantage, il falloit soumettre la fortune des particuliers à des sacrifices illimités qui auroient achevé d'écraser la nation, ou faire adopter au Ministère un plan d'économie, dont l'exé-

1780.

Que les efforts de l'Angleterre pouvoient entraîner la ruine de la nation.

1780.

cution pouvoit sauver la Grande-Bretagne ; mais qui eût perdu les Ministres en mettant des bornes à l'influence de la Couronne.

Pétitions
du Comté
d'York. Leur
objet.

Ce dernier point étoit beaucoup plus difficile à obtenir que le premier. En effet, malgré l'épuisement où se trouvoit l'Angleterre, lorsque Lord North vint proposer à la Chambre des Communes divers impôts sur le produit desquels devoit être assigné le paiement des intérêts d'un nouvel emprunt de douze millions sterling, toutes ses propositions & les motions qu'elles avoient occasionnées, passèrent sans difficulté. Il n'en fut pas ainsi des pétitions du peuple relatives à l'influence de la Cour, & à l'emploi souvent abusif des deniers publics. Vingt-quatre Comtés s'étoient associés pour solliciter une réforme sur ces grands objets, & ce fut d'abord avec quelque apparence de succès. Le Comte d'York avoit été le premier à jeter l'alarme. Voici la substance de la pétition arrêtée unanimement le 30 Décembre, dans une assemblée de la Noblesse, du Clergé & des Francs-Tenanciers de

ce Comté.... » Que les supplians observent aux honorables Communes que dans l'état d'appauvrissement & de calamité où se trouve la nation , plusieurs individus jouissent ou de places sans fonctions auxquelles des émolumens exorbitans sont attachés , ou de pensions considérables qui n'ont point été méritées par des services publics , au moyen desquelles places & pensions la Couronne acquiert chaque jour une influence inconstitutionnelle qui peut devenir funeste à l'Angleterre. Que la *bourse* nationale étant confiée à la garde de cette honorable Chambre , ils demandent la permission de représenter que jusqu'à l'entier redressement des griefs énoncés dans cette pétition , l'octroi d'aucune somme excédant le produit des impôts actuellement établis , nuirait aux droits du peuple & à la dignité de ses représentans ; qu'enfin les supplians réclament l'autorité de la Chambre pour que les deniers publics soient uniquement appliqués aux besoins de l'Etat , & de la manière qui

1780.

paroitra le plus convenable à la sagesse du Parlement ».

Il y fut résolu unanimement qu'un plan d'affociation rédigé sur des principes constitutionels, à l'effet d'appuyer cette réforme, seroit présenté à la même assemblée tenue par ajournement le mardi de la semaine de Pâques. Un Comité de soixante-un citoyens fut chargé de cette rédaction.

Plan d'affociation nationale adopté par divers comtés.

Ce plan d'affociation déjà adopté par la cité de Londres, le fut bientôt par les Comtés d'Hampshire & de Middlesex. Le vendredi 7 Janvier, les principaux citoyens de ce dernier Comté s'étoient assemblés pour le même objet à Hackney, dans la taverne dite la Mermaid; ils y prirent les mêmes résolutions que ceux du Comté d'York, & le sieur Byng exposa dans ces termes les griefs de l'assemblée. « Il n'est » personne qui n'ait gémi sur la prodigalité avec laquelle les deniers » publics sont administrés depuis » une certaine époque; cependant » je me taisois sur les abus d'une » telle administration, si l'on n'avoit » à reprocher aux Administrateurs

» des finances publiques que leur
» défaut d'économie ; mais elles
» sont évidemment employées à
» corrompre le Parlement , à dé-
» truire l'indépendance des repré-
» sentans du peuple , à sapper les
» fondemens de la constitution. Ce
» n'est point assez de se plaindre
» d'un tel désordre , il faut aviser
» aux moyens de le réprimer. On
» ne fait à quoi monte le nombre
» des places & des pensions ; le
» calendrier de la Cour en présente
» une liste ; mais le fait est qu'il en
» existe plusieurs qui n'y sont point
» désignées. On prétend , & il y a
» tout lieu de le croire , qu'à la fin
» de chaque session , on ajoute à
» ce calendrier un supplément fait
» pour l'œil du Roi , & qu'on brûle
» aussi-tôt qu'il est signé. Le devoir
» du peuple est de prendre des me-
» sures contre cette influence , au
» moyen de laquelle le ministère
» peut asservir le Parlement à tou-
» tes ses vues , faire avorter les
» efforts des membres qui , avant
» de voter de nouveaux octrois ,
» veulent connoître l'emploi qui

1780.

» en fera fait, ce que doit coûter
 » chaque département du service
 » public, & ce qu'on a fait des
 » sommes antérieurement votées.
 » Sans sortir du Comté de Mid-
 » dlesex, il est notoire que ses
 » Francs-Tenanciers payent déjà
 » quinze schelings dans la livre
 » sterling; il est tems qu'ils s'oc-
 » cupent des moyens de conserver
 » les cinq schelings qui leur res-
 » tent. Le seul efficace est de fer-
 » mer leurs bourses; dès que la
 » source de la corruption sera
 » tarie, il faudra bien que la
 » corruption cesse ».

Seize Com-
 tés réforma-
 teurs. Lord
 Sandwich
 s'oppose en
 vain aux pro-
 grès de l'asso-
 ciation.

A l'époque de la mi-Janvier, seize Comtés réformateurs concou-
 roient déjà à l'exécution du plan
 d'association nationale. Le Comté
 de Suffex, ou plutôt M. John Har-
 rison, son grand Shérif, marqua
 d'abord quelque opposition aux mesu-
 res des seize Comtés; mais le Duc
 de Richmond, qui en étoit Lord-
 Lieutenant, prit sur lui de con-
 voquer l'assemblée. Sa pétition, la
 même pour le fond, que toutes
 celles qui avoient déjà paru, étoit
 bien différente quant à la forme.

il fut aisé de voir que l'éloquent Lord Duc s'étoit chargé de la rédaction de cette pièce originale , dont tous les articles furent adoptés unanimement. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi à l'assemblée d'Huntingdon , où Lord Sandwich s'étoit rendu , accompagné de plusieurs Lords déterminés , comme lui , à combattre les résolutions qu'on devoit y proposer ; mais il eut le chagrin de voir que le nombre des réformateurs titrés , excédoit de plus de moitié , celui des opposans de la même classe. Les résolutions passèrent , & ce Ministre fit enregistrer une vaine protestation qui fut signée de tous ses partisans.

Le nombre des villes & des comtés favorable au projet d'une association nationale augmentoit tous les jours , & celui des pétitions qui devoient être présentées aux Communes , croissoit en proportion. Il se formoit de toutes parts des comités qui tendoient visiblement au même but ; mais de toutes ces assemblées la plus imposante , la plus distinguée , & sans comparaison la

1780.

Quatre mille
habitans
assemblés
pour le même
objet dans la
grande salle
du palais de
Westminster.

1780.

M. Fox,
Président de
cette assem-
blée. Carac-
tère de son
éloquence.

plus nombreuse , fut celle qui se tint le 2 Février dans la grande salle du Palais de Westminster ; elle étoit composée d'environ quatre mille habitans , à la tête desquels on remarquoit un grand nombre de Lords & tout ce que les Communes avoient d'orateurs célèbres. On ne put se méprendre aux dispositions de l'assemblée , lorsqu'on entendit que M. Fox en étoit nommé Président d'une voix unanime. Il la remplit de son éloquence impétueuse pendant les trois quarts de la séance. Son discours roula presque entièrement sur les excès de l'influence royale , sur la dépravation du Parlement , & sur la souveraineté du peuple anglois , dont il rappella les droits en des termes regardés comme séditieux par-tout ailleurs qu'en Angleterre. « Que
» ce peuple , dit-il , se réunisse ,
» qu'il combine ses efforts ; & l'ob-
» stination du Prince , & la vénalité
» du Parlement ne lui résisteront
» pas. En deux mots , le peuple
» fait qu'il n'a à attendre de l'ad-
» ministration actuelle que l'indi-
» gence & la ruine : qu'il se dise

» seulement , *soyons nous-mêmes*
 » *nos libérateurs*, & il sera délivré.
 » Les exemples propres à l'encoura-
 » ger sont aussi récents que mémo-
 » rables ; il vient de voir l'Améri-
 » que , il vient de voir l'Irlande lui
 » enseigner comment il faut se con-
 » duire , lorsqu'on est forcé aux
 » extrémités par des hommes per-
 » vers. N'avons-nous pas une ori-
 » gine commune avec ces peuples ?
 » La vie , la liberté nous sont-elles
 » moins chères qu'aux Américains
 » & aux Irlandois ? Le sang cir-
 » cule-t-il moins librement dans
 » nos veines que dans les leurs ?
 » N'avons-nous pas reçu comme
 » eux une éducation qui nous inf-
 » pire du mépris pour la vie , lorf-
 » que notre liberté est en danger ?
 » Nos peres n'ont-ils pas, aussi-bien
 » que les leurs , combattu & versé
 » leur sang pour la défense de leurs
 » droits ? Au moment du péril &
 » de l'allarme , ferons-nous moins
 » empressés que ces illustres morts,
 » à conserver cette liberté dans la-
 » quelle nous sommes nés ? En un
 » mot , le cœur de l'Empire fera-t-il
 » sans mouvement , tandis que ses

1780.

1780.

» membres sont en activité ? Non ,
» non , je ne crains pas que les ra-
» vages de la corruption se soient
» étendus au point d'énervier la vi-
» gueur , de détruire la sensibilité
» du peuple. Que le mot *association*
» ne l'allarme pas ; ce mot n'a rien
» de contraire à l'esprit de la consti-
» tution. Qu'il se pénètre d'une
» vérité importante , c'est qu'au
» moyen des associations , il con-
» servera son indépendance. Sans
» associations , il faut qu'il succom-
» be sous l'influence de la Couron-
» ne ; influence parvenue à un ex-
» cès inconnu à toute autre pério-
» de de notre histoire ; influence ,
» dont l'accroissement ultérieur
» consommeroit l'esclavage de l'An-
» gleterre. Qu'on détruise cette in-
» fluence , & notre glorieuse conf-
» titution réglera sa durée sur la
» durée des siècles ».

Effet de son
discours.

Ce discours fut reçu avec trans-
port de l'assemblée la plus nom-
breuse , qui , de mémoire d'homme.
eût été convoquée en Angleterre.
Dans ce moment d'enthousiasme ,
le docteur Jebb demanda que lors de
l'élection générale , M. Fox se pré-

sentât comme Candidat pour Westminster. La foule des Electeurs applaudit à cette proposition avec une égale unanimité , & l'on finit par charger M. Fox d'exposer aux Communes la pétition , dont on étoit convenu. Sir George Saville avoit reçu la même commission pour le Comté d'York , & il s'en acquitta dans la séance du 8 Février , dont l'issue parut répondre à l'attente du public. La pétition fut accueillie & déposée sur la table , conformément à la motion de l'honorable Baronnet.

Les partisans de l'administration n'étoient point encore suffisamment préparés dans la Chambre des Communes contre cette première insurrection du parti populaire , & les protestations n'eurent pas lieu dans cette séance. Dans les suivantes , Sir George Saville demanda qu'il fut mis sous les yeux de la Chambre , un Etat des places occupées en vertu des lettres patentes ou autrement , & des pensions , dont la liste civile étoit chargée , avec les noms des pensionnaires , & le montant des émolumens attachés à cha-

1780.

Plan d'économie tour-à-tour adopté & rejeté par Lord North.

1780.

cune de ces places. Lord North & M. Cornwall s'opposèrent à cette motion sous des prétextes vains , mais spécieux , qui donnèrent lieu à de longs débats où le Ministre des Finances affecta plus de modération , qu'il ne montra de logique. D'abord il avoit témoigné en général la plus grande admiration pour le plan d'économie nationale proposé à la Chambre des Communes , & lorsqu'on en vint aux détails de ce plan , il les rejeta tous les uns après les autres. Cette contradiction fournit des traits ironiques à M. Burke , auteur de ce chef-d'œuvre d'érudition & de raisonnement. Enfin , lorsqu'on recueillit les voix , il s'en trouva cent quatre-vingt-six pour la motion pure & simple de Sir George Saville , & cent quatre-vingt-huit pour les amendemens. L'assemblée étoit composée de trois cents soixante-quatorze membres , & par conséquent le Ministre n'eut pour lui qu'une majorité de deux

Bill relatif VOIX.

à l'économie
nationale.

Lord North
essaie d'en

Le 23 Février , M. Coke ayant présenté à la Chambre les demandes de l'assemblée de Norfolk , M. Ba-

con observa que ce n'étoit pas celles du Comté, dont une partie avoit protesté contre. C'est ainsi que la faction ministérielle affectoit de méconnoître la voix du peuple dans les pétitions des particuliers; mais elles s'accumuloient tous les jours, l'association étoit presque générale, & les trois quarts de la Chambre paroissoient intimidés par les instructions de leurs constituans. Il étoit au moins fort douteux que le Ministère conservât la majorité, lorsqu'il seroit question de prononcer sur le sort de ces pétitions. Le peuple attendoit cette décision avec impatience, & pour en hâter l'instant, M. Burke, qui venoit d'obtenir la première lecture de son bill relatif à l'économie nationale, demanda la seconde lecture pour le Mardi suivant. Lord North insistoit pour qu'elle fut renvoyée au terme de quinze jours, sous prétexte qu'il lui falloit tout ce tems pour examiner un bill, dont les principes & l'objet étoient déjà connus de tous les membres des Communes. Rien n'étoit d'ailleurs moins compliqué que le plan de M. Burke; il por-

1780.

éloigner la
seconde lec-
ture.

1780.

toit sur deux points uniques. 1^o. Retrancher de la liste civile toutes les places inutiles qui sont à sa charge ; statuer que tous les deniers votés à l'avenir pour cette même liste seront appliqués aux objets pour lesquels le vœu du Parlement les aura destinés ; verser le surplus , s'il y en a, dans la caisse d'amortissement , & le soustraire ainsi à l'avidité des Ministres de la corruption. 2^o. Assurer au Roi la jouissance de ses revenus ; mais empêcher que les sommes votées pour l'entretien de sa famille , de son aïssance particulière, de son indépendance & de sa dignité ne soient employées à acheter les suffrages du Parlement.

Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'Etat. Cette clause n'est point admise.

D'ailleurs entraînant en longueur la grande affaire du bill économique , on s'exposoit à voir le Parlement prorogé avant la décision de cette affaire ; suivant M. Fox, les délais du Ministre n'avoient pas d'autre objet. Cette observation ne permit plus à Lord North d'insister , & il fut convenu que la seconde lecture du bill auroit lieu le 2 Mars. Une des clauses portoit qu'on abolît la charge de troisième Secrétaire d'E-

tat ; cette clause étoit conçue de manière à ne pouvoir s'appliquer qu'à Lord George Germaine. Ce Ministre entra dans un détail circonstancié des émolumens de sa charge ; il démontra qu'en réunissant le département des Colonies à celui du Sud , la nation ne gagneroit pas quatre mille livres sterling par année. M. Burke répliqua avec son énergie ordinaire ; mais toute son éloquence secondée par celle de M. Fox , ne put rien obtenir , & cette partie du bill fut rejetée à la pluralité de deux cens huit voix contre deux cens une.

1780.

Cependant il s'étoit formé dans la grande salle de king street une assemblée générale des députés nommés par les villes & comtés réformateurs ; on y fit la lecture d'un mémoire contenant la récapitulation des griefs du peuple , des résolutions déjà prises pour en obtenir le redressement , & des additions faites au plan de réforme & d'association universelle. Pour mieux en assurer le succès, les députés recommandoient fortement dans ce mémoire adressé aux différens comités, de refuser leurs suffrages, dans les prochaines élections, à tout can-

Mémoire lu dans l'assemblée générale des Députés des comtés réformateurs. Son objet.

1780.

didat qui n'auroit point fait serment de concourir à cette réforme salutaire, & d'appuyer au Parlement toutes les mesures qui pourroient tendre à diminuer l'influence de la Couronne. A cette même époque, l'assemblée fit le rapport de ses résolutions au comité du Conseil de la Cité de Londres, établi pour entretenir la correspondance avec les autres Comités des Comtés, Villes & bourgs du Royaume. A la fin de Mars on en comptoit au moins quarante qui avoient présenté des requêtes à la Chambre des Communes.

La Cham-
bre des Com-
munes finit
par céder à
l'ascendant
du ministère.

Ces pétitions d'abord traitées avec assez de légèreté commençoient en fin à produire quelque effet. Une partie du bill économique avoit passé & reçu la sanction de la Chambre. On l'avoit purgée des gers à contrats qui fortifioient le parti ministériel, & l'on venoit d'établir une commission chargée d'instruire la nation de l'emploi des deniers publics. On se croyoit au moment de consommer le grand ouvrage de la réforme, & malgré les protestations de Lord North, toutes les motions

des anti-ministériaux furent adoptées unanimement. Le tour favorable que prenoit cette affaire sembloit annoncer des dispositions populaires dans la Chambre des Communes, & promettoit une issue contraire au vœu des Ministres ; mais cette Chambre ne tarda pas à se démentir, & dans la séance du 24 Avril, ils recouvrièrent une majorité de cinquante-une voix contre la motion, dont voici l'énoncé.

1780.

» Qu'il soit présenté une humble
 » adresse au Roi, pour supplier Sa
 » Majesté de ne point dissoudre le
 » Parlement, & de ne point proroger la session actuelle, avant qu'il
 » n'ait été pris dans cette Chambre
 » des mesures efficaces, pour diminuer l'influence de la Couronne, & opérer le redressement des
 » autres griefs mentionnés dans les
 » pétitions du peuple ».

Cette motion si conforme aux précédentes résolutions de la Chambre, fut rejetée par elle, & ce fut un coup de foudre pour l'opposition. Le sieur Duning ayant demandé que le Comité s'ajournât au Lundi suivant, M. Fox l'interrompt en

Indignation
 de M. Fox &
 de tous les
 Citoyens zélés.

1780.

s'écriant : » ses délibérations sont
 » désormais superflues ; il vient de
 » rejeter les pétitions du peuple , de
 » se parjurer , de violer sa parole ,
 » d'anéantir ses résolutions du 6
 » Avril , &c.

Tel fut l'ascendant du Ministère , lorsqu'il fallut prononcer sur le sort des petitions , & telles avoient été les dispositions de la majorité de la Chambre , lors même que l'opposition parut triompher un moment. Tout ce qu'il y avoit de citoyens zélés en Angleterre , partagea l'indignation de M. Fox contre les Communes , & ne vit plus dans les résolutions d'abord favorables au plan d'économie nationale , qu'un manège de corruption & d'astuce pour faire taire les murmures du peuple sur les impôts destinés à l'acquit des intérêts du nouvel emprunt de Lord North.

Influence de
 la couronne
 en Irlande
 comme en
 Angleterre.

L'influence de la Couronne ne se faisoit pas moins sentir en Irlande qu'en Angleterre ; elle y prévalut dans un moment où toutes les circonstances sembloient s'être combinées pour compléter le triomphe de l'indépendance irlandaise. Ce

n'étoit plus au sein de l'esclavage, du tumulte ou de l'anarchie que se déployoient les prétentions des Irlandois. Ils écoutoient la voix de leurs Chefs ; & la sagesse des Conseils prétendoit au développement de leurs forces , qui chaque jour croissoient sous les auspices d'une politique éclairée. Ils commençoient à goûter les prémices de la liberté , & tous les membres de l'Etat concouroient aux moyens de la consolider & de l'accroître. Les droits qu'ils avoient recouvrés n'étoient point suffisamment affermis , & ne répondoient pas encore à l'étendue de leur patriotique ambition. Cependant quarante-cinq mille citoyens s'étoient armés pour l'émancipation politique de l'Irlande ; & dans cette armée de braves Volontaires commandés par des chefs plus ou moins accrédités dans l'opinion publique , il n'en étoit pas un seul qui fut soupçonné d'entretenir des vues contraires ou même étrangères au patriotisme. Le Duc de Leinster lui-même , contre lequel on s'étoit permis des soupçons offensans , déclara publiquement , & de la manière la

1780.

plus solennelle, qu'il soutiendrait le peuple dans la revendication de ses droits à une constitution indépendante. Mais les Communes d'Irlande ne secundoient point unanimement ces résolutions populaires. Les avis étoient partagés dans cette Chambre, & bientôt la majorité se déclara contre les prétentions du peuple qui refusoit de reconnoître les actes du Parlement d'Angleterre, & qui menaçoit de faire main-basse sur quiconque entreprendroit de les mettre à exécution. Le Procureur-Général avoit dit que l'Angleterre ne se départiroit pas de ses droits, & que, si le peuple s'obstinoit, la contestation ne pouvoit être décidée que les armes à la main. Le sieur Gratham, le plus éloquent Orateur de l'indépendance, n'en fit pas moins cette motion. « *Résolu,* » que la Très-Excellente Majesté du » Roi, les Pairs & les Communes » d'Irlande forment la seule puissance capable d'affujettir le peuple irlandais, & de promulguer des loix dans ce Royaume ». Le Procureur - Général répéta sa menace, en ajoutant, qu'il voyoit s'ou-

voir une scène de carnage & d'horreur, dont la seule idée le faisoit frémir.

 1780.

Ces débats animés & soutenus de part & d'autre avec beaucoup de fermeté dans la séance du 18 & du 19 Avril, offrirent à l'éloquence du sieur Gratham une nouvelle occasion de se déployer dans le magnifique discours qui précéda l'exposé de sa motion. Ce chef-d'œuvre mérite d'être transmis dans les fastes de l'histoire, & l'on nous saura gré de le présenter sans lacunes & sans mutilations.

Discours
patriotique
du sieur
Gratham.

« Jamais la Chambre ne s'assem-
 « bla pour un objet plus important
 « & plus décisif; il ne s'agit de rien
 « moins que de protester aujourd'hui
 « contre l'usurpation du Parlement
 « de la Grande Bretagne, que d'é-
 « lever de concert & nos mains &
 « nos voix contre cette usurpation;
 « il s'agit de répondre au cri de trois
 « millions d'habitans qui nous de-
 « mandent justice! Dans ce moment
 « solennel, si le Ciel m'eût donné
 « un fils, on me verroit, comme le
 « pere d'Annibal, le conduire à l'au-
 « tel pour y faire serment de pro-

1780. *Suite du discours de Gratham.*

» réger les droits sacrés du peuple ?
» Ne le dissimulons pas , ce peu-
» ple a ses droits , & entr'autres
» celui de nous sommer de les lui
» conserver. Un cri qui part de plu-
» sieurs millions de bouches , est un
» cri puissant ; c'est la voix du ton-
» nerre ; on a beau chercher à l'é-
» touffer , elle frappe l'oreille la plus
» dure. Cette voix vous crie qu'il
» reste encore beaucoup à faire pour
» l'Irlande ; que les esprits ne sont
» pas tranquilles , qu'ils ne sont pas
» satisfaits ; que si quelque chose
» peut en calmer l'effervescence ,
» c'est la confiance qu'il est naturel
» de placer dans cette Chambre
» gardienne née de la liberté qu'ils
» réclament. Cette idée consolante
» fixe sur vous les yeux de la mul-
» titude qui vous parle ainsi : RAP-
» PELLEZ la Grande-Bretagne aux
» notions simples de la justice ; for-
» cez l'Angleterre à *restaurer* votre
» liberté politique , en même-tems
» qu'elle *restaure* la liberté de votre
» commerce : dites-lui que la manière
» dont elle vous a dispensé cette
» dernière faveur est allarmante ; que
» le Ministre britannique en vous
l'annonçant ,

» l'annonçant , n'a pas dit qu'il étoit
 » *juste* , mais qu'il étoit *expédient*
 » de vous accorder certains avan-
 » tages ! Observez-lui que ce mot
 » *expédient* annonce une réserve
 » inquiérante , qu'il est fatal dans
 » la bouche de la Grande - Breta-
 » gne , qu'il lui a coûté l'Amérique ,
 » qu'il l'a plongée en des fleuves de
 » sang , en des abîmes de misère
 » & d'horreur ! Dites-lui : tant que
 » les réserves tacites enveloppées
 » dans ce mot *expédient* , existeront ,
 » nous regarderons comme précai-
 » res les avantages accordés à notre
 » commerce , parce qu'étant sans
 » cesse à la disposition de la Grande-
 » Bretagne , elle peut nous les retirer ,
 » dèsqu'elle le jugera à propos. Ajou-
 » tez que dans cette position , nous
 » nous regardons comme des esclaves
 » à qui l'on permet de respirer
 » un moment , mais qui voyent tou-
 » jours les fers , dont ils étoient char-
 » gés , prêts à les accabler de leur
 » poids. Parlez avec confiance ; la
 » circonstance est favorable. Un
 » Dieu , Dieu lui-même a créé pour
 » nous ce moment de nous émanci-
 » per ainsi que notre postérité : ne

1780.

Suite du même discours.

1780.

Suite du même discours.

» laissez point échapper ce moment.
» Gardez-vous sur-tout d'attendre
» l'époque dangereuse de la paix ;
» ce qui seroit paix pour les autres,
» seroit guerre pour vous ; la grande-Bretagne ne croiroit point en
» jouir , si elle ne voyoit pas votre
» isle humiliée rentrer dans l'esclavage ! C'est au nom de tout ce
» qui vous est cher , c'est pour l'honneur de votre patrie , pour l'honneur de la nature humaine , par
» le souvenir des injustices que vous
» avez effuyées , par l'amour que
» vous portez à votre postérité ,
» que je vous conjure , que je vous
» supplie de saisir cette occasion
» fortunée , de marquer ce moment pour celui de votre liberté !
» N'en doutez pas , la Grande-Bretagne n'ignore plus que ses prétentions à la suprématie universelle sont une chimère , une absurdité. Des légions d'ennemis l'environnent , la pressent , fondent sur elle de toutes parts ; sa suprématie s'éclipse par-tout , la mer n'est plus son domaine , l'honneur de ses conseils & celui de son pavillon sont également flétris ; elle

« n'a plus d'armées, elle n'a plus de
 » flottes, point d'Amiraux, point de
 » Généraux; l'engourdissement de
 » l'indolence caractérise toutes ses
 » mesures; la division aigrie par les
 » revers préside à ses conseils. Il
 » n'en est pas ainsi parmi nous; ce
 » moment est l'aurore de nos beaux
 » jours; jamais l'Irlande, jamais au-
 » cun peuple de la terre ne put se
 » flatter d'avoir un Sénat aussi bien
 » composé que le nôtre; jamais peu-
 » ple ne fut mieux disposé à secon-
 » der les grandes vues de son Sénat.
 » Un feu divin embrâse tous les
 » cœurs; un enthousiasme sacré,
 » dont l'antiquité même ne four-
 » nit point d'exemple, a converti
 » une multitude languissante en un
 » peuple fier. Portez les yeux de
 » l'imagination au-delà de cette en-
 » ceinte, vous verrez quarante mille
 » hommes sous les armes attendant
 » en silence le résultat de vos déli-
 » bérations. Leur vœu est uniforme;
 » ils soupirent tous après la liberté.
 » La providence semble leur sourire:
 » oui, la main de Dieu est visible, je la
 » vois, c'est elle qui a tout préparé,
 » c'est elle qui va tout consommer!

1780.

Suite du même discours.

1780. *Suite du même discours,* « Lorsqu'elle vous présente l'indé-
pendance & le bonheur, refuse-
rez-vous les bienfaits de la Pro-
vidence ?

« J'ai dit que ce moment étoit
« décisif, je dois ajouter qu'il est
« pressant ; ce qui s'est passé hier,
« suffit pour vous en convaincre.
« Hier, on a demandé aux servi-
« teurs de la Couronne si une armée
« de quinze mille Irlandois devoit
« être assujettie en Irlande aux loix
« de l'Angleterre ? Ils ont répondu
« que oui ! c'est à cet excès d'audace
« que votre indiscretion les a portés.
« Vous avez donné des marques de
« joie immodérée, en obtenant la
« révocation de quelques loix ini-
« ques qui vous opprimoient ; ils
« vous ont cru pleinement satisfaits,
« ou ils ont feint de le croire ; vos
« réjouissances anticipées ont trahi
« les plus beaux de vos droits !
« Vous avez cru un instant avoir
« obtenu, & vous n'avez rien ob-
« tenu ; car la liberté, l'ame du
« commerce sans laquelle il n'exis-
« te point de commerce, vous man-
« quoit, vous manque encore ; les
« mains de l'illusion ont élevé à

» vos yeux un édifice qui ne porte
 » sur aucun fondement. En un mot
 » votre situation est étrange ; vous
 » avez un commerce sans liberté ,
 » un Sénat sans Parlement ! Y a-
 » t'il matière à la réjouissance ? Il
 » est tems que le prestige cesse , il
 » est tems que vous obteniez une
 » déclaration positive de vos droits ;
 » il est tems que vous sentiez que
 » trois millions d'hommes , forment
 » un corps de société séparé , ont
 » à la liberté politique des droits
 » aussi sacrés que ceux du peuple
 » anglois. Ces trois millions d'hom-
 » mes vous demandent cette liberté
 » par ma voix ; ils la demandent
 » avec confiance , parce qu'ils res-
 » pectent leur Parlement , parce
 » qu'ils le regardent comme l'égal
 » de celui d'Angleterre ; comme
 » une assemblée de Sénateurs , dont
 » Rome se fût honorée , lorsque
 » Rome faisoit honneur à la nature
 » humaine.

« Il est possible que les ennemis
 » de l'Irlande traitent les nobles
 » efforts du peuple , d'attentats de
 » la populace ; mais je demande si
 » les pétitions de dix-huit ou dix-

1779.

Suite du même discours.

1780.

Suite du même discours.

» neuf Comtés, font la voix de la po-
» pulace ou celle du peuple ; je de-
» mande si vous connoissez d'au-
» tres constituans que le peuple , si
» vous devez obéir à d'autres voix ?
» — Mais , dira-t-on , si l'Angle-
» terre s'obstine , si — Ecartons de
» vaines terreurs ; l'Angleterre peut
» être obstinée ; mais elle n'a pas le
» don de se multiplier ? Fera-t-elle
» la guerre à vingt quatre millions
» de François , à douze millions
» d'Espagnols , à trois millions d'A-
» méricains , à trois millions d'Ir-
» landois ? Que peut-elle opposer à
» tout cela ? Dix millions d'hommes
» courbés sous le poids de deux cens
» millions sterling de dettes, un éta-
» blissement de quatorze millions
» sterling en tems de paix, de vingt-
» un millions en tems de guerre. Est-
» ce avec cette multitude d'entraves
» qu'elle défiera le genre humain ?
» Au reste , avez-vous reçu des inf-
» tructions de la part de vos conf-
» tituans ? Lorsque vous vous y con-
» formerez , vous pouvez faire fond
» sur leur appui. Déjà vos Juges
» & vos Commissaires ont donné
» l'exemple , ils ont cessé de recon-

» notre les loix angloises : votre
 » conduite fera telle une censure
 » de la leur ? Déjà dix-huit Comtés
 » ont déclaré qu'ils méconnoissoient
 » ces loix. Il y a plus, c'est en se
 » conformant aux instructions du
 » peuple que ce côté de la Cham-
 » bre (l'opposition) s'est refusé à
 » ce qu'aucun bill pécunaire passât
 » avant que nous eussions obtenu
 » un acte déclaratoire. Trahirez-
 » vous les intérêts du peuple ? Lui
 » désobéirez-vous ? le pourrez-vous
 » impunément ? Mais, vous dira-t-on
 » encore , vous choisissiez pour of-
 » fenser la Grande-Bretagne, le mo-
 » ment où elle vous donne des preu-
 » ves de sa bienveillance ; vous êtes
 » des ingrats ; des ingrats ! Oh ! je
 » n'admets point de reconnaissance
 » qui m'impose le joug de l'esclava-
 » ge ! vous êtes insatiables ; vous
 » demandez sans cesse : nous de-
 » mandons ! quoi ? la restitution de
 » ce qu'on nous a pris ; le plus cher,
 » le plus saint de nos droits : celui
 » du Roi à la couronne n'est pas plus
 » sacré que celui que nous avons
 » à la liberté ! c'est à cette liberté
 » qu'il s'agit aujourd'hui d'élever

1780.

Suite du même discours.

1780. » un temple en Irlande , ou bien
» vous en élevez un à l'infamie.
Suite du même discours. » Craignez les réflexions , les re-
» mords , les regrets impuissans de
» la vieilleſſe ; redoutez les malé-
» dictions de vos enfans ; qu'elles ne
» vous accompagnent pas dans la
» tombe , que l'on ne diſe pas d'âge
» en âge , de générations en géné-
» rations : en 1780 , le Parlement
» d'Irlande a été acheté par un Mi-
» niſtère banqueroutier , des de-
» niers d'un trésor vuide ; il s'eſt
» fait un Dieu de l'intérêt , & a
» fléchi le genou devant l'idole de
» corruption.

» Cette perspective fait frémir !
» Encore une fois , au nom de la
» Providence qui vous fournit l'oc-
» cation , au nom de l'affection que
» vous devez à votre poſtérité , au
» nom de tout ce qui conſtitue le
» bien-être , la proſpérité d'un peu-
» ple , établiffez , conſtatez les droits ,
» les libertés de votre pays. Si je
» ſuis preſſant , ſi je parle avec cette
» émotion , aſſurément je n'ai que
» votre intérêt en vue , que celui
» de ma patrie. Tout ce que je de-
» mande pour moi des faveurs que

» les hommes dispensent, c'est de
 » respirer en commun avec tous
 » mes concitoyens l'air pur qu'on
 » respire sur une terre de liberté.
 » Ma poitrine sera oppressée, la vie
 » sera pour moi un fardeau pénible,
 » tant que je verrai au pied du
 » dernier de nos payfans un chaînon
 » de la chaîne britannique ».

1780.

Plusieurs membres appuyèrent la
 motion du sieur Gratham; beaucoup
 d'autres s'élevèrent contre, & les
 déclamations des uns & des autres
 n'étoient point faites pour entraîner
 la Chambre; mais le sieur Bushe,
 quoique partisan de l'opposition
 éclairée, porta dans la discussion
 de cette affaire autant d'impartia-
 lité que de zèle, & le résultat de
 ses observations, fut de se déclarer
 contre une motion qui tendoit à
 justifier le reproche d'ingratitude
 fait à l'Irlande, à replonger ce
 Royaume dans ses premiers trou-
 bles, à faire naître dans le Conseil
 de Saint-James le projet de la ren-
 dre esclave, & de borner aux termes
 de la guerre présente les effets de la
 bienfaisance royale envers les Irlan-
 dois. « En supposant, dit-il, que

Le sieur
 Bushe dé-
 montre les
 inconvénients
 de la motion
 de Gratham.

~~La Chambre des Communes~~

1780.

» l'Angleterre dissimulât aujourd'hui son ressentiment ; il faut que le moment de la paix arrive....
 » Eh ! quel seroit votre sort, si une
 » sœur irritée, avant de mettre bas
 » les armes, les tournoit un moment
 » contre vous ? »

La pluralité est contre la motion.

Heurter de front des motions populaires n'est pas le bon parti ; le grand secret en pareil cas est de temporiser. On éluda l'effet de la motion du sieur Gratham en gagnant du tems. Ses traits d'éloquence furent oubliés ; & le 26 Avril l'affaire ayant été remise sur le tapis, la Chambre vota contre la motion avec une pluralité de quarante-cinq voix. Le lendemain 27, le torrent de l'influence royale suivit son cours ordinaire ; on lut pour la première fois, un bill pour accorder des subsides au Roi, & ce bill passa malgré les résolutions antérieures. Les efforts de la liberté ne répondirent point alors en Irlande à l'attente du public ; mais ils apprirent aux moindres individus de cette nation, que l'Angleterre n'avoit pas le droit de l'assujettir par ses actes. La connoissance de cette vérité avouée des Servi-

teurs même de la Couronne, dispo-
 soit les Irlandois à de nouvelles
 entreprises contre l'autorité soit
 légitime, soit usurpée de l'admini-
 stration britannique. L'esprit d'in-
 dépendance, ou le sentiment louable
 de leurs prérogatives, devoit les
 porter bientôt à des excès ou d'hé-
 roïsme ou de révolte, qui firent
 présager la séparation de l'Irlande
 d'avec l'Angleterre. En attendant
 ce moment de crise, les Ministres
 jouissoient sans prévoyance, de
 quelques triomphes momentanés
 sur la liberté des deux Royaumes.
 Les derniers échecs des anti-minis-
 tériaux les avoient plongés dans
 le découragement, & par consé-
 quent énérvé le ressort du patrio-
 tisme national. Ce relâchement fit
 craindre aux partisans de l'opposi-
 tion quelque retour funeste à la con-
 stitution de la Grande-Bretagne.

Si l'excessive influence de la Cou-
 ronne & la mauvaise administration
 des Finances justifioient, à cette épo-
 que, les alarmes des véritables
 Anglois dans l'intérieur des trois
 Royaumes, rien ne détruisoit leurs
 espérances au-dehors, comme la

 1780.

Réunion
 des Puissan-
 ces neutres.
 La Porte sem-
 ble vouloir
 entrer dans
 cette espèce
 de confédé-
 ration.

1780.

réunion des Puissances neutres dans le partage & bien concerté de ne point renoncer à cette neutralité politique, & de s'armer au besoin pour en maintenir les droits, en prévenir les inconvéniens, & forcer l'Angleterre à la respecter. La Porte sembloit entrer dans cette espèce de confédération; & sur les plaintes de l'Ambassadeur de Hollande, le Reis Effendi avoit fait expédier aux Commandans des ports & forteresses situés le long des côtes, l'ordre de veiller à ce qu'aucun bâtiment neutre ne fût molesté par des corsaires; & le 13 Février, il fit remettre à tous les Ministres étrangers, copie d'un nouveau règlement de neutralité pour toutes les mers ottomanes.

La Russie invite ces Puissances à seconder le projet d'une neutralité armée.

La Russie manifesta ses dispositions à cette égard, d'une manière encore plus positive; & le projet d'une neutralité armée fut particulièrement l'ouvrage de cette Puissance. Elle invita par ses Ambassadeurs, la Hollande, le Portugal, la Suede & le Danemarck à faire cause commune avec elle, en leur déclarant qu'elle n'avoit pas moins à

cœur de maintenir la neutralité que l'honneur du pavillon russe, & que s'ils étoient dans les mêmes dispositions, elle desiroit de concourir au succès d'un système avantageux à la navigation en général. Sa Majesté l'Impératrice de Russie fit en même tems une déclaration aux Cours de Londres, de Versailles & de Madrid, où elle se plaignoit de la violation du droit des gens contre ses sujets, dont le commerce & la navigation avoient été troublés plus d'une fois par les sujets des Puissances belligérantes. Dans cette espèce de manifeste, elle exposoit aux vœux de l'Europe les principes sur lesquelles elle vouloit diriger l'exécution de son plan de neutralité armée, qui se réduisoit aux cinq articles suivans.

1^o. Que tous les vaisseaux neutres doivent naviguer librement d'un port à l'autre, & même sur les côtes des Puissances actuellement en guerre.

2^o. Que les effets appartenans aux sujets des Puissances belligérantes, seront libres dans les

1780.

navires neutres, les seules marchandises de contrebande exceptées.

Que Sa Majesté l'Impératrice, s'en tiendra strictement à tout ce qui a été stipulé par les articles X & XI de son traité de commerce avec la Grande-Bretagne, concernant la manière dont on doit en user avec toutes les puissances belligérantes.

4°. Que pour ce qui concerne un port bloqué, on ne doit véritablement regarder comme tel, qu'un port si bien fermé par un nombre fixe de vaisseaux appartenans à la Puissance ennemie, qu'on ne puisse tenter de s'y introduire sans un danger évident.

5°. Enfin, que les principes ci-dessus posés doivent servir de règle dans les procédures, & lorsqu'il s'agit de prononcer sur la légitimité des prises.

Armement
de la Russie.

Pour assurer & maintenir les droits de son pavillon souvent lésés pendant cette guerre, Sa Majesté Impériale ne se borna pas à de vaines négociations avec les Puissances européennes; elle faisoit équiper à

Cronstad quinze vaisseaux de ligne & cinq ou six frégates. On écrivoit de Pétersbourg, qu'avant deux mois, l'armement russe seroit en état de mettre à la voile.

 1780.

Ces préparatifs d'une défense légitime en cas d'insulte de la part des puissances belligérantes, donnoient le plus grand poids aux déclarations de la Russie. Les Cours de Stockholm & de Copenhague accédèrent au projet d'union pour le maintien de la neutralité & la protection de leur commerce. Elles armèrent en conséquence chacune dix vaisseaux de ligne & six frégates, qui, dès le mois de Mai, n'attendoient que le premier ordre pour être employés. Ces précautions de la Russie & des autres Puissances neutres, n'allarmoient ni la France ni l'Espagne, & ces deux Cours répondirent au Manifeste de l'Impératrice, que la guerre dans laquelle elle se trouvoient engagées, n'ayant d'autre objet que la liberté des mers, elles voyoient avec satisfaction Sa Majesté impériale adopter le même

La Suède & le Danemark accèdent au projet d'union. La France & l'Espagne n'en font point allarmées.

1780.

principe , & se montrer résolue à le soutenir.

Interprétation donnée au manifeste de l'Impératrice de Russie.

Cette déclaration de la Cour de Pétersbourg & particulièrement un Mémoire de cette Cour à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux , dérangeoient absolument le système accredité par le Ministère britannique , concernant la Russie & la Hollande. Ce Mémoire sembloit dire aux Hollandois : unissez-vous à la Russie , & l'on ne vous fouillera plus , on ne saisira plus vos marchandises. La déclaration démentoit formellement l'annonce tant de fois répétée dans les papiers anglois , d'un secours puissant envoyé par l'Impératrice. Il paroissoit à la lecture de ces deux pieces qu'en invitant à la neutralité toutes les Puissances maritimes de l'Europe , l'intention de cette Souveraine étoit d'abandonner l'Angleterre à la discrétion de ses ennemis , si elle différoit plus longtemps à remplir le vœu des nations européennes , à reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Telle fut l'interprétation donnée généra-

lement aux deux pièces émanées
du cabinet de Petersbourg,

1780.

Une paix générale, ou l'alliance
des Hollandois, étoit l'unique res-
source de l'Angleterre dans ce
moment de crise; mais elle atten-
doit pour mettre un terme à la
guerre, qu'elle fût à son dernier
période d'épuisement; & c'étoit
moins que jamais l'intérêt des Hol-
landois de s'allier avec la Grande-
Bretagne. Ils venoient d'accéder
au projet d'une neutralité armée,
dont l'exécution pouvoit les affran-
chir des vexations britanniques, ou
leur faciliter le succès des repréfailles
dans le cas d'une rupture ouverte.
Cette considération auroit au moins
dû éclairer le Cabinet de Saint Ja-
mes sur la nécessité de suspendre,
dans cette circonstance, les voies
de fait contre les Puissances neutres;
mais à l'époque du manifeste, ou
plutôt du code maritime, où la
Russie établissoit comme une loi que
les vaisseaux libres rendent libres
les effets dont ils sont chargés, les
Anglois arrêterent plusieurs navires
hollandois, & saisirent des mar-
chandises, dont le transport ne fut

Conduite
imprudente
de l'Angle-
terre dans ce
moment de
crise.

1780.

jamais interdit aux neutres par les traités. Pour justifier ces violences, ils alléguoient l'opiniâtreté des Etats-Généraux dans le refus des secours si vivement sollicités par le Chevalier York , & la déclaration du Roi d'Angleterre qui rangeoit les Hollandois dans la classe des neutres non privilégiés. En conséquence de ce refus qui n'étoit le violement d'aucun traité , & de cette déclaration où Sa Majesté britannique s'arrogeoit des droits qu'elle n'avoit pas , les Anglois se permirent ouvertement & sans autre prétexte , les voies de fait les moins légitimes contre les vaisseaux de la République. Ces nouveaux excès devoient hâter l'instant d'une rupture déjà projetée dans le Conseil de Leurs Hautes Puissances , & suffisamment justifiée par des vexations , dont l'Angleterre ne contestoit l'illégitimité, que pour en éluder la réparation. Mais de tous les outrages faits au pavillon des Provinces-Unies , le plus éclatant & le moins tolérable avoit été l'attaque des navires escortés par le Comte de Byland ,

Chef d'Escadre de la marine hollandoise.

1780.

Ce Commandant étoit dans la Manche avec son convoi lorsqu'il aperçut, le 30 Décembre, plusieurs vaisseaux qui suivoient la même route que les siens. C'étoit une escadre angloise aux ordres du Commodore Fielding, qui sur le champ mit à la mer une de ses chaloupes, avec des Officiers chargés de visiter le convoi hollandois. Le Comte de Byland leur montra l'acte signé de tous les Patrons des bâtimens marchands, par lequel ils déclaroient n'avoir à bord de leurs navires aucune marchandise de contrebande; & lui-même garantit sur son honneur l'exactitude de leur déclaration. Ne pouvant rien obtenir des Officiers anglois, il envoya son Capitaine au Commodore qui persista dans sa première demande. Quoique très-inférieur en forces, le Comte de Byland fit ses dispositions pour une résistance vigoureuse, & toute la nuit fut employée aux manœuvres préliminaires d'un combat. Le lendemain matin, le Commodore Fielding ayant détaché

L'escadre du Comte de Byland est insultée par le Commodore Fielding.

1780.

ses chaloupes avec ordre aux mêmes Officiers , de tenter la visite , le Comte de Byland leur tira deux coups à boulet , qui suspendirent leur marche. Aussitôt on hissa de part & d'autre le signal du combat , & les deux escadres commencèrent à se canonner. Mais considérant le danger d'une action où les Anglois avoient , comme on l'a dit , la supériorité du nombre , le Commandant hollandois la discontinua , & fit signal à ses vaisseaux de guerre d'amener pavillon , ce qui fut exécuté sur le champ. Tandis qu'ils se rassembloient autour de lui pour constater la violence exercée par les Anglois au mépris des traités , il vit paroître le Capitaine Marshal qui venoit l'informer , de la part du Commodore Fielding , qu'il étoit libre de se rendre à sa destination avec tous ses vaisseaux de guerre. Le Comte de Byland déclara qu'il n'abandonneroit point son convoi , & qu'il vouloit l'accompagner à la rade de Spithéad , où il arriva le 4 Janvier avec l'*Argo* & le *Faucon* , après avoir ordonné aux Capitaines Nau.

man & Mulder de poursuivre leur route vers les Indes occidentales.

1780.

Cette violence exercée contre la navigation & le commerce des Hollandois ne pouvoit manquer d'exciter de vives plaintes, Les propriétaires des sept navires amenés à Ports-Mouth par l'escadre du Commodore avoient présenté une requête aux Etats - Généraux , qui réclamèrent en leur nom la prompte restitution de ces prises , & une satisfaction proportionnée à l'insulte que venoit de recevoir le pavillon de la République ; mais la Cour de l'Amirauté d'Angleterre ne tint aucun compte de ces réclamations ; les navires furent déclarés de bonne prise, & leurs cargaisons condamnées comme effets de contrebande. Cette décision , contraire au traité de 1674 , parut injurieuse à toutes les Puissances neutres , & à la Russie en particulier. Bien loin d'approuver en cette circonstance la conduite des Anglois , comme ils affectoient de le débiter , elle vit dans ce procédé une violation manifeste du droit des gens , un attentat contre la souveraineté des Puissances.

Suite de
cette affaire,

1780.

sances indépendantes. La détention des bâtimens enlevés par le Commodore Fielding fut peut-être ce qui décida le plan de la neutralité armée.

La-Hollande se déterminant enfin à de justes représailles.

La République de Hollande étoit plus intéressée qu'aucune autre Puissance à l'exécution de ce projet ; elle y acquiesça par le double motif de l'intérêt & d'une juste vengeance ; mais les témoignages de son ressentiment contre l'Angleterre ne devoient pas se borner à cette accession. Dès que , par les dépositions des témoins interrogés dans le Conseil de Guerre , où la conduite du Comte de Byland venoit d'être examinée , il fut reconnu que ce Chef d'Escadre n'avoit point outrepassé ses instructions lors de sa rencontre avec le Commodore Fielding , leurs Hautes Puissances s'occupèrent enfin sérieusement des moyens de représailles les plus efficaces , contre une agression où toutes les loix de la mer étoient manifestement transgressées.

Effets de cette résolution.

Il y eut des conférences à la Haye entre le Duc de la Vauguyon ; le Vicomte de la Herreria & le Grand

Pensionnaire de Hollande. Le résultat des premières négociations entre les Etats-Généraux & les Cours de Versailles & de Madrid, fut de la part de Sa Majesté Catholique, un ordre formel de hâter l'expédition du procès des bâtimens hollandois arrêtés dans le détroit, de les traiter avec condescendance, & de les relâcher en considération de sa constante amitié pour leurs Hautes Puissances. La bienveillance de Sa Majesté Très-Chrétienne se manifesta par la suppression du droit de quinze pour cent, auquel étoit assujetties les marchandises de la Hollande, à leur entrée dans les ports de France. Les Etats-Généraux répondirent à ces témoignages d'affection, en rejetant avec plus de confiance & d'irrévocabilité, les demandes toujours plus fieres & plus menaçantes de l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils tinrent la main sur-tout à l'exécution de l'ordonnance peu respectée jusqu'alors, qui faisoit défense à tous les sujets de la République d'entretenir aucune liaison avec les Anglois de Gibraltar, sous peine d'en courir l'indignation

1780.

de leurs Hautes Puissances , & de payer une amende de dix mille florins. Mais pour détourner les fâcheux effets qui pouvoient résulter de cette opposition aux vœux de la Grande-Bretagne, à ses prétentions & même à ses espérances , il falloit développer les efforts & les ressources d'une Puissance respectable par ses forces maritimes , & mettre la République dans un état de défense imposant , qui la rassurât sur l'issue d'une guerre désormais regardée comme inévitable. On accéléra en conséquence l'armement déjà commencé de cinquante-deux vaisseaux de grandeurs différentes ; & les Etats respectifs des sept Provinces convinrent enfin unanimement d'accorder des convois à tous les navires marchands portant pavillon hollandois. Pour les faire jouir efficacement & sans retard de la protection de l'Etat , il fut réglé par une ordonnance qu'aucun vaisseau appartenant à des sujets de la République , ne pourroit mettre en mer , avant que d'avoir délivré au Collège de l'Amirauté de son ressort , le troi-

sième

sième homme de son équipage. Il n'y eut d'exception à cette loi, qui foumettoit les Armateurs & les Capitaines réfractaires à une amende de six cens florins, qu'en faveur des bâtimens employés aux différentes pêches, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, où il falloit sur-tout se prémunir contre les attaques de l'Angleterre. Les États-Généraux sentoient cette nécessité, &, avant toutes choses, la République pourvut à la sûreté des îles & des forts dans les Indes orientales; un corps de troupes considérable s'embarqua sur des vaisseaux de guerre équipés pour cette destination. Ainsi la Puissance de l'Europe la plus intéressée, à se renfermer dans les bornes d'une exacte neutralité, alloit en sortir pour venger des affronts & repousser des outrages encore moins tolérables que les fléaux d'une guerre ouverte.

On conçoit que si l'Angleterre s'attira le reproche d'avoir violé le droit des gens avec les Puissances neutres, elle dut encore moins respecter ce droit avec les Puif-

Droit des gens violé de la part des Anglois.

1780.

fances belligérantes. Le premier Mai , sur les cinq heures du soir , le vaisseau françois le *Sartine* , freté par le Gouvernement de Madras , pour amener en France M. & Madame de Bellecombe , & une partie de l'Etat Major & de la garnison de Pondichery , avoit rencontré dans le Sud du cap Saint-Vincent , le vaisseau anglois le *Romney* , de cinquante canons , commandé par le Capitaine *Home*. A six heures , le Capitaine d'Allès voulant faire connoître qu'il avoit à son bord un Officier de marque , arbora Pavillon de cartel avec un guidon au grand mât. Le vaisseau anglois se trouvoit à portée de faire feu ; il tira un premier coup , qui bientôt fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitraille. Le Capitaine du *Sartine* fut tué , ainsi que deux hommes du régiment de Pondichery. Ce procédé contraire au droit des nations , porta l'étonnement dans tout l'équipage du *Sartine* qui amena son pavillon & ses voiles , dans l'espérance de faire taire la batterie du *Romney* , dont le feu n'en conti-

nua pas moins. Enfin , un canot anglois fut mis à la mer avec plusieurs Officiers. Arrivés à bord du vaisseau françois , ils affectèrent de la surprise de se trouver sur un vaisseau de cartel ; & alléguèrent des raisons aussi vagues que foibles , pour excuser l'indigne procédé de leur Capitaine. Cependant le Sartine horriblement maltraité ; faisoit quatre pouces d'eau par heure , & ce ne fut pas sans courir de nouveaux dangers , qu'il parvint à gagner la baie de Cadix , où il mouilla le 3 Mai , après une navigation d'environ dix mois.

1780.

Ce même droit des gens ne fut gueres moins offensé par le traitement barbare fait aux Officiers du vaisseau françois le *Prothée* , dont la belle défense méritoit plus d'égards de la part du Contre-Amiral Digby , leur vainqueur. Non-seulement ils furent dépouillés de tous leurs effets ; mais , ce qui est sans exemple , ils ne purent obtenir la permission d'écrire à leur famille , pour se procurer quelques adoucissmens dans leur pénible détention. La relation infidelle du

1780,

combat qui l'avoit précédée, étoit un outrage encore plus sensible aux Officiers & à l'équipage de ce vaisseau; toute la Marine françoise en fut indignée. Dans ce compte rendu par la Gazette de la Cour de Londres, on cachoit avec affectation que le *Prothée* s'étoit battu contre cinq vaisseaux de ligne, qu'il ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & qu'il étoit en si mauvais état qu'il fallut le remorquer jusques dans le port; mais la relation angloise fut bientôt démentie par cet exposé plus exact.

Combat du
Prothée con-
tre cinq vais-
seaux an-
glois,

Les vaisseaux du Roi le *Prothée* & l'*Ajax*, la frégate la *Charmante*, & la corvette l'*Argus*, commandés par le Vicomte du Chilleau, le sieur Bouvet, le Baron de la Hage & le Chevalier de Tromelin, escortoient douze voiles destinées pour l'isle de France, lorsque dans la matinée du 23 Février, par quarante degrés de latitude Nord & Sud de l'isle de Madere, la *Charmante* signala une escadre supérieure qui chassoit le convoi. M. du Chilleau fit signal aux bâtimens sous ses ordres, de se rallier & de

prendre la route du Nord-Nord-Ouest. Il courut large jusqu'à minuit dans l'intention d'attirer l'escadre ennemie le plus loin possible du convoi françois ; lorsqu'il le crut en sûreté , il revint au plus près du vent. Sa manœuvre fut admirée de toute l'escadre ; mais un accident l'empêcha d'en tirer parti. La marche du *Prothée* venoit d'être rallentie par la chute du petit mât de hune qui déchira la voile de misaine & embarrassâ tout l'avant du vaisseau. Les ennemis l'atteignirent , & sur les deux heures il fut attaqué par la *Résolution* , vaisseau de soixante-quatorze canons, qu'il combattoit avec avantage , lorsque deux autres vaisseaux de même force , le *Bedford* & le *Marlboroug* , vinrent le canonner de l'arrière. Toutes les manœuvres du *Prothée* furent bientôt coupées & ses voiles mises en pièces. Il n'étoit déjà plus en état de gouverner , lorsque le *Raisonnable* & l'*Invincible* se joignirent aux trois premiers vaisseaux de ligne , & forcèrent enfin le *Prothée* à se rendre, après un combat d'une heure &

1780.

1780.

demie. Il avoit soutenu en même tems le feu de cinq vaisseaux de soixante-quatorze canons, & se trouvoit dans un tel délabrement à la fin de l'action, que les ennemis employèrent deux jours à le réparer; encore fallut-il le remorquer jusqu'au port.

La frégate
la *Charman*^e
vient se per-
dre à la
de Brest.

La *Charman*te avoit pris chasse dès le commencement de l'action; elle fut poursuivie à diverses reprises, par des vaisseaux anglois, auxquels elle eut le malheur d'échapper. Cette frégate ayant rangé de trop près la cnaussée des Saints, vint se perdre à la vue du port de Brest, & la majeure partie de l'équipage fut engloutie pour ne plus reparoitre. La Marine eût à regretter en cette occasion d'excellents Matelots & plusieurs Officiers d'un mérite déjà signalé. De ce nombre fut M. Mengaud, Commandant de la frégate submergée. On fut qu'au moment du naufrage, il s'étoit trouvé sur des ballots de foin à côté d'un Soldat de sa compagnie; qu'ils furent renversés tous les deux par un coup de mer; que M. Mengaud ne reparut plus, & que le

Soldat revenu sur l'eau, se saisit
d'une vergue flottante à laquelle il
se tint attaché assez longtems pour
attendre du secours.

 1780.

La triste fin de la Charmante ,
& la prise du vaisseau le Prothée ,
furent deux événemens fâcheux
pour la Marine de France ; mais
ces malheurs particuliers étoient au
moins balancés par les désastres de
la Marine angloise. Sans parler du
Ramilliers & du Bienfaisant , pres-
qu'entièrement fracassés à la vue de
Plymouth dans une tempête , où
les seuls équipages furent épargnés,
la frégate le Léviathan qui , avec
le Charon , escortoit la flotte de
la Jamaïque , venoit de couler bas
par le degré de latitude quarante ,
longitude quarante-cinq. La car-
gaison de ce vaisseau de guerre ,
chargé en grande partie des ri-
chesses de Saint - Ferdinand d'O-
moa , étoit évaluée à quatre cens
mille livres sterling ; elle fut en-
gloutie avec le Léviathan , dont
on ne sauva que l'équipage. Ce
naufnage ne fut que le prélude d'un
autre désastre encore plus grand.
A l'entrée de la Manche un coup

La frégate
angloise le
Leviathan
éprouve le
même sort.

Le convoi
de la Jamai-
que , qu'elle
escortoit, est
dispersé par
une tempête.

1780.

de vent sépara les trente-six voiles, dont la flotte étoit composée ; il en périt douze ou quinze, & de ce nombre fut le *Lord - Howe*, qui jeté sur des sables, échoua derrière l'isle de Wight.

Soixante
bâtimens ve-
nus de Saint-
Domingue
entrèrent dans
les ports de
France.

A cette époque, soixante bâtimens venus de Saint-Domingue, entroient dans les ports de France, sous la protection du *Tonnant*, & des frégates la *Nymphé* & l'*Hirondelle*. Ce riche convoi, estimé vingt-cinq ou trente millions, n'avoit souffert aucun dommage dans la traversée. L'arrivée de cette flotte marchande fut un événement très-heureux pour le commerce, & ne le fut guères moins pour la Marine royale, à laquelle elle fournit un nombre suffisant de Matelots, pour compléter les équipages des vaisseaux destinés à soutenir l'honneur du pavillon françois contre l'armée britannique de la Manche. Quoique forte de quarante-six vaisseaux, y compris les frégates, cette armée ne pouvoit se comparer à celle de France, tant pour le nombre, que pour la solidité des bâtimens. Ceux des Anglois étoient en grande

parrie de vieilles machines hors d'état de combattre les flots dans un voyage de long cours, & c'étoit la raison qui les faisoit employer en Europe ; mais falloit-il opposer moins de résistance aux efforts d'une artillerie foudroyante, qu'aux vagues les plus courroucées de la mer Atlantique ? Cette réflexion bien naturelle, fit soupçonner aux observateurs, que l'intention de l'Angleterre étoit d'éviter, cette année comme les précédentes, une affaire générale & décisive.

La flotte angloise de la manche, est composée en grande partie de vieux vaisseaux.

Trainer la guerre en longueur, n'étoit pas un parti qui dut sauver la Grande-Bretagne, & ce n'étoit point en Amérique qu'elle pouvoit espérer désormais de la terminer heureusement. Dans l'affreuse crise où se trouvoient les Anglois, la politique ne leur offroit de ressources que dans la paix ; mais le comble de l'imprudence fut d'étendre le théâtre de la guerre hors des limites de l'Europe. Leurs plus sages spéculateurs avoient compris la nécessité d'y concentrer leurs efforts, ou de les développer dans les autres parties du monde contre

Que l'intérêt de l'Angleterre étoit ou de faire une paix générale, ou de tourner toutes ses forces contre la France & l'Espagne.

1780.

la seule Maison de Bourbon. Le Général Conway démontra cette nécessité dans l'éloquente introduction du bill qu'il communiqua le 6 Mai à la Chambre des Communes. C'étoit un plan de conciliation entre l'Angleterre & l'Amérique, où la première étoit invitée à se désister absolument de toute prétention à la souveraineté des Colonies. Mais le Ministère ne pouvoit goûter ce conseil, & l'Angleterre devoit se consumer en armemens pour l'Amérique, où ses succès mêmes concouroient à son épuisement.

Ses succès
dans les Indes
occidentales.

On ne peut disconvenir qu'elle n'en ait eu d'assez marqués dans les Indes occidentales. L'escadre du Contre-Amiral Hyde Parker, Commandant en chef des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, aux Isles sous le Vent, s'étoit signalée dans ses croisières par un assez grand nombre de prises, dont la liste présentoit trois frégates françoises aux ordres de M. de Marigny : savoir, la Blanche de trente-six canons, la Fortune de quarante-deux, & l'Ellis de vingt-

huit. La même escadre prit en outre onze bâtimens tant françois qu'espagnols; & le Contre-Amiral Rowley eut la principale gloire de cette expédition qui, il faut l'avouer, balançoit les plus brillans succès de M. de la Motte-Piquet; mais le Commandant françois avoit fait respecter le pavillon dans ces parages, avec des forces bien inférieures à celles de Parker, du moins jusqu'à l'arrivée du Comte de Guichen. MM. de Grasse & de Vaudreuil en avoient également soutenu la gloire, toutes les fois que la prudence leur permit de tenter quelque entreprise, ou de s'opposer à celles de l'ennemi. Le 13 Mars, la fortune parut offrir à M. de la Motte-Piquet une belle occasion de signaler sa valeur & son habileté dans les combats de mer. Etant sorti de Fort Royal avec quatre vaisseaux de ligne, & un convoi de trente voiles, il rencontra aux atterrages de Saint-Domingue, trois vaisseaux de ligne ennemis, se mit à leur poursuite, les atteignit & commençoit à les combattre quoique séparé du reste

1780.

Danger que
court M. de
la Motte-Pi-
quet.

1780.

de son escadre, qui n'avoit pu le suivre que de loin dans cette chasse. Il étoit survenu un calme, & la marche des trois vaisseaux séparés de l'*Annibal*, fut tout-à-coup suspendue; ainsi M. de la Motte-Piquet se vit un moment à la discrétion de l'ennemi. Heureusement qu'il parvint à se tirer de ce mauvais pas à l'aide de sa chaloupe & de ses canots. Quoique blessé grièvement à la poitrine, il chercha le lendemain à renouer la partie; mais les Anglois s'étoient renforcés de trois vaisseaux, & le Chef-d'Escadre françois gagna le Cap, où son convoi l'avoit précédé.

Choc des
deux esca-
dres sous
M. de Gui-
chen & Rod-
ney.

Comme on l'a dit, l'arrivée de M. de Guichen aux Antilles avoit déconcerté les projets des Amiraux Rodney & Parker, dont les escadres s'étoient réunis à la Barbade dans les premiers jours d'Avril. Ils sembloient méditer une expédition contre quelques-unes des îles françoises, & déjà ils avoient rassemblé des troupes pour en former un corps d'armée; mais à l'approche de l'escadre françoise, elles furent renvoyées à leurs stations

respectives, où l'ennemi parut vouloir se tenir sur la défensive. Ce n'étoit qu'une feinte, & la mission de l'Amiral Rodney étoit de combattre cette escadre ou de la forcer à l'inaction.

1780.

En effet, le Comte de Guichen ayant appareillé de la Martinique le 13 Avril, avec vingt-trois vaisseaux de ligne, un vaisseau de cinquante canons, trois frégates, un lougre, un cutter & trois mille hommes de débarquement aux ordres du Marquis de Bouillé, l'escadre angloise qui en eût connoissance, se trouva prête à mettre à la voile, & le 16 du même mois, elle parut devant la rade de Saint-Pierre. Le lendemain 17, elle accepta le combat sous le vent de la Dominique. L'action avoit commencé à une heure après midi; à cinq heures les ennemis ferrèrent le vent, & la nuit favorisa leur retraite; le Comte de Guichen resta maître du champ de bataille. Comme l'escadre angloise ne reparut point le 18, le Commandant françois la poursuivit pendant quelques jours; mais se voyant trop

1780.

près de Sainte-Lucie pour espérer d'attirer l'Amiral Rodney dans un second combat; d'ailleurs ne craignant plus d'être inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, il porta sur la Guadeloupe, où, sans laisser tomber l'ancre, il deposa ses malades & ses blessés, qui montoient à sept ou huit cens hommes. La seule *Iphigénie* mouilla quelques heures à Basse Terre, où M.M. de Grasse & de Saint-Simon descendirent un moment pour visiter les hôpitaux. La flotte qui étoit toujours sous voiles, prit la route du Nord de l'isle, ce qui fit croire que M. de Guichen alloit attaquer Saint Christophe, dont la garnison composée d'un seul régiment & de quelques milices, n'étoit point en état de se défendre contre vingt-trois vaisseaux & trois milles hommes des meilleures troupes.

Second
échec de la
flotte de Rodney.

La flotte avoit peu souffert dans le journée du 17, celle de l'Amiral Rodney fut beaucoup plus maltraitée, il eut plusieurs vaisseaux désarmés, & de ce nombre fut le Prince-Royal, de quatre-vingt-dix canons, que Parker ne put défendre.

contre MM. de Retz & Peynier, Capitaines du *Vengeur* & de l'*Artésien*. Ce dernier vaisseau s'étoit acharné pendant toute l'action sur le Princeff-Royal, qu'il réduisit à une telle détresse, qu'il fallut le remorquer hors de la ligne avant la fin du combat. Ce ne fut pas sans beaucoup de frais que l'escadre angloise parvint à se réparer. Elle remit à la voile dans les premiers jours de Mai, & le 15, la frégate la *Brune* ayant découvert la flotte françoise, vint en donner avis à l'Amiral, qui croisoit alors dans les parages de la Martinique. Sur le champ il ordonna le signal pour une chasse générale. Suivant les relations angloises, la seule division de l'Amiral Rowley eut part à ce second combat. Elle étoit composée de sept vaisseaux doublés de cuivre, & qui par conséquent étoient meilleurs voiliers que les autres. Ils arrivèrent à portée de l'arrière-garde & du centre de l'armée françoise, avec laquelle ils s'engagèrent dans un combat très-inégal. Un calme absolu enchaînoit alors le reste de la flotte angloise, &

1780.

la mettoit par conséquent hors d'état de secourir la division de Rowley, dont les sept vaisseaux désarmés, & particulièrement le Conqueror & le Cornwall, furent conduits à la remorque jusqu'à Sainte-Lucie.

Allarmes de
la Jamaïque.

Ce double échec de l'Amiral Rodney n'étoit pas d'un augure favorable pour le reste de la campagne, & le début du Général françois porta l'alarme dans toutes les îles sous le Vent; le nom de Guichen n'y fut pas moins redouté cette année, que l'avoit été celui du Comte d'Estaing l'année précédente. La Jamaïque, toujours sans défense, ou du moins toujours bornée à des forces insuffisantes, trembloit que le nouveau Commandant n'effectuât contre elle l'attaque, dont son prédécesseur avoit formé le plan; les craintes de l'Angleterre & les menaces de la France ne devoient point se réaliser dans cette île. La Jamaïque ne fut le théâtre d'aucun événement bien funeste, du moins relativement à la guerre; mais à défaut d'autres ennemis, les élémens parurent s'être ligués pour sa ruine. Un coup

de vent furieux qui s'éleva le 23
Février, sur les onze heures du
soir, avoit si prodigieusement enflé
la mer dans ces parages, que dans
la matinée du lendemain tous les
vaisseaux de la rade furent succes-
sivement emportés par les vagues.
Le port se trouva bientôt couvert
de débris, & il n'y eut pas un seul
bateau qui échapât à la destruction.
Toutes les maisons voisines du ri-
vage se ressentirent plus ou moins
de ce désastre. Le canal qui com-
muniqueoit avec la crique fut com-
blé; tout présentoit l'image de la
désolation & de la ruine. Un jour
ou deux avant ce terrible événe-
ment, on avoit observé dans
le barometre & dans le thermome-
tre des variations subites & jusqu'a-
lors inconnues qui supposoient une
grande révolution dans l'atmosphé-
re. Vingt-huit bâtimens périrent
dans cette tourmente, dont l'his-
toire de la Jamaïque n'offre point
d'exemple.

1780.

Une tour-
mente y cau-
se d'affreux
ravages.

Telle étoit, au commencement
de la campagne, la position respec-
tive des Puissances belligérantes dans
les Indes occidentales. Celle des

Nouvelles
tentatives
contre Char-
les-Town.

1780.

Anglois dans l'Amérique septentrionale, sembla d'abord vouloir prendre une face nouvelle & plus heureuse. Le nombre des prises & reprises faites par l'escadre d'Arbuthnot, se montoit à plus de quarante navires, même avant son départ de New-York pour l'expédition secrète, dont il devoit partager la gloire avec le Général Clinton. On apprit enfin qu'en appareillant de Sandy-Hook, ils avoient fait voile pour Charles-Town & qu'une seconde tentative contre cette capitale de la Caroline méridionale, étoit l'objet de leur formidable armement. Cette navigation ne fut point heureuse; la tempête dispersa plusieurs de leurs vaisseaux & en submergea quelques-uns; la Défiance qui montoit soixante-quatre canons, fut du nombre des vaisseaux naufragés. Il fallut jeter à la mer sept cens chevaux pour prévenir la disette absolue du fourrage. Enfin l'armée arrive à James's-Island à l'entrée du port de Charles-Town; mais cette ville nouvellement fortifiée sous la direction des Ingénieurs françois,

est défendue par une nombreuse garnison, & couverte par un corps de six mille hommes parfaitement retranchés; il est aisé de voir que les Américains vont faire la plus vigoureuse résistance. Les forces navales qui mouilloient devant Charles-Town consistoient en cinq frégates, un vaisseau de soixante canons, plusieurs brigantins & quelques galères. Clinton n'espéra point de réduire cette place, s'il ne renforçoit son armée. En conséquence il fit expédier au Brigadier-Général Paterfon l'ordre de lui amener un renfort de quatre mille hommes qu'il avoit mis en réserve dans la Géorgie. Ces lenteurs nécessaires renvoyèrent jusqu'au mois d'Avril le siège de Charles-Town, dont on n'avoit point encore fait les approches dans les derniers jours de Mars. Le débarquement n'eut lieu que le 29 de ce mois, & la tranchée fut ouverte dans la nuit du surlendemain. Il n'avoit fallu que huit jours pour mettre les batteries en état de jouer, & il n'en fallut pas davantage pour rendre Arbuthnot maître du port. Le 10

1780.

Avril, les Généraux anglois concertèrent cette sommation qu'ils envoyèrent au Major-Général Lincoln, Commandant de Charles-Town.

Sommation
faite au Gé-
néral Lin-
coln.

« Sir Charles Henri Clinton &
» le Vice-Amiral Arbuthnot, répu-
» gnant à l'effusion du sang & aux
» détresses inévitables qui doivent
» résulter d'un assaut général, pen-
» sent qu'il est de l'humanité d'a-
» vertir la ville & la garnison de
» Charles-Town, des ravages & de
» la défolation, dont elles sont
» menacées. On offre aux habitans
» l'alternative, ou de sauver leur
» vie & ce qu'il leur appartient dans
» l'enceinte de la ville, ou d'en pas-
» ser par les conséquences fatales
» de la canonnade & de l'assaut. Si
» la place, dans une sécurité trom-
» peuse ; si le Gouverneur, par
» une indifférence coupable pour
» le sort des habitans, différoient
» de se rendre ; si l'on détruisoit
» les magasins publics ou les vais-
» seaux, le ressentiment d'une sol-
» datesque irritée peut s'allumer ;
» mais ces offres dictées par la
» compassion ne pourront jamais

» être renouvelées. Les Comman-
 » dans respectifs qui somment la
 » ville par la présente, ne craignent
 » point que l'on prenne un parti
 » aussi téméraire que celui d'une
 » longue résistance ; ils s'attendent
 » au contraire à voir ouvrir les
 » portes , à se voir reçus avec
 » ce degré de confiance qui fera
 » le présage d'une réconciliation
 » ultérieure ».

1780.

Voici dans quels termes le Général Lincoln répondit à cette sommation :

« Messieurs, il s'est écoulé foi-
 » xante jours depuis qu'on a su
 » que vos intentions à l'égard de
 » cette ville étoient hostiles : pen-
 » dant tout ce tems on auroit
 » eu celui de l'abandonner ; mais
 » le devoir & l'inclination concou-
 » rent à indiquer combien il est
 » convenable de la défendre jusqu'à
 » la dernière extrémité ».

Sa réponse,

Le lendemain les batteries an-
 gloises furent ouvertes, & le feu
 des ouvrages avancés de l'ennemi
 ne tarda pas à se rallentir. Quelques
 jours après, quatorze cens hommes
 se détachèrent pour couper aux

Siège de
 Charlestown.

1780.

affiégés toute communication avec les dehors de la place; & le Lieutenant-Colonel Webster eut ordre de l'investir du côté de la rivière Booper; ce qui ne pouvoit s'effectuer sans la défaite préliminaire d'un corps de cavalerie américaine, dont l'attaque fut confiée avec tout le succès possible au Lieutenant-Colonel Tarleton. Pour compléter l'investissement du côté de la mer, l'Amiral Arbuthnot fit passer quelques navires armés du port de Charles-Town dans la baie de Servée, & en mit d'autres en station dans le passage de Spencer. Sur ces entrefaites Clinton avoit reçu de nouvelles Troupes; le Lieutenant-Général Comte de Cornwallis en prit le commandement & vint renforcer le détachement du Colonel Webster au-delà de la rivière. Le 6 Mai, on avoit poussé la sape jusqu'à l'écluse qui contenoit les eaux du canal de Charles-Town, & le Major Moncrieff, Ingénieur en chef, se vit à portée d'apprécier au juste les défenses de la ville du côté de la terre. Elles consistoient en une chaîne de re-

doutes, de lignes & de batteries qui s'étendoient de l'Ashley à la Cooper; en front de chaque flanc des ouvrages, plusieurs marais réunis par le canal épanchoient leurs eaux dans l'une & l'autre rivière. Entre ces obstacles & la place, régnoit un double rang d'abattis. Un fossé à double palissade & un ouvrage à corne en maçonnerie, fortifioient le centre de la ligne; quatre-vingt pièces d'artillerie, tant canons que mortiers, défendoient tous ces ouvrages.

1780.

Cependant tout faisoit à la ville de Charles-Town une nécessité de la capitulation. L'Amiral Arbuthnot avoit débarqué à Sullivan's-Island un corps de Matelots & de troupes de la marine aux ordres du Capitaine Hudson; & sur la menace de faire battre le fort par l'artillerie des vaisseaux, la garnison s'étoit rendue à la première sommation. Le Comte de Cornwallis n'avoit pas eu moins de succès dans les terres, & la cavalerie aux ordres de Tarleton, avoit chargé celle des Américains à Santée, l'avoit mise en déroute, & forcé la plupart des

La capitulation est différée jusqu'au 11 Mai.

1780.

Cavaliers à se précipiter dans la rivière ou dans les marais. Pour éviter la cruelle extrémité de l'assaut, il s'établit une espèce de négociation entre les assiégeans & les assiégés; mais les prétentions du Général Lincoln parurent trop étendues au Général Clinton, & la capitulation n'eût pas lieu ce jour-là. Le feu recommença de part & d'autre, & celui des assiégeans obtint une supériorité manifeste; sous le couvert de ce feu, les Anglois gagnèrent la contrescarpe de l'ouvrage extérieur qui flanquoit le canal. Le Commandant de la place assiégée comprit enfin qu'il n'y avoit plus moyen de la sauver, & il se hâta d'accepter les termes de la capitulation qu'il avoit refusés deux jours auparavant. Les articles en furent signés de part & d'autres le 11 Mai, & le lendemain le Major-Général Leslie prit possession de la ville où l'on fit prisonniers sept Officiers Généraux, un Commodore, dix régimens continentaux, trois bataillons d'artillerie, la milice de la ville & de la campagne. Le tout, y compris les François

Perte des
Américains.

François & les Matelots , montoit à six mille hommes armés. Le député Gouverneur titulaire, le Conseil & les Officiers civils subirent le sort de la garnison. Quatre frégates , plusieurs navires armés , un nombre considérable de bateaux & environ quatre cens pièces de grosse artillerie , tombèrent au pouvoir des Anglois. Quant aux vaisseaux pris ou coulés bas dans le port de Charles-Town , l'Amiral Arbuthnot en porta le nombre à dix bâtimens , sans y comprendre quatre galères , quelques brigantins & autres petits navires. Suivant le rapport du Général Clinton , l'importante expédition de Charles-Town ne lui coûta que soixante-seize hommes , & le nombre de ses blessés ne fut pas de deux cens ; mais cette relation n'est pas toujours exacte. Il est certain que les Anglois ne perdirent guères moins de monde que les Américains à l'attaque de Charles-Town , & leurs pertes antérieures ne furent point compensées par la reddition de cette place. Il seroit difficile d'évaluer ce que leur coûta le transport

1780.

La perte
des Anglois
n'est guères
moins considérable

1780.

Que cette
conquête fut
trop achetée.

de l'armée de New-York dans la Caroline méridionale. Quant à la gloire de l'expédition, elle fut égale des deux côtés; & si les assiégeans développèrent un grand courage dans l'attaque de Charles-Town, les assiégés n'en montrèrent pas moins dans la défense de leurs ouvrages. Malheureusement la garnison quoique nombreuse, ne le fut point assez pour défendre les fortifications qui avoient trois milles de circonférence. Il falloit qu'elle cédât tôt ou tard aux forces combinées d'Arbuthnot & de Clinton; mais les fruits de leur victoire devoient-ils répondre à son éclat? Et la conquête de Charles-Town ne fut-elle pas trop achetée, si, comme on le présuinoit, les vainqueurs ne devoient conserver cette place que le court espace d'un été; si dans leur position, c'étoit s'affoiblir que de multiplier les postes, si les chaleurs excessives qui, dans la Caroline méridionale, se font sentir dès le commencement d'Avril & se soutiennent jusqu'à la fin d'Octobre, étoient seules capables de ruiner leur armée & de réduire, en

quatre ou cinq mois, la garnison à un nombre de Soldats insuffisant pour soutenir le premier assaut de l'ennemi?

1780.

Tandis que Clinton occupoit les troupes de New-York au siège de Charles-Town, le Général Washington profitant de son absence, méditoit l'attaque de Staten-Island où s'étoient retranchés dix-huit cents hommes aux ordres du Brigadier-Général Sterling. Le Général américain avoit détaché de son armée cantonnée à Morris-Town un corps de deux mille sept cents hommes avec six pièces de canon, deux mortiers & quelque cavalerie. Les postes avancés de Staten-Island s'étoient retirés à l'approche des troupes continentales qui, après quelques mouvemens, firent aussi leur retraite avec un butin d'environ deux cents bêtes à cornes. A la nouvelle de cette invasion, un détachement considérable s'étoit embarqué à New-York pour voler au secours de l'isle menacée. Sur la fin du jour, l'ennemi découvrit les transports, & c'en fut assez pour le déterminer à cette retraite dans

Invasion des
Américains à
Staten-Island
Autres affaires
peu décisives,

1780.

laquelle il perdit quelques hommes. Peu de jours après, le Major Lumm enleva une compagnie d'Américains postés à Newark, & le même jour le Général Sterling détacha le Lieutenant-Colonel Boskirk qui surprit le piquet d'Elisabeth-Town & fit prisonniers de guerre deux Majors, trois Capitaines & quarante-sept Soldats. Le poste de Jonh's - House dans les plaines blanches, fut attaqué par le Colonel Northon, & ce coup de main ne réussit pas au gré de ses espérances; cependant il fit perdre aux Américains cent trente-sept hommes, dont quarante restèrent sur la place. Dans la nuit du 22 Mars, les Anglois surprirent dans les Jerseys, un poste d'environ deux cens cinquante hommes, dont soixante cinq furent faits prisonniers. Ces différentes entreprises ne coûtèrent pas dix Soldats aux vainqueurs, & les vaincus n'en perdirent guères plus de quatre cens, même en y comprenant les prisonniers; elles ne durent rien changer à la position des uns & des autres.

Cinq nations sauvages dévastées par l'armée de Sullivan,

L'expédition du Général Sullivan contre cinq nations sauvages con-

fédérées pour l'Angleterre, fut plus décisive en faveur des Américains.

1780.

Après la victoire qu'il avoit remportée l'année précédente sur ces hordes de barbares, il crut devoir les poursuivre dans les contrées presque inaccessibles où ils avoient coutume de se réfugier, pour reparoître bientôt après tout aussi redoutables qu'avant leurs défaites.

Au moment de s'engager dans ces repaires de bêtes féroces, il voulut consulter les dispositions de son armée, & il n'y eut pas un Soldat qui ne montrât la plus grande ardeur pour une expédition aussi périlleuse. Cet intrépide Général se mit donc en marche, après avoir renvoyé sa grosse artillerie qu'il ne pouvoit transporter dans les routes difficiles qu'il avoit à parcourir; mais il n'en traînoit pas moins à sa suite la dévastation & la ruine. Arrivé à Caterins-Town, il détruisit cette ville & tous les établissemens des environs. Le Colonel Dayton remonte la Teoga avec une partie de l'armée; en dévaste tous les rivages; la flamme dévore les bâtimens, les forêts & les mois-

1780.

sons. La ville de Kendain éprouve le même sort ; Kanadarega n'est pas plus épargnée. Kanadaque, Hanayaga & Chinesée, la capitale des États indiens, ne sont bientôt plus que des monceaux de cendre. Jusqu'à cette dernière ville, la vengeance de Sullivan avoit étendu ses ravages sans rencontrer le moindre obstacle ; mais le Lieutenant Boyd étant allé reconnoître les dehors de cette place avec un détachement peu considérable, s'égara pendant la nuit & tomba dans un parti de quatre ou cinq cens Indiens qui le poignardèrent lui & quelques-uns de ses Soldats, après leur avoir coupé le nez & la langue, leur avoir arraché les ongles, les sourcils & les paupières. Ces barbares étoient, dit-on, commandés par le Colonel Butler.

Elles se repentent d'avoir cédé à la séduction des Anglois.

L'armée de Sullivan fit de nouvelles incursions bien au-delà de Chinesée. Elle revint enfin sur ses pas, toujours en dévastant les possessions des Indiens fugitifs. A l'exception d'un petit bourg situé dans le voisinage d'Allegany, il ne resta pas un seul établissement

dans toute la contrée des cinq nations soulevées contre les Américains à l'instigation des émissaires britanniques. A la vue de leurs habitations incendiées, plusieurs de ces sauvages se repentirent d'avoir cédé à la séduction des Anglois, & peu s'en fallut que le Colonel Jonhson ne devînt la victime de ce repentir infructueux & tardif. L'objet de cette expédition conduite par le Général Sullivan avoit été de rendre plus redoutable aux sauvages du désert le poids des armes américaines ; cet objet fut rempli, & les frontières désolées restèrent moins exposées qu'auparavant aux incursions de ces barbares ; cependant la détresse & la vengeance en précipitèrent quelques-uns dans les comtés de Bedford & de Northumberland, ce qui jeta les habitans en de vives allarmes. Heureusement qu'on ne s'étoit point trop reposé sur les succès de Sullivan, & qu'on venoit d'assigner des postes avantageux aux troupes destinées à garantir ces frontières d'une invasion ultérieure.

Quelque pénible qu'eût été la

Harmonie

1780.
entre le Con-
grès & le peu-
ple Améri-
cain.

Crédit du
papier-mon-
noie en partie
rétabli.

campagne du Général Sullivan , il avoit ramené des bords du Niagara son armée victorieuse , plus aguerrie & presque aussi complète qu'avant son départ. Elle vint se cantonner dans les derrières de la Pensylvanie , où elle attendit de nouveaux ordres. Le Général Washington avoit choisi son poste à vingt-cinq milles de New-York , avec une armée de dix mille hommes , parfaitement bien disciplinés. Le Général Gates en commandoit quatre mille tant à Rhode - Island que dans ses environs. En Virginie , un corps de milice considérable & deux mille cinq cents hommes de troupes continentales servoient sous les ordres des Généraux Williamson & Nelson. Les autres provinces n'étoient pas moins bien défendues ; mais la confiance & l'harmonie qui regnoient entre le Congrès & le Peuple , étoient le plus sûr garant du triomphe de la liberté en Amérique. Le crédit du papier-monnoie commençoit à revivre depuis qu'on avoit mis des bornes à sa multiplication trop long-tems illimitée. L'avilissement de

ce papier avoit sa source dans la contrefaçon de cette monnoie courante , & dans le monopole des particuliers , qui , à l'insu du Congrès , l'échangeoient en espèces à de très-grosses pertes. Cet agiotage en avoit enrichi plusieurs au détriment de l'Etat ; mais le Congrès prit de sages mesures pour arrêter le désordre , & la valeur du papier-monnoie haussa considérablement ; ce qui dément l'article de la gazette de New-York , du 16 Avril , où il est dit que le 11 de ce mois , il s'étoit élevé à Philadelphie des troubles occasionnés par la décadence prodigieuse du papier-monnoie , que dans une de ces émeutes la populace avoit maltraité plusieurs Membres du Congrès , & que , pour réprimer l'audace des mécontents , un corps de mille hommes s'étoit armé sous les ordres du Général Kalp.

Cette même gazette ajoute qu'il se forma dans la Pensylvanie une association militaire , sur le plan de celle dont Cromwel s'étoit servi pour chasser du Parlement les représentans du peuple , & s'affermir

Indemnités
accordées
aux descen-
dans de Guil-
laume Penn.

1780.

dans son usurpation. Le fait est qu'à cette époque il ne se passa point d'acte, qu'il ne se fit point de déclaration dans cette province qui n'eût l'approbation générale. L'affranchissement de la Pensylvanie, dont la propriété & le gouvernement appartenoient aux descendants de Guillaume Penn, en vertu de la chartre qui lui fut accordée, le 4 Mars 1691, par le Roi Charles II, les avoit d'abord vivement allarmés ; mais ils furent bientôt également satisfaits & du parti que le Congrès prit à l'égard de leurs censives, & de la manière généreuse avec laquelle il assura leurs propriétés compatibles avec la liberté générale de la République. (1) L'acte en vertu duquel les biens

(1) Il avoit été statué dans l'assemblée générale de Pensylvanie, tenue le Jeudi 23 Septembre 1779, que la somme de 130 mille livres sterling, seroit payée à titre d'indemnité, aux légataires de Thomas & de Richard Penn, & à la veuve dudit Thomas ; que cette somme ne pourroit être acquittée en partie, qu'un an révolu après la conclusion de la guerre, & que

des réfugiés avoient été confisqués & vendus au profit de l'Etat, procura de grandes ressources à la province, & n'excita de murmures que parmi les ci-devant propriétaires de ces biens, & le petit nombre des habitans encore mal affermis dans leur patriotisme.

1780.

Le corps législatif de l'Etat de New-York avoit passé le même acte contre tous ceux des habitans de cette Province qui avoient épousé le parti de la Grande-Bretagne. La liste des pros crits suivoit le préambule de l'acte, & les noms du Comte de Dunmore & de William Tryon, les deux derniers Gouverneurs de la Colonie, étoient à la tête; le nom de Sir Henri Clinton ne venoit qu'après. Ces trois Officiers supérieurs & une centaine d'habitans plus ou moins notables, étoient déclarés atteints & convaincus de haute trahison; leurs biens étoient confisqués, leurs personnes bannies à perpétuité, sous peine, dans le cas où elles seroient

Désintéressement des
sujets de la
nouvelle Ré-
publique.

chaque payement annuel seroit au plus de vingt mille livres sterling, & au moins de quinze mille.

1780.

appréhendées sur le territoire dudit Etat, d'être mises à mort comme coupables de félonie. Le dévouement des autres Provinces à la cause commune, se manifestoit aussi par des actes patriotiques auxquels l'acquiescement général des habitans donnoit une autorité bien imposante pour quiconque auroit été tenté de se montrer réfractaire à ces ordonnances. Quoi qu'on ait pu dire, le nombre des opposans en fut toujours peu considérable, & à quelques exceptions près, tous les Américains brûloient de voir la révolution se consommer même au péril de leurs fortunes. Ce désintéressement patriotique se manifestoit chez les plus mal-aisés, toutes les fois qu'il étoit question de subvenir aux besoins des Etats par de nouveaux sacrifices. Au commencement de cette année, le Congrès avoit écrit à ses constituans une lettre circulaire sur la nécessité des subsides; malgré l'épuisement & la détresse du grand nombre, on n'opposa pas la moindre difficulté, pas le moindre murmure, aux demandes du Congrès. Tant d'harmonie &

d'unanimité dans les divers membres de la République Américaine étoient le plus sûr garant de la prospérité de ses armes.

Par ce qu'elle a déjà fait à l'ouverture de la campagne, on a dû prévoir ce qu'elle opposeroit de résistance aux efforts partagés des Anglois toujours réduits à leurs propres forces contre trois grandes Puissances confédérées. On a vu qu'en Amérique ils avoient débuté avec l'Espagne par la conquête de Saint-Ferdinand d'Omoa. Ils parurent d'abord vouloir conserver leur avantage par quelques prises faites sur la marine espagnole. La plus considérable fut celle du San-Carlos, vaisseau de cinquante-deux canons, dont trente-trois étoient de bronze & du calibre de douze livres de balle. Armé pour le compte de quelques particuliers, ce vaisseau faisoit voile de Cadix pour Saint-Fernando sous le commandement de Don Juan Antonio de Zavelletta. Il fut attaqué dans la baie d'Honduras à la hauteur de Porto de Sall, & forcé de se rendre au Capitaine Inglis, après avoir fait une belle

 1780.

Prise du
San-Carlos,
vaisseau espa-
gnol de cin-
quante-deux
canons.

1783.

défense qui tint longtems la victoire incertaine entre le San-Carlos & le Salisbury. Ce vaisseau de ligne anglois violemment endommagé dans ses agrès & dans sa mâture, eut une navigation très-pénible jusqu'à la Jamaïque où il vint se réparer avec sa prise. Le commandement en fut donné au sieur Haines, premier Lieutenant du Salisbury (1).

Rapides
expéditions
de Don Gal-
vez, sur les
bords du Mis-
sissipi.

Tandis que l'Angleterre s'applaudissoit de ces foibles avantages sur les Espagnols, ceux-ci remportoient dans une autre contrée de l'Amérique des triomphes plus décisifs, & dont l'enchaînement nous ramene à une époque antérieure aux événemens de cette campagne. Le Gouverneur de la Louisiane, Don Ber-

(1) Le San-Carlos pris dans la baie d'Honduras & conduit à Port-Royal, n'étoit point un vaisseau de ligne, comme on le suppose dans les papiers anglois, mais un simple corsaire armé par les Dames de Carix. Percé pour soixante-quatre canons, il n'en avoit réellement que cinquante-deux. On ne le confondra pas avec le San-Carlos de la Marine Royale, alors en station au Ferrol, & qui montoit quatre-vingt pièces de canon.

nard de Galvez , à peine informé de la rupture entre l'Angleterre & l'Espagne , avoit formé le projet d'une expédition contre les établissemens anglois sur les bords du fleuve Mississipi. En conséquence de ce plan , il se rendit le 7 Août 1779 dans les districts de son Gouvernement pour y lever des troupes qui , réunies à celles de la Nouvelle Orléans , lui composèrent une petite armée d'environ quatorze cens hommes , dont huit cens étoient tirés des vieux Corps. Le reste n'offroit qu'un mélange d'Indiens de castes & de couleurs différentes , de mulâtres & de negres libres. Il se mit à la tête de sa troupe , & se rendit en peu de jours devant Manchack , poste anglois éloigné de trente-cinq lieues de la capitale Quoique le tiers de ses gens eût péri dans cette marche forcée ; pour attaquer ce poste , Don Bernard de Galvez ne crut pas devoir attendre un renfort qui lui avoit été promis de la Havane , & le 7 Septembre il surprit & emporta d'assaut le fort de Manchack où il fit vingt prisonniers. Six jours après , le Commandant espagnol di-

1780.

rigea sa marche vers Bâton-Rouge , autre poste beaucoup mieux fortifié que le premier , & dont la garnison étoit de quatre cens hommes de troupes réglées , sans y comprendre cent habitans armés. Un fossé de dix-huit pieds de large sur neuf de profondeur , une pallissade & quatorze canons défendoient les approches de ce fort. Don Galvez jugea qu'il étoit impossible de le prendre d'assaut , & il se résolut à l'assiéger dans les règles. Il fit ses dispositions en conséquence , & sa batterie commença à jouer le 21 Septembre; mais avec tant de succès , que sur les trois heures & demie , le fort étoit en si mauvais état , que les Anglois battirent la chamade. Alexandre Dickson , leur Commandant , envoya demander à capituler ; & Don Bernard y consentit aux conditions que la garnison seroit prisonnière de guerre , & qu'on rendroit le fort appelé Panmure , dans le pays de Natchez.

Projets
du Général
Campbell dé-
concertés.

Comme il n'y avoit plus d'établissmens anglois à soumettre dans tout le Mississipi , cette rapide expédition du brigadier Galvez mit

sous la domination de Sa Majesté Catholique un pays immense , & le plus fertile de tous ceux qu'arrose cette riviere. Le plus grand avantage de cette expédition fut de prévenir & déconcerter les projets hostiles des Anglois , qui , même avant que la déclaration de guerre fût venue à la connoissance des Espagnols , avoient pris des mesures , pour tomber sur eux à l'improviste. Cette surprise concertée entre le Major Général Campbell & le Brigadier Stuart auroit d'autant mieux réussi , qu'ils en coloroient les préparatifs de toutes les apparences d'une expédition contre les Illinois. Des lettres interceptées démasquèrent en même-tems leurs manœuvres secretes pour soulever les sauvages indiens contre les Espagnols. Quoique avortées , ces perfidies britanniques les avoient indignés , & ils résolurent de poursuivre les opérations hostiles en d'autres parages de la même Province. Dans le courant de Septembre , leurs navires s'emparèrent de plusieurs goëlettes & brigantins qui venoient de Pensacola. De toutes ces prises , la

1780.

Stratagème
d'un brave
marin nommé
Don Vincent
Rieux.

plus remarquable fut celle de la bélandre angloise, dont un habitant de la Nouvelle-Orléans s'étoit rendu maître par un stratagème digne d'être rapporté. Ce brave Marin, nommé Don Vincent Rieux, commandoit une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se placer à l'embouchure du fleuve de Manchak sur la route des navires qui de Pensacola alloient porter des secours dans les établissemens anglois. Averti qu'un de ces bâtimens alloit passer, il débarqua ses canons, se fit avec des arbres une espèce de retranchement, derrière lequel il se tint caché, & dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, & mit tant de mouvement & de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglois qu'ils avoient affaire à cinq cents hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale; Don Vincent étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avoit avec lui que treize ou quatorze hommes, & le vaisseau ennemi en montoit environ soixante-dix; de ce nombre

étoient cinquante-quatre grenadiers
du régiment de Waldeck.

1780.

De tous les triomphes de l'Espagne dans la Floride occidentale, le plus important fut la conquête de Pensacola, dont le Paquebot le Cartelet apporta la nouvelle dans les derniers jours de Janvier. On fut par les dépêches, dont il étoit chargé, que la place s'étoit rendue le 24 Décembre, que les François & les Américains avoient partagé la gloire de cette expédition avec les Espagnols, & que le nombre des prisonniers faits à Pensacola se montoit à plus de onze cens hommes. Mais ce qui ajoutoit un prix infini à cette acquisition, c'est que, vu la proximité de la partie occidentale de l'isle de Cuba, cet établissement favorisoit les entreprises des Anglois sur les possessions espagnoles; c'est que la baie de Pensacola, offre en tout tems aux vaisseaux un abri sûr contre les tempêtes; c'est que depuis le traité de Versailles de 1763, qui mit l'Angleterre en possession de cette vaste baie, elle y avoit dépensé des sommes prodigieuses. Cette

Conquête
de Pensacola.
Importance
de cette acquisition.

1780.

perte irréparable pour l'Empire britannique en général, l'étoit sur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce se trouvoit par-là sans débouchés avec l'Amérique septentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les planteurs de cette isle avoient tiré de Pensacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture, &c. Dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établissement enlevé à l'Angleterre, avoient été évaluées à cent vingt-deux mille livres sterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influencer sur le commerce de Londres, & le premier bruit qui s'en répandit fut, pour deux maisons puissantes de la cité, le signal d'une faillite de trois cens mille livres sterling.

Les Anglois
chassés des ha-
bitations de
Rio-Hondo.

Tandis que la Colonie de la Floride occidentale passoit tout entière sous la domination espagnole, Don Roberto Rivas Bétancourt, Gouverneur par *interim* de Yucatan, avoit tenté diverses expéditions contre les établissemens britanni-

ques, dont il vouloit purger la côte de cette Province. Après une marche longue & pénible, il vint attaquer avec huit cens hommes les habitations de *Rio-Hondo*, il en chassa les Anglois dans les premiers jours de Septembre, y fit un grand nombre de prisonniers, & s'empara de plusieurs bâtimens sur lesquels il embarqua trois cens soldats détachés pour aller surprendre l'importante possession de Cayo-Cozina. Ce poste fut enlevé le 15 Septembre, sans la moindre perte du côté des Espagnols. Déjà l'on avoit embarqué les Officiers de justice & les familles prisonnières qui devoient passer à Bacalar, lorsqu'il arriva de la Jamaïque deux frégates angloises de quarante canons chacune, & un brigantin de seize canons, avec sept cens hommes qui venoient pour assurer leurs possessions, & se maintenir dans la coupe du bois de *Cam-pêche*. L'Officier détaché pour l'expédition de Cayo-Cozina, ne pouvoit résister à ces forces supérieures, sans risquer de compromettre l'honneur des armes espagnoles; il abandonna ce poste & se retira dans le

1780.

Plusieurs
autres expé-
ditions plus
ou moins heu-
reuses pour
les Espagnols.

1780.

meilleur ordre, emmenant avec lui les Officiers de justice, les principaux habitans, & environ cent cinquante esclaves. Lors de sa retraite, deux compagnies, l'une de Grenadiers miliciens & l'autre de Chasseurs du bataillon fixe de Castille, se joignirent aux troupes de l'expédition, & avec ce renfort, elles entrèrent dans la rivière *Neuve*, dont les Anglois venoient d'évacuer les habitations. La troupe espagnole y détruisit trois cens trente-huit maisons, y prit quelques negres, & revint à Bacalar en attendant une occasion favorable, pour aller attaquer les ennemis retranchés à l'embouchure de la rivière Walix.

La Province
de Campêche
est entièrement
purgée

Cependant le Gouverneur de Yucatan faisoit des préparatifs pour une nouvelle expédition; & le 28 Octobre, le Lieutenant Colonel Don Francisco Pineiro avoit mis à la voile avec cinq goëlettes prises sur les Anglois, dix pirogues & huit doris bien armés. Le lendemain, il vint mouiller à la vue de *Cayo*, dont les habitans s'étoient réfugiés à la Jamaïque. Cet établissement composé d'environ deux cens maisons,

fut ruiné de fond en comble. Pendant ce tems , un bâtiment étoit entré dans le *Rio-Nuovo* avec quelques troupes , qui , prenant leur route par le même sentier que les Anglois avoient suivi dans leur retraite, détruisirent un grand nombre de maisons situées le long de cette rivière , dont toutes les peuplades furent extirpées en un instant. Cent vingt hommes embarqués sur neuf pirogues soutenues par deux goëlettes , pour aller ruiner les établissemens du *Rio-Chevun*, y remplirent complètement leur mission , sous la conduite du Capitaine Don Joseph de Vrrutta. En retournant à Bacalar , les troupes de l'expédition renversèrent cinquante ou soixante maisons que les Anglois possédoient encore sur la rivière du Nord. Ainsi la Province de Campêche se trouva purgée d'ennemis , sans qu'il en eût coûté dix hommes aux Espagnols. Les Anglois y perdirent environ trois cens esclaves , dix goëlettes , & quarante autres bâtimens. En y comprenant les maisons détruites, les armes , les munitions , le bétail , & les meubles qu'elles renfermoient,

1780.
Prise du
fort La Mo-

le dommage fut évalué à près d'un million de piaftres fortes.

Mais les opérations du Général Don Galvez eurent encore plus d'éclat que celles de M. Rivas Bétancourt. L'expédition de La Mobile avoit sur-tout signalé la persévérance & l'activité de ce Gouverneur de la Louisiane, dont la petite armée composée d'environ huit cent hommes parvint à forcer ce Château après quatre jours de tranchée ouverte. La résistance des trois cens hommes qui le défendoient, avoit été vigoureuse; ce fort étoit avantageusement situé, & les Anglois venoient d'ajouter sept pieds d'épaisseur aux parapets. Une circonstance rendoit sur-tout périlleuse l'expédition de La Mobile : le Général Campbell étoit venu avec onze cens hommes de Pensacola, qui n'étoit point encore rentré sous la domination des Espagnols, dans la ferme résolution de les attaquer & de faire manquer leur entreprise. Son armée, dont l'avant-garde étoit à la vue du camp, n'effraya point les assiégeans; le Général anglois se contenta

contenta de les observer, & le 14 Mars le fort se rendit pour ainsi dire sous ses yeux. Après huit jours d'une vaine apparition, ces onze cens hommes reprirent le chemin de Pensacola au grand regret de Galvez & du Colonel Don Geronimo Giron qui, de l'aveu du Gouverneur, avoit eu la principale direction de l'attaque de La Mobile. Ils attendoient à tout moment un renfort de la Havane; & s'il fût arrivé à tems, ils se proposoient d'envelopper l'armée de Campbell qui n'avoit de vivres que pour cinq ou six jours, & qui, dans ce cas, auroit eu le sort de l'armée de Burgoyne à Sara-Toga. Cette circonstance eût sans doute hâté l'instant de l'acquisition de Pensacola, dont l'attaque étoit le principal objet de la campagne de Galvez. Le retard des secours attendus de la Havane, dût ralentir les opérations militaires dans cette partie de l'Amérique.

La guerre se continuoît dans les parties septentrionales; mais sans rien terminer en faveur des Anglois. La prise de Charles-Town

Tom. II.

V.

1780.

Que la perte de Charles-Town ne ralentit point l'ardeur des Américains.

1780.

n'avoit rien changé dans leur position ; & de leur aveu , cette conquête leur coûta dix-sept cens hommes. S'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Membre du Conseil de Massachusett , le courage des Américains ne s'étoit point refroidi , & jamais ils n'avoient autant espéré des circonstances. Voici l'extrait de cette lettre datée du 21 Juillet.

« Malgré la perte de Charles-
» Town , nos affaires politiques
» prennent une face très-heureuse,
» Déjà treize mille hommes se sont
» mis en marche de cet Etat , pour
» joindre l'armée continentale ; les
» efforts des autres Etats sont les
» mêmes à proportion. Nous comp-
» tons ouvrir la campagne avec
» quarante mille hommes effectifs ,
» non compris six mille hommes
» de troupes réglées arrivées de
» France avec huit vaisseaux de
» ligne & plusieurs frégates ; ces
» forces de terre & de mer sont
» aux ordres du Général Washing-
» ton. La ville de Boston a prêté
» au Gouvernement un million &
» demi ; Philadelphie & les autres
» grandes villes n'ont pas marqué

» moins de chaleur & de zèle; on
 » se dispute à qui fera davantage,
 » pour la cause commune; les efforts
 » sont unanimes, les préparatifs
 » universels.

1780.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'effet, si prodigieusement exagéré dans les papiers anglois de la proclamation du Général Clinton après sa conquête, se réduisit à la défection d'environ deux cens habitans de Charles-Town. L'humble adresse qu'ils envoyèrent au Général anglois, fut regardée par tous les autres, comme un monument d'opprobre qui manifestoit aux yeux de leurs compatriotes les dispositions antérieures de ces lâches Torys. Cependant la prise de Charles-Town fut un événement fâcheux pour les Américains, en ce qu'il rehaussa les espérances de l'Angleterre en Amérique; mais ce triomphe ne devoit pas être de longue durée. Au commencement de Juin, les Anglois ayant fait une invasion dans le Jersey, furent battus & repoussés par la milice du pays. Leur déroute fut complète, & les Amé-

Suites de
leurs triom-
phes.

1780.

ricains firent au moins six cents prisonniers. Vers la fin du même mois, ils s'emparèrent dans la rivière de Saint-Laurent, de quinze bâtimens chargés de provisions & de troupes pour Quebec & Montréal. Chaque jour étoit marqué par quelque prise faite sur les convois d'Angleterre. Les Armateurs américains se signaloient particulièrement sur les bancs & dans les environs de l'isle de Terre-Neuve, où peu s'en fallut qu'ils ne détrussissent entièrement la pêche.

Les Anglois
réduisent en
cendres le
bourg de
Springfield.

Ces pertes toujours foiblement réparées minoient insensiblement les forces britanniques dans cette partie du monde. Les Anglois ne pouvoient se le dissimuler, & le pressentiment de leur ruine prochaine, les porta, comme nous avons eu occasion de le remarquer, à des actes de cruauté qui n'avoient d'excuse que dans leur désespoir. L'expédition du 23 Juin, à laquelle furent employés cinq ou six mille hommes, parut n'avoir d'autre objet que l'incendie du Bourg de Springfield. L'ennemi s'étoit avancé d'Elisabeth - Town avec

quinze ou vingt pièces d'artillerie; sa marche fut rapide & se fit sur deux colonnes, l'une dans le grand chemin qui conduit à Springfield, & l'autre sur la route de Vaux-Hall. Le Major Lée, avec sa cavalerie & ses piquets, & le Colonel Dayton avec son régiment, firent face aux deux colonnes. Leur résistance fut supérieure à leurs forces; mais le nombre l'emporta enfin sur la bravoure opiniâtre, & les troupes continentales se virent forcées de gagner les hauteurs & d'ouvrir le passage à l'armée angloise jusqu'au Bourg qu'elle réduisit en cendres. Cette expédition consommée, l'ennemi fit sa retraite avec une précipitation qui ne permit point aux Américains indignés d'atteindre son arrière-garde. Pour l'accélérer, il avoit abandonné quelques traîneurs la plupart torys ou réfugiés; le Major Lée les fit tous prisonniers. On ne fait pas quelle fut d'ailleurs la perte des Royalistes; mais lors de l'action, ils étoient postés de manière à souffrir beaucoup, & il est à présumer que l'embrâse-

1780.

1780.

Affaire de
Cambden &
de Catawba-
Fords.

ment de Springfield leur fut encore plus funeste qu'aux Américains , dont la perte en hommes se monta tout au plus à treize morts , & à quarante neuf blessés.

Quelques actions peu meurtrières tinrent en haleine les troupes angloises & continentales pendant les mois de Juin & de Juillet. Une partie de l'armée de Clinton étoit restée à Charles-Town , tant pour former la garnison de la place , que pour tenir la campagne sous les ordres de Lord Cornwallis , & tenter des entreprises dans les deux Carolines ; mais cette armée peut-être assez nombreuse pour faire des conquêtes , ne l'étoit point assez pour les conserver ; toutes les tentatives de cet habile Général échouèrent , ou furent sans résultats décisifs. Il en faut pourtant excepter l'affaire de Cambden , où Lord Cornwallis déploya avec succès les talens & l'activité d'un grand homme de guerre. Il étoit parti le 10 Août de Charles-Town pour voler au secours de Lord Rawdon , que les mouvemens du Général Gates avoient mis dans

la nécessité de resserrer ses postes & de rassembler ses forces à Cambden. La mauvaise position de cette place ne permettoit guère d'y attendre une attaque, & le Général anglois fut d'abord tenté d'effectuer sa retraite à Charles-Town; mais cette démarche pouvoit entraîner la perte de toute la Géorgie; il y avoit d'ailleurs à Cambden huit cens malades & une grande quantité de munitions de guerre qu'il eût fallu abandonner à la discrétion de l'ennemi. Cette considération déterminâ Cornwallis à prévenir le Général américain; & dans la matinée du 15 Août, il se mit en marche avec deux mille trois cens hommes, pour en aller attaquer six mille. Il croyoit l'armée de Gates retranchée dans le voisinage de la maison du Colonel Rugeley; mais à peine avoit-il marché l'espace de trois lieues, que sa garde avancée rencontra l'ennemi. Le terrain sur lequel se trouvoient les deux armées, retréci par des marais, étoit favorable à l'infériorité des troupes royales. Lord Cornwallis prit toutes les mesures né-

1780.

cessaires, pour qu'il ne fût pas au pouvoir de l'ennemi d'éviter le combat sur ce terrain ; & le Général Gates se fiant en la supériorité de ses forces hâtoit, de son côté, l'instant d'une action générale. Toutes les dispositions étant faites, les deux armées en vinrent aux mains dans la matinée du 16. Le feu devint très-vif de part & d'autre, & se soutint avec une égale ardeur pendant trois quarts d'heure. Enfin les troupes américaines commencèrent à plier, & aussitôt la cavalerie angloise se mit en devoir d'en compléter la déroute ; ce qui fut exécuté avec autant de célérité que de bravoure. Après avoir chargé l'ennemi sur le champ de bataille, elle le poursuivit jusqu'à vingt-deux milles, lui tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, enleva cent cinquante chariots chargés d'artillerie, & des munitions de l'armée vaincue. Huit cens Américains périrent dans cette journée, & le nombre des prisonniers fut de mille environ ; on n'y comptoit pas moins de six cens blessés.

Le surlendemain le Lieutenant-Colonel Tarleton fut détaché à la poursuite du Général Sumpter qu'il atteignit le 18 près de Catwba-Fords , & dont il battit la petite armée d'environ sept cens hommes ; il en tua cent cinquante sur la place même , en fit trois cens prisonniers , & remit en liberté deux cens cinquante miliciens du parti royaliste. S'il faut s'en rapporter aux dépêches du Général Cornwallis , ces deux brillantes expéditions ne lui coûtèrent que soixante - huit morts & deux cens quarante - cinq blessés ; mais suivant les relations américaines , la journée de Cambden ne fut pas moins funeste aux Anglois qu'à leurs adversaires.

L'extrait de la Gazette de Pensylvanie, inséré dans la Gazette de France du 27 Octobre de cette même année , porte que le
 » 16 Août sur les deux heures du
 » matin , il y eut un combat sanglant à huit milles de Cambden ,
 » dans la Caroline méridionale ,
 » entre le Général Gates , à la tête
 » d'environ trois mille hommes ,

1780. » dont neuf cens de troupes
» réglées , & l'armée angloise
» commandée par le Comte de
» Cornwallis, consistant en dix-huit
» cens hommes de troupes & deux
» mille quatre cens réfugiés ». Sui-
vant ce même rapport, « le com-
» bat se foutint de part & d'autre
» avec le plus grand acharnement.
» L'apparence du succès fut d'a-
» bord pour les Américains, qui
» chargèrent l'ennemi la bayonnette
» au bout du fusil, & l'obligèrent
» à lâcher pied en laissant der-
» rière lui plusieurs canons, dont
» ils s'emparèrent ; mais tout-à-
» coup la fuite inopinée de quel-
» ques corps de milice, ramena la
» victoire du côté des Anglois.
» Cet événement fit perdre au
» Général Gates quatre ou cinq
» cens hommes de troupes ré-
» glées , & dans ce nombre il y
» avoit plusieurs excellens Offi-
» ciers. La perte de l'ennemi ne
» fut guères moins considérable....
» Malgré cet échec, le Général
» américain , dont le quartier
» étoit à Hillsboroug , dans la
» Caroline septentrionale rassem-

» bla des forces plus nombreuses
 » que celles de la première armée, &
 » parut décidé à courir les risques
 » d'une nouvelle action ».

1780.

L'armée de Gates se montoit en-
 core à six mille hommes ; & l'am-
 nistie publiée en faveur de ceux que
 la terreur des châtimens & les me-
 naces de confiscation avoient dé-
 tachés du parti républicain dans le
 département méridional dont il ve-
 noit d'obtenir le commandement ,
 ramena plusieurs transfuges , qui de-
 voient signaler leur repentir par des
 actions d'une bravoure éclatante.
 Cette proclamation fit plus que ré-
 parer le désastre de la journée de
 Cambden ; & le retour de ces bra-
 ves déserteurs completa l'armée du
 Sud , & ne fit qu'ajouter à son en-
 couragement ; mais la campagne de-
 voit se terminer sans fournir au Gé-
 néral l'occasion si désirée d'une re-
 vanche mémorable. Tous les com-
 bats de terre se réduisirent dans
 son département , à quelques ren-
 contres peu meurtrières ; & il en fut
 à peu-près de même dans les autres
 Etats de la Nouvelle République.

Heureux
 effets d'une
 amnistie.

Washington, toujours fidèle à son

1780.
Pourquoi
Washington
continue de
temporiser.

système de temporisement, continuoit d'éviter les affaires décisives, bien persuadé qu'une guerre de postes devoit à la longue épuiser les ressources de l'Angleterre, & sinon accélérer, du moins assurer le triomphe de la liberté dans le Nouveau Monde. Le Congrès adoptoit ce système qui pouvoit éloigner le terme de la guerre ; mais qui en garantissoit le succès. Si l'on excepte un petit nombre d'actions assez vives, cette campagne se passa plutôt en préparatifs qu'en exécution. En général les Américains étoient moins jaloux d'attaquer que de se défendre victorieusement. Encore une fois cette sage disposition devoit traîner la guerre en longueur, & le Congrès ne se le dissimuloit pas.

Armée per-
manente du
Congrès.

Rien ne fit plus d'honneur à sa prévoyance que l'établissement d'une armée permanente, dont les troupes constamment proportionnées à la nature du service, pouvoient, sans excéder les facultés des Etats, se recruter de manière à toujours conserver leur nombre complet. Ce nouveau règlement annonçoit une

nouvelle campagne, & le projet de la rendre décisive. Quant aux mesures pour la campagne présente, le Congrès en avoit pris de très-efficaces pour coopérer avec l'armée françoise dans le département septentrional, & pour arrêter les progrès des armes britanniques dans les Etats méridionaux. Si le Gouvernement ne négligeoit rien pour donner de la vigueur aux opérations militaires, les particuliers se faisoient un devoir d'y concourir par des efforts patriotiques. En un mot, jamais le Congrès ne fut plus révééré, mieux secondé, mieux servi que dans cette campagne. Cette assertion dément bien celles des papiers anglois ; mais l'événement fera voir que la révolution prête à se consommer, devoit être l'ouvrage de l'union des Chefs de la République, & du dévouement généreux de ses différens Membres.

Les Puissances alliées développèrent aussi en faveur de l'Amérique, des efforts bien désespérans pour l'Angleterre. Le Chevalier de Ternay venoit de débarquer six mille hommes à Rhode-Is-

1780.

Projet échoué d'une expédition contre Rhode Island.

1780.

land ; & M. de Rochambeau employoit ces troupes aux fortifications de l'isle, dont on vouloit faire une place d'armes. Des munitions de toute espèce y favorisoient ce projet. Dix mille Américains s'étoient retranchés dans la partie septentrionale, & tous les gens de mer appartenant aux transports françois, étoient déjà distribués dans les forts, dont la défense leur étoit confiée en cas d'attaque de la part de l'ennemi. La place se vit menacée quelque tems par le Vice-Amiral Arbuthnot, qui s'étoit porté devant l'isle le 22 Juillet avec toute son escadre ; mais à la vue du camp ennemi, & du bel ordre des vaisseaux qui bordaient le rivage, il trouva sa position dangereuse, & se hâta de gagner la baie de Gordiner à plus de quarante milles de Rhode-Island.

Cependant le Général Clinton s'étoit embarqué avec la majeure partie de ses troupes, & faisoit route vers cette isle dans l'intention d'y former l'attaque des forces de terre & de mer. Les François étoient préparés à le bien recevoir ; & le Général Washington qui eut avis de

ce mouvement, sortit du camp de Prackness, passa la rivière North, se joignit aux troupes du Major-Général Howe, & se dispoſoit à marcher contre New-York, lorsqu'il apprit que l'ennemi venoit de renoncer à ſon expédition. Les François & les Américains auroient deſiré qu'il l'effectuât; ils s'en étoient promis tout à la fois, & l'acquiſition de New-York & la défaite de Clinton à Rhode-Island. Le Général anglois avoit redouté, comme très-probable, ce premier événement, & ce fut ce qui décida ſon retour précipité. Mais en cédant à la néceſſité de défendre New-York, il regretta d'avoir manqué l'occaſion de remporter une victoire, & s'en plaignit amèrement dans une lettre aux Miniſtres d'Angleterre, qu'il menaça, dit-on, d'abandonner le commandement, ſi par le retard des ſecours attendus, il ſe voyoit encore dans l'impuiſſance de ſoumettre les rebelles de l'Amérique, & d'humilier leurs déſenſeurs.

Cette préſomption du Général Clinton ne changeoit rien à l'im-
poſſibilité de réduire les Américains,

Effets des
proclama-
tions de MM.
de la Fayette

1780.

1780.
& de Ro-
chambeau ,
adressées aux
habitans du
Canada,

ils combattoient pour la jouissance paisible de la liberté recouvrée, & les François les soutenoient dans cette prétention ; c'en étoit assez pour affermir son empire dans les provinces déjà affranchies, & peut-être assez pour l'étendre à celles qui ne l'étoient pas encore. Le plus zélé défenseur de la liberté Américaine, M. le Marquis de la Fayette, à qui les proclamations angloises avoient toujours paru autant de pièges tendus à la fidélité des nouveaux Républicains, en fit publier une, dont l'objet étoit d'engager les Canadiens à se joindre à la confédération des Etats-Unis. Cette invitation faite au nom du Roi T. C. quelques jours avant l'arrivée de M. le Comte de Rochambeau, disposa les esprits à bien recevoir celle que ce Général devoit proclamer d'une manière encore plus solennelle. L'effet de ces deux pièces fut très-sensible dans le Canada, pendant les deux dernières années de la guerre, & il est à présumer que cette grande province eût secoué le joug, si la paix n'étoit venue l'enchaîner pour quelque tems encore à l'Empire britannique.

L'intérêt des Puissances alliées n'étoit pas d'accélérer l'instant de cette paix trop longtems différée pour l'Angleterre. Le moyen le plus sûr de la réduire à cet excès d'épuisement, qui ne laisse plus de ressource même au courage, fut peut-être d'éviter ces combats au succès desquels la fortune a souvent plus de part que la valeur & la prudence, & de tenir constamment les Anglois dans un état d'infériorité, qui ne laissât à leur choix que les coups de désespoir ou l'abandon de leurs prétentions. Pour se conformer à ce systême & à l'injonction précise de la Cour, le Chevalier de Ternay se vit forcé, dans sa traversée, d'éviter le combat, dont la rencontre de l'Amiral Graves lui présentait une occasion bien attrayante pour l'armée françoise.

Les deux Commandans étoient arrivés à la même époque en Amérique; mais quoique les secours envoyés par la France y balançassent au moins les renforts de l'Amiral anglois, ils n'étoient point suffisans pour remplir les vues de la confédération: & M. de Rocham-

1780.

Que l'intérêt des Puissances alliées est d'éviter une affaire décisive.

Dispositions du Comte de Rochambeau à Rhode-Island.

1780.

beau le fils eut ordre de s'embarquer sur la frégate l'Amazone, & d'aller presser à Brest le départ de la seconde division de l'armée alors occupée des fortifications de Rhode-Island. Elles étoient en si bon état au commencement du mois d'Août, que des forces trois fois supérieures à celles du Général françois n'auroient pu troubler la sécurité des habitans & de l'escadre qui les protégeoit. Les travaux du camp de Newport une fois achevés, M. de Rochambeau fit ouvrir de nouvelles marches vers les différens points de l'isle où il étoit possible de tenter une descente, & ce fut là que l'armée, considérablement accrue par les milices du pays, vint attendre l'ennemi qu'elle brûloit de combattre. Le Marquis de la Fayette étoit venu passer huit ou dix jours à Newport, & s'y étoit rencontré avec les Députés du Congrès, & les plus notables habitans des environs; il en fut rappelé pour commander l'avant-garde de l'armée de Washington, qui devoit se monter à quinze mille hommes enrégimentés, sans compter les milices. Le Géné-

ral Heath en commandoit fix mille sur les hauteurs , & ces troupes étoient disposées de manière , que la communication de son armée avec celle de Washington , ne pouvoit être coupée.

1780.

Même en supposant un retard considérable dans l'envoi des secours attendus de l'Europe , l'état présent des choses ne laissoit point d'inquiétude sur le sort des armes dans cette partie de l'Amérique ; & il n'étoit pas à présumer que M. de Guichen , dont la présence étoit si nécessaire dans les Indes occidentales , abandonnât les Isles à la merci des escadres angloises. Il s'étoit rendu avec toute sa flotte à Saint-Domingue , d'où il veilloit sur les mouvemens de l'ennemi. Il devoit s'y fixer jusqu'à la fin de la campagne , & l'inaction apparente de ses escadres remplit parfaitement l'objet de sa mission qui étoit de rendre inutile toute l'activité des Anglois , de faire échouer leurs projets , & de les laisser se consumer en tentatives aussi ruineuses que vaines. Rien de plus sage & de mieux combiné que ce plan de la campagne de

Rodney
part pour l'A-
mérique , &
le Comte de
Guichen
pour la Fran-
ce.

1780.

M. le Comte de Guichen ; cependant l'Amiral Rodney se persuada contre toute vraisemblance , que l'escadre françoise alloit se porter en Amérique , & il se hâta de l'y devancer. Le Comte de Guichen profita de son absence , & disposa tout pour le départ d'une riche flotte que la France & l'Espagne attendoient avec la plus grande impatience ; & dès que le tems favorable aux opérations dans les Indes occidentales se fut écoulé , il partit lui-même avec une grande partie de son escadre , dont l'escorte protégea le convoi jusqu'à la rade de Cadix , où il arriva sans avoir perdu un seul navire.

Fausse pré-
voyance de
l'Amiral
Rodney.

La fausse prévoyance de l'Amiral Rodney l'avoit égaré dans ses spéculations , & sa conduite en cette circonstance fut généralement désapprouvée. Cette imprudence ne pouvoit se réparer qu'en battant les escadres de l'Amérique. L'Amiral anglois ôsa se le promettre , & sa confiance à cet égard lui fit annoncer avec une espèce de solennité , qu'il rendroit incessamment bon compte des six mille hommes que

la France venoit d'y faire passer sous l'escorte de cinq vaisseaux de ligne aux ordres du Comte de Barras ; mais il en fut de cette flotte ce qu'il en avoit été l'année précédente de celle du Comte d'Estaing ; l'Amiral finit par ne rien entreprendre contre M. de Barras.

 1780.

Ces fanfaronades de Rodney si mal soutenues en Amérique, n'avoient pas eu plus d'effet dans les Indes occidentales. Informé de l'approche d'une flotte espagnole aux ordres de Don Solano, partie de Cadix le 28 Avril, il avoit si bien compté sur la prise des douze vaisseaux qui la composoient, qu'il annonça publiquement l'arrivée de cette escadre, comme un renfort qui lui venoit d'Espagne. Plein de cette confiance, il s'étoit mis en route de la Barbade avec dix-sept vaisseaux de ligne ; mais le Comte de Guichen avoit pris les devants avec ses vingt-trois vaisseaux que Rodney croyoit hors d'état de tenir la mer. Ainsi la jonction des flottes alliées s'effectua le 19 Juin, & pour ainsi dire sous les yeux de l'Amiral anglois qui vint attendre à Sainte-

Jonction
des escadres
combinées,
antérieure au
départ de M.
de Guichen.

1780.

Lucie la foible escadre de Walsingham. Ce renfort étoit insuffisant pour donner à Rodney une supériorité que M. de Guichen venoit de fixer en faveur des Puissances confédérées.

Cette jonction allarmante pour les Anglois, avoit jeté la consternation parmi leurs négocians ; elle portoit la flotte combinée dans les Indes occidentales à trente-cinq vaisseaux de ligne & douze frégates ; & les forces de terre qui devoient seconder les opérations navales , étoient au moins de quatorze mille hommes. On trembloit pour la Jamaïque & pour toutes les Isles angloises ; & l'on cherchoit en vain à se rassurer en débitant que la jonction formidable de MM. de Guichen & Solano étoit accidentelle & nullement préméditée ; que les troupes de ce dernier n'étoient point destinées à seconder les opérations du Général françois , & que leur véritable mission les appelloit à la défense des possessions espagnoles les plus exposées aux hostilités britanniques. A la première nouvelle de l'approche de Solano, les An-

glois avoient suspendu ces hostilités, & le Gouverneur Dalling se renfermant dans sa défense de la Jamaïque, venoit de renoncer à tout projet de guerre offensive; il avoit même rappelé les troupes angloises à peines instalées dans le fort *Saint-Jean*, poste important qu'un détachement aux ordres du Capitaine Polson avoit enlevé le 29 Avril. Cependant la partie du public anglois qu'on nommoit, par dérision, *les Consolateurs*, s'obstinoit à voir encore les choses en beau; elle se rassuroit particulièrement sur l'indolence & l'inactivité faussement attribuées aux Espagnols. Le parti contraire opposoit à cette supposition gratuite, les traits de bravoure & d'héroïsme qui les avoient signalés depuis le commencement des hostilités. On n'oublioit pas l'admirable trait qu'on va recueillir, & qui mérite si bien d'être transmis dans les fastes de la gloire espagnole.

1780.

» Un des vaisseaux dont l'A-
 » miral Rodney s'étoit emparé
 » devant Gibraltar, trop foible
 » d'équipage pour manœuvrer par

Trait héroïque du caractère espagnol.

1780.

» un gros tems , se voyoit sur le
 » point d'échouer ou de périr ; les
 » Anglois voulurent forcer les pri-
 » sonniers espagnols , qu'ils avoient
 » renfermés à fond de cale , de les
 » aider à sauver le vaisseau. Ces
 » prisonniers répondirent tous qu'ils
 » étoient prêts à mourir avec leurs
 » vainqueurs ; mais qu'ils ne leur
 » donneroient aucune assistance , à
 » moins qu'ils n'eussent la liberté de
 » conduire le vaisseau dans un des
 » ports d'Espagne. La nécessité ayant
 » forcé les Anglois d'y consentir ,
 » les Espagnols ramenèrent leurs
 » vainqueurs prisonniers à Cadix ».
 L'histoire soit ancienne ou moderne
 offre bien peu d'exemples de ce
 patriotisme héroïque.

Eloge de
 Don Solano.
 Il se rend à
 la Havane.

Quant au Général qui comman-
 doit l'escadre espagnole aux An-
 tilles , c'étoit ce même Joseph So-
 lano qui , dans la guerre précé-
 dente , étant Capitaine du *Buon-*
Consejo , vaisseau de soixante ca-
 nons , soutint devant Cadix , un
 combat terrible contre l'*Achille* ,
 vaisseau anglois qui en montoit
 soixante-quatre ; il y perdit un bras ,
 un œil , eut cent soixante hommes
 tués

tués sur son bord, & finit par forcer son adversaire à la retraite. Il étoit difficile de se persuader qu'un pareil Officier manquât d'activité; mais les maladies avoient fait de cruels ravages dans son escadre; & ce fut un obstacle aux expéditions projetées. Il se rendit à la Havane dans les premiers jours d'Août, il y débarqua les troupes commandées par Don Victorio de Navia, & l'on n'espéra plus qu'il se tentât rien d'important aux Indes occidentales avant la fin de l'hivernage. Seulement M. de la Motte-Piquet fut chargé d'observer avec une partie de la flotte combinée, les desseins & les entreprises de l'Amiral Rodney qui s'étoit retiré à la Jamaïque.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que les efforts de l'Angleterre tant en Amérique que dans les Indes occidentales, furent en pure perte cette année comme les années précédentes, & que cette campagne ruineuse ne fit qu'approfondir l'abyme où l'opiniâtreté des Anglois les avoit précipités. L'impuissance de leurs armes que la

1780.

Ouragans
aux Indes occidentales.
Désastres des
Isles angloises.

1780.

supériorité des forces combinées de leurs adversaires réduisoit à l'inaction, ne fut pas le seul obstacle au succès de leurs entreprises dans ces contrées. Les élémens qui sembloient s'être ligués pour leur ruine en beaucoup d'autres occasions, se soulevèrent contre eux le 10 Octobre, avec une violence inconnue jusqu'alors dans les Indes occidentales. Plusieurs coups de vent terribles avoient annoncé cette tempête, qui dura huit jours. Toutes les Isles angloises eurent plus ou moins de part à la calamité générale ; mais Saint-Christophe, la Barbade & Sainte-Lucie furent les plus maltraitées ; quatre cens navires appartenans à ces Isles furent engloutis en une seule nuit. Bridg-Town, qui, peu d'heures auparavant étoit une des plus belles villes des Indes occidentales, fut convertie en un monceau de ruines ; cinq mille habitans y périrent, tous les environs furent dévastés. Les autres villes de la Barbade éprouvèrent le même sort. Ceux des malheureux habitans qui survécurent à ce désastre, se trou-

vèrent environnés de décombres , sans vivres , sans édifices où ils pussent se réfugier , sans matériaux , sans instrument pour en construire , & s'ils en avoient eu , sans ouvriers pour les mettre en œuvre. On pourroit faire à-peu-près la même description des ravages de Sainte-Lucie. On se contentera d'observer que tout ce qu'il y avoit de vaisseaux dans la rade de cette Isle , fut emporté d'un seul coup de vent , sur le glacis du morne *Fortuné*. Si dans cette circonstance l'Amiral Rodney avoit gardé sa station , la flotte angloise n'eût pas échappé sans doute aux horreurs de cette tempête ; mais il s'étoit porté sur les côtes de l'Amérique , & cette démarche imprudente en elle-même , fut , par l'événement , le salut de son escadre.

Ce terrible ouragan si funeste aux Isles britanniques , ne causa que peu de ravages dans les Isles françoises ; & cette circonstance avouée des Anglois , ajoutoit infiniment au malheur de leur situation. Elle ne fit qu'empirer depuis cette époque , & particulièrement en Amérique où

1780.

Trahison
d'Arnold.

1780.

toutes les ressources leur manquèrent à la fois, sans excepter celles de la séduction & des négociations infidieuses avec les sujets de la République les moins bien affermis dans leur patriotisme. Le fameux Arnold étoit un des plus corruptibles ; les Anglois ne l'ignoroient pas , aussi n'épargnèrent-ils rien pour achever de le débaucher. A tous les vices d'un mauvais citoyen, cet Officier joignoit, comme on l'a vu, les rares talens d'un grand homme de guerre. Même en soupçonnant sa fidélité, le Congrès séduit par l'éclat de ses qualités martiales, avoit continué de l'employer dans les premiers grades de l'armée : on avoit eu l'imprudence de lui confier deux mille sept cens hommes, & de mettre à sa disposition quatre forts importans, dont ceux de West-Point & de Stoney-Point faisoient partie. L'occasion parut belle à Sir Henri Clinton ; il connoissoit à fond l'intérieur d'Arnold, & peut-être l'avoit-il senti depuis longtems. En conséquence, il assembla une espèce de Conseil formé de ses Aides-de-

Camp & de quelques Officiers de confiance , pour délibérer sur les moyens d'amener le Général américain à une défection absolue. Il parut dangereux de lui proposer la désertion du corps qu'il commandoit , & l'on crut plus sage de se concerter avec lui pour attirer sa division vers un lieu convenu où le Général anglois devoit aposter des forces suffisantes pour l'envelopper. Cette détermination prise, il ne fut plus question que de la communiquer à Arnold. L'Adjudant général André, offrit ses services , & malgré le danger d'une telle négociation, il se travestit en paysan , arriva au camp américain, pénétra jusqu'à la tente du Général , convint de tout avec lui , & reprit le chemin de New-York ; mais il fut observé dans sa retraite par trois Miliciens , qui , l'ayant arrêté, lui firent des questions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une discrétion inconcevable, au lieu de produire un passe-port que lui avoit donné le Général américain, il tira de sa poche une montre & cent

1780.

1780.

guinées, qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre étoit considérable, plus l'homme arrêté devenoit suspect. Il fut conduit à la tente du Général Washington, qui, l'ayant fait fouiller, trouva dans ses bottes des papiers qui découvroient le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat, le Général imagina de lui écrire que MM. de Rochambeau & de la Fayette desirant voir sa division, il le prioit de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnoit dans le piège, lorsque l'Aide-de-Camp, chargé du message, eut l'imprudence de parler d'un espion qui venoit d'être arrêté. Le Général conspirateur, ne demanda point d'éclaircissement; mais il disparut sous quelque prétexte, gagna le rivage, se jeta dans une barque de pêcheur, & eut le bonheur d'arriver sans accident à New-York.

L'Adjudant
Général An-
dré est con-
damné com-
me espion à
perdre la vie.

Cependant le malheureux André étoit chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au Général Clinton, qui expédia sur le champ un parlementaire pour traiter de l'é-

change de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'Adjudant-Général fut jugé dans un Conseil de Guerre, & condamné comme espion à perdre la vie; l'exécution suivit de près cette sentence. On prétend que ses Juges fondoient en larmes en la lui annonçant. A peine entré dans sa vingt-septième année, André réunissoit à toutes les vertus sociales, les talens militaires d'un Officier consommé. Quant au traître Arnold, il jouit impunément du salaire de son crime, si toutefois on peut regarder comme impunie une lâcheté qui le couvrit de honte aux yeux même des Anglois qui la récompensèrent. En vain essayait-il de se justifier dans une adresse au peuple de l'Amérique, en vain prodigait-il les invectives contre le Congrès; personne ne fut tenté de le croire excusable, & l'horreur qu'inspira sa trahison, ne fit que resserrer les nœuds du patriotisme américain.

Ce complot échoué enleva aux Anglois leur dernière ressource en Amérique, du moins pour cette

Que les
Hollandois
sont prêts à
rompre ou

1780.

vertement
avec les An-
glois.

campagne. On a vu que depuis longtems ils étoient hors d'état dans les Indes occidentales, de rien exécuter à force ouverte contre les François & les Espagnols. Faute d'ennemis qu'ils pussent vaincre, ils en cherchoient de tous côtés qu'ils pussent vexer impunément. De toutes les Puissances neutres, les Hollandois étoient celle qu'ils avoient outragée avec le plus de confiance dans les quatre parties du monde. Ils croyoient cette nation disposée à tout souffrir plutôt que de se désister en faveur des alliés, d'une neutralité sans laquelle son existence même étoit compromise, ou paroissoit l'être. Mais la dépendance où ils avoient tenu si longtems la République de Hollande étoit une usurpation, dont elle pouvoit enfin s'affranchir, grace à la révolution prête à s'opérer dans le système politique des Puissances. Un dernier outrage fait à la souveraineté de cette République dans les Indes occidentales, décida sa rupture avec la Grande-Bretagne. Voici le fait tel qu'on le trouve

consigné sans variations dans tous les papiers du tems.

1780.

Violence
faite au Gouverneur de
l'Isle Saint-Martin.

Au commencement du mois d'Août, sept bâtimens américains poursuivis par des vaisseaux de guerre détachés de l'escadre de Rodney, s'étoient réfugiés dans le port de l'Isle Saint-Martin, l'une de celles qui appartiennent aux Hollandois. Le 9, un vaisseau de ligne, six frégates & un cutter anglois vinrent mouiller devant cette Isle, & le Commandant de l'escadre ayant fait débarquer un détachement des troupes de la marine, se rendit chez le Gouverneur Heyliger qu'il somma de lui livrer les sept bâtimens américains, leurs équipages & leurs cargaisons. Sur le refus du Gouverneur, l'Officier le menaça d'exécuter à l'instant les ordres de l'Amiral Rodney, qui lui prescrivoient de mettre la ville en cendres & de raser les fortifications, s'il éprouvoit la moindre résistance. M. Heyliger lui demanda de vouloir certifier par écrit, que l'Amiral étoit autorisé par la Cour de Londres à faire exécuter une menace aussi positive. Le Ca-

1780.

pitaine anglois donna cette déclaration, & le Gouverneur ne crut pas devoir s'opposer davantage à cette violence britannique. Les vaisseaux américains furent enlevés, ainsi que leurs cargaisons & leurs équipages.

La Grande-Bretagne prévient la Hollande par un manifeste.

L'atteinte manifeste portée à la neutralité du port Saint-Martin, n'étoit pas une insulte tolérable ; & l'ascendant du Prince d'Orange toujours plus disposé pour les Anglois, ne fut plus capable de balancer les intérêts du commerce visiblement sacrifiés à de vaines considérations, à des ménagemens puérils envers une nation, dont la politique n'admettoit aucuns ménagemens. Les Etats-Généraux, dès longtems ébranlés par les sollicitations de la France & de l'Espagne, se décidèrent enfin aux représailles si violemment provoquées dans l'isle de Saint-Martin, & récemment justifiées en Europe par mille autres vexations, dont la plus injurieuse fut de vendre à l'enchère les navires enlevés au Comte de Byland, par le Commodore Fielding. Ces derniers outrages n pouvoient se réparer par d'autre

voies que celles des hostilités ; & Leurs Hautes - Puissances ordonnèrent des préparatifs de guerre qui manifestoiént ouvertement leurs nouvelles dispositions à cet égard. On arma dans quelques ports de Hollande , & l'objet de ces armemens ne fut ignoré de personne. On assignoit publiquement à la première escadre sa destination pour les Indes occidentales. On renforçoit les garnisons des places maritimes. Tous les chantiers de la République annonçoient le projet d'une marine respectable ; & ce qui dût enfin éclairer la Grande-Bretagne sur les intentions ultérieures des Provinces-Unies , plusieurs des vaisseaux en construction devoient être équipés aux frais & pour le compte de l'Amérique. La Cour de Londres comprit enfin , qu'une guerre ouverte avec l'Angleterre n'étoit pas de toutes les perspectives la plus effrayante pour les Hollandois , & que cette rupture si long-tems regardée comme impossible , étoit désormais inévitable , à moins que pour conjurer ce nouvel orage , elle ne descendît à des sou-

1780.

missions, & n'effectuât de bonne foi des réparations trop longtems éludées sous les plus vains prétextes. La fierté britannique ne pouvoit embrasser une ressource humiliante ; & pour sauver au moins l'honneur dans cette conjoncture critique, elle suggéra aux Ministres de la Grande-Bretagne un parti moins sage qu'audacieux, celui de prévenir la Hollande par un Manifeste qui eut tout l'effet d'une déclaration de guerre.

Griefs allégués dans ce Manifeste.

Les griefs sur lesquels Sa Majesté Britannique insiste particulièrement dans cette pièce, sont tous assez vagues & peu faits pour justifier une rupture entre les deux Puissances. Le plus grave est un traité signé au mois de Septembre 1778, & dont le premier article portoit qu'il y aura une paix ferme, inaltérable & universelle, ainsi qu'une amitié sincère entre Leurs Hautes Puissances les Etats des sept Provinces-Unies de Hollande, & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale. Ce traité longtems ignoré des Ministres d'Angleterre, fut trouvé dans les malles de M. Henri Lau-

rens , ci-devant Président du Congrès , & nommé depuis Ambassadeur à la Haye. Il s'étoit embarqué à Philadelphie sur le paquebot le Mercury , qui fut pris dans la traversée. On conduisit à Londres ce respectable Américain , on le renferma dans la tour , & parmi ses papiers , dont on s'étoit saisi , on découvrit une copie de ce traité susceptible d'une interprétation favorable. Aux yeux des Ministres britanniques c'étoit une violation manifeste des traités subsistans , & suivant les Bourg-Mestres & Magistrats d'Amsterdam , les seuls qui eussent signé la pièce en question , leur conduite ne supposoit point de négociation régulière avec les Etats-Unis , & devoit être envisagée comme une mesure préparatoire nécessairement sans effet , jusqu'à la décision encore incertaine du grand procès qui divisoit l'Angleterre & ses colonies. Il est vrai que M. Van-Berkel , Pensionnaire d'Amsterdam , avoit signé l'esquisse de ce traité conditionnel , concerté entre des particuliers sans caractère ; mais que pouvoit-il y voir d'offensant

1780.

dans un projet qui ne devoit avoir son exécution que dans le cas où l'Angleterre reconnoîtroit l'indépendance de l'Amérique, & que les Etats-Généraux y donneroient leur approbation ? C'étoit une simple spéculation à laquelle la nation n'avoit pris aucune part. Il s'en forme de pareilles dans tous les Gouvernemens du monde, & personne ne s'en trouve offensé. Cependant le Chevalier York jeta les hauts cris, se plaignit amèrement au nom de sa Cour, demanda qu'on punit les auteurs du projet, & M. Van-Berkel qui l'avoit favorisé. Le Chevalier York ne se dissimuloit pas l'incongruité de sa demande ; mais il ne cherchoit qu'un prétexte à cette déclaration de guerre, dont la témérité fit l'étonnement de toute l'Europe.

Manœuvres
de l'Angle-
terre pour
aliéner la
Porte contre
la France.

Cette démarche alloit ajouter un nouveau degré de force à la confédération des ennemis de l'Angleterre, dans une circonstance où elle perdoit enfin tout espoir de se ménager une alliance utile parmi ses autres Puissances de l'Europe. Toutes paroissoient disposées à fa-

voriser le projet de la ligue déjà ~~formée~~ formée dans le Nord en faveur de la neutralité armée. En vain la Cour de Londres avoit fait pressentir la Porte ; en vain essaya-t-elle , par des négociations secrètes , par des suppositions toujours odieuses & par les manèges indécens d'une politique aux abois , d'aliéner cette Puissance amie constante de l'Empire françois. La Porte continua de l'être , en regrettant que sa position ne lui permît pas en cette circonstance de jouer le rôle d'alliée. 1780.

L'influence que l'Angleterre conserve sur le Portugal , laissoit peu d'espoir qu'il se prêtât à la confédération armée pour le maintien de la neutralité , au moins dans l'étendue nécessaire pour la rendre efficace ; mais il se passoit tous les jours , & , pour ainsi dire , sous les yeux de la Cour de Lisbonne , des faits bien capables de la convaincre de la nécessité de cette confédération. Ses ports étoient en quelque sorte un marché public où les corsaires anglois venoient trafiquer de leurs prises , sans excepter celles

Que le Portugal n'est point libre d'accéder au traité de neutralité armée.

1780.

qu'ils avoient faites sur les neutres. En vain le Juge-Conservateur voulut s'opposer à cette licence ; les Agents britanniques procédoient impunément à la vente des navires & de leurs cargaisons. En gémissant sur de pareils excès, la Cour de Portugal se voyoit forcée de les tolérer. Mais les avantages qui devoient résulter pour le commerce des Puissances liguées en faveur de la neutralité, la protection réciproque à laquelle elles s'engageoient par le traité déjà conclu entre les Cours de Russie, de Suede & de Danemark, & les réquisitions vives & pressantes de la France & de l'Espagne, étoient de puissans motifs pour attirer le Portugal dans la confédération des neutres. Cette Puissance mit enfin un terme à ses acceptions trop manifestes pour l'Angleterre, & le port de Lisbonne cessa d'être un moment le théâtre des vexations britanniques. Par un Edit de Sa Majesté Très-Fidele, ce port fut désormais fermé sans distinction à tous les vaisseaux de guerre qui s'y présenteroient avec des prises, le seul cas d'une ex-

trême détresse excepté , encore falloit-il qu'ils n'y séjournassent que vingt - quatre heures , & qu'ils en fortissent avec leurs prises intactes. Cet édit changeoit absolument la face des choses au désavantage de la Grande-Bretagne , qui se trouvoit par-là sans autre communication avec l'Océan , que le port de Gibraltar. Soit volontaire ou forcée , cette démarche du Portugal occasionna de vives plaintes & de terribles menaces de la part des Anglois , qui par un effet de leur ascendant sur cette Puissance , vinrent à bout de faire annuler son réglemeut , & d'empêcher son accession au traité de la Russie , de la Suede & du Danemark.

Ces trois nations réunies avoient une marine suffisante pour faire respecter leur neutralité. D'ailleurs , l'Angleterre venoit enfin d'apprendre qu'il est un terme où les vexations retombent sur ceux qui les exercent. L'exemple des Hollandois pouvoit être imité , & dans sa position , il n'étoit pas vraisemblable qu'elle songeât encore à troubler la paix des Puissances impartiales.

Conjectures
sur les flottes
combinées en
Europe.

1780,

La supériorité des alliés se soutenoit en Europe comme dans les autres parties du monde ; & la marine de France & d'Espagne sembloit avoir acquis un nouveau degré de puissance & de vigueur, en recouvrant M. le Comte d'Estaing, que le vœu général appelloit au commandement de la flotte combinée, qui, disoit-on, étoit au moment de se rassembler à la Corogne. Le bruit se répandit qu'il alloit prendre la conduite de cette flotte, & que c'étoit l'objet de son voyage en Espagne. En effet, il étoit arrivé le 4 Août à Madrid où l'on prétendit que Sa Majesté Catholique l'avoit déclaré Généralissime de ses troupes de terre & de mer. Il partit de Saint-Ildephonse le 15 Septembre, pour se rendre à Cadix, où trente-neuf vaisseaux, disoit-on, alloient mettre à la voile sous les ordres du Vice-Amiral, pour se joindre aux douze vaisseaux de Brest, qui, réunis à la forte escadre de M. du Pavillon, devoient porter la totalité de la flotte à plus de soixante vaisseaux de ligne. Mais tous ces bruits n'avoient encore d'autre

fondement que la possibilité de les réaliser. La France ayant pourvu à la défense de ses isles & à la protection de l'Amérique, ne projetait aucune opération importante en Europe ; & quant à l'Espagne, toutes ses vues se portoient vers le détroit, d'où il lui suffisoit d'écarter les secours destinés pour Gibraltar.

1780.

La chose dont on s'occupoit le plus à cette époque, étoit l'équipement d'une escadre & d'un convoi destinés pour l'Amérique. M. de la Touche-Tréville avoit d'abord été choisi pour la commander. Les douze vaisseaux de ligne doublés en cuivre, dont elle étoit composée, devoient convoyer un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & d'environ six mille hommes de troupes, savoir, les régimens de Neustrie, d'Auvergne, de Rouergue & d'Anhalt, & des recrues pour les compléter en cas de maladies. La majeure partie de ces troupes alloit joindre l'armée de M. le Comte de Rochambeau, & tenir lieu de la seconde divi-

M. de la Touche-Tréville est désigné commandant d'une flotte prête à partir pour l'Amérique.

1780. sion, dont l'envoi fut si vivement sollicité par ce Général.

Le départ de M. de la Touche-Tréville, fixé d'abord au mois d'Octobre, fut retardé jusqu'à la fin de l'année & précédé par celui du Comte d'Estaing, dont le voyage & le séjour en Espagne, n'avoient eu d'autre objet que la sûreté du nombreux & riche convoi des Indes occidentales, arrivé à Cadix sous l'escorte de M. de Guichen, & qui devoit gagner les ports de France sous la protection du Vice-Amiral, sans perdre un seul vaisseau. Par les sages dispositions de cet illustre Commandant, l'escadre & le convoi avoient été suffisamment approvisionnés en moins de cinq ou six jours. Toute la flotte Françoisse mit à la voile le 30 Octobre, quoique le vent ne fût pas très favorable; & la belle manœuvre de M. d'Estaing fut admirée en cette occasion. Don Louis de Cordoya appareilla le lendemain pour accompagner les escadres jusqu'au cap Saint-Vincent. Les deux armées réunies formoient un nombre de soixante-

M. le Comte d'Estaing ramène de Cadix dans les ports de France l'escadre & le convoi de M. le Comte de Guichen.

trois vaisseaux de ligne, sans y comprendre les vaisseaux de cinquante canons. Le 28, les navires de la Méditerranée s'étoient séparés du grand convoi ; mais ce jour-là même, ils furent obligés, à cause du mauvais tems, de jeter l'ancre sous Rota. Le 2 Novembre, un coup de vent terrible obligea les deux escadres & le convoi de rentrer dans la baie de Cadix. Vingt vaisseaux de ligne & autant de navires avoient été dispersés par la tempête ; de ce nombre étoit le Robuste, que montoit M. le Comte de Grasse. Le 5, tous les vaisseaux dispersés reparurent à l'entrée de la baie, & il ne s'en trouva pas un seul d'égaré. Le Commandant du Robuste reçut ordre de mouiller en cet endroit, parce que le vent étoit redevenu favorable, & que M. le Comte d'Estaing se disposoit à sortir du port ; ce qu'il fit le soir même avec tous les vaisseaux. Le 7, la flotte & le convoi mirent à la voile accompagnés seulement de trois frégates & de six vaisseaux espagnols ; quoiqu'un peu lente, cette navigation fut heureuse

1780.

Politique
de la France
dans les pré-
paratifs d'une
invasion en
Angleterre.

jusqu'à leur arrivée dans les ports de France.

Cet objet rempli, l'inaction des escadres fit bien voir aux Anglois que ce grand appareil de guerre n'avoit point eu pour motif, le projet d'une invasion sur leurs côtes ; mais la politique des Cours alliées étoit de leur faire craindre cette invasion, & de les forcer à se tenir sur une défensive ruineuse, qui tôt ou tard devoit épuiser leurs dernières ressources. Cette méthode adoptée par la France, pendant toute la campagne de 1780, n'étoit pas la plus analogue à la valeur impétueuse de ses armées ; peut-être étoit-ce la manière la plus lente & par conséquent la plus dispendieuse de réduire ses fiers ennemis ; mais elle épargnoit le sang françois, & le dévouement de la nation ne connoissoit point de bornes. Elle avoit des milliers de citoyens disposés à tout sacrifier aux besoins de l'Etat, & même leur fortune & celle de leur postérité. L'Angleterre n'avoit pas les mêmes ressources que la France, & le pa-

Patriotisme
des François.

triotisme des Anglois ne pouvoit surpasser celui des François. Qu'on se représente l'abyme de détresse où dut la plonger la nécessité qu'elle s'étoit imposée de faire face à trois Puissances respectables par elles-mêmes, & dont la confédération ajoutoit infiniment aux forces de chacune en particulier. Le prodige de cette guerre est que la Grande-Bretagne ait pu reculer aussi longtemps sa défaite; mais plus elle développait d'efforts, plus sa ruine étoit nécessaire. On a vu ce qu'ils étoient en Amérique; ils ne furent pas moins imposans en Europe dans tout le cours de cette campagne.

Quoiqu'il faille rabattre beaucoup des exagérations britanniques dans le tableau des forces navales d'Angleterre, il est pourtant vrai de dire que la flotte de l'Amiral Geari ne montoit pas à moins de trente six vaisseaux de ligne, lorsque par la démission de cet Amiral, elle reprit sa seconde croisière sous le commandement de l'Amiral Darby. On parloit à cette époque du prochain départ d'une autre escadre de huit vaisseaux & de cinq

1780.

Forces navales des Anglois en Europe. Que la réunion de leurs ennemis les rend insuffisantes.

1780.

frégates ; elle partit en effet le 28 Novembre , non pour aller , suivant sa première destination , renforcer l'Amiral Rodney aux Indes occidentales ; mais pour se joindre à la grande flotte & seconder ses opérations ou dans la Manche , ou dans le détroit de Gibraltar. L'arrivée de M. de Guichen avoit changé les premières dispositions relativement aux Indes occidentales , où son absence rendoit moins pressant le besoin des renforts destinés à Rodney. Le retour du contre-Amiral Hyde Parker , son escadre & le riche convoi qu'elle escortoit , furent un surcroît de forces pour la marine angloise en Europe , & l'on ne peut disconvenir qu'elle n'y fût peut-être supérieure à la marine des autres Puissances belligérantes prises chacune séparément ; mais la réunion les fortifioit au point de les rendre invincibles. Leur grand avantage étoit de soutenir la guerre à moins de frais que leur ennemie , & , comme on l'a dit ailleurs , de n'avoir besoin pour la réduire que des efforts qu'elle faisoit pour ne le point être. Encore
une

une fois, la position de l'Angleterre ne lui permettoit pas de chercher l'occasion d'une affaire générale, & la politique des alliés leur défendoit de faire naître cette occasion. Ils n'en vouloient point à la vie des Anglois; mais à leur puissance usurpée sur un élément qui ne reconnoît d'autres maîtres que les vents & les tempêtes. Il est vrai que la liberté des mers devoit abaisser la Grande-Bretagne au rang des Puissances inférieures; mais l'intérêt général demandoit son abaissement, & la gloire de la France est d'avoir procuré cet avantage à l'Europe au moins de frais possible.

1780.

Cette observation suffit pour justifier l'espèce d'inaction qui caractérisa cette campagne d'Europe; car c'est le nom qui convient aux opérations de la guerre dans la période que nous parcourons. La plupart figureroient à peine dans l'histoire, si l'objet de cette guerre ne rendoit intéressans ses moindres détails. Cependant il importoit à l'Angleterre de mettre à profit cette campagne. Dans sa position désespérée, elle n'avoit d'espoir que

Combien il importoit à l'Angleterre de tenter de grandes expéditions en Europe.

1780.

Prise de
la célèbre
frégate la
Belle-Poule.

dans les hafards heureux d'une grande expédition ; mais faute d'occasions & de moyens, elle ne tenta que de petites choses, dont le succès ne changea rien à sa situation. La prise même de la célèbre frégate la Belle-Poule, ne fut pour les Anglois qu'un bien foible triomphe, si l'on considère la supériorité du vaisseau qui la força d'amener pavillon. Le Chevalier de Kergarion qui la commandoit, fut tué dans le combat qu'elle soutint la nuit du 15 au 16 Juillet, contre le *Sans-Pareil*, vaisseau anglois de soixante-quatorze canons. La Belle-Poule n'en montoit que trente-deux ; & sa résistance n'en fut pas moins de trois heures & demie. Le sieur de la Motte - Tabourel qui en avoit pris le commandement depuis la mort du Capitaine, ne se rendit qu'à la dernière extrémité, & lorsqu'il vit plus de la moitié de sa batterie démontée, toutes ses manœuvres en désordre, ses mâts criblés ainsi que ses vergues, ses voiles hachées & plus de six pieds d'eau dans la cale. Cette belle défense avoit mis soixante-huit hom-

mes de son équipage hors de combat, & comme il le dit dans sa lettre au Ministre de la marine, l'humanité lui faisoit une loi d'amener pavillon. Ce combat devenu fameux par les regrets qu'on donna longtems à la perte de la Belle-Poule, fut livré à quelques lieues des sables d'Olonne.

1780.

Dix jours auparavant, la frégate la Capricieuse de trente deux canons, se trouvant au quarante-quatrième degré de latitude & au neuvième de longitude, avoit soutenu un combat encore plus terrible contre les deux frégates angloises la Prudente & la Licorne, l'une de vingt-six & l'autre de vingt-huit canons. L'action commença sur les onze heures & demie du soir, & continua jusqu'à quatre heures du matin avec une fureur, dont on a peu d'exemples. Le Capitaine françois perdit la vie dans ce combat, & plus de cent hommes de son équipage éprouvèrent le même sort. La frégate étoit percée à l'eau de treize boulets, lorsqu'elle se rendit à l'ennemi après une action de cinq heures, qui couvrit de

Belle défense
de la frégate la Capricieuse.

1780.

gloire le Chevalier de Cherval & tout l'équipage qu'il commandoit. Le feu avoit pris à la Capricieuse au moment de l'amariner, & cet incendie ne s'éteignit que dans les flots où elle fut engloutie à la vue des frégates angloises. Heureusement que tous les François venoient de l'abandonner, & qu'on eut le tems de sauver les blessés.

Prise de
la frégate
l'Artois.

Le premier de Juillet, le vaisseau anglois le Romney avoit pris, à la hauteur du cap Finisterre, la frégate l'Artois, construite par la province de ce nom, M. Fabre, gentilhomme Artésien, très-distingué par ses talens & sa bravoure, commandoit cette frégate de 36 ou 40 canons, & l'une des plus belles de la marine françoise. Il fut contraint de se rendre au Capitaine Home, après un combat très-vif où il eut vingt Matelots tués. Le nombre de ses blessés fut d'environ quarante hommes.

Combat
glorieux de
la Nymphe
contre la
Flora.

Le combat des frégates la Nymphe & la Flora nous paroît mériter une attention particulière, en ce qu'il offre un exemple de l'intrépidité françoise, qui tient presque du

merveilleux. Quoique la Flora portât quarante-quatre canons, & que la frégate françoise n'en montât que 26, le Chevalier de Romain qui la commandoit, n'en montra pas moins d'ardeur pour le combat, du moment qu'il apperçut la frégate ennemie. Elles commencèrent par se canonner sur les six heures du soir, & ce prélude coûta la vie au brave Capitaine de la Nymphe, qui, avant de succomber, avoit reçu quatre blessures en moins d'un quart-d'heure. La canonnade ne pouvant qu'être funeste au bâtiment françois, il n'avoit de ressource que dans l'abordage, & bientôt tout l'équipage de la Nymphe se jeta dans la frégate angloise. On combattit corps à corps pendant plus d'une heure avec un acharnement qui fit perdre la vie à soixante François, parmi lesquels on distingua M. de Keranstret premier enseigne, qui fut tué à bord de la frégate angloise, & M. du Couëdic, qui, renversé d'un coup de pique, fut écrasé entre les deux bâtimens. Presque tout l'équipage de la Nymphe, avoit été plus ou moins blessé; & la plupart des Officiers le furent

1780.

1780.

grièvement. M. de Taillard qui commandoit à la place du Chevalier de Rumain, reçut presque au même instant un coup de hache à la tête, & deux coups de fusil, l'un à l'épaule & l'autre dans la hanche droite; il avoit perdu connoissance: revenu à lui, il eut la douleur de voir les Anglois maîtres de la frégate françoise.

Avantage
des Anglois
dans le combat
du Bienfaisant
& du Charon
contre le
vaisseau le
Comte d'Artois.

De tous leurs triomphes dans les mers d'Europe, le plus exalté fut la prise du Comte d'Artois, vaisseau de soixante canons, commandé par le Chevalier de Clonard qui se rendit le 13 Août au Bienfaisant & au Charon qui en montoient, l'un soixante-quatorze & l'autre cinquante-deux. Ce combat soutenu pendant plus de deux heures à la vue de la côte d'Irlande, fut très-glorieux à l'équipage françois qui eut à se battre des deux bords à la fois, contre le Bienfaisant qui le canonnoit par le travers, & contre le Charon qui le tenoit en hanche & l'enfiloit de l'avant à l'arrière. Un autre avantage des vaisseaux anglois, c'est qu'on y chargeoit les canons de boulets & de mitraille, & que le vaisseau

françois ne pouvoit faire usage que du boulet rond. Pendant toute l'action, le Chevalier de Clonard avoit fait l'impossible pour *élonger* le Bien-faisant qui se refusa constamment à l'abordage, le seul genre de combat qui pût convenir au Comte d'Artois, vu l'infériorité de ses forces, & le mauvais état de son artillerie.

1780.

Tous ces avantages de la marine angloise furent au moins balancés par ses échecs. Sans parler des succès plus ou moins heureux des frégates, les corsaires françois se signaloient par de riches prises, dont la valeur fut portée à des sommes considérables. Ceux de Dunkerque s'emparèrent dans la mer du Nord de cinquante bâtimens anglois évalués à cinq millions; vingt-huit de ces vaisseaux avoient été rançonnés, & par conséquent ne rendirent à l'Etat que la moindre partie de leur valeur. Ces rançons trop multipliées étoient un abus qui méritoit l'attention du Gouvernement; elles donnèrent lieu à un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, portant défense à tous

Ces échecs
sont au moins
balancés par
ceux des Anglois.

Défense de
rançonner les
vaisseaux anglois.

1780.

les Capitaines corsaires de rançonner les bâtimens ennemis ; on n'excepta que les prises faites dans les mers d'Irlande , dans le canal de Bristol , dans celui de Saint-George & dans le Nord-Ouest de l'Ecosse. En effet , le but de la course étant d'affoiblir l'Angleterre en la privant de ses bâtimens & de leurs équipages , ce grand objet se trouvoit éludé par l'abus des rancōns ; la France eut à s'applaudir de ce règlement qui porta un grand préjudice à l'ennemi sur qui l'on fit beaucoup de prises depuis l'époque de l'arrêt.

11 Octobre.

Avantage
des Espagnols

Les Espagnols eurent aussi l'avantage dans la petite guerre de mer. Dès le commencement de Septembre , les vaisseaux de Don Barcalo avoient enlevé plus de soixante-dix navires dans la baie de Gibraltar ; mais toutes ces pertes , tant du côté des François que de celui des Anglois , se réparoient plus ou moins par des avantages partiels & des succès de détail qui auroient éternisé la guerre , si la position de la Grande-Bretagne avoit été moins désespérée. Elle trouvoit du moins

quelque encouragement dans cette succession de petits échecs & de petits triomphes ; mais à tous les événemens sans résultats qui caractérisent cette campagne, il s'en joignit un qui sembloit fait pour déconcerter les espérances de l'Angleterre.

1780.

Tandis que l'escadre aux ordres de l'Amiral Darby étoit à se morfondre devant Brest pour empêcher la jonction des escadres combinées, deux grandes flottes avoient appareillé de Ports-Mouth le 28 Juillet, sous la foible escorte des trois vaisseaux de ligne le Buffalo, l'Inflexible, le Ramillies, & des frégates la Southampton & la Thetis ; encore les deux premiers vaisseaux devoient-ils s'en séparer à la hauteur du cap Finisterre, ce qui fut exécuté peu de jours après le départ. Don Louis de Cordova en avoit eu connoissance ; il appareilla de Cadix dans la soirée du 8 Août, avec quarante voiles de la flotte combinée ; & le lendemain, le Capitaine du Ramillies vit tout son convoi enveloppé par les vaisseaux ennemis qui formoient un croissant.

Riche con-
voi enlevé
aux Anglois.

1780.

Il donna le signal de sauve qui peut ; mais il n'étoit plus tems ; le cercle étoit presque formé : & le Général espagnol avoit fait le signal d'une chasse générale. Trente-fix bâtimens se rendirent sur le champ & furent d'abord amarinés. Le Ramillies, les deux frégates, & quelques autres vaisseaux furent chassés par l'escadre légère aux ordres de M. de Beauffet, qui ne pouvant les atteindre, se mit à la poursuite des navires qui fuyoient à la partie du Sud-Ouest ; il réussit à les intercepter. Ces nouvelles prises, jointes aux trente-fix premières, complétterent le nombre de cinquante bâtimens. Le Chef d'escadre Don Vincent Doz fut chargé de la conduite de cette riche flotte qui vint mouiller dans le port de Cadix, accrue de quelques autres prises faites dans la traversée. Le convoi enlevé aux Anglois par l'imprudence de leurs Ministres, étoit, sinon le plus nombreux, au moins le plus important qui fût sorti depuis long-tems des ports de la Grande-Bretagne. Il seroit inutile d'observer combien ce coup dût être sensible pour les

établiffemens britanniques dans les deux Indes. La perte en argent fut évaluée à un million & demi sterling ; & c'étoit la moins fâcheufe. Le pire du calcul fut que le nombre des prifonniers débarqués à Cadix fe montoit à trois mille, tant Soldats que Matelots, fans y comprendre les Officiers.

1780.

La prife de ce riche convoi fit perdre tout efpoir aux bons spéculateurs anglois , & devint la matière des plus vifs reproches contre Lord Sandwich. Le premier Lord de l'Amirauté crut fe difculper fuffifamment en difant qu'il y auroit eu de l'imprudencce à retirer la flotte des parages de Brest pour la conduire au cap Finifterre, & que la perte du convoi étoit l'effet d'un hafard très-commun à la guerre. Mais, comme l'observe un auteur eftimable, (1) s'il eût été imprudent à la flotte angloife de fe porter jufqu'au cap, c'étoit une preuve qu'on y appercevoit quelque danger ; il y avoit donc de l'imprudencce d'y envoyer le convoi fous une foible ef-

Mauvaife
excuse de
Lord Sand-
wich.

(1) M. Joly de Saint-Valier.

1780.

corte. Au reste, il est difficile de concevoir comment il étoit dangereux pour l'Amiral Darby de se porter jusqu'au cap Finisterre. Quant aux hasards de la guerre ; si le désastre du convoi fut un de leurs effets, il n'y a rien qu'on ne puisse mettre sur le compte du hasard, & désormais le hasard seul doit répondre des événemens.

Désastre de
la flotte de la
Jamaïque.

L'Angleterre imputoit avec raison aux mauvaises combinaisons de ses Ministres, la perte de ces deux flottes équipées pour l'une & l'autre Inde ; mais elle n'eut à s'en prendre qu'aux flots des désastres qu'essuya la flotte de la Jamaïque, jusqu'à son arrivée dans les ports de la Grande-Bretagne. Le tiers des vaisseaux périt dans la traversée, & ceux qui abordèrent les côtes britanniques se ressentoient plus ou moins des ravages de la tempête.

L'Angleterre
songe à ten-
ter encore les
hasards de la
guerre.

Telle étoit la position fâcheuse des Anglois à la fin de cette campagne qui, sans doute, auroit été la dernière, s'ils avoient suivi les conseils d'une politique sage & prévoyante ; mais l'inaction ruineuse de leur grande flotte qui venoit de mouiller à la rade de Saint-Helen,

après une croisière aussi pénible qu'infructueuse , fut pour la Grande-Bretagne une raison de plus de tenter encore les hasards de la guerre. Cependant cette flotte avoit rencontré deux fois celle du Comte d'Estaing sans ôser l'attaquer , & il n'étoit pas à présumer que l'occasion se montrât plus belle une autre année. Quoi qu'il en soit , dans la séance du 24 Novembre , M. Jenkinson lut cette résolution à la Chambre des Communes.

» Que pour le service de 1781 ,
 » il soit employé comme forces de
 » terre trente-neuf mille six cents
 » soixante-six hommes effectifs , y
 » compris quatre mille deux cents
 » treize invalides ».

Après quelques difficultés , on finit par voter ce nombre d'hommes ; mais dans la séance du 28 , lorsqu'il fut question d'entendre le rapport du Comité des subsides relativement aux troupes , M. Hussey déclara qu'il avoit des objections à faire contre la résolution proposée le 24. Il motiva son opposition , en blâmant la préférence qu'on donnoit aux troupes

1780.

Lequel est le plus expédient pour l'Angleterre, ou d'augmenter ses forces navales , ou d'accroître ses troupes de terre ?

1780.

de terre sur les forces navales; & il annonça l'intention où il étoit de proposer une augmentation de vingt mille Matelots. Comme il avoit demandé dans le cours de sa motion quels étoient les hauts faits capables de compenser la somme de dix millions sterling que coûtoit à l'Etat l'entretien des armées de terre; M. Jenkinson répondit à cette question que dans le cours entier de la dernière campagne, les Anglois n'avoient pas essuyé de perte essentielle, qu'on ne leur avoit pas enlevé une armée, une îlle, un seul vaisseau de ligne, & qu'ils avoient remporté des victoires signalées en Amérique. » On ne peut » nier, ajouta-t-il, que les troupes » de terre n'ayent eu beaucoup de » part à nos succès; ce sont elles » qui ont mis Sir Henry Clinton » en état de tenir si long-tems en » échec le Général Washington; » ce sont elles qui forcent encore » à l'inaction & le Général améri- » cain & les troupes que la France » a fait passer à son secours, sous » les ordres du Comte de Rocham- » beau; ce sont elles qui, dispersées

» dans les Isles que l'ennemi paroif-
» soit menacer, lui en ont interdit
» l'accès dans un tems où ses forces
» navales étoient supérieures aux
» nôtres, & l'ont mis dans l'impossi-
» bilité d'agir jusqu'à l'arrivée de
» notre flotte envoyée pour proté-
» ger ces isles.... Graces aux troupes
» de terre, dont on voudroit mé-
» connoître l'utilité, l'ennemi n'a
» pu rien entreprendre; il a trouvé
» par-tout ces troupes disposées à
» le recevoir, & assez en forces
» pour le repouffer».

1780,

Tous ces prétendus avantages de l'Angleterre en Amérique, n'étoient si gratuitement exagérés par les Ministres, que pour faire goûter au peuple anglois la prolongation de la guerre; & ce fut dans le même esprit, qu'ils firent solliciter au Parlement un vœu de remerciemens en faveur de Lord Cornwallis, de Sir Henry Clinton & de l'Amiral Arbuthnot. Cette motion passa avec les amendemens ordinaires, malgré l'opposition de la minorité qui n'approuvoit ni la guerre d'Amérique, ni les honneurs accordés aux Généraux.

1780. **Que les Américains, suivant M. Wilkes, sont dans le même cas que le peuple anglois soulevé contre Charles I.**

» Quels que soient, dit M. Wilkes,
 » les succès dont vous vous pro-
 » posez de récompenser les auteurs,
 » je regarderai toujours les Amé-
 » ricains comme ayant pris les armes
 » dans les mêmes principes que
 » ceux du peuple anglois armé
 » contre Charles premier. Ce Prince
 » vouloit puiser dans la bourse de
 » ses sujets sans leur consentement ;
 » il portoit attente à la constitution :
 » le peuple réclama ses droits ; il
 » prit les armes. La position des
 » Américains est absolument la
 » même que celle de vos ancêtres ;
 » ils ont les mêmes droits, & ces
 » droits sont également violés. En
 » tirant l'épée contre les Améri-
 » cains, Sir Henri Clinton & Lord
 » Cornwallis l'ont plongée sans pro-
 » vocation dans le sang innocent.
 » Je suis prêt à voter des remer-
 » ciemens pour les Officiers qui
 » ont remporté des victoires sur
 » la France ou sur l'Espagne ; mais
 » en voter en faveur de ceux qui,
 » dans la supposition même d'une
 » rébellion de la part des Améri-
 » cains, n'auroient servi que dans
 » une guerre civile, c'est ce dont

» on ne trouve point d'exemples
 » dans les annales du monde. Ja-
 » mais Rome ne décerna les hon-
 » neurs du triomphe à un Général
 » qui n'avoit à faire valoir que des
 » victoires remportées sur ses con-
 » citoyens ».

1780.

Toutes les déclamations des anti-ministériaux ne devoient rien changer au plan de la campagne prochaine. Ces dispositions embrassoient les quatre parties du monde ; & déjà les papiers publics avoient désigné les objets sur lesquels on devoit asséoir l'impôt des vingt-cinq millions nécessaires aux frais de la guerre dans le courant de 1781. A peine rentrée dans le port , la grande flotte se disposoit à lever l'ancre , pour recommencer sa croisière & protéger le retour des quatre flottes marchandes attendues de l'Amérique & des Indes orientales. On équipoit une escadre de cinq vaisseaux aux ordres de Lord Mulgrave , pour aller exercer les hostilités récemment dénoncées aux Etats-Généraux. Le Commodore Johnstone se disposoit à reprendre sa station devant Lisbonne avec

Dispositions
des Anglois
pour la cam-
pagne de
1781.

1780.

trois vaisseaux de ligne & huit frégates. On parloit d'une forte-escadre destinée à renforcer l'Amiral Hughes aux Indes orientales, & cette escadre, disoit-on, alloit mettre à la voile sous le commandement de l'Amiral Palliser.

Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est désigné pour succéder à Sir Thomas Rumbold dans le Gouvernement de Madras.

La position des Anglois dans cette partie du monde, n'étoit pas moins allarmante que sur les autres théâtres de la guerre. Le désordre régnoit dans toutes les possessions de la compagnie, & particulièrement à la côte de Coromandel, où les Gouvernemens étoient déchirés par les factions & les troubles civils. La guerre avoit été la première cause des malheurs de l'Inde britannique, & la négligence ou l'incapacité des Gouverneurs en avoit favorisé les progrès. Le peuple toujours précipité dans ses jugemens, s'en prenoit sur-tout à la mauvaise administration de Sir Thomas Rumbold qui venoit de résigner le Gouvernement du fort Saint-George ou de Madras. On lui faisoit un crime des quinze cens mille livres sterling qu'il avoit amassées, en moins de quatre ans, dans

cette place lucrative. Pour remédier aux désordres, le Général Smith avoit proposé dans une assemblée des actionnaires de la compagnie des Indes, entr'autres moyens nécessairement efficaces, de choisir le successeur de Sir Rumbold parmi les serviteurs de cette compagnie. C'étoit le vœu de quelques membres de l'assemblée ; mais Lord Macartney, ci-devant Gouverneur de la Grenade, aspirait à la présidence du fort Saint-George, & ce Lord l'emporta sur ses concurrens. Rien ne prouvoit l'influence de la Cour dans les délibérations de la compagnie, comme cette élection contre laquelle le Général Smith & d'autres actionnaires protestèrent jusqu'au jour de la décision. Le 13 Décembre, les Directeurs à qui ce choix appartenoit, avoient déjà reçu de Lord Macartney le serment d'usage en pareille circonstance. Le 20, il adressa à la Cour des actionnaires réunis dans leur Hôtel un discours très-modeste, où il se qualifioit enfant adopté par ce corps respectable. M. Burke releva cette proposition en obser-

1780.

1780.

vant, avec humeur, que la compagnie avoit des enfans dans son sein, & qu'il n'étoit pas besoin d'en adopter d'étrangers; mais son opposition, celle de M. Smith & de quelques membres de cette Cour, ne devoient rien changer aux résolutions de l'assemblée. On prit en faveur de Lord Macartney, le suffrage qui confirmoit, pour le moment, le choix des directeurs, & qui donnoit la certitude de le voir confirmé, lorsqu'on en viendrait au scrutin.

Viçtoire
d'Ayder-Aly

Dans l'état présent des choses, il falloit autant de présomption que de courage pour ôser se charger du gouvernement de Madrafs; mais Lord Macartney ne manquoit ni d'intrépidité, ni de confiance en ses talens, & les fâcheuses nouvelles de l'Inde ne rallentirent point son ardeur pour le service de la compagnie. Cependant on venoit d'apprendre qu'Ayder-Aly-Kan, à la tête d'une armée formidable de Marattes, n'attendoit pour former le siège de Madrafs, que l'arrivée des Ingénieurs françois qui devoient le diriger. On avoit d'autant

plus lieu de craindre pour cette place, qu'il y régnoit de grandes divisions entre la garnison & les habitans. D'ailleurs ce fameux conquérant venoit de ravager plusieurs possessions angloises sur la côte de Coromandel. Au mois de Juillet de cette année, il étoit entré dans le Carnate avec quatre-vingt mille hommes, auxquels devoit se joindre une armée détachée des Isles françoises. Il commença les hostilités par envoyer cinq mille chevaux dans les environs de Madrafs, où ils pillèrent les maisons & les jardins des habitans, qui tous se réfugièrent dans la ville & sous la protection du fort. Il fallut beaucoup de tems pour former une armée des troupes éparées dans les garnisons angloises ; la cavalerie d'Ayder couvroit le pays & retardoit nécessairement la jonction des petits corps dispersés. Enfin un gros détachement de trois mille Sypahis & de quatre mille cinq cens Européens aux ordres du Colonel Baillie, rencontra vingt-mille Marattes commandés par le fils d'Ayder. Ils plièrent au premier choc ; mais s'étant bientôt

1780.

ralliés , ils revinrent à la charge contre le Colonel qui se trouvoit alors à cinq ou six milles de la grande armée de Sir Hector Munro, Généralissime des troupes de la compagnie britannique. A cette seconde attaque , Ayder qui commandoit en personne , fit jouer trois batteries qui causèrent un tel désordre parmi les troupes royales , que la ligne angloise fut entièrement rompue. Cependant le Colonel & une partie de son détachement s'ouvrirent un passage avec la bayonnette jusqu'au village le plus voisin ; mais un parti ennemi fondit sur eux & les battit si complètement , qu'il n'y eut qu'un petit nombre d'Européens qui échappèrent à ce désastre.

Le Royaume d'Arcote est abandonné à la merci du vainqueur

Sir Hector Munro en fut informé sur le champ & ne crut pas devoir tenter une revanche trop périlleuse. Il se retira précipitamment à Madrafs, laissant le royaume d'Arcote à la merci de ce vainqueur redoutable par sa bravoure & ses talens personnels , mais encore plus à craindre par la valeur des troupes européennes qui faisoient la principale

force de son armée. Elles étoient commandées par un vieux Sergeant françois à qui l'on avoit envoyé la Croix de Saint-Louis & le brevet de Lieutenant-Colonel, sur de bons témoignages de sa capacité, de ses services & de son attachement aux intérêts de la France. Ce brave homme avoit eu beaucoup de part à la dernière victoire des Marattes, dont le succès étoit fait pour changer la destination du Commodore Johnstone qui, disoit-on, étoit allé avec sa petite escadre tenter une expédition à Buenos-Ayres, dans un pays éloigné de tous les établissemens anglois & défendu par un régiment de troupes réglées & six mille hommes de milice aux ordres d'un excellent Officier des armées espagnoles. L'Amiral eût nécessairement échoué dans cette tentative. Il reçut ordre de diriger sa marche vers le cap de Bonne-Espérance, où l'intention de l'Angleterre étoit de commencer les hostilités contre les Hollandois. Ce mouvement avoit été prévu, & le Commandeur de Suffren étoit parti pour l'Inde avec

1780.

Projets
échoués du
Commodore
Johnstone.

1780.

une escadre considérable, un convoi nombreux & des renforts, pour le cap de Bonne-Espérance. Ce qui dut ajouter aux allarmes de la compagnie angloise, ce fut la destination des six vaisseaux de ligne qui, le 8 Octobre, avoient mis à la voile de l'Isle-de-France pour aller tenter une expédition à l'embouchure du Gange. Le plan de M. d'Orves, Commandant de cette escadre, étoit d'intercepter les bâtimens qui descendroient le fleuve, de croiser ensuite sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & de se mesurer, s'il étoit possible, avec l'Amiral Hughes qui n'avoit alors que cinq vaisseaux à Madras.

Prise du
fort Basan
par le Général
Goddard,

La prise du fort Basan situé sur les confins du pays des Marattes, est le seul événement heureux pour l'Angleterre, dont cette partie du monde ait été le théâtre à cette époque. Le 13 Novembre, le Général Goddard s'étoit porté sur cette place très-bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison. Avec les troupes qu'il avoit amenées de Surate, & les renforts qui lui vinrent de Bombay, il se mit en devoir

devoir de former une attaque régulière. Le 28, il établit sa première batterie; & en moins de douze jours elles furent toutes en état de jouer. Elles étoient si bien servies, que le 11 Décembre la place se rendit à discrétion. C'étoit la plus importante du pays. Les ouvrages du fort Basan avoient coûté originairement aux Marattes, soixante dix laques de roupies, & le Général Goddard se flattoit que, pour en recouvrer la possession, ces Indiens se joindroient aux troupes de la compagnie contre Ayder-Aly-Kan; mais cette conjecture n'avoit de fondement que dans la présomption du Général anglois; & les Marattes étoient plus éloignés que jamais de cette defection imaginaire.

Quoi qu'il en soit, ce Général après avoir laissé une assez forte garnison à Basan, marcha vers Mangalore avec des troupes & de l'artillerie tirées de Bombay. Mangalore est un port de mer dans la Péninsule en deçà du Gange sur la côte de Malabar, & cette place située sur une colline est la plus considérable du royaume de Ca-

1780.

Projet sans
exécution
contre le port
de Mangalore.

1780.

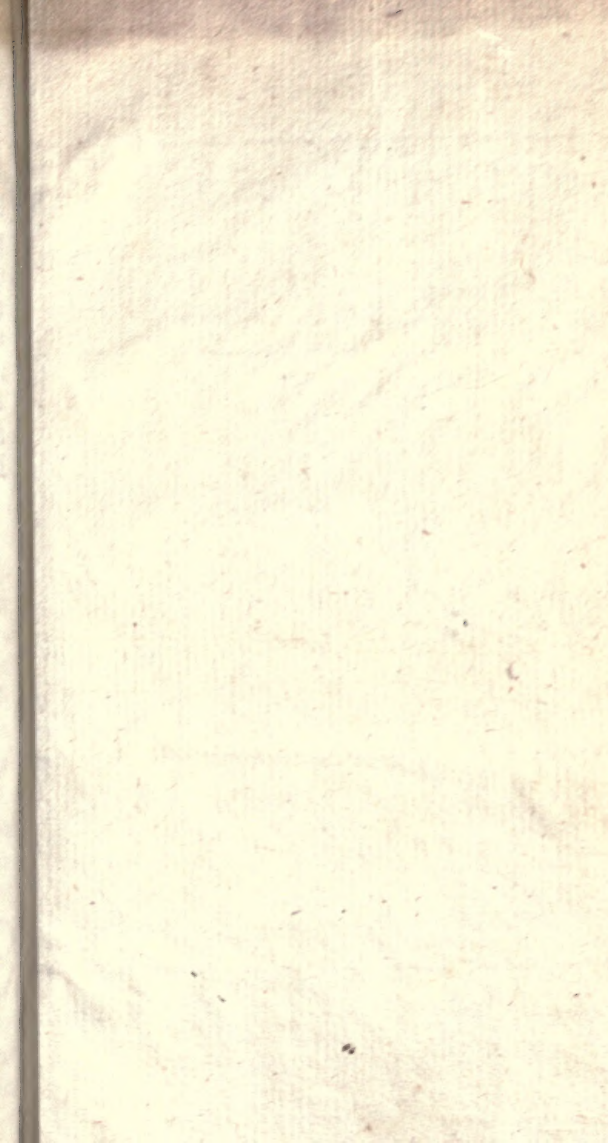
nara ; elle offre une excellente rade où les vaisseaux sont à l'abri pendant la saison des tempêtes. L'acquisition de Mangalore eût redonné l'avantage aux Anglois dans cette partie du monde ; mais ce fut un projet sans exécution , & la compagnie britannique n'eut de véritable succès que la prise du fort Basan. Tout lui présageoit de fâcheux événemens dans les différentes contrées de l'Inde. Ses principales forces consistoient en cinq mille Européens & environ quarante mille Syahis bien disciplinés qui formoient son armée de Bengale ; mais sa marine étoit foible & de beaucoup inférieure à celle des Puissances confédérées , sur-tout depuis l'adhésion des Etats-Généraux, dont les forces navales dans l'Inde , se montoient à quatre vaisseaux de ligne , à cinq frégates & à plusieurs autres bâtimens armés. Ils avoient au moins huit mille hommes de troupes européennes distribuées tant au cap de Bonne-Espérance & dans l'isle de Ceylan, qu'à Tranquebar, à Chinsure & à Batavia. Il suit de cet apperçu relativement

Infériorité
des Anglois
dans l'Inde
comme sur
les autres
théâtres de la
guerre.

à ces contrées lointaines, qu'elles n'offroient point aux Anglois, pour la campagne de 1781, un théâtre plus favorable à leurs opérations militaires que les autres parties du monde, où l'on a vu que toutes les circonstances se combinoient heureusement pour assurer & consommer le triomphe des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne.

1789

Fin du Tome second.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.

This book is DUE on the last date stamped below.

23 Jul '46 DL

23 Jul '46 DL

953622.

E208

L84

v.2

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

